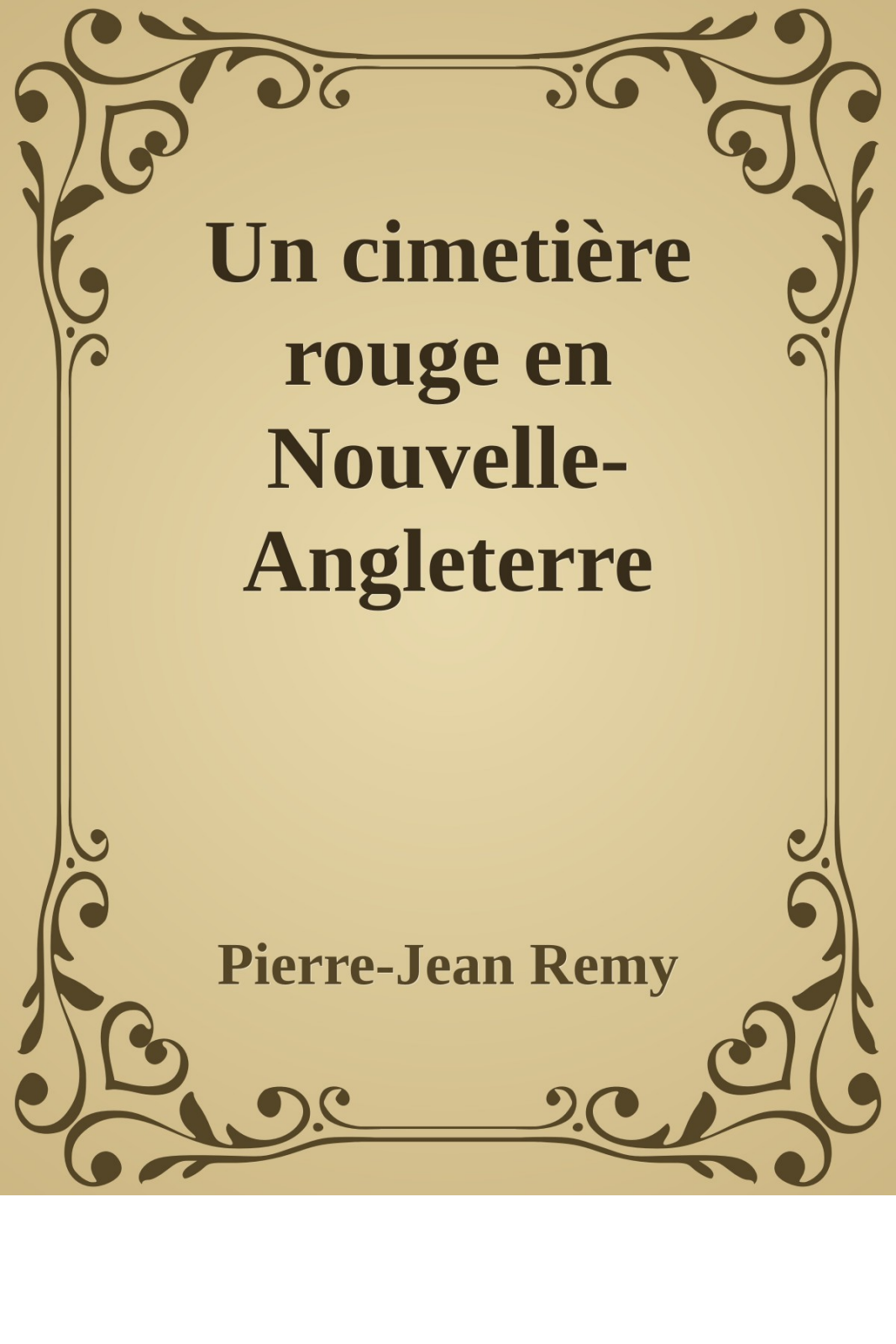


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Un cimetière rouge en Nouvelle- Angleterre

Pierre-Jean Remy

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Pierre-Jean Remy
de l'Académie française

Un
cimetière rouge
en
Nouvelle
Angleterre

roman
Albin Michel

Pierre-Jean Remy
de l'Académie française

Un
cimetière rouge
en
Nouvelle
Angleterre

roman
Albin Michel

© Éditions Albin Michel S.A., 1994

ISBN : 978-2-226-23599-2

Avec le soutien du



[Centre national du livre](#)

Paysage

IL y a l'horizon. C'est une ligne claire, pâle, entre l'Europe et nous. Souvent, lorsque la brume du matin n'est pas levée, la ligne s'estompe encore davantage, imperceptible alors entre mer et ciel, et c'est seulement parce qu'on la sait là, la ligne d'horizon, que l'horizon existe. Mais les Indiens, qui vivaient voilà trois cents ans sur ces côtes déchirées, bons Hurons, Algonquins de toutes les Amériques, affirmaient bien haut, eux, qu'il n'y avait rien au-delà, que le vide, les nuées sur l'océan et un grand dieu unique au-dessus de tout cela, qui les regardait.

La mer vient battre aujourd'hui les mêmes lambeaux de côte, d'un vert émeraude laiteux, avant de devenir un tourbillon d'écume sur la roche à vif où, tard au milieu de l'automne, des baigneurs s'avancent, prudents et intrépides, jusqu'à l'anse adoucie où le sable, entre les dents de roche, affleure. Puis la côte remonte en lisière des dunes, les prairies d'octobre gorgées d'eau et déjà les bois, la forêt.

La Nouvelle-Angleterre tout entière était terre de forêts, que l'automne faisait rougeoyer d'un coup : tous les roux, dès lors, d'une palette prodigieuse où l'or et le rouge virent au doré, à l'écarlate et au violet très sombre que parsèment les taches jaune si clair de feuilles ouvertes comme des mains tendues, calmes et pourtant frémissantes dans la lumière éblouie de l'été indien. Mais chassés les Indiens dont les noms sont demeurés accrochés à des ruisseaux ou des clairières ; décimée la forêt, d'abord sur les côtes puis ouverte vers l'intérieur à grands coups de cognée par des géants venus d'Irlande ou de Pologne ; les bois qui sont restés s'étendent encore à l'infini et jusqu'au-delà du Vermont et du Maine, au Canada, coupés seulement d'autoroutes et de voies ferrées, troués de villes et de villages, de grands prés nus, de coteaux déjà rougeoyants ou de simples barrières blanches en bordure de routes étroites, autour de maisons à l'ombre d'un clocher.

À Littletown, le clocher de l'église luthérienne est une longue aiguille de bois peinte en blanc, si effilée que la foudre l'a déjà par deux fois enflammée sous l'œil du « Minuteman », le veilleur de

bronze qui, le doigt pointé vers le porche du sanctuaire, annonce depuis plus de deux cents années l'improbable arrivée de soldats anglais qui ne sont jamais venus. Face à l'église et autour du *green*, si régulièrement taillé que la place ressemble à une image d'autrefois, sinon à un jouet d'enfant, les maisons coloniales aux belles colonnes classiques, de part et d'autre d'un porche que flanquent parfois des bow-windows, abritent encore quelques-unes de ces familles dont les arrière-grands-pères ont fait la Nouvelle-Angleterre : un minuscule musée, à gauche de la bibliothèque municipale, en raconte la sage et formidable histoire. Puis s'ouvre la grand-rue, Main Street, bordée de boutiques aux mêmes bow-windows. Le *general store* d'abord, où l'on vend de tout, même des aquarelles de jeune fille et des broderies faites main parmi des chandelles d'un autre temps et des bocaux de bonbons, puis un barbier, une gantière même, magasins d'un autre temps, comme oubliés ici et qu'il faut aller à New York dans les rues les plus chics de la ville, autour de Madison Avenue, pour retrouver, méticuleusement reconstitués, alors qu'ils sont nés à Littletown bien avant la fin du siècle dernier et que c'est encore, et comme voilà cent cinquante ans, un James ou une demoiselle Byrd qui préside aux destinées du comptoir de passementerie ou du salon de thé qui a déjà, avec plusieurs semaines d'avance, préparé ses vitrines de Noël.

La route à gauche de l'église longe d'abord d'anciens hangars peints en rouge sang-de-bœuf dont on a fait une salle des fêtes et l'hôtel des ventes local. Une fois par mois, les dames de Littletown viennent exposer là des dessus de cheminée, des livres, des bibelots à peine anciens et déjà sans nom dont elles n'ont plus l'usage et chacune rachète à l'autre ce qu'elle vendra dans un mois, dans trois ans, à une troisième qui se débarrassera au passage d'un poste de radio en bakélite pour faire, au printemps, l'acquisition d'un chapeau à fleurs d'un jaune aussi éclatant que le premier soleil d'après la fonte des neiges.

Après les deux granges qui appartenaient jadis à un Lowell, parti vers le Vermont, la station-service de Peter Muller vous a encore une allure 1950. Ce n'est d'ailleurs que très tard, voilà moins de dix ans, que Wilhelm, le père de celui qu'on appelle toujours « le fils Muller », s'est résolu à changer ses antiques pompes à main pour des pompes électriques qu'il a à l'époque choisies d'un modèle qu'on ne faisait déjà plus. Marié à une Galloise rousse, ultime descendante d'un forçat exilé, le fils Muller avait quatre filles, rousses comme leur mère, et qui s'appelaient toutes Mary : Mary Ann et Marygold, la petite Lily Mary de onze ans qui saute à la corde au milieu de la plate-forme de ciment où se dressent les trois pompes rouges – et une Rose Mary dont on

reparlera.

Deux maisons encore, de bois et peintes en blanc, et c'en est fini de Littletown qui, minuscule bourgade, partage sa gare avec Wycoma Place, à quelque huit kilomètres de là. La route de Lownes se divise alors en deux branches, l'une, directe, pour la ville, l'autre qu'on appelle le chemin des Diables Rouges et qui serpente à travers bois jusqu'au lac. La légende veut qu'un sorcier indien, jadis, à la pleine lune, vint y immoler les jeunes guerriers qui avaient failli à leur devoir.

Pour peu qu'on suive le chemin des Diables Rouges jusqu'à la rive du lac, puis qu'on longe un moment celle-ci avant de s'enfoncer à nouveau dans le sous-bois, on passe les croix de bois délavées de l'ancien cimetière du hameau de Woodfarm qui s'est élevé là jusqu'à ce qu'un incendie le détruisît en 1928 et que, la Dépression venue, nul n'a jamais reconstruit. Ses habitants se sont seulement égaillés entre Littletown, Wycoma Place et Boston. À demi effacées, les croix portent les mêmes noms que ceux qu'on lit encore aux boutiques de Littletown et des villages voisins, puisque toute cette partie du New Hampshire a été gagnée sur la forêt et ses Indiens au milieu du XVII^e siècle par quatre ou cinq familles et que, de grand-père en petit-fils et d'arrière-grand-tantes à brus et petites-filles, chacun est ici cousin ou cousine depuis la nuit des temps – c'est-à-dire depuis qu'on a élevé, à la place actuelle de l'église unioniste de Littletown, la première chapelle de bois foudroyée à son tour par un orage l'année même où le roi Jacques II Stuart dut céder le trône, de l'autre côté de l'horizon, à un Orange aux manières de rustre. Fidèles aux Stuarts et haïssant la désinvolture hollandaise qui ne leur dépêcha que gendarmes et gabelous, c'est avec la même belle unanimité que les Jones et les Lowell de Littletown et de Wycoma Place, mais aussi de Bethleem, de Little Birmingham et de Sutton Briars, se sont retrouvés républicains aussitôt qu'on a jeté à la mer, dans le port de Boston, quelques ballots de thé. Et si la minuscule province n'a connu ni incendie ni pillage pendant toute la guerre d'Indépendance, c'est qu'elle était si bien à l'écart des grandes routes que nul soldat anglais n'y a jamais séjourné plus longtemps que le temps d'une amourette.

Seule tombe étrangère à la grille à peine rouillée, encore que vieille de près de cinquante ans, parmi les croix qui marquent la dernière demeure de tant d'arrière-petits-fils de ces pèlerins qui, fuyant l'intolérance, en fondèrent pour cela un pays : une croix de bois blanc très semblable aux autres pourtant, qui porte un nom français : Delacroix ; et un prénom de femme : Mathilde Émilie Charlotte. Cette

Mathilde Émilie Charlotte est née en 1908, morte en 1928. Sa tombe est l'avant-dernière au bout du cimetière, là où la barrière de bois se confond avec les troncs blancs des allées de bouleaux qu'on a replantés voilà près d'un demi-siècle à la lisière de la forêt d'érables.

Tout à côté, la dernière tombe, fraîchement creusée celle-là et que recouvrent, poussant maintenant dans le désordre, des brassées de tiges vertes qu'on a plantées voilà à peine quelques semaines, porte le nom de Rose Mary Muller, la fille du garagiste qui tient la station-service à la sortie du village de Littletown.

Puis ce sont les érables où le chemin des Diables Rouges s'enfonce désormais tout droit jusqu'à ce que, un kilomètre plus loin, un chemin sableux s'ouvre sur la droite. Après cinq ou six courbes molles et qu'on dirait faites à dessein pour briser la monotonie luxuriante des arbres écarlates en ce flamboiement d'été indien, le chemin débouche sur la vaste clairière, l'étang des Castors, l'île aux Collets Verts et la maison des Grandes Tempêtes qui fut celle d'un Turner, et avant cela d'un Jones avant d'appartenir à l'écrivain français qui s'est établi ici, voilà plus de quarante ans.

On accède au perron par la prairie parfaitement entretenue qui l'entoure sur trois côtés : adossée à l'étang, face à l'île, on dirait que la grande vérandah n'a été édifiée là que pour accueillir les visiteurs, rares pourtant, qu'on admet, avec un luxe suranné de politesses mêlées de précautions, dans ce havre de silence où seuls le cri des canards et des poules d'eau se mêle aux appels indistincts venus de la forêt et à la voix de Mozart ou de Schubert qui s'élève parfois d'une fenêtre ouverte, jusqu'au milieu de l'hiver, sur la neige alors étincelante.

Deux fauteuils à bascule demeurent à l'année sur la vérandah, simplement poussés contre les planches de la cloison au plus fort de l'hiver ; c'est le fauteuil du maître et celui de tel ou tel des rares visiteurs qu'il admet de temps à autre dans son intimité. Au centre de la vérandah et derrière la porte principale, s'ouvre le grand volume d'un hall d'entrée qui occupe toute la hauteur de la maison. Une vaste cage d'escalier avec balustres de bois tourné et peints en blanc, une rampe d'ébène, les marches usées et si bien polies par les pieds de tant de Jones et de Turner, leurs amis, que ce serait crime de les couvrir d'un tapis : à l'étage, court un balcon de bois aux mêmes balustres tournés peints du même blanc. Jadis, quand les patrons n'étaient pas là, des chambrières, bien souvent filles de familles pauvres ramenées d'un voyage en Angleterre, s'interpellaient à travers toute la largeur du hall pour s'envoler ensuite dans des froufrous de jupons, empesés

jusqu'à la plus absolue des raideurs, quand le maître rentrait de la messe ou d'une visite à des cousins. Les filles de cuisine et les femmes de chambre s'appelaient Jane, Amy, Julia. À l'arrière de la maison, les cuisinières officiaient dans la grande cuisine rouge précédée d'un office peint de fleurs multicolores comme une porte de placard autrichien par un valet de pied ramené, lui, de Salzbourg après un pèlerinage du fils aîné des Jones dans la ville de Mozart – et qui se pendit dans ce même office, à l'espagnolette d'une fenêtre, pour l'amour d'une Julia ou d'une Amy qui lui préféra le cocher bostonien aux si belles manières qui se polissait les ongles, le dimanche.

Le reste du rez-de-chaussée est occupé par deux larges salons dont les murs exhibent un étrange assemblage de tableaux modernes de l'école de New York et de peintures du siècle passé qui sont les portraits des femmes, jeunes encore, qui habitèrent une maison semblable à celle-ci, mais à Boston cette fois, dont le maître actuel des Grandes Tempêtes a acheté d'un coup tout le contenu, bahuts, buffets, fauteuils, tapisseries, et ces tableaux. Tous les pères de ces femmes, leurs frères, leurs époux – leurs mères elles-mêmes quand celles-ci ont été peintes un peu trop après l'âge de vingt ans – ont été relégués dans les greniers avec les malles de leurs vêtements encore plies comme au lendemain d'un premier bal et la robe de leurs fiançailles, celle de leurs noces avec celle de leur premier deuil.

Du deuxième salon, une double porte ouvre sur une salle à manger à l'anglaise, dessertes, wedgewood, argenterie massive et scènes de chasse au-dessus du buffet – et l'on revient ainsi à l'office décoré par le peintre de Salzbourg et à la cuisine où s'active aujourd'hui une Louisa, née au lendemain de la Première Guerre mondiale dans une petite ville des Appalaches où sa mère lui a enseigné tous les secrets de la plus américaine des cuisines qu'elle égrène depuis quarante ans, au rythme des saisons, des *clam chowders* du Maine aux dindes rôties de Thanksgiving avec détour par les poulets au miel à la façon de La Nouvelle-Orléans.

On ajoutera qu'une ancienne écurie, construite dans le prolongement du vestibule et légèrement en contrebas – on y accède par quelques marches de bois –, a été transformée en salle de sports. C'est peut-être, avec le bureau où travaille le maître, la pièce principale de la maison.

Le premier étage déborde sur le rez-de-chaussée de toute la largeur de la vérandah, mais, hormis une chambre réservée aux invités, c'est là le domaine réservé du maître de maison qui a sa chambre et son bureau face au lac et dont l'immense bibliothèque occupe à peu près la moitié de l'étage. Si des meubles anciens et quelques rayonnages abritent dans le salon, voire jusque dans le

vestibule, ce qu'il est convenu d'appeler de beaux livres, éditions anciennes ou illustrés modernes achetés à Paris, à Milan, à Londres et à Zurich, les livres du premier étage sont, en revanche, les outils de travail du maître des lieux : écrivain, celui-ci vit entouré de livres comme le menuisier de Littletown de ses rabots et de ses équerres. Livres de France et livres d'Amérique lus, relus, annotés, sont alignés le long des murs avec une admirable rigueur sur des rayons de bois peint. Classés à la fois par auteur et par éditeur, les volumes constituent une manière de muraille presque uniforme, dont deux ou trois bibliothèques basses, perpendiculaires aux murs, seraient les contreforts ou les échauguettes.

Le contraste entre la bibliothèque, où l'écrivain ne fait que séjourner parfois avec un invité et dont la seule table de travail sert à la jeune fille qui lui tient lieu à la fois d'assistante et de secrétaire, et le petit bureau attenant où il travaille, lit, écrit, réfléchit, écoute de la musique, est saisissant. Ici comme là, des livres partout, mais cette fois dans le plus grand désordre : entassements pêle-mêle, en vrac sur les rayons et contre les murs, piles sur les meubles, à terre, jusque sur l'étroite banquette qui sert parfois de lit de repos et que le propriétaire doit lui-même débarrasser des volumes jetés n'importe comment sur la couverture de vieux cachemire, s'il veut s'étendre un moment face à la fenêtre qui donne sur un balcon et le balcon sur le lac, le lac au milieu des bois et l'île aux Collets Verts à main droite – dont on ne distingue que la proue en forme d'étrave de navire aux troncs penchés sur l'eau qu'on dirait inclinés, tordus, sculptés par la main de l'homme autant que par les années.

Outre les livres, mille et un bibelots encombrant la bibliothèque, le bureau lui-même, les tables basses jusqu'au devant des rayonnages de livres : minuscules sculptures, objets rapportés d'ici, de là, quelques belles miniatures néoclassiques où ce sont toujours des jeunes femmes, demi-nues, qui vous lancent un regard plein de questions – et photos surtout, photos de femmes : l'homme qui séjourne ici semble vivre entouré de visages de femmes échelonnés dans l'espace et le temps. Ce sont des photos anciennes au sépia jauni ou des clichés modernes, noir et blanc, des photographies célèbres de photographes plus célèbres encore, mais aussi des instantanés pris çà et là, dans tous les temps et dans tous les pays. Et puis des reproductions de peintures florentines ou romaines, Salomé, Judith, une sainte Agnès de Montepulciano à qui un jeune prêtre donne la communion, et puis des visages familiers aux regards comme usés d'avoir été si souvent tenus entre les doigts, presque caressés, de ces visages de femmes à qui, durant toute une vie, on n'a cessé de parler.

Posé sur le bureau, devant un semainier de cuir, un étui à violon semble n'être là que pour servir de support à l'une de ces photos. Haute de vingt-cinq centimètres, c'est le visage d'une jeune fille aux pommettes saillantes, le front bombé, les lèvres lourdes entrouvertes. Son regard est pâle, on le devine bleu d'eau, perdu dans un rêve – mais ses cheveux coupés très court, presque ras, pourraient évoquer la Jeanne d'Arc du film de Dreyer, l'actrice Falconetti qui va mourir et qui est morte, ou une jeune fille malade, simplement, ou qu'on aurait tondue comme ces femmes dans les rues de Nevers ou de Bourges, au lendemain de la Libération. Sans être ancienne, la photographie est sans âge, prise voilà quarante, soixante ans, et l'on imagine aisément que la jeune fille qu'elle représente est morte. Il y a, posées contre le cadre qui l'abrite, à côté de l'étui à violon, quelques reliques encore, un carnet de bal, une enveloppe scellée de rouge, un bouquet de violettes et une autre enveloppe, à demi déchirée, qui contient une mèche de cheveux et deux trèfles à quatre feuilles. Un ticket d'entrée, aussi, pour une foire d'amusement, manèges, attractions, loterie et galerie de miroirs à La Nouvelle-Orléans...

L'écrivain qui travaille sous le regard de cette jeune fille morte est un grand écrivain, au style qualifié de classique. Il s'est exilé en Amérique. Au-delà du lac et de la forêt, de la ligne des côtes et de la mer, par-delà cette ligne claire de l'horizon, cinq mille kilomètres de brumes et de ciel mêlés à la mer, aux nuages – au vide, en somme... –, c'est la France.

Face à sa feuille blanche, et pour la première fois peut-être de sa carrière, le grand écrivain cherche des mots qui se dérobent. Depuis des semaines, la feuille posée devant lui est demeurée nue : trois lignes seulement, raturées ; et le mot *aimer* qu'il biffe à son tour.

1.

La poigne solide d'un écrivain

UNE poignée de main. Dans l'écarlate doré de tous ces rouges de Nouvelle-Angleterre, camaïeu d'ors sanglants et bouffées de soleil, ce sera le rouge entier de la forêt retrouvée. « Un jour, se souvient Étienne Larrieu, j'avais découvert en Nouvelle-Angleterre un cimetière rouge où tous les morts avaient vingt ans et s'appelaient Perceval. »

– Heureux de vous revoir, Larrieu : je sais que nous ferons du bon travail ensemble !

La main du grand écrivain broie celle du nouveau venu. Henry Julian marche sur ses soixante-quinze ans, c'est un colosse. Étienne Larrieu, venu jusque-là pour le rencontrer, a dépassé les cinquante ans. Ses amis disent de lui que c'est un homme fragile.

– Heureux de vous voir parmi les Grandes Tempêtes, répète l'écrivain célèbre à son confrère.

Un coup de vent secoue alors les arbres et ce sont des milliers de mains écarlates – feuilles d'érables, d'ormes, charmes, frênes, chênes même – qui s'agitent dans un grand froissement de branches de tous les roux du monde. Au milieu de ces arbres rouges – loin devant eux puisque Henry Julian est venu jusqu'à la barrière à la rencontre de son hôte – la maison blanche au perron et à vérandah ressemble, au-dessus du lac, à l'image de l'un de ces très anciens paradis, deviné un jour dans un livre, et qu'on passera ensuite une vie à tenter de retrouver.

– Ne restez pas planté comme cela ! Entrez, venez voir mon domaine !

Étienne Larrieu avait rencontré une première fois son aîné lors d'un séjour qu'il avait fait, à vingt ans, en Nouvelle-Angleterre. À Walden, une université au milieu des bois à quelque vingt kilomètres de Boston, Larrieu était venu étudier les rudiments de philosophie de l'histoire, voire de philosophie tout court, qu'il ne s'était jamais donné la peine d'apprendre avant, auprès de cet Herbert Marcuse qui allait devenir une manière de prophète pour la génération des étudiants en colère de 1968. Larrieu était donc étudiant à Walden, mais il habitait

Cambridge, au nord de Harvard Square, où fréquentaient la plupart de ses amis. Il passait pourtant le plus clair de son temps à Boston, parce que Isabelle, la jeune fille dont il était amoureux, aimait se promener sous les hautes maisons de Beacon Hill qui dominent la ville de leurs façades de brique rose et de la morgue candide de leurs habitants.

Le consul de France d'alors avait donné, de l'autre côté des Commons, une réception pour Henry Julian, qu'Étienne admirait déjà et qui, Français, vivait depuis la guerre aux États-Unis. Un éditeur new-yorkais avait persuadé Gabriel Boquin, consul de France à Boston, de fêter la publication en Amérique d'un nouveau livre de Julian. La réception avait été brève et l'écrivain n'avait pas caché qu'il s'ennuyait. Il était venu accompagné d'une fille très jeune, vêtue de ce qu'on n'appelait pas encore une minijupe mais une jupe très courte, sur des collants noirs parsemés d'étoiles car on était à quelques jours de Noël.

Le consul avait prononcé un long discours pour féliciter celui qui avait, en 1940, choisi l'exil, d'avoir réussi, du fond de la plus américaine des Amériques, à écrire un français devenu, avec les années, la langue la plus parfaite qui se pût imaginer. Larrieu savait que, gaulliste de la première heure, Boquin devait mépriser secrètement l'écrivain qui n'était demeuré que par hasard aux États-Unis où, déjà connu pour un premier livre, il s'était borné à achever des études commencées en 1939 à Harvard. D'autres alors, comme Boquin lui-même, ou comme les propres frères de Julian, avaient rallié Londres. Julian, lui, avait seulement résolu de ne pas rentrer en France. Le consul appelait cela « choisir l'exil », il y avait de l'ironie dans sa voix et Larrieu, comme Julian sans doute, l'avait deviné.

Cela n'avait pas empêché le jeune homme, quelques minutes plus tard, de bredouiller devant l'écrivain toute l'admiration qu'il lui portait. Julian lui avait serré la main avec force, et Larrieu avait déjà pensé à la poigne d'un athlète qui aurait écrasé la sienne. Haut de plus d'un mètre quatre-vingt-dix et les épaules en armoire à glace, la mâchoire carrée, le cheveu encore roux et rejeté en arrière, Henry Julian était une manière d'athlète. La presse rapportait qu'il nageait jusqu'au milieu de l'hiver dans l'étang glacé devant sa maison et qu'il faisait de longues randonnées de ski de fond dans les White Mountains, au milieu du Maine.

Les deux hommes ne s'étaient pas revus depuis, mais l'un avait lu plusieurs fois toute l'œuvre de l'autre et lui portait l'admiration qu'il était de rigueur, à Paris, de vouer au maître exilé.

C'était d'ailleurs l'un de ces dîners, qu'on dit parisiens, qui avait décidé de leurs retrouvailles. On était à Auteuil ou à Passy, on paraît

naturellement de littérature.

– Peut-être que seul le nom d'Henry Julian...

L'hôtesse, qui avait lancé la première phrase, savait parfaitement ce qu'elle faisait : entre un présentateur vedette de l'une ou l'autre télévision, un critique littéraire spécialisé dans les livres américains et cette autre, journaliste déguisée en pythonisse, qui officiait dans un hebdomadaire bien-pensant, le torchon brûlait.

– Peut-être que seul le nom d'Henry Julian...

Il y avait eu un silence. Cette Marie-Reine, qui les recevait, savait réconcilier les contraires. C'était une hôtesse fantasque à qui on pardonnait encore l'âge qu'elle n'avouait pas, car elle savait de chacun le minuscule secret qui suffisait à la rassurer. Elle s'était ensuite tournée vers Étienne Larrieu.

– D'ailleurs, vous-même l'avez connu, en Amérique...

Larrieu avait eu un geste ambigu qui voulait tout à la fois dire oui, non, ou pas tant que ça, mais qui pouvait aussi signifier quelque relation secrète et ignorée jusque de leurs plus intimes entre le grand écrivain exilé et le romancier français dont chacun, autour de cette table où l'on se piquait de vraie littérature, savait qu'il n'était plus de mise depuis longtemps d'apprécier le talent. C'était la courriériste littéraire qui, la première, avait eu un regard ironique.

– Vous nous aviez caché cela, mon cher Larrieu...

Elle était laide, le savait ; comme Larrieu n'avait jamais un regard pour une femme qui ne fût pas jolie, elle en avait déduit qu'il était un médiocre écrivain. Interpellé, celui-ci avait renouvelé le même geste ambigu.

– Nous correspondons un peu...

Du coup, cette Maude à lunettes avait repoussé la mèche un peu sale qui lui barrait le front.

– Mais, dites-moi, c'est très intéressant, tout cela.

Daniel Vicaire, l'éditeur de Larrieu depuis douze ans, avait lui aussi prêté l'oreille.

– Je croyais que Julian vivait en ermite ?

Le rire un peu gras de Marie-Reine :

– J'ai connu des ermites qui entretenaient des correspondances avec la terre entière : c'était probablement pour eux le seul moyen de se renforcer dans leur décision de ne pas rétablir les ponts qu'ils avaient coupés...

La pythonisse à lunettes avait à nouveau relevé sa mèche. Elle répétait :

– C'est très intéressant, ça : vous pourriez me faire un papier sur Julian ?

Mais Larrieu ne trouvait déjà plus d'intérêt à l'affaire. Ils étaient treize à table – ce qui était, chez Marie-Reine, la dernière provocation

qu'elle pût s'offrir avant que l'âge la contraignît à jamais à rentrer dans le rang, c'est-à-dire à cesser d'être une hôtesse fantasque pour devenir seulement, et jusqu'à la fin, une hôtesse fameuse. Le treizième convive, invité à dessein, était une jeune femme dont le visage était jusque-là pâle, anonyme. Au nom de Julian, il s'était coloré. La jeune personne était presque jolie et, comme elle avait à peine vingt ans, le regard d'Étienne s'était accroché à elle. Il n'écoutait plus que d'une oreille distraite le bourdonnement qui l'entourait.

On n'en était qu'au loup grillé. À l'heure du faisan à la crème, Larrieu avait quand même écouté l'académicien de service dont Marie-Reine faisait son ordinaire discuter la pauvreté du talent de Julian, puisque la conversation roulait encore sur lui.

– C'est un homme hautain, répétait le vieil homme : hautain. C'est cela, il est hautain...

Cet Anselme, qui avait écrit de gros romans poétiques voilà plus de trente ans et ne publiait depuis, à intervalles de plus en plus espacés, que de maigres pamphlets à clef, vivait dans une sorte de haine vibrante, presque sacrée, à l'endroit de tous les hommes de sa génération qui continuaient à écrire. On aurait dit qu'il avait fait de sa stérilité précieuse, à laquelle seuls quelques courriéristes de vingt ans croyaient encore, le modèle absolu auquel tout écrivain de son âge devait se conformer : la moindre publication était, dès lors, non seulement intempestive, mais attentatoire aux bonnes mœurs.

– C'est un homme hautain... Rendez-vous compte que nous avons failli lui proposer de nous rejoindre ! J'ai même fait le voyage de Nouvelle-Angleterre – vous m'imaginez, moi, dans ce pays de sauvages ! Nous avions rendez-vous à l'heure du thé : eh bien, croiriez-vous que ce gougnafier a trouvé le moyen de nous faire attendre ?

Puis, profitant du silence qu'il avait réussi à imposer, car il pouvait avoir une voix de stentor, Anselme avait conclu :

– Pire que tout : son thé était exécrable ! Pour un homme qui prétend admirer l'Angleterre, c'est pire qu'un faux pas, c'est une faute contre l'esprit !

Quelqu'un avait tout de même posé la question :

– Et Julian n'a pas accepté votre proposition ?

– Pensez-vous !

Anselme s'était rengorgé. Comme il était minuscule et rougeaud, on aurait dit un coq dressé sur ses ergots. Sa voix devenait cocorico :

– Pensez-vous ! C'est nous qui n'avons plus voulu de lui ! Dès le départ, je devinais que nous faisions fausse route ; mais arrivé là-bas, j'ai compris que nous nous étions vraiment trompés.

Quelque part dans un de ses livres, Henry Julian avait écrit : « Il y a pire que les honneurs : il y a ceux qui les acceptent ; mais il y a pire que ceux qui les acceptent : je veux parler de ceux qui les leur offrent. »

– Mais notre ami Larrieu n’a pas l’air d’être de mon avis, il me semble !

Brusquement interpellé, Étienne Larrieu s’était retourné vers Anselme, qu’il haïssait mais dont il savait qu’il aurait peut-être besoin un jour.

– Mon cher Anselme, vous vous doutez qu’entre l’exil américain de ce pauvre Julian et le royaume bien de ce monde que vous représentez, mon cœur ne saurait balancer.

L’académicien poussa un nouveau cocorico en guise de remerciement et Étienne se dit que, pour un an au moins à compter de ce jour, il pouvait compter sur le vieux coq ; ensuite, et s’il voulait renouveler son bail, il lui faudrait trouver une nouvelle flatterie.

Il fallait remonter si loin. Lorsqu’il avait reçu la lettre lui annonçant la publication de son premier roman, Étienne Larrieu en avait été malade : de joie, d’alcool aussi, car il avait vidé là, sur le coup, une demi-bouteille de cognac.

– Tu ne peux pas comprendre, répétait-il à Marie-Anne, la jeune femme qui vivait avec lui et qui comprenait très bien : tu ne peux pas comprendre. Ma vie, ce sont les livres : ceux que j’ai lus, ceux que je lirai et ceux que d’autres liront quand je les aurai écrits. Alors, que mon premier livre sorte au printemps...

Il en pleurait et buvait au goulot le vieux cognac de propriétaire envoyé par une tante angoumoisine. L’alcool ruisselait sur son visage. Puis il était sorti. Il habitait une petite rue qui donnait sur la rue de Montpensier, derrière le Palais-Royal, qui n’était pas encore devenu un quartier à la mode. Accroché au bras de Marie-Anne, il avait traversé les jardins, délirant de bonheur jusqu’à ce qu’il s’écroulât au bord d’une fontaine et que là, longuement, il vomît.

Il avait vingt-trois ans.

Et puis ce rire un peu mauvais : trente ans encore ont passé et le voilà à nouveau derrière la rue de Montpensier, mais les environs du Palais-Royal sont devenus un quartier où il est de bon ton d’habiter. Aussi cette Sabine occupe-t-elle tout l’étage des domestiques en haut d’une maison de rapport construite à la fin du XVIII^e siècle. Les cloisons abattues, c’est devenu une longue pièce unique où l’on vit, où l’on boit, où l’on dort, où l’on aime aussi, parfois, si peu... Les derniers

invités sont partis et le rire mauvais d'Étienne a éclaté après que le jeune Robert et son ami Raymond (« quarante-six ans à eux deux, quatre romans et toutes les faveurs de ces rombières qui décident de l'avenir de nos livres ») ont enfin quitté la pièce.

– Tu peux me dire, toi, quand on cesse d'être un jeune romancier ?

Les livres accumulés derrière lui et que la presse a d'abord aimés – ensuite ceux qu'elle a moins aimés, ceux qu'elle n'a pas aimés puis pas aimés du tout et ceux, enfin, dont si peu se donnent la peine de parler.

Mais Sabine, dont les plis, aux commissures des lèvres, sont devenus amers, répond du même rire amer :

– Et toi ? Peux-tu me dire quand une femme cesse d'être une jolie femme ?

Le même vieux cognac de propriétaire qu'il y a trente ans, une gorgée, une rasade, une goulée qui lui inonde le bas du visage – et Sabine, qui préférerait en rire :

– Allons, toi et moi, mon beau, on est devenus des putes !

Rentré chez lui après le dîner de Marie-Reine, Étienne avait retrouvé le désordre familial de sa table de travail, les livres empilés sur les sièges, sur les tables, partout, jusqu'à terre – et cette femme qui dormait dans la pièce voisine. Le hasard voulut qu'un livre d'Henry Julian traînât sur son bureau. Larrieu tira son fauteuil et s'assit.

Le Lac, le premier roman de Julian, dont Étienne caressait à présent du doigt la précieuse couverture de l'édition originale, avait été écrit cinquante-trois ans plus tôt, c'est-à-dire l'année exacte de sa naissance à lui, Larrieu. Le livre racontait, sur un mode encore juvénile, l'amitié de deux étudiants de Harvard amoureux de la même jeune fille. À Walden, Étienne avait lui-même aimé d'un amour de petit garçon amoureux cette Isabelle qu'un autre aimait aussi : le livre de Julian ne l'en avait que plus touché. C'était un roman tendre et désespéré, rempli de beaux aphorismes et frémissant d'une grâce inquiète qui, le cadre aidant, fleurait bon le Julien Green. Dieu merci, une fin à la Lubitsch venait sauver le tout du plagiat trop évident et, à trois dans la même cabine, les deux garçons s'embarquaient joyeusement avec la jeune fille en question sur un paquebot qui faisait le tour du monde : tout le Julian à venir était déjà en filigrane dans ce mélange de cynisme et d'inquiétude. Étienne avait découvert le volume, publié à l'époque à compte d'auteur, chez un bouquiniste de la rue Guynemer, enrichi pourtant d'un bel autographe à un certain Anthony De Gray. Lorsqu'il avait évoqué sa découverte, dans l'une des quelques lettres qu'il avait bel et bien échangées, des années

auparavant, avec l'écrivain, celui-ci n'avait jamais répondu aux deux questions précises qu'il lui posait : qui était le dédicataire du livre ? La jeune héroïne du livre, qui s'appelait Maisie, avait-elle eu un modèle ? Lorsque Larrieu avait posé une seconde fois ses questions, après quatre ou cinq autres longues lettres dont Henry Julian avait accusé réception de quelques lignes banales, l'auteur du *Lac* avait arrêté là leur correspondance.

Quatre ans après la publication « privée » de ce *Lac*, Julian avait d'ailleurs écrit un autre roman où deux garçons se disputaient de même la faveur d'une jeune fille qui ressemblait à la Maisie du *Lac*. Mais celle-ci s'appelait Marnie et elle mourait de consommation à la fin du livre. C'était un ouvrage d'une tout autre ampleur, d'une belle gravité : celui, en somme, qui l'avait fait connaître.

La Nouvelle-Angleterre appelait à présent des images plus précises : Isabelle, sonoureuse de dix-sept ans qui marchait sur son rail rouillé en bordure d'une rivière – ou Isabelle, les cheveux défaits sur ce canapé où, pour la première fois... Mais ce sont des photographies qui ont fait d'Isabelle le personnage principal d'un livre qu'Étienne a écrit plus tard en se souvenant d'elle.

Clichés, dès lors, d'Isabelle : debout sur son rail, bel et bien elfe, ce jour-là, saisie par le vieux Rolleiflex qu'Étienne avait hérité de son père ; ou Isabelle en collants noirs, debout, une jambe étendue, à la barre dans une école de danse de Lexington Avenue ; ou Isabelle encore, caressant un chat, le visage enfoui dans le pelage clair, les cheveux mêlés au poil de la bête qui semble attendre, comme elle.

Isabelle et l'Amérique : des photos et des livres.

De cette *Boucle de cheveux* – titre du livre qui lui avait rappelé Isabelle –, Étienne possédait aussi un volume de l'édition originale, mais nu de tout envoi. Le livre avait été publié pendant la guerre ; la feuille de prière d'insérer, glissée entre les pages, précisait simplement que l'auteur vivait loin de France. Dans *La Nouvelle Revue française*, Drieu lui avait consacré des pages vibrantes ; Jean Paulhan avait répondu sur le même ton, mais aussi Lucien Rebatet dans *La Gerbe* et Julian avait reçu alors sa première lettre de Gide, qui l'appelait son « jeune ami ».

Comme *Le Lac*, *La Boucle* commençait par un aphorisme : « Nous ne sommes jamais ce que nous voulons être, mais ce que nous avons omis de tenter de ne pas être. » Étienne avait souligné la phrase au crayon rouge sur le papier alfa de cette rare première édition, avec le sentiment de commettre un sacrilège.

Il allait être, à présent, deux heures et demie du matin : devant lui, sur la table encombrée de papiers inutiles, Étienne avait tiré la copie de la dernière lettre adressée, voilà dix ans, à Henry Julian, et demeurée sans réponse.

« Peut-être le moment est-il venu pour moi, avait-il écrit après quelques formules de salutation, de le faire enfin, ce voyage de Nouvelle-Angleterre, et de l'avoir enfin avec vous, cette conversation que j'ai commencée à vingt ans dans les salons solennels d'un Consulat de France... »

Les livres : aussi longtemps qu'Étienne Larrieu s'en souviennne, les livres ont été cette barrière entre le monde et lui.

– Tu viens jouer, Étienne ?

C'était dans la maison des Arcs, en Auvergne, ou dans sa chambre avenue de Villiers, près du parc Monceau.

– Tu viens ? On n'attend plus que toi !

Il ne levait pas la tête, ne détachant pas les yeux de la minuscule ligne où des signes noirs dansaient sur la page blanche et c'est à peine s'il entendait les autres, ses frères, sa sœur, qui insistaient :

– Alors, tu viens ?

Jusqu'à ce que, entre ses dents, il murmure seulement, comme un grognement :

– Vous voyez bien que je lis un livre !

Il ne disait pas « je lis » ; dès le début, il avait jugé utile de préciser : « je lis un livre » ; de la même manière que, plus tard, et pressé de questions, il ne se bornerait pas à lancer à qui le pressait de questions, « j'écris », mais soulignerait : « j'écris un livre ». Comme s'il était d'autres lectures, des écritures qui ne comptaient pas. D'ailleurs, seuls les livres pouvaient élever cette barrière.

Des livres et des photographies... Cette nuit d'après le dîner en ville qui allait décider de tout le reste, Larrieu était venu s'étendre auprès de cette femme avec qui il vivait mais qu'il ne désirait plus et qui ne le suivait guère dans ses expéditions littératuro-mondaines. Il écoutait les bruits de la nuit, les voitures, et une chasse d'eau qui n'en finissait pas de couler, quelque part dans la maison ; cette femme aussi, qui respirait trop fort, presque un ronflement, un sifflement plutôt – dont il devinait la tiédeur du corps encore trop près du sien. Il avait alors rouvert les yeux et la lumière orange rosé qui venait de son bureau voisin, où il avait laissé une lampe allumée, l'avait rassuré : là était sa vie. Là étaient aussi les femmes qu'il aimait, celles qu'il avait aimées, celles surtout qu'il aurait pu aimer : partout, parmi les livres et les papiers, ces photos d'hier parmi celles d'aujourd'hui, visages, nuages, regards, départs.

Photos vives et photos mortes.

– ... Plus sentimental qu'un collégien qui attend à midi la sortie du lycée des filles, disaient de lui ses amis.

C'est encore bien avant – si l'on veut remonter à la racine des

choses – que tout a commencé. C'est au visage de la première femme croisée et dont il a voulu garder la trace, cette trace peut-être plus aimée que la femme aimée elle-même, et plus que son amour. Ainsi, une Bernadette qu'Étienne avait rencontrée à quinze ans, dans un hôtel de Menton où ses parents passaient avec les siens leurs vacances, Bernadette aux yeux verts, perpétuellement étonnée, dont il avait tenu la main pendant toute une après-midi de cinéma, devant les tumultueuses amours de Vivien Leigh et de Clark Gable dans *Autant en emporte le vent* en version française. En sortant, sur la plage des Sablettes où les dames se déshabillaient sous les arcades de soutènement de la route en surplomb, il avait photographié la jeune fille avec une vieille boîte carrée Kodak. Le lendemain, Bernadette et sa famille regagnaient Liège et deux ou trois lettres échangées sans conviction achevèrent de les séparer. Mais la photo resterait : Bernadette blonde aux yeux verts, étonnés. Ainsi la photo de Bernadette avait-elle été le premier de ces visages de femmes, un nuage dans les yeux, qu'il avait accumulés avec les années et qui, désormais conservés dans de gros albums cartonnés, ou dans des fichiers comme on classe des notes pour le livre à venir, mais surtout sur les meubles et les rayons des bibliothèques, au milieu des livres, sur le marbre des cheminées, sur sa table de travail même, sont là pour le rassurer.

Bernadette s'est peu à peu évanouie, comme si la photo elle-même avait pâli, à travers beaucoup d'autres, mais elle est quand même demeurée là, la première, quelque part entre les pages d'un livre ou derrière une Marie-Thérèse, une Cécile, une Marianne sur la cheminée. Et toutes, comme les notes bien classées pour le livre à venir, elles sont bien l'esquisse même (à la fois image, brève annotation et fulgurant souvenir) du livre qui sera un jour. C'est que, depuis son premier livre, Étienne Larrieu, romancier de cinquante et quelques années devenu tâcheron, comme tant d'écrivains qui ont eu pourtant vingt ans, n'attend que la rencontre fulgurante avec cette femme unique, désirée, cherchée et aimée à la folie dont il sait (optimiste invétéré, sous la couche épaisse de résignation) qu'elle existe quelque part en ce monde ou ailleurs : il attend l'image qu'il en gardera et le livre, unique lui aussi, désespérément attendu, qui ne pourra qu'en naître.

– J'ai cinquante ans et je suis plus sentimental qu'un collégien à la sortie d'un lycée de filles...

Photos vives et photos mortes : visages parmi les livres. Cette autre très jeune fille au regard évanoui derrière les longues anglaises qui roulent de part et d'autre de son visage, sur la photo non pas

jaunie mais rosie derrière laquelle une tante, une cousine, a écrit d'une main un peu tremblée : « Amélie D..., 1916. » C'était en 1916 et cette Amélie, qui habitait Clermont-Ferrand, grand-mère peut-être aujourd'hui de combien de dizaines de petits-enfants, mais plus sûrement morte, s'était déjà déguisée en grand-mère au milieu de l'autre guerre. Étienne, qui l'a croisée deux ou trois fois flanquée d'un grand chien roux dans sa maison de vacances au bord d'une rivière en Auvergne, se souvient à peine de la vieille femme aux cheveux filasse, le tablier sale, les pieds dans de gros godillots, dont se moquaient les gamins du village. Elle avait une façon si brusque, si résolument désespérée de s'avancer seule avec ses chiens le long de la rivière, sans regarder derrière elle les gosses qui lui adressaient des quolibets et des gestes obscènes. Alors que le regard très sombre sur la photo rosie, les anglaises de part et d'autre des joues et la bouche entrouverte, les lèvres un peu boudeuses, ont cette moue...

Bernadette avant que le temps fût, une Amélie presque inventée, la photo d'Isabelle qui dansait sur un rail en Amérique : une à une, les images arrachées au passé, figées, noir sur blanc, dans un présent de papier glacé intemporel, pouvaient toutes, ce soir ou demain, devenir le sujet d'un livre qu'Étienne Larrieu, cependant, n'avait jamais osé commencer. Et les années avaient filé, au rythme des clichés jaunis.

– Mais peut-être que c'est en refermant *Images* ou *La Boucle de cheveux* que j'ai, pour la première fois, éprouvé le besoin d'écrire.

Quelque part au milieu du dîner, à Anselme ou à l'une quelconque de ces femmes qui ne l'intéressaient guère, Larrieu avait lancé ce qui était déjà un aveu.

– Il y avait dans ce livre, avait-il poursuivi, tout ce dont je sentais confusément que c'était là l'essentiel. Et pourtant, je savais que je devais aller au-delà. Mais c'était le combat avec l'ange...

Anselme ou Marie-Reine, peut-être la pythonisse du journal du soir, l'avait dévisagé, sans pitié.

Le lendemain, Daniel Vicaire, à qui Larrieu était venu demander une nouvelle avance sur son prochain roman, a refermé le manuscrit posé devant lui. Il souriait :

– Ça fait trois avances en un an : un peu beaucoup, tu ne trouves pas ?

Larrieu pensait : cet homme se prétend un ami. Il a allumé une cigarette.

– Mon roman, je te le remets dans trois mois.

L'éditeur a souri à nouveau et Larrieu sait ce que ce sourire veut dire : il écrit trop, trop encore et toujours trop. « Pour un peu, je te paierais pour ne plus écrire... », lui a lancé un jour Vicaire. C'était une

boutade ; depuis, ils ont partagé au moins trois fois la même femme, et ceci a fait oublier cela.

– Non : je pense plutôt à autre chose.

Le regard en vrille de l'éditeur qui vient d'avoir une idée :

– C'est vrai, ce que tu nous as raconté hier soir : que tu avais échangé une correspondance avec Julian ?

Deux jours plus tard, c'était une somme confortable que Vicaire proposait à Larrieu pour le premier livre que Henry Julian acceptait qu'on écrivît sur lui.

Au même moment, Julian, lui, reposait son stylo. Dans le vaste silence de sa maison du bord du lac, il devinait sourdement que le grand livre, le livre unique qu'on a toute une vie espéré écrire un jour, était là, à portée de la main. Les mots se dérobaient, les idées, mais Julian sentait monter une force en lui, des présences... Il suffisait à présent d'un rien pour que ce livre-là fût. Demain, il ferait jour, oui. Mais pour le moment, c'était encore la nuit.

Six mois plus tard, Étienne Larrieu prenait l'avion pour Boston.

– Ne restez pas planté comme cela ! Il faut d'abord que vous voyiez où je travaille, lui lance alors Julian.

Six mois ont passé : les deux hommes se sont retrouvés.

2.

Une jeune fille morte

– CETTE maison, remarque Julian qui vient d'en faire faire le tour du propriétaire à son visiteur, cette maison, c'est une partie bien précise de moi-même : elle est la face policée, civilisée en somme, du rustre qui sommeille en moi !

Son rire est un véritable éclat de rire de géant et, revenu devant la porte, après quelques pas en direction de l'étang, il s'est si bruyamment raclé les semelles au râtelier de fer placé sur le seuil que toute la vérandah en a été ébranlée.

– Un rustre qui se réveille d'ailleurs souvent !

Un nouvel éclat de rire et Étienne a l'impression que les chandeliers de cristal en ont tremblé au lustre qui pend au centre de la cage d'escalier. Puis, pour confirmer ses dires, le rustre en question a lancé un nom à pleine gueule.

– Nancy ! Mais qu'est-ce qu'elle fait encore, celle-là ?

Julian a retiré ses bottes ; il a appelé William, le chauffeur-valet de chambre indien, pour qu'il monte les valises d'Étienne dans sa chambre, puis il a fait encore quelques pas sonores dans le vestibule. La silhouette d'une jeune femme est apparue alors en haut de l'escalier, à contre-jour sur l'une des fenêtres qui ouvrent sur l'étang. Elle a vingt-six ou vingt-huit ans ; blonde, longue, elle ressemble à toutes ces Américaines que nous croisons, l'été, à travers le monde.

– Nancy ! Approche que je te présente celui par qui le scandale va peut-être arriver !

Un nouveau rire tonitruant, pour achever :

– ... L'homme qui dira tout !

Dans l'un de ses romans publiés au milieu des années soixante-dix, Étienne Larrieu avait inventé un personnage de Don Juan qui n'avait d'autre excuse à sa quête que de trouver que toutes les femmes se ressemblaient : de l'une à l'autre, dès lors, quelle différence ?

On dira, à la décharge de l'auteur, que c'était un livre médiocre et, pour Larrieu, un fort mauvais souvenir puisque ces *Clichés* – c'était

le titre du livre – lui avaient valu un bel éreintement de la part de toute la presse.

Quelques années plus tard et à peine moins sérieusement, il avait soutenu dans l'un quelconque des hebdomadaires du lundi qui lui avait offert une tribune, une thèse qui lui avait valu, outre l'ire des féministes les moins convaincues, l'accusation de racisme. Il prétendait comme vous et moi que c'était seulement dans certains pays, Thaïlande ou Cambodge, Philippines – certains pays et un certain type de femmes – que toutes les femmes se ressemblaient.

– Trouvez-moi une différence entre deux putes de Bangkok ! s'exclamait-il.

Mais pour faire bonne mesure, il ajoutait, à la race des filles interchangeables dans tous les supermarchés, ceux du sexe et les autres, ces Américaines, blondes et longues, solides, carrées, sportives et névrosées.

– Faites-moi voir la différence entre deux filles bien nourries du Middle West ou de Manhattan ! s'exclamait-il encore.

– Rassurez-vous, lui a lancé presque aussitôt Julian, comme pour confirmer ses moins avouables impressions : Nancy est comme toutes les autres, bonne famille, bonne éducation et bien mauvaises lectures : elle a lu deux fois mon œuvre et prétend comme vous en tirer une œuvre à elle. Mais Nancy écrit une thèse et nous vivons en Amérique, ça lui prendra dix ans ; vous n'écrirez qu'un livre de plus qu'on ne vendra qu'en France : en trois mois vous aurez fini !

À son tour, la secrétaire de l'écrivain a serré la main de Larrieu : comme celle de Julian, c'est une poignée de main solide. La mâchoire de la jeune fille était pourtant celle d'un petit carnassier. Larrieu se dit soudain que Julian ressemblait à un énorme taureau, à un buffle du Grand Ouest égaré dans la plus classique des Nouvelle-Angleterre.

– Moi aussi, remarque la jeune femme à l'heure du dîner, j'ai été étudiante à Walden : savez-vous que j'ai même travaillé avec Denis O'Keefe ?

La main d'Étienne, qui tenait la cuiller d'argent au-dessus d'une assiette de vieille faïence de Boston, s'est arrêtée sur la soupe de tortue brûlante qui fume encore.

– Comment savez-vous que j'ai connu O'Keefe ?

O'Keefe est mort au début de l'année précédente mais Étienne ne l'a appris que des semaines après : O'Keefe au visage émacié de prophète qui disait à un Étienne de vingt ans, son étudiant à Walden, qu'il était déjà trop vieux pour savoir sentir. La jeune fille a un sourire

naquois :

– C'est que vous avez laissé un sacré souvenir à Walden !

– Après trente ans ?

Pour un peu, Larrieu se rengorgerait et, sur les lèvres de Henry Julian qui les observe tous deux, flotte le même sourire ironique. Mais Nancy Barnsley éclate enfin de rire :

– Mais non, je vous fais marcher ! Il se trouve seulement que j'étais très liée au cher professeur O'Keefe, qui habitait toujours, même après sa retraite, la maison en bordure du campus que vous avez connue. Et c'est lui qui m'a parlé de vous.

Un autre rire : presque nostalgique, celui-là !

– Je suppose d'ailleurs que Walden a tellement changé que vous ne reconnaîtriez rien !

Il est sept heures et demie du soir, ils se sont mis à table à l'heure américaine : tôt. Étienne devine chez l'assistante de Julian une sorte d'agressivité à son endroit – ou du moins une moquerie un peu trop appuyée. Dehors, une tempête s'est levée dont la rumeur leur parvient, par bouffées qui secouent les vitres de la salle à manger.

On avait retrouvé le professeur O'Keefe mort à son bureau, comme cela, sans raison. L'autopsie qu'on s'était cru obligé de pratiquer avait conclu à un arrêt du cœur mais, dans sa cheminée, il y avait un amas de poussière grise, impalpable : des cendres. Toute la nuit, avant de mourir, O'Keefe, professeur de Larrieu à Walden, ami de Nancy Barnsley, qui est devenue l'assistante de Julian, avait brûlé des papiers.

– Personne n'a mieux connu l'œuvre d'Henry que ce pauvre Denis...

C'avait été, en somme, la plus belle année de sa vie : à présent, Étienne le savait bien. Plus que ses années de voyage qu'il appelait – souvenir lisztien – ses années de pèlerinage : l'Italie parcourue en tous sens pour en tirer seulement des livres, une Suisse qui était celle de Morand ou d'Albert Cohen, l'Albanie même de Kadaré où il revenait à intervalles réguliers faire des conférences sous les auspices de frileux services culturels français ; davantage que ses longs séjours en Provence ou dans le Périgord, et tellement mieux que sa vie parisienne, les neuf mois passés à vingt ans par Étienne dans cette université de Nouvelle-Angleterre avaient été pour lui l'année de toutes les découvertes. Denis O'Keefe était encore un homme dans la force de l'âge, c'était lui qui avait fait rencontrer Isabelle à Étienne : il existait entre le professeur et la jeune fille une étonnante complicité dont ils lui avaient, tous deux, aussitôt ouvert les portes. O'Keefe, aussi français que Larrieu en dépit d'un nom qui sentait le varech et les côtes du Connemara, enseignait la littérature française

contemporaine, Isabelle récitait des poèmes d'Edgar Poe et de Mallarmé et c'était O'Keefe, le premier, qui avait fait lire à Isabelle les *Images* de Julian ; puis Isabelle avait prêté le livre à Étienne. Depuis, Walden était devenu pour celui-ci une manière de paradis perdu où des voies ferrées égarées parmi les herbes folles servaient à des petites filles à traverser des forêts d'érables et des bois de bouleaux, debout sur un rail rouillé, en déclamant Mallarmé ou Dylan Thomas.

– La voie ferrée n'existe plus, dira un jour Nancy Barnsley : on en a fait une route à grande circulation.

« La forêt de bouleaux, écrivait O'Keefe qui était aussi poète : la forêt de bouleaux frissonne sous la pluie...

« Je me fais lentement de toutes mes défaites... »

William, en gants blancs, a emporté la soupière d'argent massif : dehors, la tempête s'acharne sur la forêt et assaille la maison qu'elle enveloppe de toutes parts. Le bois, les portes, les fenêtres, les cloisons même craquent et, imperceptiblement, on a dû lever la voix pour se faire entendre. Henry Julian, un verre de sherry à la main – il boit du xérès avec la soupe de tortue –, adresse une manière de toast à Nancy qui, en silence maintenant, observe les deux hommes.

– Vous ne savez pas tous les services que cette jeune personne peut me rendre !

Presque placide, du coup, le sourire de la jeune fille.

– Et puis, voyez comme le monde est petit : non seulement Nancy a commencé sous la direction de mon ami Denis O'Keefe, que vous avez connu, une thèse qu'elle a la mansuétude de consacrer à mon œuvre, mais encore elle est la fille d'une très chère amie à moi. Ainsi, le seul sourire de Nancy, qui sait si bien se taire quand elle nous juge, nous rapproche-t-il l'un comme l'autre de nos jeunesses tout en nous réunissant tous les trois dans un même passé.

Le sourire, un peu forcé, cette fois, de la jeune femme : Henry Julian a dépassé les soixante-dix ans, Étienne Larrieu en a plus de cinquante, elle va avoir vingt-sept ans.

– À toutes nos jeunesses !

Henry a vidé d'un coup son verre de ce xérès âgé, lui aussi, de plus d'un demi-siècle.

– Nos jeunesses..., murmure le vieil écrivain : nos jeunesses...

Étienne pense : « Nos jeunesses ; ou plutôt : nos enfances... » L'enfance de Julian, surtout, cet homme qu'il est venu jusque-là pour mettre à nu – simplement parce qu'il l'admire. L'expression qui lui vient alors à l'esprit : « Une manière de père spirituel », lui donne

envie de rire : « Tout serait trop facile. »

Dans les notes qu'il a commencé à prendre sur Julian, les jours qui ont précédé son départ, Étienne a souligné la phrase : « Tout serait trop facile. » Il évoquait la mère de l'écrivain, morte quand Henry avait cinq ou six ans ; et une tante Étienne, la sœur de sa mère, jeune et jolie, semble-t-il, qui avait élevé un petit garçon qui la haïssait.

« Tout serait trop facile. »

Pourtant, à brûle-pourpoint, et comme une provocation, Étienne lance à son hôte à travers la table :

– Nos jeunesses, nos enfances : il faudra très vite que vous me parliez de cette tante Étienne qui a joué, je crois, un grand rôle dans votre enfance.

Un large sourire éclaire le visage de Julian :

– Vous ne perdez pas votre temps, mon vieux, et vous avez raison d'aller à l'essentiel. Je vous parlerai de ma merveilleusement méchante et terriblement jolie tante Étienne.

William vient de disposer sur la table un saumon du Maine cuit à la vapeur.

– Cet animal, affirmera Henry Julian d'un ton trop sentencieux pour être vraiment sérieux, va vous démontrer sans peine, je pense, qu'il existe bien, en dépit des mauvaises langues, une vraie cuisine américaine.

La maison des Jardins, jadis, près de Grenoble – et la tante Étienne qui détachait elle-même les filets des truites prises dans le torrent qui coulait au bout du parc, avant de les déposer, un à un, dans l'assiette des petits garçons. À soixante ans de distance, Henry est encore certain que la jeune femme s'arrangeait toujours pour laisser une ou deux arêtes, histoire de froncer les sourcils et de tapoter son assiette du bout de sa fourchette lorsque l'un ou l'autre des trois frères se servait de ses doigts pour retirer de sa bouche l'arête égarée. « Une cuisinière plus merveilleuse que votre tante Étienne, je peux vous dire, mes enfants, que je n'en ai jamais rencontré ! » lançait parfois M. Julian père, assis à la gauche de sa jeune belle-sœur.

– Si j'avais pu avaler mon arête et en mourir là, d'un coup, pour qu'on accusât Étienne de m'avoir assassiné, je crois bien que je l'aurais fait sur-le-champ ! avait affirmé un jour Henry Julian – et sans vraiment en rire.

Henry Julian se sert une deuxième fois du saumon du Maine, en répétant :

– Qu'on ne me dise pas qu'il n'existe dans le monde que la cuisine française !

Chaque fois qu'il parle de la France, Julian élève le ton, comme s'il se fâchait ou, plutôt, comme s'il avait un vieux compte à régler avec le pays où il est né.

– Citez-moi un seul écrivain français – je dis bien : un seul – né depuis cinquante ans et dont on parlera encore dans cinquante ans !

Mais c'est avec le même sourire un peu lointain, ce sourire perdu dans des rêves, qu'il évoque la maison des Jardins, la campagne autour d'Angoulême, ses promenades d'enfant, des cousines...

– En somme, a-t-il remarqué un jour, la France s'est arrêtée pour moi le jour de mes dix-huit ans.

C'est à dix-huit ans qu'il était parti pour Harvard.

– Mais Nancy vous dira tout ça mieux que moi. Cela fait dix-huit mois qu'elle croit utile de tripoter ma vie dans tous les sens pour tenter de deviner ce que j'ai moi-même renoncé depuis longtemps à comprendre.

Le regard de la jeune fille va d'un homme à l'autre ; William, impassible, servira encore un civet de marcassin aux groseilles, une tarte au miel piquée de ces amandes qu'on appelle noix de pécan ; puis on passera prendre le café au salon.

– Vous devez être épuisé, mon vieux, lancera enfin Julian qui se lève lui-même en bâillant pour expliquer aussitôt : en fait, c'est moi qui me couche avec les poules. Je ne vous dirai pas que je me lève à l'aurore, mais peu s'en faut. On prend de vraies habitudes de campagnard quand on vit loin de la jungle des villes !

Après un bref baiser sur le front de Nancy, il quittera la pièce.

Son pas lourd sur les marches de bois de l'escalier.

Étienne et la jeune fille sont demeurés un moment devant le feu qui s'éteint dans la cheminée.

– Vous ne vous ennuyez pas, toute seule ici ? a fini par demander Larrieu.

Le regard surpris de la jeune fille :

– Moi ? M'ennuyer ? Avec Henry ?

Comme s'il avait commis une bourde absurde. Puis elle s'est levée à son tour.

– Je crois que je vais monter, moi aussi.

À l'étage, au moment où ils allaient passer devant la porte du bureau de Julian, l'assistante de l'écrivain s'est retournée vers leur hôte.

– Ça vous amusera peut-être de lire les premiers chapitres de ma thèse ?

C'est pour elle la proposition la plus naturelle du monde. Elle explique d'ailleurs :

– Vous savez, je n'ai aucune jalousie professionnelle pour

personne !

Un rire, puis :

– Pas même pour un écrivain français venu défricher les mêmes plates-bandes que moi.

La rieue l'a suivie dans la grande pièce. La jeune fille a fait de la lumière pour chercher, dans un semainier de cuir vert, un manuscrit déjà épais. C'est alors qu'il a aperçu, sur le bureau, la photographie de Millie Turner.

Il s'est arrêté : l'impression que ce portrait de jeune femme, aux cheveux coupés très court, appelait quelque chose dans sa mémoire.

– Cette jeune fille..., a-t-il commencé.

Nancy Barnsley s'est approchée à son tour.

– Ah oui ! Millie Turner ! C'était une grande amie d'Henry lorsqu'il était jeune homme. Elle a été tout d'un coup malade, on n'a pas su trop quoi, les poumons, peut-être, le sang, je ne sais pas, et elle est morte à vingt ans.

Le regard aux yeux cernés de Millie Turner : une photographie hors du temps. Étienne a pris le cadre entre les mains.

– Une amie, oui, a conclu Nancy. Et pourtant, c'était peut-être la seule femme au monde qui...

Puis elle s'est tue. Étienne a reposé la photo encadrée sur le coin du bureau. Il a pensé : « Une amie... La seule femme... Et elle est morte... »

3.

Premières images

LORSQU'IL était monté dans sa chambre, Étienne avait éprouvé d'abord un curieux sentiment de jubilation. Comme si tous les livres qu'il avait tenté d'écrire, ses romans plus ou moins bien accueillis par la critique, jusqu'aux articles qu'il avait, çà et là, au fil des ans fait paraître dans un désordre maladroit, n'avaient été que la répétition cent fois redite de ce qui allait commencer le lendemain. Allant et venant dans sa chambre, rangeant ses papiers, ses livres, il se disait que l'admiration parfaitement réfléchie qu'il portait à l'œuvre de Julian, conjugée avec ce qu'il découvrirait de la personnalité de l'écrivain, allait enfin lui permettre de l'écrire, le maître livre autour duquel il tournait en vain depuis des années. Il se disait : « Ça ne sera pas un roman, bien sûr, puisque Julian n'est pas un héros de roman mais un personnage bien vivant dont je n'ai rien à inventer de la vie ; ce ne sera pourtant pas une simple biographie, car je veux raconter autre chose que cette vie ; ni un essai critique, parce que je ne suis guère armé pour ce genre d'exercice : ce sera tout cela à la fois. Et peut-être même qu'à travers la vie d'Henry Julian, ses œuvres, ce personnage en face de moi que je découvrirai jour après jour, que je verrai exister, penser, ruer dans les brancards ; à travers l'homme sauvage qu'il me faudra aussi apprivoiser car c'est un sacré bonhomme à qui on n'en raconte pas : peut-être qu'à travers tout cela, j'arriverai à me raconter *aussi* moi-même ; à me chercher et à me découvrir et, ce faisant, à faire par-dessus le marché une œuvre romanesque. Face à face, Henry Julian et moi nous deviendrons les personnages d'une fiction où tout sera vrai, mais dont le récit sera quand même une aventure... »

On avait posé à côté de lui, sur une table, une bouteille carrée d'un rye bourbon célèbre ; c'était une manière d'invitation.

Pendant la nuit, la tempête s'est vraiment déchaînée. Le vent d'abord, puis la pluie : la pluie et le vent. Aux rafales qui s'abattent sur la toiture, cinglant les vitres, s'ajoutent les craquements du bois des murs : comme si la maison entière tremblait. Et puis des branches

basses qui s'entrechoquent, se froissent.

Éveillé, Étienne est couché sur le dos : le visage de la jeune fille photographiée à vingt ans quelques semaines avant sa mort s'inscrit devant lui dans la nuit. Morte de quoi ? Il se souvient de la Wanda d'*Images*, morte aussi, nul n'avait jamais su de quoi. Et la jeune fille du *Lac* ; celle de *La Boucle de cheveux*. Millie Turner... Et les paroles de Nancy Barnsley : « C'est peut-être la seule femme au monde... »

Étendu bien à plat, son oreiller sous la nuque, Étienne sent une sorte de rancœur monter en lui. Une heure va passer, deux peut-être, l'image de Julian tirant sur sa pipe s'effacera, seul demeurera le visage grave, à demi souriant, de la jeune fille morte.

Le vent a fini par tomber, la pluie s'abat à présent sur la maison, lourde, régulière.

Au matin, l'exaltation de la veille était revenue tout entière. Dès son réveil, Étienne, qui avait depuis tant d'années le sentiment de ne plus écrire que parce qu'il ne pouvait plus ni sentir ni aimer, s'était dit que le moment était enfin arrivé où ses sens se déliaient. Humant par la fenêtre l'odeur du paysage déjà froid, celle de la forêt rouge et du ciel très bleu, il devinait en lui une sorte de vertige.

Il était tôt encore, à peine sept heures, mais le jour inondait sa chambre, aussi, le décalage horaire aidant, avait-il sauté de son lit sitôt les yeux ouverts. L'aspect de sa chambre, vaste et claire, meubles de bois poli, plancher aux planches très larges, blondes et cirées, un lit à montants de bois tourné, le camaïeu des bleus de la couverture en patchwork piqué : tout lui paraissait gai, encourageant. Jusqu'au portrait de vieille dame des années 1830, engoncée dans sa collerette amidonnée sous un bonnet de dentelle, qui semblait lui dire d'un sourire, à lui qui n'avait jamais cherché de par le monde que des visages de très jeunes femmes, qu'il n'y avait sans doute pas d'âge pour mordre dans la vie à belles dents.

Ce fut à belles dents, en vérité, qu'il dévora les crêpes arrosées de sirop d'érable que William, toujours en gants blancs, lui apporta quelques minutes après qu'il eut appuyé sur un bouton de cuivre que lui avait montré Nancy la veille.

– Je ne savais si vous aimiez cela, Monsieur ; aussi, à tout hasard, ai-je aussi préparé des œufs au bacon.

Le seul Indien, peut-être, rescapé d'Amérique qui parlât anglais avec le plus parfait des accents d'Oxford. William avait achevé de tirer les rideaux, proposé de faire couler le bain et prévenu, avant de se retirer, que M. Julian, qui avait travaillé de bonne heure dans sa chambre, venait seulement de sortir faire sa promenade du matin.

– M. Julian ne vous attendra pas avant huit heures quinze dans son bureau.

William avait dit « *the drawing room* » : à cette heure-là, à Paris, Étienne dormait encore, ou se réveillait à peine. Il acheva les trois *pancakes* aux myrtilles et au sirop d'érable et s'attaqua aux deux œufs au bacon.

La maison lui parut plus claire que la veille, plus grande, plus ouverte. Il se souvint des maisons de vacances d'une enfance qu'il n'avait pas eue, ou de cet appartement d'un ami écrivain, sur le boulevard Saint-Germain, qui semblait suspendu parmi les arbres. Ou d'un bel hôtel moderne et cossu de station de sports d'hiver. Bois ciré, livres, doubles fenêtres et des tableaux de primitifs américains qui dataient tout juste d'un siècle et demi : c'étaient toutes ces atmosphères qu'il retrouvait ici d'un coup. À travers les vitres, on voyait d'un côté la prairie, la clairière et la route qui menait au village ; de l'autre, un chemin qui s'avancait à travers la forêt. Étienne devina qu'il contournait l'étang.

Il erra un moment de pièce en pièce. L'ordre qui régnait dans la bibliothèque le fascinait ; et c'était cependant une bibliothèque dont chaque livre semblait avoir été ouvert, sinon lu, du moins parcouru la veille.

Comme le soir précédent, il s'arrêta devant la photographie de la jeune fille aux cheveux courts posée sur le bureau. Il se souvint qu'elle s'appelait Millie Turner.

À huit heures cinq, très exactement, alors qu'il faisait quelques pas autour de la maison, Étienne aperçut la silhouette d'Henry Julian sur le chemin de la forêt. Vêtu d'une veste écossaise à carreaux rouge vif telle qu'on en portait dans les films des années cinquante, l'écrivain s'avancait d'un pas vif, régulier. Il ne courait pas, ne trottait pas non plus, bêtement, comme c'était si bien la mode un peu partout dans le monde ; il marchait, simplement. Encore quelques foulées rapides et Julian gagna la maison. Étienne rentra à son tour et n'attendit pas dix minutes dans le bureau de son hôte : à huit heures quinze, celui-ci l'avait rejoint.

– Alors, la nuit a été bonne ?

Sa poignée de main était aussi vigoureuse mais moins sèche que la veille, comme si la nuit écoulée avait fait monter un peu de chaleur. Il portait maintenant un pull-over irlandais d'un blanc écru à grosses mailles et, sans attendre la réponse de Larrieu, entreprit de bourrer sa pipe. William arrivait à son tour, avec du café dans une thermos, des tasses, du lait.

– Du vrai café américain, je vous préviens !

Étienne avait envie de rire. Les gestes rapides et économes tout à la fois de son hôte, le ton rogue mais le sourire en coin dont il ne se

départait pas ; sa conversation un peu affectée aussi : Julian lui jouait le jeu du grand écrivain demeuré très simple, très nature, en somme, et ce jeu, si conforme à l'image qu'il s'était faite de son auteur, amusait Larrieu. On prit encore le temps de boire un café, immonde en effet, de lancer quelques banalités sur la beauté du paysage en cette saison de l'année : « Et vous verrez : à mesure que les jours s'écoulent, la forêt change comme un film qu'on vous passerait au ralenti... » ; on fit aussi l'éloge de ces promenades matinales qui vous ouvrent tout à la fois l'esprit et l'estomac, puis on se mit au travail.

– Je suis à vous, lança alors Julian : comment comptez-vous procéder ?

Au bout d'un peu moins d'une heure, Étienne Larrieu avait proposé au grand écrivain les règles du jeu qu'il s'était fixées et celui-ci – bougonnant parce qu'on lui imposait un semblant d'horaire ou de méthode, à lui qui travaillait, expliqua-t-il, en homme libre – avait à peu près tout accepté. Il fut convenu que, pendant les trois mois que Larrieu allait passer aux Grandes Tempêtes, il vivrait en symbiose étroite avec son hôte. Les deux hommes – « et Nancy ! » prit soin de préciser Julian à qui la jeune Américaine semblait indispensable : les deux hommes et la jeune fille, donc, prendraient leurs repas ensemble chaque fois qu'ils en auraient l'envie, c'est-à-dire qu'ils en éprouveraient le besoin. « Le petit déjeuner dans la salle à manger, ça ne vous dérange pas ? » avait tout de même demandé le grand écrivain. Puis Larrieu accompagnerait son hôte dans tel ou tel de ses déplacements, visites, courses, voire dîners en ville qui représentent la manière la plus évidente de perdre son temps pour un homme normalement constitué. Pour le reste, le grand écrivain accepterait de se soumettre chaque matin à une heure d'entretien – pas une minute de plus ! – dont il fut bien précisé qu'il se déroulerait à bâtons rompus.

On a dit que Julian accepta presque tout de ce que lui exposa Larrieu : la seule restriction qu'il opposa à son invité était de taille, mais elle avait été prévue d'avance. Étienne Larrieu savait qu'il n'aurait accès à aucun papier, lettre ni journal, pas le plus petit carnet ni fragment, de celui qu'il était venu pour mieux connaître. Ce point précis avait été réglé dès le début par un échange de lettres entre Vicaire et Marvel Price, l'agent new-yorkais de l'écrivain. Lorsque Larrieu, pourtant, tenta d'en reformuler la demande, Julian lui répéta avec un large sourire ce qui était déjà convenu depuis quelques semaines : c'était sur sa vie qu'on était venu l'interroger, non sur ses écrits. Et même si ceux-ci pouvaient renfermer de précieuses indications, eh bien, on attendrait leur publication – ou la mort de leur auteur – pour en savoir davantage !

– Il faut quand même laisser un peu de pain sur la planche aux croque-morts qui rappliqueront comme des mouches à merde sur ma viande à peine froide aussitôt que j’aurai passé l’arme à gauche !

Julian s’amusait.

Quant aux lettres qu’il avait reçues, il assura qu’elles ne lui appartenaient pas, mais il n’en était pas moins disposé à révéler à son interlocuteur tout ce que celui-ci souhaitait savoir de chacun de ses correspondants.

– J’espère que je ne vous déçois pas et que mes règles à moi vous conviennent ?

Larrieu avait bien dû acquiescer. Comme pour se faire pardonner d’en avoir peut-être, malgré tout, trop refusé, Julian eut un faux sourire contrit :

– Vous savez, je ne suis qu’un très vieil homme avec trop de livres derrière lui pour avoir encore beaucoup de choses à cacher. Mais si vous réussissez à gratter là où ça chatouille, vous parviendrez sûrement à me faire un peu mal et vous en tirerez forcément quelque chose. Alors, relisez mes livres et grattez comme vous voulez : vous avez déjà, vous aussi, du pain sur la planche !

Il était neuf heures et demie : Larrieu avait demandé une heure d’entretien par jour, l’heure était passée de quelques minutes, Julian leva la séance.

Demeuré seul, Étienne remonta d’abord dans sa chambre. La table de travail qu’on avait installée pour lui devant une fenêtre faisait face au chemin de l’étang. Il commença par prendre quelques notes, pour résumer sa première conversation avec Julian. C’est ainsi qu’il recopia avec soin la formule qu’avait utilisée l’écrivain pour lui suggérer de gratter où cela pouvait faire mal. Il avait envie de rire : bien sûr que Julian se moquait de lui, et que lui-même aurait beau gratter, le grand homme ne lui dirait que ce qu’il voudrait lui dire. Mais qu’importait ! Étienne était venu pour écrire une biographie et son héros commençait bel et bien à lui apparaître comme un étonnant personnage de roman.

Lorsqu’il eut achevé ce premier travail, Étienne abandonna ses papiers en vrac sur sa table et décida de sortir à son tour. Il chaussa des bottes que William lui avait préparées et prit lui aussi le chemin de l’étang.

L’étang des Castors était tout entier enclos dans le domaine des Grandes Tempêtes. Seule une minuscule parcelle, sur la rive opposée à celle où aboutissait le chemin de la maison, appartenait aux descendants de celui qui avait été, plus d’un siècle et demi auparavant, le premier maréchal-ferrant du village. Au milieu des années trente, sa forge avait été transformée en une station-service,

presque à l'embranchement de la route de Wycoma qu'Étienne Larrieu avait remarquée à son arrivée. Quant à l'ultime rejeton de ce Justus Brown, il avait acheté le *general store*, la boutique principale du village et, à l'origine, l'unique échoppe, où l'on vendait de tout, de rien, l'huile des lampes en hiver, les clous et la peinture blanche pour élever les barrières, le sucre, la mélasse, le sirop d'érable et les vêtements que portaient tous les villageois, hommes et femmes, au travail ou le dimanche.

Doc Brown, qui jouait aussi un peu les rebouteux, avait mis un point d'honneur à continuer à offrir tout cela, mais il vendait aussi des souvenirs, des journaux, des magazines en couleurs où l'on voyait des dames déshabillées, gros tétons à l'air. C'était, à la manière d'Henry Julian, un géant roux et débraillé, la barbe poivre et sel, le parler haut.

La parcelle au bord de l'étang lui appartenait toujours et, pour rien au monde, il ne l'aurait vendue – et surtout pas à Julian. Bien que des Polonais, des Espagnols se soient installés au village bien après l'écrivain, Doc Brown les considérait depuis longtemps comme des concitoyens à part entière, alors qu'Henry Julian, qu'il connaissait sûrement depuis toujours, demeurerait pour lui l'étranger. C'est dans cette bande de terrain, longue de quelque vingt mètres, large de cinq ou six tout au plus et qu'entourait une grille rouillée, qu'étaient enterrés le père et la mère, les grands-parents, les grands-oncles et grand-tantes, les arrière-grands-parents de Doc Brown, jusqu'à ce Justus Brown qui avait fondé à Littletown la dynastie des maréchaux-ferrants et dont la croix de fer portait une seule date, celle de sa naissance, comme si tous ceux qui étaient nés de lui vivaient encore.

Larrieu avait franchi la grille de fer d'une enjambée maladroite et il était occupé à lire les inscriptions encore visibles sur les croix lorsqu'un incident s'était produit qui, sur le moment, le troubla. Penché en avant, il déchiffrait le nom d'un enfant mort en bas âge, quand une voix l'avait brusquement apostrophé.

– Vous êtes ici sur une propriété privée : si vous ne sortez pas tout de suite, je vous lâche une décharge de chevrotines dans le cul !

L'homme qui le menaçait ainsi d'un fusil ressemblait bien à Henry Julian : c'était Doc Brown. Étienne avait bredouillé une excuse avant de repasser par-dessus la grille et de repartir en direction de la maison des Grandes Tempêtes.

Lorsqu'il s'était retourné, il avait vu le géant roux, son fusil toujours pointé vers lui, qui le regardait décamper. Il avait pensé : « Pour un oui, pour un non, pour rien, pour n'importe quoi, ce vieux fou vous tirerait comme un lapin ! » Il se sentait pourtant un peu honteux d'avoir eu presque peur.

Toute la journée, il avait ensuite travaillé sur ses notes, relu des

passages des livres de Julian.

Le soir, lorsqu'il avait raconté à celui-ci l'incident du bord du lac, l'écrivain avait haussé les épaules :

– Ce type est un fou. Tout ce qui n'est pas né ici ou n'y est établi que depuis trois générations est dangereux. Pour Doc Brown, le monde se divise en Noirs, Rouges, juifs, métèques, étrangers – et authentiques Littletowniens : selon vous, à quelle catégorie croyez-vous que vous apparteniez ?

Nancy Barnsley avait étouffé un éclat de rire.

– Vous verrez que nous vivons ici dans un microcosme, avec ses bons, ses méchants et ses fous, comme dans n'importe quelle communauté dite civilisée.

On s'était alors levé de table pour prendre le café dans la bibliothèque.

– Tenez, je crois que cela vous amusera...

Henry Julian a fait signe à Nancy qui a décroché de sa ceinture une minuscule clef dorée dont elle a ouvert un placard à droite de la cheminée. Larrieu a pu voir, rangés côte à côte, des dizaines de gros volumes trapus, aux reliures de toile fatiguées.

– Apportez-nous le premier à gauche, sur l'étagère du haut.

La jeune fille a ramené l'un des livres à Julian qui l'a tendu à Larrieu.

– Voyez : voilà précisément tous les habitants du village, il y a près de cent ans...

C'était un album de photographies anciennes qui représentaient des hommes et des femmes d'un autre temps, figés dans le sourire de commande, avec ce regard fixe qu'exige le photographe professionnel qui tire pour l'éternité le visage de ceux dont, dans dix ou vingt ans, il ne restera que ce cliché sépia.

– Et tenez, ici, c'est Justus Brown, l'arrière-arrière-grand-père de votre Doc Brown de ce matin.

La même barbe broussailleuse, à peine peignée pour la photographie, le même regard brillant, un sourire peut-être sardonique sur les lèvres rongées par la moustache qu'on devine rousse. Larrieu a pensé : le portrait de Julian lui-même. Mais l'écrivain a un geste large pour montrer les autres albums, soigneusement rangés dans le placard-bar à côté de la bibliothèque.

– J'en ai des dizaines comme celui-là : tous les habitants du village, ceux de Wycoma, à côté, des amis de Boston, de Cambridge, et les visages de leurs parents, de leurs grands-parents. Nous avons tous nos manies : j'ai cru comprendre que vous collectionniez les vieux romans du XVIII^e siècle ? Les lisez-vous, au moins ? Moi, mes portraits de famille, je les regarde, je leur parle, et surtout je les écoute.

Le regard presque incrédule de Larrieu ; alors, l'éclat de rire de son hôte :

– Mais non, mon ami ! Je me moque de vous. C'est une collection comme toutes les autres, et voilà tout.

Un peu plus tard, à une question plus précise de Larrieu, l'écrivain a répondu qu'il s'était débrouillé pour retrouver les fonds de tous les anciens photographes de la région qu'il avait rachetés pour quelques dizaines de dollars chacun.

– Vous savez, dans ce pays, tout se crée mais rien ne se perd. Aujourd'hui, on vendrait à prix d'or ce genre de souvenirs. Croyez-moi, les histoires qu'on pourrait trouver là-dedans valent bien toutes celles de vos petits romanciers érotiques du siècle des demi-Lumières !

Puis Henry Julian s'est tu, plongé dans la lecture du *Times* de Londres dont il scrute les petites annonces et les notices nécrologiques. Nancy Barnsley lisait un roman français sans importance. Étienne a regardé encore un moment l'album du village puis s'est levé, il a cherché un volume de la biographie d'Henry James par Léon Edel qu'il feuillette sans le lire : comme celle de Julian, Larrieu connaît par cœur la vie d'Henry James. Au milieu du livre, la photographie d'une petite cousine de l'écrivain, morte elle aussi à vingt ans.

Image, alors...

Photographie de Millie Turner, sur la table de travail de Julian, face à la fenêtre qui donne sur l'étang : dans son cadre fragile, elle est là qui dévisage, encourage, soulage. Dévisage celui qui l'interroge, l'encourage à poursuivre, soulage enfin l'angoisse qui le saisit chaque fois, au milieu du gué.

Millie Turner avait donc les cheveux coupés court, presque rasés.

– Elle était déjà bien malade, expliquera Henry, le regard trop fixe.

Les cheveux très courts, comme rasés : le front, du coup, plus proéminent et les yeux moins enfoncés dans les orbites. Sur les lèvres un peu épaisses – de ces lèvres qu'on dit charnues – un sourire erre et se fige. Le photographe qui a pris ce portrait (il l'a signé en bas, à droite de l'image : H. Strether, Concord, Mass.) a fait poser la jeune fille devant cette tenture qu'on imagine bleue, virginale. Ses joues, dont on ne peut douter qu'elles avaient été arrondies, aux pommettes saillantes, étaient devenues plus creuses – et Henry Julian secouera la tête : « La maladie, oui... »

Mais le menton presque carré, la fossette sous la lèvre inférieure est bien celle de ces jeunes filles solides et saines, sportives, ces jeunes filles des meilleures familles d'une Nouvelle-Angleterre à la veille de la Deuxième Guerre mondiale, pour qui le tennis et la natation, le hockey sur glace ou sur gazon, étaient, comme le fox-trot et la rumba,

autant d'occasions de vivre.

Le regard d'Étienne est fixe à son tour :

– Vous dites qu'elle est morte peu après qu'on a pris cette photo ?

– Morte à vingt ans, oui...

Henry Julian est en train d'allumer sa pipe. C'est, avant de se séparer pour la nuit, puisqu'on se couche tôt, aux Grandes Tempêtes : comme au moment de se mettre au travail, une manière de cérémonie. Julian mélange lui-même ses tabacs qu'il tire de deux boîtes de fer différentes avant de les introduire dans le fourneau de bruyère. Puis il gratte une allumette qu'il promène longuement au-dessus du tabac. Il lève les yeux vers son hôte :

– Millie Turner ? C'est peut-être la seule femme qui aurait pu m'aimer !

Il n'en dit pas plus, l'air appliqué et absent de qui poursuit nonchalamment une expérience cruciale, son allumette à demi consumée à la main. Mais Étienne s'est brusquement retourné vers lui.

– Elle vous a aimé ?

Henry sourit, grave, un peu triste : tout cela est si loin...

– Peut-être, oui...

Une seconde encore, il secoue l'allumette pour achever de l'éteindre.

– Peut-être qu'elle m'a aimé, oui...

Au matin, le visage de Millie Turner était inscrit dans la mémoire d'Étienne Larrieu comme celui d'une femme qu'il aurait lui-même aimée toute sa vie.

C'est que la nuit a été longue et très courte. Étienne a dormi d'un sommeil lourd, en même temps qu'agité, fébrile. Un moment, certain d'être éveillé, il s'est parlé à lui-même, pour poser une question : « Il y a quelqu'un, ici ? » Puis il s'est retourné : il dormait.

Lorsque, à sept heures du matin, son réveil de voyage a enfin lancé ses petits coups stridents, il s'est redressé d'un bond. « J'ai rêvé, ou quoi ? » Le visage de Millie Turner... Il s'est levé, il est passé à la salle de bains, la douche. Le regard de Millie Turner, comme fixé sur lui, dans l'obscurité de la chambre : l'eau brûlante, violente, lave tous les rêves. « Tout cela est absurde ! » Il rit à présent devant le miroir. S'efforce de rire : il se trouve laid. Isabelle, la jeune fille de Walden dont il est peut-être aussi venu ici pour retrouver les traits, une image, ce qu'il reste d'un visage après trente années qui l'ont anéanti, lui disait : « Le matin, tu es un clown ! » Ils riaient ensemble. Mais, soudain, Étienne ne rit plus.

– Tout cela est absurde !
Il a parlé à haute voix.

4.

Les mystères de la création

DEPUIS tant d'années qu'Étienne ne connaît d'autre exercice que les quelques centaines de mètres qu'il fait chaque jour à pied entre Palais-Royal et Saint-Germain : nouveau, revigorant, en somme, le besoin qu'il éprouve à présent d'enfiler une paire de bottes et de marcher à son tour, à belles enjambées, autour des Grandes Tempêtes.

Mais, cette fois, Étienne a évité le chemin de l'étang. Il s'est, au contraire, avancé de l'autre côté de la prairie qui s'étale devant la maison. Un sentier pavé de grandes feuilles d'un rouge déjà sombre et le vent qui vient de la mer et continue, là-haut, à dépouiller les arbres : ici, en bas, on ne sent rien. Le vent s'accroche au sommet des branches et c'est à hauteur du ciel que les feuilles tournoient longtemps avant de tomber, comme calmées, simplement balancées, verticalement enfin, le long des troncs argentés marqués parfois de larges plaques plus sombres.

Les images de la nuit ne se sont pas tout à fait dissipées. Étienne sait qu'il a rêvé de cette Millie Turner morte quelques années à peine après sa naissance à lui et dont, l'espace d'une nuit, hors du temps, hors de lui-même, il s'est dit qu'il aurait pu être amoureux. Les images ne se sont pas tout à fait dissipées, mais apaisées, déjà : comme les feuilles là-haut, à portée du sommet des arbres, elles ont flotté un moment : éparses, plus rares, à peine encore images. Tout à l'heure, les feuilles mortes, éclatantes de tous les ors et de tous les rouges de l'été indien finissant, rejoindront la litière plus sombre du sol, et les idées qui ont pu, l'espace d'une nuit, hanter Étienne Larrieu, déferler sur lui en rafales haletantes, vont elles aussi s'abîmer en une mémoire morte. Et pourtant, quelque part au fond de lui, un visage demeure. Ce n'est plus celui de la jeune fille malade, aux cheveux ras et aux yeux trop lourds cernés de gris, mais celui d'une fille de vingt ans qui rit, qui est heureuse. Elle a, comme l'Isabelle du temps de Walden, une longue chevelure un peu raide, couleur de sable. Mais les traits qu'il devine, sans parvenir – comme on peut lire un livre – à les déchiffrer, ne sont pas ceux de l'Isabelle d'alors.

– Dans le désordre..., commente Larrieu d'entrée de jeu.

Il a sorti de l'étroite serviette qui ressemble plutôt à un porte-documents à fermeture Éclair comme on en faisant voilà une trentaine d'années un paquet de fiches cartonnées – il y en a une bonne centaine – retenues par un élastique. Chacune d'elles est recouverte de fines notes à l'encre noire, marquées ou soulignées, ça et là, de traits ou de signes de couleur, rouge, vert, bleu.

Henry Julian a jeté un regard en vrille sur le paquet de fiches.

– Un désordre ordonné, si je comprends bien !

Étienne a failli se troubler. Ses yeux sont allés de son interlocuteur aux premières notes qu'il a tirées du lot.

– Non... Enfin, oui : j'ai préparé des questions. Mais je vous poserai tout cela un peu au hasard. Et d'abord, la première, celle qui vient tout de suite à l'esprit : pourquoi refusez-vous toujours les interviews, les photographies...

La cérémonie du matin a commencé. Ce sera, désormais chaque jour, la même messe, que diront à deux voix Henry Julian et Étienne Larrieu, le grand écrivain français exilé loin de France et l'écrivain à tout faire venu jusque-là pour faire parler le premier. Cette messe a des constantes, des rites. Ainsi la première pipe que bourre Julien tout en s'installant devant son bureau, face à son interlocuteur. Comme pour l'ultime pipe du soir, il mélange soigneusement ses tabacs qu'il tire de deux boîtes de fer, rondes et plates, qui ne sont pas les boîtes du soir. Puis il attend un moment, cinq, dix minutes parfois, la pipe encore éteinte à la bouche, avant de gratter une de ces anciennes allumettes de cuisine, longues, épaisses, dont il attend que la flambée de phosphore se soit dissipée avant d'en promener la flamme au-dessus du fourneau de bruyère.

Pendant ce temps, et tout en jetant un coup d'œil à ses fiches, Larrieu pose les questions qu'il a préparées la veille. Il ne prend lui-même aucune note ; c'est plus tard, de retour dans sa chambre, qu'il jettera sur le papier les idées qu'il a retenues de leur conversation, les mots parfois exacts de Julian – mais aussi se rappellera un regard, un clin d'œil ou un éclat de rire.

Car le cérémonial des questions et des réponses est ponctué, comme une pièce de théâtre, par des jeux de scène qui se répètent à peu près invariablement et qu'on retrouvera probablement dans les journées, les semaines qui vont suivre : haussement d'épaules de Julian ; sourires : demi-sourires ou vrais sourires, sourires ironiques, sourires naïfs ou faussement innocents ; et puis rires : éclats de rire très brefs ; rires, au contraire, presque trop bruyants, violents, agressifs, en somme. Il y a aussi les mines qu'il prend, subitement fatigué ; la main qui feuillette un dossier, une lettre, le regard qu'on y jette tout en parlant ; ou alors, le regard amusé, le clin d'œil complice

que le grand écrivain lance à Nancy Barnsley.

Car celle-ci assiste à tous leurs entretiens : comme si, entre les officiants, il fallait un témoin, une tierce personne, l'intercesseur. Celui – celle... – qui regarde, qui écoute. Et qui note. Parce que, si Larrieu lui-même ne prend aucune note tout au long de ces conversations, l'assistante de Julian note en revanche tout, chaque mot, chaque phrase. Plus tard, Larrieu découvrira qu'elle utilise un système sténographique qui lui permet de ne rien omettre tout en demeurant parfaitement illisible à tout autre qu'à elle-même.

William, le maître d'hôtel-chauffeur en gants blancs, apporte du café. Parfois, le courrier du matin arrive pendant la séance et Julian y jette un coup d'œil rapide. D'autres fois, au contraire, le maître demande à son visiteur de l'excuser – il ne lui demande, d'ailleurs, rien du tout : il lui fait comprendre qu'il a besoin d'un moment à lui – et son assistante ouvre pour lui les enveloppes, parcourant rapidement chaque lettre avant de la lui tendre. La première fois, Étienne a eu le geste de se lever discrètement, mais Julian l'a retenu : « Restez, cela aussi fait partie de la vie de l'écrivain que vous voulez connaître... » Les lettres d'amis ou d'inconnus, d'inconnues fort souvent. Et puis les propositions, les contrats, les agents, les éditeurs.

Lorsque Nancy Barnsley a fini de dépouiller le courrier, Julian balaie du revers de la main les feuillets en désordre qui encombrant devant lui la table ; la jeune fille les rangera plus tard. Il lève alors les yeux vers son interlocuteur.

– Vous m'aviez posé une question, n'est-ce pas ?

Puis, au bout d'une heure, l'entretien en restera là. Henry Julian s'enfermera dans le cabinet de travail attendant au bureau, Larrieu remontera dans sa chambre ou demeurera dans la bibliothèque avec Nancy, qui achèvera de classer le courrier, de ranger des papiers, ou lui proposera une promenade jusqu'au village.

– J'ai quelques courses à faire : vous venez avec moi ?

– Faire le pitre ? Et quoi encore ?

Larrieu en est revenu aux interviews, aux photographes que le grand écrivain a toujours refusés et Julian a protesté d'un rugissement.

– ... Et puis, que les autres l'acceptent ou non, je suis un écrivain.

Il a prononcé le mot écrivain avec une sorte de retenue, presque de détachement, en articulant la seconde syllabe (le *cri* d'é-cri-vain) avec un rictus qui ressemble bien à une grimace : comme si c'était là une parole sacrée qui peut susciter l'enthousiasme comme l'effroi ; le mot-clef qui explique tout le reste et réfute par avance toute contestation.

– ... Un écrivain, et non pas une de vos vedettes de la presse ou de la télévision qui étalent sur la place publique, en guise de talent,

maigre savoir-faire, vérités colossales ou bonne conscience tourmentée. J'écris des livres, j'en publie un tous les deux ou trois ans ; j'ai peut-être besoin des critiques pour les faire connaître, voire les faire valoir : je n'ai sûrement besoin de personne pour *me* faire valoir.

Il semble reprendre son souffle avant d'ajouter, faussement naïf, tout à fait ironique :

– À moins que les questionneurs et autres intervieweurs aient besoin, eux, de moi, pour se faire valoir. Mais c'est une autre histoire.

Il est encore tôt le matin, tôt dans l'histoire d'amour et peut-être de haine dont Étienne Larrieu se dit qu'ils en sont à tracer ensemble les grandes lignes du tout premier chapitre : l'intervieweur n'a pas relevé la pique.

– Pourtant, vous aviez autorisé Roger Diehl à avoir un long entretien avec vous, voilà deux ou trois ans.

Roger Diehl, courriériste littéraire venu passer quelques jours aux Grandes Tempêtes : comme Larrieu.

– Et pourquoi Diehl n'a-t-il jamais publié les notes qu'il avait prises lors de son séjour chez vous ?

Julian bourre sa pipe. Après quelques jours, Étienne finira par se dire que l'écrivain passe beaucoup plus de temps à bourrer sa pipe qu'à la fumer.

– Pourquoi ?

Julian ne s'est pas rasé ce matin ; en fait, il n'a pas dû se raser de deux ou trois jours et sa barbe mal taillée envahit ses joues pour lui donner une allure d'homme des bois. Son regard est très bleu, faussement candide.

– Pourquoi ? Demandez-le-lui !

Julian sait très bien que Roger Diehl est mort voilà plus de deux ans. Étienne sait bien, lui, que Diehl avait clamé *urbi et orbi* avant son départ pour la Nouvelle-Angleterre, qu'« il dégonflerait cette baudruche de Julian ».

– Je vous emmène jusqu'au village ?

Dès que Julian n'est plus là, Nancy Barnsley paraît laisser de côté une manière de costume de scène qu'elle se serait taillé pour jouer son rôle d'assistante modèle. C'est imperceptible : tout au plus un sourire qui devient plus naturel, ses gestes un peu moins économes ; mais dans le même temps, s'est dit Larrieu la première fois qu'il l'a remarqué, c'est une véritable métamorphose. Comme si, engoncée dans une tenue de rigueur, elle redevenait complètement l'une de ces jeunes filles américaines qu'il a pu connaître, ici même ou à travers le monde.

Nancy Barnsley, jeune fille américaine née de père bostonien et

de mère du Sud, portant un tailleur clair, une blouse bleue à pois blancs, une mince chaîne d'or en sautoir : seule cette autre chaînette, autour de la cheville gauche, lui donne un genre plus ambigu.

– Je vous emmène ?

Ils ont sauté dans la petite voiture allemande décapotable de la jeune fille et prennent la route de Littletown. La clairière, la forêt, la route qui serpente, une brusque montée, une descente aussi rapide : la route est étroite, on la dirait taillée dans le roux des arbres qui se dégarnissent encore. Puis le cimetière, Woodfarm et le bord du lac, la tombe d'une Charlotte Delacroix inconnue, l'autre tombe fraîche : on retrouve le chemin des Diables Rouges.

– Pourquoi les Diables Rouges ?

Ce sont des vieilles histoires, du temps des Indiens. Nancy conduit d'une main la voiture automatique, ils sont déjà arrivés à l'embranchement qui conduit à Wycoma Place, puis à Lownes et c'est, à gauche, la station-service. Geoffrey Rostini, le jeune employé des Muller, fait un salut au passage.

– Il m'aime bien, celui-là.

Elle a ralenti pour adresser à son tour un bonjour amical au garçon. Puis, en quelques mots, elle raconte la mort horrible de la plus jeune des filles Muller, retrouvée assassinée deux mois auparavant bien au-delà des limites du comté. C'est elle dont le corps mutilé repose à côté de ce qu'il ne reste plus d'une Charlotte au nom français, dans le cimetière de Woodfarm.

– C'était une gamine adorable. Il ne faut pas parler de tout cela à Henry : il l'aimait beaucoup.

Étienne a dressé l'oreille : une belle affaire de meurtre... Mais ils sont déjà arrivés en ville ; à côté de lui, Nancy Barnsley a eu une sorte de frisson. « Ne pas en parler. » Il se tait.

Les granges sang-de-bœuf encore, le hangar devenu salle des fêtes et c'est le *green* ovale, la pointe du clocher de l'église luthérienne peinte en blanc. L'église unioniste, en retrait, et le magasin d'Emma Byrd, à côté du musée et de la bibliothèque municipale, à cinquante mètres du *general store* de Doc Brown. On rendra alors visite à Miss Byrd, aux cheveux coupés en frange courte sur un front marqué de taches de rousseur. Cecily, sa compagne, lui ressemble comme une sœur, mais elle est maigre et toute petite quand Emma Byrd est large et solide. Des odeurs de cannelle, de violette et de massépain mêlées à l'eau de Cologne que les deux dames distillent elles-mêmes flottent dans la boutique, où l'on vend des étoffes tissées à la main, de grands dessus-de-lit en patchwork mais aussi des bijoux indiens, des poupées de chiffon, tout un artisanat local mêlé de confitures fabriquées aux environs, de sirops, de moutardes aux fruits multicolores.

Assise devant sa tasse de thé fumant parfumé à la bergamote,

quelques cookies aux pépites de chocolat amer – puisque Miss Byrd et son amie Cecily tiennent aussi un salon de thé –, Nancy Barnsley commence à raconter sa vie à Étienne.

– Après tout, nous allons passer plusieurs mois ensemble, non ? Alors, autant apprendre à se connaître !

– D’ailleurs, ajoutera le lendemain ou le surlendemain Henry Julian d’un ton de plus en plus véhément : d’ailleurs je suis convaincu que pour apprécier – aimer ou haïr – l’œuvre qu’il a entre les mains, le lecteur n’a nullement besoin de savoir pourquoi et comment l’auteur a écrit ceci et cela. Les romans d’aujourd’hui ploient sous le commentaire ; si vous me permettez une comparaison animalière, ils en sont gonflés d’aise, comme des dindons. Mettez sur la balance n’importe quelle petite crotte de cent cinquante pages au langage savamment mesuré comme il est de bon ton d’en publier chez vous aujourd’hui ; et, pour peu que l’auteur en soit un peu connu, posez sur l’autre plateau de la balance la somme des critiques et des gloses qu’il a suscitées dans les deux mois de sa parution, d’autant plus absconses que l’ouvrage est plus mince et plus abscons ; voyez ensuite de quel côté penchera la balance ! Je vous fiche mon billet que les déjections fumeuses de la presse bien intentionnée pèsent beaucoup plus lourd que le ridicule étron original...

Étienne Larrieu écoutait en hochant la tête ce qui ressemblait à une brusque flambée de colère. « Je vous fiche mon billet » et autres « déjections fumeuses » : la trivialité de l’expression le surprenait. Sans oser se le formuler de manière aussi précise, il commençait à croire que Julian devait avoir un fameux compte à régler avec beaucoup de Larrieu dont le métier était précisément de pratiquer avec la morne régularité qui était la sienne ce que le vieil écrivain appelait déjection.

– Et puis, je vous le demande un peu : la critique universitaire, que je respecte infiniment, nous a bien révélé ce que vos amis Beyle ou Balzac faisaient, aimaient, pelotaient ou tronchaient tout en écrivant *La Chartreuse* ou *Les Illusions* ; mais combien de millions de lecteurs ont lu *La Chartreuse* ou *Les Illusions perdues* sans rien savoir de tout ça ? Ça ne les a pas empêchés d’aimer à la folie Fabrice, la Sanseverina ou ce pauvre con de Rubempré. Alors, à cinquante ans de distance, venir me demander ce que je pensais, qui j’aimais ou quel livre je lisais le soir avant de m’endormir après avoir écrit quelques pages du *Lac* pendant la journée...

Il y avait eu un silence. Étienne Larrieu s’est dit que c’était un véritable défi que venait de lancer Henry Julian à un Larrieu venu justement pour lui poser ces questions-là, et le grand écrivain s’en rendait parfaitement compte. À deux mètres de lui, assise sur le bord d’un grand fauteuil de sangle, Nancy, qui prenait des notes, était

restée la pointe de son crayon en l'air. Alors Larrieu s'est jeté à l'eau.

– Mais c'est exactement pour cela que je suis pourtant ici, monsieur Julian !

Le sourire qui flottait sur les lèvres du maître des lieux s'élargit peu à peu, puis il éclate enfin de rire :

– Mais je l'avais bien compris comme cela ! Sinon, je ne vous aurais pas laissé venir ! Et, je vous l'ai dit, puisque vous êtes ici, vous pourrez poser toutes les questions que vous voudrez. Vous êtes un homme libre, Larrieu ! Quant à moi, soyez bien sûr qu'en mon âme et conscience, je vous répondrai avec la plus grande précision possible, tout en m'efforçant de ne vous mentir que lorsque ce sera vraiment nécessaire : après tout, je suis, moi aussi, un homme libre !

C'était quelques mois avant sa mort que Roger Diehl avait fait le voyage de Littletown. On le savait déjà atteint, mais il s'était mis dans la tête de l'écrire, le premier livre sur Julian. D'ailleurs – poussé par quel démon ? –, l'écrivain exilé n'avait-il pas accepté de recevoir le jeune journaliste pendant une semaine entière ?

Au début, et malgré toutes les mauvaises intentions qu'il avait à son égard, Diehl avait reconnu que les choses ne s'étaient pas mal passées. Pourtant, très vite, les relations entre les deux hommes avaient dégénéré. Le jeune écrivain – Diehl avait, comme tout le monde, publié ses deux ou trois romans médiocres – avait prétendu avoir rencontré un ami de jeunesse de Julian, qui lui aurait fait des révélations. Du coup, Julian avait traité Diehl de pédé et l'avait foutu dehors. À son retour en France, le jeune homme affirmait encore qu'il détenait sur l'écrivain un matériel explosif. Puis sa maladie avait empiré, on l'avait hospitalisé une première fois et, à sa mort, on n'avait rien retrouvé dans ses papiers : le classeur qui portait une étiquette au nom d'Henry Julian était vide.

Plus tard, le compagnon avec lequel il partageait sa vie avait laissé entendre que Julian lui-même avait racheté très cher les dossiers du pauvre Diehl. Mais ce vieux jeune homme au visage de madone fatiguée n'avait pu expliquer à personne ce qu'était devenu l'argent. Lui-même était mort peu après.

– Entrons dans le vif du sujet, dit alors Larrieu.

– Je vous écoute.

Étienne hésite un instant : comment formuler la question pour laquelle, en somme, il est venu et dont il devine vaguement que Julian va l'éluder ?

– Voilà : est-ce que vous pouvez me dire ce qui déclenche en vous le mécanisme... Je veux dire...

Il hésite à nouveau. Puis pose la question autrement.

– Qu'est-ce qui fait qu'un jour vous choisissez d'écrire *Pratiques*,

par exemple, plutôt qu'un autre livre qui raconterait une autre histoire ?

Henry Julian secoue la tête :

– Vous croyez que l'on choisit ces choses...

Pour la première fois, peut-être, très sérieux. Larrieu pense : « Les mécanismes de l'écriture... » : au cœur de l'entreprise qui est la sienne aujourd'hui ; au cœur de toutes ses entreprises, ses demi-réussites et ses échecs ridicules, hier, avant-hier, toute une vie, il y a cette question à laquelle lui-même ne saurait que répondre. Voilà pourquoi il insiste, avec une décourageante innocence : après tout, la réponse de Julian pourrait le sauver lui-même.

– Ce que je tente de comprendre, c'est comment, chez vous, une idée peut naître, se développer, s'imposer et balayer tout le reste.

Mais le grand écrivain secoue les épaules :

– Comment ? Si vous saviez combien je peux m'en foutre ! La seule chose qui compte c'est la plume qui pisse l'encre sur le papier ! Tout le reste, ce sont des recettes de cuisinière qui vous touille plus ou moins bien sa tambouille !

– Il ne faut pas vous en faire si Henry ne veut pas répondre à certaines questions, remarquera plus tard Nancy : l'écriture demeure une alchimie dont il n'est jamais sûr de toujours posséder tous les éléments. C'est souvent parce qu'il a peur de voir les mots se dérober devant lui qu'il refuse de défier le sort et de regarder certains mystères en face... Alors, en parler avec d'autres...

La feuille blanche aux trois lignes raturées – et le mot *aimer* qu'on biffe enfin à son tour : le vide.

– Allons, venez, dit Nancy : c'est l'heure où il fait le meilleur pour marcher très vite.

Cette fois, ils sont allés jusqu'à l'étang des Castors. Au milieu surgit l'île, l'îlot plutôt, ce bout de terre à demi immergé qu'on appelle l'île aux Collets Verts. En face, le cimetière des Brown. Le visage subitement las de la jeune fille. Le regard vide, au-delà (ou en deçà) des choses : fermé. Étienne, qui ne sait pas encore les brusques changements d'humeur de celle qui vit si intensément dans le sillage de Julian, évoque à nouveau l'apparition de l'arrière-petit-fils du maréchal-ferrant, le géant barbu, un fusil à la main.

Comme Julian, la jeune femme a un mince sourire.

– Ce pauvre Brown est un fou. Il était déjà fou avant la mort de Rose Mary. Et depuis...

C'est la deuxième fois que Nancy évoque le crime qui a défrayé la chronique de la région.

– On n'a jamais su qui a pu faire ça ?

– On n'a jamais su, non...

Puis Nancy a parlé de ces rôdeurs qui traînent à travers tout l'État. Son ton neutre, la voix blanche ; il y en a aussi à Boston, à Cambridge. Ils se ressemblent tous. Ce sont des hommes longs et minces, maigres même, aux cheveux longs et filasse, barbes en désordre. Vêtus de pantalons étroits, de bottes, veste de toile en été, laine à carreaux en hiver, ils vont, solitaires : des ombres qui glissent. Ils se rencontrent parfois, se séparent, se retrouvent. Ils sont tous malades : des malades enfermés jusqu'à ces dernières années dans des hôpitaux psychiatriques et qu'on a dû rendre à la liberté, faute de crédits.

– Un de ces rôdeurs, peut-être...

Étienne se souvient d'avoir aperçu l'un d'entre eux, un jour, à l'entrée du village. Elle secoue la tête.

– Un crime de rôdeur, oui... Mais parlons d'autre chose.

Autour de l'île aux Collets Verts, formant une sorte de demi-cercle inquiétant qui s'avance presque jusqu'à la rive, des troncs d'arbres jaillissent de l'eau verte, poteaux raides et secs, gorgés d'eau pourtant, épointés comme des fers de lance.

Revenue au cabriolet, Nancy s'installe au volant et allume une cigarette.

– Je n'ai pas envie de retourner là-bas, dit-elle soudain.

Une sorte de frisson.

– Là-bas ?

– Là-bas, oui. Aux Grandes Tempêtes. Quelquefois, l'atmosphère y devient si...

Elle se tait. Étienne aurait pu continuer pour elle : si pesante, empesée parfois, l'atmosphère de la belle maison au milieu des bois, ses livres et ses portraits.

– Vous savez, je suis née à La Nouvelle-Orléans, lance-t-elle subitement.

Elle tire encore deux bouffées de sa cigarette avant de l'écraser dans le cendrier de la voiture puis, doucement, comme si elle n'était venue que pour cela, elle parle. Sa mère, Victoria, fille du Sud, et son père, sénateur du Massachusetts ; sa mère, étudiante à Wellesley et que Julian a connue lorsqu'elle avait dix-sept, dix-huit ans.

Le ton trop calme, le débit trop régulier : un souffle cependant, qui s'agite. Et sa mère, son père, sa vie, Henry, tout, rien : en deux heures, du même ton égal, Nancy à qui Étienne n'a pourtant rien demandé, multiplie les informations, les pistes, en dit encore, en dit plus. Son père, ami des Lowell et des Cabot, tout ce qui comptait alors à Boston, deux familles, dix familles, vingt maisons de Beacon Hill : les Cabot, les Lowell, les Kennedy : le jeune sénateur J. F. Kennedy penché en somme sur le berceau de la petite fille, avec une grosse négresse venue de Baton Rouge pour faire bonne mesure. Et Nancy

parle encore, raconte : l'envie qu'elle a de parler devant un autre. Étienne, qui la laisse parler sans l'interrompre, a pensé : « Devant n'importe qui... »

Elle dira même beaucoup de choses, Nancy Barnsley, en cette fin d'après-midi d'automne, près du lac. Des souvenirs, ces moments précis, violents peut-être, d'une vie d'étudiante sage, qu'on avoue rarement : ces détails, surtout, sur ceux qui l'entourent, sur O'Keefe qu'elle a bien connu, sur sa mère et Julian.

De la même voix monocorde, la jeune fille épellera d'autres noms, des souvenirs. Elle tissera des liens entre son passé et celui de Julian, leur présent à tous, le Sud de sa mère morte et cette Nouvelle-Angleterre qui flamboie de tant de feux, soudain presque secrets.

Après un moment encore, Nancy a eu froid. Étienne l'a aidée à remonter la capote du cabriolet, mais c'est seulement à la nuit tombante qu'ils sont revenus aux Grandes Tempêtes.

La tache rouge d'une cigarette allumée, dans le noir qui vient.

5. L'Amérique

INSENSIBLEMENT, les rouges éclatants se sont éteints un à un. Bientôt, de Littletown à Wycoma, des Grandes Tempêtes jusqu'aux banlieues de Cambridge et de Boston, la forêt deviendra semblable à toutes les forêts de par le monde. Du coup, Étienne Larrieu hésite, sur le bord de la vérandah.

– Allons ! J'ai deux ou trois courses à faire dans le village : vous venez avec moi ?

Cela aussi est devenu un rite. Nancy au volant du cabriolet jaune et Étienne qui s'installe à côté d'elle, à peine sept ou huit minutes de route, les Diables Rouges et la station-service des infortunés Muller, ils sont déjà parvenus au *green*. La jeune fille gare sa voiture sur la rue principale, devant la poste, et fait ses deux ou trois courses : le *general store*, Miss Byrd, la petite bibliothèque publique à côté du musée où – en cachette d'Henry, pense-t-elle – elle va échanger des romans policiers.

– Vous n'avez pas encore rencontré le Dr. Evans ?

Accoudé au comptoir de bois blanc verni de la bibliothèque, le médecin en veste blanche d'homme du Sud, un panama d'un autre temps, a une grosse moustache blanche : quelque chose entre Charles Laughton et Richard Boone. Le praticien serre vigoureusement la main du Français. Lui aussi lit des romans policiers parce que, affirme-t-il, « il n'y a plus rien à lire aujourd'hui ». Alors, comme il y a quarante ans, il relit sans fin Mickey Spillane. Sitôt qu'il est parti, derrière son dos, Miss Sutton, la bibliothécaire, chuchote à l'oreille de Nancy. Un peu plus tard et son plein fait de Goodis et de vieux Agatha Christie qu'elle relit avec une dévotion amusée, la jeune fille expliquera – c'est Angela Sutton, la bibliothécaire-chroniqueuse de village qui vient de le lui apprendre – qu'une fois de plus, le Dr. Evans et Emily Hubbs ont eu, la veille, une dispute homérique dont les échos ont résonné tard dans la nuit.

La vieille Emily Hubbs joue, à sa manière, au seigneur du village. Face à l'église, elle possède la plus belle maison du *green* et même de tout Littletown. C'est une demeure coloniale dont un pignon porte la

date de 1769. Colonnes et fronton grecs, admirable toiture presque plate, l'arrière-arrière-grand-père de Mrs. Hubbs l'a achetée aux descendants du premier juge de Littletown. Maintenant que ses enfants, ses petits-enfants sont mariés, la vieille dame passe le plus clair de son temps à « écouter sa maison ».

– Écouter sa maison ?

Étienne et Nancy sont attablés dans l'arrière-boutique d'Emma Byrd dont la compagne vient de leur servir un breuvage fait de plantes dont elle ne peut, assure-t-elle, révéler le secret. Ce thé brunâtre sent un peu la réglisse.

– Écouter, oui : elle affirme que tous les condamnés envoyés autrefois à la mort par le juge Carry, à qui appartenait la maison, y reviennent pour se plaindre de leur sort.

– Des revenants ? Des fantômes ?

Nancy boit une gorgée de son thé à la réglisse sans faire de grimace.

– Non ! Justement : pas des fantômes ! Surtout pas des revenants : des « présences ». Simplement des présences que seule la chère Emily peut deviner, ou plutôt : qu'elle peut entendre...

Étienne imagine des craquements, des portes qui grincent, mais la jeune fille lui explique que cela aussi serait trop facile. Non : Mrs. Hubbs devine, sent, elle écoute... Et elle note tout, en un langage codé, que seules, affirme-t-elle, elle-même et ses « présences » peuvent décrypter.

Le *green* très calme, ovale, vert, si bien ratissé dont la boutique d'Emma Byrd occupe l'extrémité sud-est, entre le musée et le début de Main Street. En face, le fronton dorique de la maison de l'ancien juge : village.

– Et le Dr. Evans ? s'enquiert Étienne. Lui au moins refuse de croire aux fantômes, non ?

Nancy rit :

– Oh ! C'est beaucoup plus compliqué que cela ! Le Dr. Evans est un des derniers darwinistes purs et durs de la planète. Il croit que nous descendons tous de choses innommables, d'animaux obscurs et disparus, et que ceux-ci, quelque part, ailleurs, ici, parmi nous, vivent encore.

Village : querelles métaphysiques ! Le médecin qui croit à des existences latentes, éternelles, des forces souterraines pour qui il n'est ni morale ni destin ; et la vieille dame riche et toquée qui croit en des présences presque temporelles, âmes tourmentées qui errent à jamais, quelque part entre le bien et le mal.

– Le croiriez-vous ? Ils passent des soirées entières à jouer au backgammon et à se disputer comme des chiffonniers !

Présences : village. Un village quelque part en Nouvelle-

Angleterre et Miss Emma Byrd et sa compagne Cecily qui servent, affirment-elles, des boissons à faire rêver, à faire dormir, d'autres à faire aimer – mais toutes, précisent-elles, naturelles et venues des plantes !

Un village et ses habitants.

– Et pourquoi l'Amérique ? demande ensuite Larrieu.

Il est huit heures et demie du matin. Le ciel est clair. Assise dans son fauteuil de sangles, Nancy Barnsley a le visage lisse et pâle, à peine coloré aux pommettes. L'envie qu'a parfois Larrieu de rire en la regardant : Nancy Barnsley, jeune fille américaine, poupée Barbie de toutes les Amériques. Pourquoi l'Amérique ?

– Pourquoi l'Amérique ? Mais la réponse est simple, mon cher : le hasard et la nécessité.

Le hasard, c'était la guerre, qui l'avait surpris étudiant à Harvard où il avait alors décidé de demeurer ; et la nécessité :

– Le besoin que j'ai de vivre ici, comprenez-vous ? Comme si l'air, l'espace, les hommes : comme si tout me permettait d'y mieux respirer.

C'est cela : respirer à pleine gueule, à pleines goulées l'air de cette Amérique.

– L'Amérique et ses sauvages de bon aloi, c'est mon oxygène, vous comprenez ? D'ailleurs, chaque fois que je reviens en Europe, j'étouffe et, peu à peu, je m'étouffe : j'en rentre exsangue. Votre air n'est plus le mien. L'Amérique est mon territoire.

Et encore, l'Amérique :

– La terre de tous les possibles. Le pauvre Kennedy parlait de Nouvelle Frontière : mais la frontière, elle est partout : on la franchit, on est ailleurs. Et elle n'est nulle part : l'Amérique, vous allez rire, terre de toutes les libertés !

Rire ? Étienne n'en est pas là. Il écoute gravement avec peut-être, au fond de lui, la vague impression – oh ! très vague... – qu'Henry Julian force un peu la dose ; qu'il en rajoute.

– Ici, voyez-vous, on me fout la paix. Voilà le fin mot de l'histoire : on me fout la paix !

Discuter, quand même. Poser la question :

– Mais ailleurs ? La Toscane comme tout le monde, ou une île dans le Pacifique ? On vous la foutrait aussi, comme vous dites, la paix ?

Le rire, alors, formidable, de Julian.

– La Toscane comme tout le monde ? Vous trouvez que j'ai la gueule de tout le monde ?

Géant, hirsute, il montre sa barbe qui pointe dans le désordre et

sa pipe, ses bras de lutteur, ses poings.

– Et puis, une île ? Vous ne trouvez pas qu'avec la pauvre Yourcenar, vous en avez eu assez, d'île, d'îlots et d'ilotes ?

Mais le rire s'éteint, comme un rideau qu'on referme.

– Non : toutes les raisons, toutes mes explications seront d'une consternante banalité. C'est l'Amérique et elle seule, voilà tout. Pourquoi ? Parce que c'est elle et parce que c'est moi. Et puis, je vous l'ai dit : le hasard a voulu que je m'y retrouve ; la nécessité, toutes les nécessités sont contingentes, tant pis pour la logique.

Pendant un moment encore, Henry Julian a disserté sur les grands espaces, sur la foi de tout un peuple, sur des hommes et des femmes de toutes races et de toutes origines qui... Et son interlocuteur se disait que c'était à dessein que le grand écrivain accumulait là – *melting pot* et tolérance – les clichés les plus éculés. Il se disait encore : « Il faudrait que je parvienne à lire entre les lignes ; entre les mots... »

– Quand je pense, soupire soudain Julian, que Rose Mary, la pauvre, n'avait qu'une envie : que je l'emmène en Europe !

Étienne a sursauté. La remarque de l'écrivain est tombée d'un coup.

– Rose Mary ?

Le regard vide du grand homme et la mimique de Nancy, qui fait signe à Étienne de ne pas insister, de se taire. Rose Mary, oui : Rose Mary Muller, la jeune fille du garagiste assassinée par un rôdeur.

Mais c'est Julian lui-même qui poursuit :

– On raconte qu'elle avait une aventure avec le petit Rostini, l'employé de son père...

Il parle seul. Comme si la fille assassinée du garagiste était depuis un long moment au cœur de ses pensées et qu'il s'était seulement résolu maintenant à prononcer son nom. Étienne ne tentera plus de poser de question, Nancy ne donnera pas le change avec une réponse en l'air. Plus tard, elle fera remarquer à Étienne :

– Pauvre Henry, tout entier dans ses rêves.

Puis :

– Geoffrey Rostini ? Quelle idée !

À la question d'Étienne, elle répondra :

– Le petit Rostini ? Eh bien, disons qu'il n'a jamais dû poser les doigts sur une dame ! Et puis, il est bien malade, lui aussi.

– Je suis convaincue, remarque Nancy Barnsley, et lui-même l'est sûrement davantage encore que moi que, comme Mrs. Hubbs ou comme le Dr. Evans, Henry sent des choses. À leur manière, mais autrement, il devine des présences auprès desquelles le commun des

mortels, dont nous sommes, passe – ou peut même vivre – une vie entière sans s'apercevoir de rien...

« Tous ces gens sont fous, pense soudain Étienne : des présences, des fantômes, et puis quoi encore ! »

Pourtant, à mesure qu'il feuillette un nouvel album de photos anciennes sous le regard attentif de la jeune fille, il s'interroge. Et si chaque image, le moindre cliché (ces visages de femmes, surtout...) était lourd d'un message, venu de très loin dans le temps et de tout près aussi, puisque ces hommes, ces femmes, ces jeunes filles sont nés à deux pas, à Littletown ou à Wycoma, voire à Lownes ou à Boston ?

– Le temps que passe Henry à regarder ces photographies...

De quel message sont porteurs, eux, les yeux cernés de gris, de bleu, de Millie Turner ? se demande alors Étienne.

Le soleil du plein est inonde la pièce. Il fait très doux ce matin, comme un ultime redoux de véritable été en pleine fin de l'été indien.

Lire entre les lignes et parmi les visages.

– Juste un mot, quand même...

Larrieu a interrompu Henry Julian dans l'un de ces silences puissamment méditatifs dont il devine bien que, metteur en scène attentif de lui-même et de son discours, le grand écrivain sait l'efficacité, le poids qu'ils ajoutent aux répliques volontiers théâtrales qu'il lance.

Parce que c'est de théâtre, en somme, qu'il s'agit ; mais cela n'a rien pour déplaire à celui qui n'est venu aux Grandes Tempêtes que pour dialoguer jusqu'à épuisement avec un personnage hors du commun.

– Juste un mot : l'Amérique, je crois que je commence à comprendre. Mais les écrivains américains ?

Si c'était un duel, on dirait que Larrieu a pris son adversaire au débotté. Julian écarquille les yeux – de surprise ; puis il roule des yeux ronds – parce qu'il a décidé déjouer les naïfs.

– Les écrivains américains ? Mais Hemingway, Faulkner, Raymond Chandler ou alors Robert Lowell et E. E. Cummings sont morts, que je sache ? Jusqu'à ce pauvre Fitzgerald, qui n'avait pourtant rien fait à personne ! De qui voulez-vous parler ?

Entrer dans son jeu ? Ou avancer, au contraire, quelques noms, n'importe qui, Philip Roth, William Styron, ce Paul Auster dont la presse française fait ses choux gras ? Allons ! Étienne Larrieu jouera avec les cartes que lui propose Julian et gardera ses jokers en main. Philip Roth et autres Charyn de confection : pour plus tard.

– Je vous poserai une autre question : l'Amérique, soit. Mais pourquoi la Nouvelle-Angleterre ?

Pour Larrieu, ç'avait d'abord été une odeur : simplement l'odeur des feuilles rousses qu'on brûlait par grandes brassées, empilées, épaisses et lourdes comme des meules de foin. La fumée claire montait droit dans un ciel très bleu au-dessus du château d'eau qui couronnait la colline de Walden. Bob, l'homme de peine affecté à ces travaux, était un peu simple ; bedonnant, il riait toujours et fouaillait sa meule de feuilles avec une énorme fourche, dégageant chaque fois des gerbes d'étincelles. C'était une Amérique jeune et tendre.

Étienne avait vingt ans, il était libre et, se rendant à la maison de Denis O'Keefe isolée dans les bois, au-delà de la limite de l'université, il respirait à pleins poumons le froid déjà coupant de ces matins d'automne, comme les bouffées de fumée qui tournoyaient après chaque coup de fourche avant de remonter à nouveau, très droit, vers le ciel. Sur le cahier à reliure spirale où il prenait des notes, il avait écrit : « Et si tous nos pays, nos patries, nos exils étaient avant tout des odeurs ? L'odeur d'ici, celle d'ailleurs... »

C'était un temps où, sans oser y croire, Étienne Larrieu se disait qu'il écrirait un jour.

– Pourquoi la Nouvelle-Angleterre ?

Pourquoi ce lieu, oui : pourquoi cette maison, cette vraie campagne comme on n'en trouve plus que rarement en Europe, l'espace à la fois, et la mesure. Les bois, tous les ors des arbres et de l'automne, les ors qui jaunissent maintenant, avec les jours qui vont en s'écourtant : les bois, le chemin du lac, la mer si proche, les côtes qu'on devine et les voiles, un phare. Ou encore, les barrières blanches et sages autour des champs, chaque maison du village posée autour du *green* ovale, l'église luthérienne, sa flèche ou la boutique de l'épicier, formidable géant roux qui vend de tout, de rien mais de tout, surtout, et encore de tout. Ou Boston et Cambridge, Harvard à une heure et demie de route, Smith College, les maisons roses de Beacon Hill, la lumière dorée qu'on verra bientôt naître aux petits carreaux des fenêtres dès cinq heures du soir, le rond de houx attaché au manteau de la porte, le perron, quelques marches, un feu qui brûle dans une vaste cheminée de bois sculpté : pourquoi ?

– Pourquoi la Nouvelle-Angleterre ? Mais je crois bien que vous connaissez la réponse comme moi...

Il y avait ces promenades qu'on faisait à trois, à quatre, à dix, entassés dans de vieilles et grosses guimbardes bringuebalantes jusqu'à l'étang où Thoreau avait vécu en ermite de la nature – et qui s'appelait précisément Walden. Pour Étienne, qui n'avait jusque-là connu à Paris qu'une vie de jeune homme sage, un peu triste, dans l'ombre de sa mère, ç'avait été le premier signe de la liberté et c'était

là, sur une rive sablonneuse de l'étang, qu'il avait embrassé Isabelle pour la première fois.

Pendant toute son adolescence et ses premières années d'étudiant, Étienne avait été si bien empêtré dans son costume de garçon méritant et timide qu'il n'avait jamais osé se laisser aller à un geste de trop, non plus qu'à un sentiment qui lui faisait peut-être vaguement peur. D'ailleurs, tous et toutes autour de lui savaient ce qu'il était et le peu qu'on pouvait attendre de lui. Mais à Walden, Isabelle, Fred, Jack, Max et les autres, O'Keefe lui-même : personne ne savait rien du jeune boursier français débarqué de la lune. Alors, là, à Walden, au cœur de la Nouvelle-Angleterre, il avait osé.

Le long du lac, sur la berge, debout de place en place, des pêcheurs prenaient parfois des truites arc-en-ciel. En général, les saisissant à plein corps, ils les tuaient aussitôt en frappant violemment la tête du poisson sur un caillou. L'un d'eux avait laissé ses prises agoniser au bout d'un hameçon dans l'eau vaseuse à ses pieds. Isabelle lui en avait fait reproche et l'homme avait bougonné quelque chose mais avait quand même assommé les trois ou quatre poissons. Max, qui voulait être comédien, et qui deviendrait le meilleur ami d'Étienne, observait, à l'écart.

– Vous êtes beaux, mes enfants ! avait-il lancé à Isabelle et Étienne lorsque tous deux étaient revenus des fourrés du bord du lac où ils s'étaient à nouveau embrassés.

L'eau, ce jour-là, était sans couleur, c'est-à-dire qu'elle les reflétait toutes : jaune, or, vert, rouge, bleu. À l'écart, près d'un ponton désaffecté, Isabelle s'était déshabillée : une petite culotte de coton et un soutien-gorge de petite fille, avant de se laisser glisser dans l'eau glacée. Elle avait fait quelques brasses, poussant des cris d'enfant, puis elle était revenue vers la berge, grelottant, et c'était Étienne qui l'avait bouchonnée, tout éclaboussé d'elle qui secouait ses cheveux comme un petit animal mouillé et se pressait contre lui.

« La magie, peut-être, de ce pays... », avait-il écrit sur un cahier à reliure spirale.

Ou encore :

– Une passerelle, en somme, entre deux mondes : la plus vieille Europe et la plus ancienne des Amériques que l'Europe ait découverte...

Les maisons de bois peintes en blanc ; la brique rose.

– Ici, je suis à portée de tout : l'immensité, la nature.

Les plaines à l'infini, le Minnesota, le blé, que sais-je ? Ou les Rocheuses. Il suffit d'un petit tour en voiture jusqu'à l'aéroport de Logan, un billet pour l'Arizona et, univers de géants, Yosemite ou les Cratères de la Lune, les séquoias sont d'autres titans : à portée du

souffle de celui qui en prononce le nom.

– Ici, je suis bien à la rencontre de deux mondes.

Une autre question, pourtant. Essentielle dans la topographie que Larrieu dessine de son personnage :

– Et à Yosemite ou Yellowstone : vous allez souvent vous perdre de ce côté-là ?

Un rire à vous secouer tout entier secoue la maison entière :

– Foutre non ! Si je veux vraiment respirer, j'ai le Maine à deux heures de route, et les Indiens de cette rive-là. Ce qu'il reste de Hurons ou d'Algonquins, mon cher William en gants blancs, vaut bien les Indiens momifiés des déserts peints pour touristes en bermuda qu'on trouve de l'autre côté !

La Nouvelle-Angleterre : un nouveau continent à la mesure de l'homme.

– Et de l'esprit, surtout ! Notez bien cela : à la mesure de l'esprit ! De notre esprit, de ce qu'il y a dans mon crâne à moi de neurones encore en marche... Parce que, que nous le voulions ou non, vous et moi sommes nés au cœur de notre vieille Europe, petits-enfants de grand-père Descartes et de grand-mère Tragédie classique et nous ne pouvons continuer à en faire, de la littérature, que sous un ciel qui nous ressemble : tout le reste n'est qu'exotisme ! Et l'exotisme n'est plus qu'affaire de mesure : il faut savoir où s'arrêter.

Le soir venu et dans la rubrique « Aphorismes », Larrieu notera la formule d'Henry Julian. « Pourquoi, pensa-t-il un peu plus tard, pourquoi ce diable d'homme professe-t-il si bien, sur un ton de vieux sage, ce qui m'est pourtant parfois une si belle évidence ? »

Évidence des souvenirs enfuis : de ce que nous aussi avons été...

– Pour moi, dit Étienne à Nancy, qui marche à ses côtés dans l'herbe encore très verte, il y a eu surtout ce cimetière.

Isabelle l'y avait conduit, un samedi. Ils avaient quitté l'université en voiture dans la matinée pour arriver sur le coup de midi dans le champ des morts.

– Je ne sais pas exactement où c'était, mais je crois bien que c'était tout près d'ici. Je me rappelle : nous avons traversé un village qui s'appelait Wycoma et c'était, comme aujourd'hui, la fin de l'automne.

Les arbres à peu près dépouillés de leurs feuilles : au sommet d'une butte, un peu à l'écart de la forêt, se dressait, seul, ce bouquet d'érables encore flamboyants avec, à leurs pieds, ce cimetière qui depuis lors, parmi tous les cimetières, est revenu dans le cœur et l'esprit d'Étienne, comme le leitmotiv de sa mélancolie, du bonheur et de la mort dans chaque souvenir qu'il égrène de ce pays : ce cimetière

rouge de Nouvelle-Angleterre où tous les morts avaient vingt ans et s'appelaient tous Perceval. Dix fois, vingt fois, il s'est dit qu'il écrirait un livre où tout commencerait là pour finir ensuite dans l'herbe rose d'une Amérique réconciliée avec tous les mythes de la plus vieille Europe. Mais chaque fois, après quelques pages, sa plume est retombée. Comme si les Perceval morts à vingt ans défendaient jalousement une mémoire qui ne lui appartenait pas.

– Vous êtes sûr qu'il existe vraiment, votre cimetière ? interroge Nancy.

La vérité, la mémoire et l'histoire qu'on s'est ensuite racontée :

– Je sais, je crois... Je crois même que je pourrais le retrouver.

Comme si, aujourd'hui, lui aussi percevait un signe, un appel : le roman qu'il écrira enfin.

– Et d'ailleurs, conclut Henry Julian, toute la littérature que nous aimons est là pour achever de nous convaincre que nous nous trouvons ici à une sorte de carrefour magique.

Il a dit *nous* : Julian et Larrieu face, en somme, à Hawthorne, à Poe, à Melville : les livres que nous aimons. Emily Dickinson, Robert Lowell : les poètes aussi. Et James, bien sûr.

– Henry James, naturellement ! Où que vous soyez, entre Cambridge, Boston et Concord, et pour peu que James vous soit quelque part familier, un univers s'est mis un jour en place où nous avons chacun nos repères, nos phares ou nos balises...

Ashburton Place, au numéro 13, à Boston ; ou le coin de Kirkland Street et Oxford Street à Cambridge, Quincy Street, bien sûr, les maisons où James a vécu ; ou encore Newton, dans le Connecticut, ou Northampton, Amherst et Smith : itinéraire rigoureusement codé qui ramène, dit Henry Julian :

– ... à celui qui demeure, bien sûr, notre maître à tous...

Il a lancé la phrase comme une constatation sans appel.

Puis il tire une fois, deux fois sur sa pipe éteinte, avant de la reposer dans le gros cendrier en pierre de lune.

– Un jour, je devrai bien l'écrire, mon livre sur Henry James. Mais d'ici là, vous n'êtes pas venu jusqu'ici pour m'entendre parler de lui, mais de moi !

C'était encore avec Isabelle qu'Étienne avait lu James pour la première fois. Par sa mère, qui enseignait la littérature comparée à Walden, Isabelle avait une longueur d'avance et elle lui avait d'abord fait lire un recueil de nouvelles : des classiques, *Les Papiers de Jeffrey Aspern* ou *Owen Wingrave*, et puis des textes moins connus, dont un récit étrange qui s'appelait *Les Vraies Raisons de Georgina*. L'héroïne en était une jeune femme qui n'acceptait d'épouser l'homme qui l'aimait qu'à la condition que ce mariage demeurât secret. Puis elle en

épousait un autre et, bigame, ne voyait son véritable époux qu'en cachette, l'aimant pourtant d'un amour qui paraissait sincère. « Un amour qui *paraissait* sincère : tout est là... », avait remarqué une Isabelle de dix-sept ans aux cheveux couleur de sable.

Quelques jours après cette lecture, sur le chemin du château d'eau, elle avait montré à Étienne des poèmes qu'elle avait écrits. Plus tard, devenu un homme, un adulte bien loin de l'adolescent qu'il avait été, Étienne s'était souvenu des poèmes de la petite Isabelle. Il y avait une atmosphère, un ton qui semblaient surgis d'une autre vie, d'autres visages. Emily Dickinson, peut-être, poète de la Nouvelle-Angleterre ensevelie au fond d'Amherst et de ses campagnes. Le plus court des poèmes d'Isabelle était dédié à un mort inconnu, qui s'appelait Perceval.

– Il faut les retrouver, vos Perceval !

Nancy et Étienne ont fait quarante, cent kilomètres dans l'après-midi, tournant en rond autour de Wycoma et de Bethleem, Melvin Mills ou Allenstown, à la recherche du cimetière rouge. Nancy conduisait. Près d'elle, Étienne tentait de déchiffrer parmi les noms sur la carte un signe qui l'aurait mis sur la piste. Mais, Allenstown ou cet Emerald Lake Village dont le nom évoquait déjà l'étang près duquel s'élevait la butte aux érables flamboyants : ils en avaient vu dix, vingt cimetières aux humbles stèles à demi enfouies dans les feuilles mortes ; certains, même, étaient rouges, très rouges, cependant nul mort, nulle morte n'y portait le nom de Perceval.

– Et qu'est devenue votre amie Isabelle ? finit par interroger Nancy, à Henniker ou à Hillsborough.

Là aussi, quelques tombes, une stèle renversée, éclatée, criblée de coups de pic comme si on avait voulu y effacer un mort.

– Isabelle s'est mariée peu après mon départ d'Amérique, comme cela, d'un coup. Je ne l'ai appris que beaucoup plus tard. Je l'ai revue un peu, une lettre, une carte, quelques coups de téléphone. Et puis je l'ai revue moins souvent. Un jour, j'ai appris qu'elle vivait au Mexique, avec une femme. Bien plus tard, on m'a dit qu'elle habitait Paris, tout près de chez moi, puis, plus loin, de l'autre côté de la Seine. Je n'ai jamais voulu lui téléphoner.

Isabelle, Jack, Max, Fred : que sont ces années devenues ?

– Et votre ami Max, le comédien ?

Cette fois, Étienne préfère ne pas répondre. Le vent se lève, des feuilles, encore, tournoient.

– Pourquoi la Nouvelle-Angleterre ? conclut enfin Julian.

Il se lève plus lourdement que d'habitude, fait le tour du vaste bureau, prend un instant entre ses mains la photographie de la jeune

filles dans son cadre de bois et la repose légèrement de côté, comme si, se déplaçant dans la pièce, il voulait pouvoir continuer à la voir. Puis il vient se placer derrière Étienne Larrieu.

– Pourquoi ce pays-là ?

Il pose alors une main sur l'épaule droite de son visiteur, et la serre avec une sorte d'affection bourrue qui, soudain, ne surprend plus celui-ci.

– Parce que c'est notre pays, achève-t-il.

Il a dit *notre* pays, et sa remarque non plus n'a pas étonné Étienne.

6.

Un dîner en ville

LE lendemain soir, ils étaient invités à dîner à Boston, chez les Lumley, des amis de Julian. C'était la première vraie sortie d'Étienne depuis son arrivée aux Grandes Tempêtes.

William avait sorti du garage une vieille Rolls grise dont Larrieu ne soupçonnait pas l'existence.

– Eh oui, mon cher, quand on va dans le monde, on en observe les règles...

Ainsi, tous trois à l'arrière, un peu serrés avec Nancy entre les deux hommes, avaient-ils pris la route sous une pluie fine qui avait commencé à tomber en début d'après-midi. Ils étaient conviés pour dix-neuf heures trente. Henry avait précisé qu'en Amérique, un dîner prévu pour sept heures et demie du soir est un dîner tardif.

– Georgina veut faire européen : elle fait partie de ces Américains qui, pendant près de deux siècles, ont si bien vécu les yeux tournés vers l'Europe qu'elle considère comme une espèce de nouveaux riches les New-Yorkais ou les affolés de la jet-set californienne qui traversent aujourd'hui pour un oui pour un non l'Atlantique. Du coup, elle ne se rend plus que très rarement du côté de chez vous mais en maintient ferme chez elle les habitudes. Le whisky, à plus forte raison le bourbon, sont proscrits, on ne boit que du cognac de propriétaire. Les vins sont de vrais premiers crus classés de Pauillac ou de Margaux et pas n'importe quel château-cadet-rousselle comme chez les hôteliers éclairés à la mode de Manhattan ; on sert du fromage à table, on élève aussi haut que possible le niveau des conversations et on met un point d'honneur à ne jamais se mettre à table avant sept ou huit heures.

À l'entrée de Boston, il s'était mis à pleuvoir beaucoup plus fort et, comme ils arrivaient aux premières maisons de Beacon Hill, c'étaient des hallebardes qui tombaient, drues, droites, dont les vitres épaisses de la voiture rendaient silencieuse l'énorme masse liquide.

Georgina Lumley habitait dans le haut de Chestnut Street, parallèle à Mount Auburn, une maison toute en hauteur dont elle avait scrupuleusement respecté un aménagement intérieur qui datait du tout début du siècle précédent. Ainsi la cuisine, malcommode au rez-

de-chaussée, desservait-elle la salle à manger du premier étage par un antique monte-plats. Dans le salon aux lourds canapés anglais d'un autre temps, bibliothèques d'acajou, un bureau Queen Ann et une foule de ces meubles anglais qui s'appellent Davenport ou *library tables*, un feu de bois brûlait dans une cheminée de bois de style Adam, peinte en vert amande. Ils furent introduits par un maître d'hôtel et une bonne, jeune, rondelette, en coiffe de dentelle et tablier blancs, qui les aidèrent à se débarrasser de manteaux qu'il avait suffi de cinq ou six secondes de pluie entre le bord du trottoir et le seuil de la maison pour tremper.

L'hôtesse se leva à leur arrivée. C'était une femme d'environ quarante ou quarante-cinq ans. Larrieu lui trouva tout de suite quelque chose de commun avec une comédienne qu'il croyait connaître ; un peu après, il se rendit compte que Georgina Lumley ressemblait à la fois à Ava Gardner et à Anjelica Huston, ce qui n'était, en somme, pas si mal que cela. Elle avait, aurait dit telle de ses amies parisiennes, « de l'allure ».

Ils étaient les derniers. Henry connaissait tout le monde. Georgina Lumley fit faire à Étienne le tour du salon. Il serra successivement la main d'un homme âgé, très grand, très maigre, qui s'appelait De Gray et Larrieu se souvint que c'était le nom que portait la dédicace de l'édition originale d'*Images* à propos de laquelle il avait écrit à Julian. Il se garda bien, cependant, de le faire remarquer. La main de De Gray était longue et sèche, on aurait dit que sa peau glissait, craquait sous ses os.

Il y avait encore le consul de France, un homme jeune, au visage énergique qui salua son compatriote avec beaucoup de chaleur, lui affirmant avoir aimé ses livres. D'abord incrédule, Étienne dut se convaincre que ce Jean-Baptiste Fageon avait bel et bien lu, et beaucoup mieux compris que beaucoup d'autres critiques ou amis, un roman comme *Viatiques*, où il avait tout mis de lui-même. Comme Henry Julian se tenait près d'eux à ce moment, soudain très mondain, et appuyait avec chaleur les propos du consul, Étienne éprouva un vague malaise, se disant qu'il aurait aimé que ce fût le grand écrivain qui le complimentât aussi finement que le faisait ce Fageon. Pour un peu, il en aurait voulu à l'infortuné consul. Un certain Joseph Mankiewicz, professeur de Boston University, qui faisait une thèse sur Bernanos et à qui Larrieu serra ensuite la main, lui avoua, au contraire, avec un large sourire, qu'il n'avait rien lu de lui. Quelques instants après, la jeune femme qui semblait accompagner le professeur au nom de metteur en scène hollywoodien s'approcha de lui et prit son bras pour lui dire quelque chose à l'oreille. Étienne se méprit, s'adressa ensuite à Mankiewicz en lui parlant de sa femme. Le professeur éclata de rire pour expliquer que la jeune femme était

seulement une amie et que lui-même était jésuite. Il ajouta qu'il était polonais et arrivé depuis cinq ans seulement en Amérique, ce qui était peut-être une précision nécessaire tant son allure générale comme son accent étaient d'une nouvelle-angleterrité exemplaire.

Étienne fit encore la connaissance de Paul Huskins, un homme assez gris, au visage en forme de tête de mort, les yeux enfoncés profondément dans le crâne ; il était accompagné d'une femme beaucoup plus jeune que lui, mais au visage d'épouse terne et déjà résigné. L'hôtesse présenta enfin à Étienne deux couples qui, à ce stade, semblaient sans importance, puis elle le laissa en compagnie du dernier invité, Daniel Mareuil, enseignant de littérature comparée à Harvard, que Larrieu, cette fois, connaissait depuis toujours.

– J'étais à New York ces derniers jours, précisa Mareuil lorsqu'ils se retrouvèrent un instant à l'écart, du côté d'une fenêtre sur laquelle crépitait la pluie, aussi n'ai-je pas pu te faire même signe, mais je suis revenu et je te promets que tu ne perds rien pour attendre !

Pendant tout le dîner, Henry Julian pérora. Ce fut la première expression qui vint à l'esprit de Larrieu lorsque, de retour aux Grandes Tempêtes, il voulut prendre quelques notes sur la soirée : Julian avait un avis sur tout, un avis net, définitif, péremptoire et souvent en forme d'aphorisme, qu'il lançait d'une voix de stentor, l'accompagnant en général d'un bruyant éclat de rire. Pourtant, ce qui, rétrospectivement, agaçait le plus Larrieu, ce n'étaient pas les affirmations sonores de l'écrivain, mais bien plutôt l'air rempli de trop de considération avec lequel tout le monde, autour de la table, jusqu'à Mareuil lui-même dont il connaissait cependant l'esprit caustique, s'inquiétait de l'avis du grand homme. Il se dit que, même à Paris et dans le plus mondain des dîners, le plus chenu et le plus respectable des académiciens ne suscitait pas tant de sollicitude.

Il lui apparut vite qu'Henry était, en quelque sorte, en représentation et le savait pertinemment. Mais la comédie qu'il jouait là, il paraissait se la donner autant à lui-même qu'aux invités réunis autour de la table et qui interrompaient toute conversation particulière lorsque le maître prenait la parole, pour l'écouter dans un silence déferent. En outre, les propos de Julian qui, dans l'intimité de la bibliothèque des Grandes Tempêtes, avaient la saveur et la vérité parfois difficile à énoncer de la confidence, revêtaient, au milieu de cette salle à manger trop parfaite, une qualité (si l'on ose dire) d'évidence plus criante, sinon criarde. Ainsi presque tous les jugements à l'emporte-pièce qu'il formulait sur la littérature, l'Amérique, bientôt sur la France, revêtaient-ils à présent les oripeaux d'une morale par trop simpliste. À Paris, et sous la plume de n'importe quel rubricard d'un journal à la mode dont les propos tiennent lieu de

philosophie, ces remarques n'auraient choqué en rien. Mais au cœur de Boston, face à un public trop complaisant, elles apparaissaient comme des vérités premières destinées à enfoncer à coups de boutoir des portes déjà largement ouvertes.

Après le dîner, qui fut d'ailleurs tout à fait délectable, l'hôtesse d'abord, puis De Gray, le spécialiste plus ou moins défroqué de Bernanos ensuite, l'homme à la tête de mort enfin, vinrent tour à tour s'entretenir en aparté avec Étienne, évoquant longuement le plaisir qu'ils auraient à le revoir seul à seul. Ce fut surtout De Gray, qui insista pour que le Français lui rendît bientôt visite.

– J'habite une maison tout à fait pittoresque et vous verrez que j'ai, après tout, une assez belle bibliothèque.

On aurait dit qu'il y avait une grande tristesse, une sorte de résignation aussi, dans les propos, sinon la proposition du vieil homme dont le Français ne douta pas un instant qu'il n'ait été un compagnon de jeunesse de Julian. D'ailleurs, celui-ci, mine de rien, s'approcha d'Étienne que De Gray venait de quitter :

– Notre pauvre ami est bien fatigué. Un cancer généralisé, j'en ai peur, bien qu'il se refuse à avouer lui-même quoi que ce soit. Je ne saurais trop vous conseiller de ne pas répondre trop vite à son invitation, vous vous ennuierez comme un rat mort à l'entendre vous décrire d'une voix de guide professionnel les merveilles d'une bibliothèque dont je dois reconnaître qu'elle est tout de même intéressante...

Comme si l'écrivain avait deviné l'intérêt malgré tout suscité par son ami, il haussa les épaules :

– Mais j'ai bien peur que nous ne puissions échapper à une invitation à dîner en règle.

Le regard qu'il jetait sur la longue silhouette maigre et triste qui s'entretenait maintenant avec l'homme à la tête de mort était dépourvu d'aménité. Cette intervention agaça à nouveau Étienne, qui avait l'impression que Julian, revenu vers Georgina Lumley, surveillait de loin ses faits et gestes et ses conversations. Mais, plus encore que l'attitude de l'écrivain, beaucoup plus que celle des invités de Georgina Lumley, voire davantage que celle de Mrs. Lumley, c'était l'attitude de Nancy Barnsley qui avait, peu à peu, fini par mettre Étienne tout à fait mal à l'aise. Il s'était d'abord dit que, lui qui n'appréciait une réception qu'en fonction du nombre de jolies femmes qu'il pourrait y rencontrer, il était, comme on dit, « servi ». Et mal servi : à l'exception de leur hôtesse à la fière allure mais empêtrée dans ses convenances et ses phrases toutes faites, et de Nancy bien sûr, toutes les femmes lui étaient ce soir-là indifférentes. Nancy donnait en public une si belle impression de soumission non plus seulement

déférente, mais tellement absolue, voire servile, envers Julian (comme peut paraître servile à un amoureux jaloux le trop grand amour d'une femme qui en aime un autre), que la gêne d'Étienne était peu à peu devenue de l'irritation. Lui qui avait eu un moment l'impression que les confidences de la jeune fille, jusqu'à ses propos très libres et très simples sur les habitants du village, avaient créé entre elle et lui une sorte d'intimité, il se sentait brusquement frustré de découvrir que de tels liens n'avaient dû se nouer que dans son esprit. Lorsque, quelques instants avant qu'on se séparât, il voulut lui adresser deux mots sans importance, c'est à peine si elle parut l'écouter. Il se dit qu'il en est ainsi de tant de femmes qui font mine d'ignorer en public ceux-là mêmes qu'elles ont pu provoquer en privé : ce n'était plus de l'irritation, mais du dépit ; déjà de la jalousie.

Comme s'il avait dû se persuader que tous les autres, en revanche, lui faisaient des avances, ce Paul Huskins au visage en forme de tête de mort vint vers lui alors qu'ils étaient sur le point de partir. En lui glissant sa carte, il l'assura que, puisqu'il était romancier, Étienne aurait peut-être quelque plaisir à lui rendre visite : il aurait des choses amusantes à lui raconter. Julian, qui avait surpris son geste, eut un regard neutre, vague.

Sur la route du retour, la pluie ne cessa de tomber. Enfoncé, calé dans les coussins de la grosse voiture qui roulait en silence, Julian ne disait rien. Ce fut seulement quand la Rolls s'engagea sur le chemin de terre des Grandes Tempêtes qu'il eut un petit rire de gorge amusé :

– Eh bien, mon vieux, vous avez pu voir combien le numéro de l'écrivain français universellement admiré fait son effet sur nos chers Bostoniens ? Je vous l'ai dit, la Nouvelle-Angleterre est à cheval sur deux mondes et, que l'on soit de l'un ou de l'autre, il est toujours facile d'y faire impression sur ceux qui ne sont ni de l'un ni de l'autre...

La voiture s'immobilisa devant les marches de bois de la vérandah. Avant d'en pousser la porte, Julian se retourna encore vers Étienne :

– Allons ! La vie étant ce qu'elle est et les hommes, pour ne pas parler des femmes, si peu ce qu'ils devraient être, on s'amuse comme on peut !

Il lui adressa un clin d'œil complice, presque fraternel. Toujours enfoncée dans les coussins, Nancy somnolait. Sa cuisse était tiède contre celle d'Étienne. Elle se redressa en sursaut.

– Nous sommes arrivés ?

Les portières claquèrent. La pluie s'était arrêtée.

7.

Une jeune fille sportive

LE lendemain, on aurait dit que l'été indien avait retrouvé tous ses droits. Les érables et les ormes autour de la maison, presque entièrement dépouillés, montraient que l'automne avançait quand même. Mais il faisait plus doux que doux : tiède, chaud.

En bras de chemise, un pull-over de grosse laine simplement jeté sur les épaules, Étienne avait pris, une fois de plus, le chemin de l'étang. Il était à peine sept heures et demie du matin. Il se disait qu'il était peut-être le premier levé, il marchait vite. L'étang était encore dans l'ombre puis la lumière, d'un coup, le découvrit, comme un voile qu'on aurait tiré sur l'eau. Seule l'île aux Collets Verts faisait une tache plus sombre où le soleil, encore très bas, brillait déjà entre les roseaux du bord et des touffes d'herbes jaunies. Tout était si calme, le ciel, l'eau, la forêt, l'eau parfaitement immobile – il s'accroupit sur le bord pour y tremper une main : elle était tiède – que, pour un peu, Étienne aurait eu envie de se dévêtir et de s'avancer doucement dans l'étang. Il était sûr que l'eau se serait ouverte sans bruit sur lui, sans vague ni vaguelette, et qu'il aurait laissé derrière lui un sillage aussitôt refermé. Arrivé à bonne profondeur, il aurait commencé à nager, dans ce silence : des images naissaient, des mots...

Un bruit de branches froissées le fit sursauter. Henry Julian était derrière lui en pantalon de velours, torse nu, sa chemise roulée en torchon sur les épaules. C'était la première fois qu'Étienne le voyait ainsi. Il l'avait imaginé hirsute et poilu comme un faune ; son torse était imberbe, lisse, à peine bronzé, à peine corpulent, un torse, en somme, de jeune homme.

– Rien ne vaut l'émotion du matin pour se croire poète ! lança l'écrivain.

Larière éprouva le sentiment désagréable d'avoir été pris en faute. Mais de quoi ?

– La France ? s'écria, aussitôt rentré, Henry Julian : la France ? Ne me faites pas rire...

Il rit, pourtant, de son rire tonitruant. Puis, comme on réciterait

un credo à l'envers, il énuméra ses petites haines et ses grands dégoûts.

– La France ? Voulez-vous que je vous dise ? Je hais le camembert et le livarot. Je déteste les vins de pays. Des mots comme conseiller général ou élections partielles, qui rythment vos travaux et vos jours, me donnent seulement envie de pleurer. Et quand j'ouvre un journal sérieux pour y lire que la démocratie est en danger parce qu'un histrion joue les fiers-à-bras devant des petits vieux au garde-à-vous, je n'ai plus qu'un désir : oublier qu'il existe encore des journaux comme ça et des journalistes aux ordres pour les servir.

Avec un bon sourire, Henry Julian achève :

– Mais il y a pire que ceux qui me parlent de la France : il y a ceux qui vous rebattent les oreilles avec l'Europe. Un peuple qui n'a plus de vertu s'invente des vertugadins, comme les putes ! Et l'Europe telle que vous nous la chantez me fait penser à une ceinture de chasteté : il faut surtout que rien ne dépasse !

Parce qu'il faut bien parler d'autre chose que de l'Amérique...

– Je vous l'ai dit, poursuit Julian, je dois quand même revenir de temps en temps en Europe : deux ou trois fois par an. Je me promène un peu, bien sûr : Londres, l'Angleterre... Et je ne peux pas faire autrement que passer aussi quelques jours à Paris. Et alors...

Un rire mauvais, à présent. Et c'est dans le désordre que Julian continue à réciter son credo :

– La culture à tout va et quelques maîtres à penser qui vous expliquent le reste. On crache sur le fric et on en demande encore plus. Le bigotisme d'État, une religion nouvelle : elle a ses dogmes, ses saints, ses grand-messes et ses martyres, ses anathèmes qu'on lance à qui ne partage pas la foi que fabriquent pour elle quelques petits curés à tout faire !

Presque méchant, maintenant.

– La France : ses rites et ses idoles ! Tenez : moi ! Pour un peu, vos amis bien-pensants me mettraient sur un piédestal. Pourquoi eux ? Pourquoi aujourd'hui moi, demain un autre ?

Alors, la pipe (comme on dit le couteau) entre les dents :

– Je me demande quelquefois ce que vous êtes le plus, vous, Français : d'un dogmatisme futile ou d'une futilité dogmatique !

Le discours de Julian amuse Étienne qui devine sous la colère exprimée à gros traits bien des sentiments qu'il ressent parfois lui-même.

– Vous savez que, si ceux qui vous louent si fort vous entendaient sortir ces vérités...

– Vous croyez qu'ils ne les entendent pas, mes vérités ? Mais cela fait aussi partie de la religion du moment : le culte de l'imprécatrice. Peut-être y a-t-il tout au plus des limites à ne pas dépasser – et pour le

moment je n'ai pas envie d'oser la transgression finale. D'ailleurs, ici aussi, nous avons nos tabous, mais nos puritains, pas bêtes en somme, ont eu l'astuce de n'en faire que des lois. Même une femme à qui l'on dit trop haut qu'on l'aime peut vous traîner en justice pour cela. Un bon procès, un bon avocat, c'est gagné ou c'est perdu, mais c'est la loi. Vous, je vous l'ai dit, vous en avez fait des dogmes !

Barbe rousse poivre et sel, le teint plus couperosé que d'habitude, la bouteille de Jack Daniels à portée de la main et la pipe – toujours – entre les dents : Henry Julian est un homme libre.

Pense Larrieu – avec un doigt d'envie.

Il n'a d'ailleurs plus besoin d'interroger : Julian revient de lui-même à son sujet d'indignation favori. Alors il cite pêle-mêle une poignée de journalistes et un ancien ministre, des films à tout petit budget qui collectionnent encore moins d'entrées et les enculages de mouches – c'est son expression – gravement loués par tout un monde qui a oublié qu'on devait aussi les lire.

– La France ?

La bonne foi des hebdomadaires qui paraissent jadis le lundi, le copinage de ceux-ci, l'audience de ceux-là, toutes les mafias d'Europe, à droite, à gauche et au milieu, la sottise de ceux qui prophétisent et l'indécrottable ânerie des autres, qui les écoutent.

– La France ?

En vrac, n'importe quoi, tout, de Gaulle et Mitterrand, la plus que résistible ascension du parti socialiste et sa déconfiture finale, l'esbroufe à tout crin des ultimes rejetons de la famille gaulliste, et le journal du soir ou du samedi matin qui accorde ou refuse sa bénédiction : d'un coup, Larrieu a le sentiment que le grand écrivain en fait trop. On l'a lancé sur l'un de ses sujets d'irritation favoris et, comme un vieillard en liberté, il ne se retient plus. Camembert ou livarot, Mitterrand et de Gaulle, Gallimard contre Le Seuil, match nul, on prend les mêmes, on recommence : encore une fois, Étienne éprouve un sentiment de malaise. Le regard de Nancy évite maintenant le sien. Elle a levé un instant les yeux et a peut-être rougi, puis elle s'est remise à prendre des notes. Fiévreusement.

Étienne se dit qu'il pourrait intituler ce chapitre de son livre *Camembert ou livarot*.

Lorsque, quelques jours avant son départ pour la Nouvelle-Angleterre, Étienne avait rendu visite à Raymond Julian, le frère aîné d'Henry, le sénateur de Paris l'avait reçu dans son bureau de président de la Commission des affaires sociales au palais du Luxembourg. Une lumière blanche inondait la pièce ouverte sur un patio en contrebas et une immense photographie du général de Gaulle semblait écraser celle, réglementaire, du président de la République du moment.

– Je ne vois pas très bien ce que je pourrais vous apporter, avait déclaré d'entrée de jeu cet homme lourd, légèrement voûté, qui le regardait de côté, à travers ses grosses lunettes de myope : je ne vois pas ce que je pourrais vous dire d'intéressant... Cela fait plus de vingt ans que je n'ai pas revu mon frère et je crois qu'il fait partie de ces gens avec lesquels, n'eussent été les liens du sang qui m'obligent parfois à sauvegarder les apparences, je voudrais ne rien avoir à faire.

Un peu plus tard, le président Julian – il avait été aussi plusieurs fois ministre entre 1959 et 1967 – avait remarqué :

– En dépit de la vénération que lui portent sûrement tant de vos amis, mon frère n'est pas quelqu'un de bien, voyez-vous...

À son départ du dernier gouvernement de Georges Pompidou, des rumeurs malveillantes avaient couru sur Raymond Julian. Puis mai 1968 était arrivé, on était passé à d'autres jeux.

– Mais après tout, c'est votre affaire ! avait conclu l'homme politique en se levant pour montrer que le quart d'heure d'entretien qu'il avait eu la bonté d'accorder à un journaliste sans importance était terminé.

Et comme Étienne Larrieu se dirigeait vers la porte sans que le frère d'Henry Julian le raccompagnât, celui-ci lui avait encore lancé :

– Mais qui sait ? Peut-être que vous ne vous laisserez pas impressionner et que vous aurez l'audace de dire la vérité sur mon grand homme de frère !

– Vous savez, remarquera Nancy lorsqu'ils se retrouveront sur la vérandah – un vent si léger qui se lève, presque rien, un souffle et qui semble pourtant, à travers les branches aux dernières feuilles rouges de la forêt, apporter des odeurs de mer : vous savez, il faut comprendre Henry. Derrière la louange, inavouée mais de façade, de tous ceux qui, chez vous, affirment très haut voir en lui un des plus grands écrivains de ce temps, il y a la jalousie, la hargne, la méfiance. Pour eux, Henry est très loin, bien sûr, mais on le tient à distance.

Lors du dîner chez Marie-Reine, Anselme avait dit : un gougnafier.

– Il est la brebis égarée qui vit sa vie, toute seule et qu'on admire de loin, mais que nul bon pasteur n'a envie de ramener vers le troupeau.

La jeune fille a prononcé sa phrase aux accents grandiloquents sans un sourire. Étienne se dit que seule la plus aveugle des admirations, ou un grand amour, peut amener ces mots-là.

Le vent très doux qui vient de la mer la décoiffe doucement.

Le même jour, Étienne a fini par poser la question à Julian :

– Si vous jouez si bien la comédie devant ces bons sauvages de

Nouvelle-Angleterre que vous affirmez très haut tant aimer tout en vous moquant si fort d'eux : si, devant eux, vous êtes en représentation, qui me dit qu'en ce moment précis, ou ce matin, demain, dans votre bibliothèque, vous ne vous affublerez pas aussi, devant moi, d'un autre masque ?

Pourquoi le rire du grand écrivain sonne-t-il brusquement faux ? Il rit cependant, mais ses yeux sont à peine plissés :

– Mais avec vous, mon cher, je suis d'un tel naturel que, lorsque vos soupçons tentent de le chasser, ce naturel, vous voyez bien qu'il revient au grand galop !

« On dirait, s'est dit Étienne en remontant dans sa chambre : on dirait les premiers échanges d'un duel ! Et pourtant, je n'ai aucune envie de me battre, fût-ce dans les règles, et surtout avec l'homme qui a écrit quelques-uns des plus beaux romans de ce siècle ! »

La douceur de ce milieu d'après-midi qui dure : Nancy a pris le volant de son cabriolet jaune pour s'enfoncer un peu plus profondément dans les bois, au nord de Littletown. Là, les taillis sont plus denses, la route serpente à travers de véritables murs de branches et de feuilles basses. Puis la jeune fille a immobilisé son véhicule devant une maison abandonnée, en retrait du chemin. Là aussi, une vérandah – chancelante, celle-là – qui s'ouvre sur quelques marches face à un chemin qui conduit vers l'intérieur du bois.

– Une année, avant d'acheter les Grandes Tempêtes, Henry avait loué cette maison.

Comme aux Grandes Tempêtes, le sentier se rétrécit pour conduire à un autre petit lac, parfaitement immobile dans la lumière fixe de l'après-midi. On l'appelle le lac du Petit Chêne.

– On peut se baigner ici jusqu'au milieu de l'hiver : c'est miraculeux. C'est Millie Turner – vous vous souvenez, la jeune fille sur la photographie du bureau ? – qui l'avait découvert. On dirait que l'eau reste chaude dix mois sur douze. Et même sous la neige, elle paraît encore tiède.

Comme si Étienne avait pu oublier Millie Turner ! Mais en deux gestes, la jeune fille s'est déshabillée. Elle porte un maillot noir d'une seule pièce, très collant. D'une épingle tirée de son sac, elle a retenu ses cheveux et, avant qu'Étienne ait eu le temps de poser une question, elle a couru pieds nus vers l'eau. Il devine le sable fin sous ses pas, l'eau qui lui arrive aux mollets, aux cuisses, à la taille avant qu'elle plonge dans un grand éclat d'écume lumineuse.

Cet éclat de lumière, éclaboussure, l'eau qui fouette et jaillit : Isabelle, voilà plus de trente ans, dans l'étang de Walden. Comme ébloui, Étienne en tituberait presque. Déjà loin de lui, à plat sur l'eau,

Nancy nage un beau crawl régulier. Elle s'éloigne encore, puis revient, se rapproche, elle est à nouveau là, qui surgit subitement à ses pieds, dégoulinante, le maillot collant au corps, et qui secoue ses cheveux.

Étienne pense à nouveau à Ava Gardner, mais dans le film *Pandora* une Ava blonde, plus jeune, irriguée de toutes les bonnes santés du monde. Dans *Pandora*, la belle Ava Gardner acceptait de mourir d'amour pour un étranger, sans nom ni pays, mais venu d'ailleurs au milieu des tempêtes, le Hollandais volant sans âge et sans espoir qui l'entraînerait au fond des océans.

– C'était bon, dit Nancy : vous auriez dû venir.

Elle sourit en tordant la masse de ses cheveux, puis elle renfile sa jupe, boutonne sa chemise et disparaît dans le sous-bois. L'instant d'après, elle est déjà revenue, son maillot à la main, nue et encore mouillée sous les mêmes morceaux de coton. « Le poids de ses seins à travers le tissu humide », pense Étienne.

– Figurez-vous que les gens d'ici refusent de se baigner dans ce lac ! Pour eux, ce n'est qu'une sorte de mare croupissante et malfaisante. L'idée qu'elle ne refroidisse jamais tout à fait doit leur faire un peu peur !

Au bord de l'eau, des tiges de plantes aux lourdes feuilles encore gorgées de sève à l'entrée de l'hiver.

– Au fond, je crois bien qu'il n'y a jamais eu que Millie Turner et moi pour oser nous baigner ici !

– Et Julian ?

Julian qui plonge avec un bruit sonore dans l'étang des Castors...

– Henry ? Il ne pourrait supporter l'idée que je vienne ici...

Au « pourquoi ? » que lui a lancé Étienne, la jeune fille n'a pas répondu. Étienne a seulement compris que ce bain devait être un secret entre elle et lui.

Le lendemain, Étienne a repris seul le chemin de l'étang des Castors, qu'il a contourné par le nord, en direction de Woodfarm, le village abandonné avec son cimetière où sont enterrées côte à côte une étrangère nommée Mathilde Émilie Charlotte Delacroix et Rose Mary Muller, la fille du garagiste. C'est alors qu'il a croisé l'un de ces longs hommes, maigres aux cheveux pâles et blonds, ou blonds et longs, qui marchent en parlant seuls autour de Littletown et qu'on appelle « les Fous ».

Ce Fou-là portait une veste à carreaux rouges, semblable aux vestes de trappeur d'Henry Julian. Il marchait en parlant à mi-voix et tenait un livre à la main : il lisait à haute voix. Arrivé à la hauteur d'Étienne, il s'est arrêté :

– Vous ne lisez jamais, vous ?

Sa voix était douce, avec un léger accent étranger, allemand ou nordique.

– Vous ne lisez jamais, vous ?

Il a répété sa question, puis a montré son livre : c'était *Moby Dick*.

– Je n'ai qu'un livre, alors j'en profite : je ne le quitte jamais.

Médusé, Étienne ne répondait pas. Mais l'autre a corrigé sa dernière phrase :

– Je veux dire : c'est lui qui ne me quitte jamais !

Puis, très doucement, de sa belle voix venue de très loin, il avait repris sa lecture.

Henry rejoint Étienne dans le grand bureau aux bibliothèques que le soleil couchant frappe de plein fouet. Pour un peu, les livres y deviendraient écarlates :

– Je vais vous dire une chose : je commence à croire que vous avez raison de ne pas hésiter à me chercher jusque dans mes derniers retranchements. Après tout, peut-être que j'ai besoin moi-même d'en savoir plus sur ce que je ressens confusément !

Julian s'assied près de lui, sur l'un des deux canapés de cuir. Il adresse un clin d'œil à Nancy, se fait apporter un cognac par William, et Étienne ne peut s'empêcher de se dire que l'écrivain a sûrement une bonne raison de le caresser ainsi dans le sens du poil. Mais, indifférent à ce qui lui apparaîtrait sûrement (s'il s'en rendait compte) comme un bas calcul, Henry Julian continue :

– Vous comprenez, après l'expérience de ce pauvre Roger Diehl, j'étais un peu échaudé. Mais avec vous, j'en arrive à me sentir en confiance.

Étienne jette un coup d'œil à Nancy, avec le sentiment que son bain de la veille a créé une intimité nouvelle entre eux. Il sourit. La jeune fille lui rend son sourire puis, d'un petit signe de la tête, semble remercier Julian. Comme si celui-ci respectait une promesse qu'il lui aurait faite, de mieux traiter Larrieu : faire preuve de davantage de tact à son égard.

Alors, d'un coup, Henry Julian lance :

– Il paraît que vous êtes allé du côté de l'étang où Millie Turner aimait se baigner ?

Un silence, puis :

– Pauvre Millie : je ne sais pas pourquoi mais, depuis votre arrivée aux Grandes Tempêtes, je pense souvent à Millie Turner...

Gros plan sur la photographie dont la présence, sur le bureau, semble dominer toute la pièce.

– Elle est morte si peu de temps après, remarque à nouveau Julian, du ton dont on évoque un souvenir doux et ancien dont la

douleur qu'il pourrait éveiller s'efface devant le bonheur qu'on a à se souvenir.

– Vous disiez qu'on n'avait jamais très bien su de quoi elle était malade ?

Debout à quelques pas de lui, comme en retrait, Nancy ne quitte pas des yeux les deux hommes. « Elle observe sans trêve », a pensé Étienne dès le premier jour.

– On n'a jamais su ce qu'avait précisément Millie, non. Elle était d'une santé éclatante, puis elle s'est mise à tousser : d'abord un peu, puis davantage. Encore quelques semaines, et elle a toussé encore plus. Un début de phtisie, en somme : c'est le développement qui en a été foudroyant. Une anémie, aussi : personne n'a compris.

Puisque la question venait naturellement, Étienne l'a posée :

– Elle est morte ici ? À Boston ?

On dirait que les mâchoires de l'écrivain se contractent brusquement :

– Non, pas ici... Pas à Boston non plus.

Un voile.

Quelques jours après, et parce que Nancy le lui a appris par hasard, Étienne a compris : les Grandes Tempêtes avaient appartenu au père de Millie Turner.

– C'était seulement une vieille maison en ruine au bord d'un étang. Après la mort de sa fille, M. Turner n'avait plus rien à en faire...

Julian avait racheté les murs branlants – et il avait restauré la maison, refait l'intérieur.

– Mais les portraits, les meubles ? interroge Étienne : on dirait une maison de famille bâtie, décorée de toute éternité, fauteuil après tableau, console après tapis.

Nancy a un rire très gai :

– C'est presque vrai : Henry a tout acheté d'un coup : même l'escalier ! On vendait le contenu d'une autre propriété près de Cambridge. C'était une vente aux enchères et le bras d'Henry est resté levé pendant toute la vente.

Ainsi, le domaine de Henry Julian pourrait se situer au confluent de deux univers, au point de rencontre de deux mondes : celui qui avait vu naître Millie Turner, voilà près de soixante-dix ans, et un autre, quelque part entre Brattle Street et la route de Concord, au nord de Harvard, où une autre famille avait également vécu, où d'autres enfants étaient nés, étaient morts.

Dans le salon du rez-de-chaussée, deux visages de femmes, peints à la manière de Sargent et de Whistler, se regardent et se répondent, à travers l'espace des vingt ou trente ans qui les séparent : la mère et la

filles ? Il y a dans leurs yeux la même sérénité presque satisfaite. Elles sont belles, pourtant...

– C'est ainsi qu'on se fabrique de toutes pièces un foyer, des souvenirs – ou des livres.

Sur une autre photographie de Millie Turner qu'Étienne a découverte dans l'un des albums prêtés par Julian, la jeune fille a les cheveux encore très longs : dénoués, ils lui arrivent à la taille.

La photographie a été prise dans un jardin. Millie Turner semble s'avancer à pas lents vers l'objectif en lisant un livre. Elle a les pommettes plus hautes, les joues cette fois bien rebondies. Les yeux sont profondément enfoncés dans le visage : on dirait seulement qu'un léger cerne les souligne, comme une ombre, une trace presque effacée.

– Lorsqu'elle ne jouait pas au tennis, au polo ou au hockey, Millie Turner lisait sans trêve.

On ne peut cependant pas distinguer le titre du livre que la jeune fille, s'avançant à pas lents dans un jardin, tient ouvert à la main.

Des gouttelettes de sueur sur son front qu'elle essuyait d'un revers de la main.

– Vous êtes bien sûre, Millie, que...

Elle jouait au polo, au tennis, au badminton et se retournait à demi vers le garçon qui l'interrogeait, pantalon de flanelle claire et veston aux longues rayures vertes et grises :

– Je suis sûre, oui, Henry...

Un sourire complice, amusé, un peu las : Millie Turner était toujours sûre de ce qu'elle faisait, quand bien même elle savait que c'était pour la dernière fois.

– Millie, j'aimerais pourtant que vous vous arrêtiez un moment.

Elle se retournait à nouveau. Les gouttes de sueur étaient devenues transpiration, qui ruisselait à présent sur son visage.

– Vous avez raison, Henry, je vais me reposer.

Un signe à son partenaire et, sa raquette à la main, elle quittait à regret le court de tennis.

– Parce que, depuis le début, vous saviez, n'est-ce pas ?

Étienne a interrompu le récit du romancier qui lève vers lui un œil pâle.

– Si je savais ? Mais nous savions tous !

Pour la première fois, dans la voix de l'écrivain, Larrieu a cru trouver un accent de détresse.

Les mystères de l'écriture : profitant de l'atmosphère presque bon enfant, de la confiance qui règne entre eux, Étienne Larrieu tente à nouveau sa chance. Il ne connaît que trop bien les rouages qui se

grippent ou la machine, au contraire, qui tourne toute seule, à vide : l'idée qui est là, les mots qui se dérobent. Alors : la clef ? Le tour de main définitif, le seul, le bon. C'est ça, en somme, qu'il importe d'abord de comprendre : et s'il n'était venu que pour cela ?

Mais cette fois, Henry Julian hausse les épaules.

– Qu'est-ce que vous croyez ? Qu'il y a un secret à découvrir ? Nos misérables petites recettes de cuisinière ?

La première fois que Larrieu a tenté d'aborder la question, Julian était devenu grave. Cette fois, il se fâcherait presque.

– Les mécanismes de l'écriture ! Mais moi, je n'en sais foutre rien, mon vieux. C'est à vous de faire votre boulot et de me le dire. Après tout, vous êtes venu pour cela.

« Après tout, je suis venu, en effet, pour cela », se répète Larrieu. Mais Julian enchaîne aussitôt :

– Allons ! Si je n'avais pas une telle méfiance pour tous les gourous et autres analystes sur canapé, je dirais que tout cela se trouve quelque part ici, dans cette maison, ce pays aussi bien qu'à l'intérieur de ça – il frappe son front du poing : sa caboche – et que vous allez peut-être m'aider à le comprendre moi-même. Mais moi, je ne peux rien vous dire !

Une troisième photo de Millie Turner la montre assise sur une vérandah qui est peut-être celle des Grandes Tempêtes. Elle se balance sur un rocking-chair peint en blanc et a, posé sur les genoux, un très grand livre, un album plutôt, qu'elle devait être en train, encore une fois, de feuilleter. Au signe qu'a dû lui faire le photographe, elle a levé les yeux, mais son regard est ailleurs et Étienne Larrieu se demande quel album, quel livre pouvait bien lire Millie Turner lorsqu'elle a ainsi été surprise.

« Photo après photo, se dit-il encore avant de s'endormir, la vie de Millie Turner devient notre passé à tous. »

8.

Une blessure

– TENEZ, dit Henry Julian, tendant à Larrieu un feuillet de papier : je me suis amusé à écrire cela hier soir.

Étienne a pris le papier des mains de l'écrivain. Il est noirci, de haut en bas, d'une minuscule petite écriture, fine et difficile à lire, qui semble couvrir toute la feuille. C'est la description minutieuse de Millie Turner en train de se baigner à vingt ans dans le lac du Petit Chêne. La prose de Julian est d'une limpidité, en même temps que d'une puissance, souveraine. Lui qui manie plutôt le drapé des idées, le rideau de sentiments obscurs qui laissent à peine apparaître des personnages en demi-teintes, on dirait qu'il s'est astreint là à un exercice de style sur les couleurs, les odeurs, les images, tous végétaux et eaux dormantes, galets et herbes au fond du lac confondus où, dans une prodigieuse gerbe d'écume claire, s'enfonce le corps d'une jeune fille débordant de santé dont on devine pourtant, à un signe, à un mot, le mal qui va l'emporter.

– Si cela peut vous faire plaisir, puisque vous semblez tant vous intéresser à Millie Turner, je vous en fais cadeau.

Avec un rire un peu matois, l'écrivain ne peut s'empêcher d'ajouter :

– Ne vous inquiétez pas : j'en ai gardé une copie.

Ainsi, moments et images, les visages et les mots qui les disent : la jeune fille, dont le portrait n'est qu'un objet parmi les cent dessins, photos, cendriers, souvenirs qui encadrent la pièce où Henry Julian et Étienne Larrieu travaillent chaque matin, a fini par s'installer au premier plan de cette fiction que, sous couvert du récit de la vie de l'un que l'autre sollicite, deux hommes ont commencé à s'inventer.

Et les mots de Julian, pour décrire, à plus de cinquante ans de distance, le corps d'une jeune fille morte, son corps sagement gracile, la peau souple et lisse sous le noir tissu du maillot qui en épouse les formes, la tendre rugosité du mamelon du sein, l'arrondi du ventre, jusqu'au creux le plus intime : le verbe, la phrase, la précision attentive de la prose d'un écrivain – comme il n'en est pas dix aujourd'hui sur la planète – font monter en Étienne une émotion qui,

sans qu'il s'en soit vraiment rendu compte, frôle peut-être, déjà, le désir...

Lorsque, trop attentive à son souci de ne rien perdre, de tout noter, Nancy se penche en avant et qu'elle mord un peu sa lèvre inférieure, sa chemise de toile bleue s'entrouvre assez bas pour qu'Étienne puisse voir la naissance du sein que tranche net le galon d'un soutien-gorge blanc. Mais qu'elle se penche davantage, et le sein à son tour s'incurve, comme libéré par le tissu du sous-vêtement. Étienne sait qu'il se déplacerait lui-même de quelques centimètres sur la gauche, il découvrirait probablement le sein entier, jusqu'à sa pointe, qu'il imagine pâle. Entre ce corps si proche, qui respire si bien, et celui de Millie Turner, peut-être aussi vivante ce matin, des lignes de mots, parallèles.

– Denis O'Keefe m'avait parlé de ces brefs poèmes en prose qu'écrivait Henry autrefois, un peu à l'improviste, comme jadis ce qu'un Mallarmé a pu appeler des « vers de circonstance », remarque Nancy après un silence : il n'y attachait, d'ailleurs, aucune importance et les distribuait à ceux de ses amis qui les avaient suscités.

La jeune fille a tenu à faire une photocopie de la page où Julian décrit le corps de Millie Turner plongeant dans un lac. Penché sur la machine à reproduire, son visage est d'une pâleur inhabituelle. Puis elle rend le feuillet à Étienne.

– Selon O'Keefe, qui a pu tout en lire au fil des ans, ces bribes-là – que personne n'a conservées – seraient peut-être la meilleure part de l'œuvre d'Henry...

Une question traverse alors l'esprit d'Étienne : pourquoi, pendant son séjour à Walden, et alors qu'il avait pu si souvent dire à O'Keefe son admiration pour Julian, pourquoi donc son professeur ne lui avait-il pas révélé qu'il avait lui-même bien connu l'écrivain ? Nancy secoue la tête :

– Oh ! Denis était un personnage très secret, vous savez...

Un instant, Étienne a pu croire que la jeune fille allait lui en dire davantage. Mais elle a paru se reprendre et s'est tue : les questions, subitement, qui se multiplient.

De même, lorsque William l'a prévenu qu'il avait reçu un coup de téléphone de ce De Gray rencontré chez Georgina Lumley :

– C'est vraiment à moi qu'il voulait parler ?

Étonné de cet appel.

– Oui, Monsieur, à vous...

Mais c'est Julian qui lève les yeux vers son hôte :

– Si j'étais vous, je n'attacherais pas trop d'importance à notre ami De Gray. Pour l'avoir bien connu jadis, je sais trop – nous savons

trop... – ce qu'il est devenu. Et si le brave Dr. Evans n'était pas tenu par le secret professionnel, il aurait beaucoup de choses à nous dire...

Étienne en est certain : Julian veut lui interdire une porte. D'ailleurs, et peut-être parce qu'il a eu le sentiment d'être allé trop loin, le grand écrivain corrige aussitôt :

– Mais si cela vous amuse de lui rendre visite, allez-y, mon vieux ! Il possède l'une des plus intéressantes maisons anciennes de la région.

Le bureau de Julian : par la fenêtre, le lac. Étienne refuse de regarder en direction de la table de travail où la photographie de la jeune fille aux cheveux trop courts semble pourtant attendre.

– Je voudrais que vous me disiez – Étienne a le sourire entendu qui convient à la banalité de sa question – quels sont les écrivains et les livres qui ont marqué votre jeunesse ?

Une mouette tourne au-dessus de l'eau, le lac, les branches basses d'un érable.

– Si vous voulez bien, je remonterai à ces lueurs encore fragiles qui sont celles de la première rencontre avec un auteur et des premiers émerveillements.

Tout de suite, dans le ton de la réponse aussi convenu que celui de la question, quelque chose a irrité Étienne.

– Peut-être que je vous parlerai d'abord de George Sand.

Décontenancé, Étienne fixe à nouveau son attention sur cet homme au regard clair, une pipe à la main, qui ne joue qu'à l'étonner.

Toute l'excitation de la veille s'est brusquement dissipée, comme si les mots de l'écrivain qui ont pu faire renaître en lui une jeune fille évanouie dans le temps, l'espace et le souvenir n'étaient plus que des phrases creuses, de celles dont on alimente les livres et les conversations.

George Sand, Fenimore Cooper, le vicomte d'Arlincourt, Georges Ohnet : les écrivains dont Henry Julian énumère les noms, les œuvres, sont des figures bien étrangères au panthéon littéraire d'Étienne. Et Julian de sourire :

– Vous ne vous êtes donc jamais aperçu que *La Petite Fadette* ou *La Mare au diable*, pour en rester à des titres que vous devez connaître, sont parmi les plus beaux romans d'amour de la littérature de tous les temps ?

On a frappé à la porte. C'est Nancy, pour une fois absente de la séance du matin, qui les interrompt, des lettres, des enveloppes brunes à la main.

– Le courrier vient d'arriver, Henry.

Coupant court à la question suivante, le vieil homme à la carrure de joueur de base-ball s'est levé de tout le corps.

– Si vous le permettez, nous en resterons là pour ce matin.

La porte refermée sur lui, Étienne entend un éclat de voix, un rire sur le palier. Puis l'intonation claire de Nancy qui lance :

– Henry, vous êtes sûr que...

Un nouveau rire. « Ils parlent de moi », pense Étienne, sans raison. Il se sent vaguement las, maussade, mécontent. Et se tourne vers le bureau et la photographie de la jeune fille aux cheveux courts. Alors il hausse les épaules et quitte la pièce à grands pas.

L'envie de partir à grands pas dans les bois, seul. Un instant, sur le seuil, Étienne hésite, puis il s'avance à nouveau sur le chemin de l'étang. Arrivé en vue de l'île aux Collets Verts, sur l'autre rive, l'enclos du cimetière des Smith. Et, dans les fourrés, comme une ombre qui rôde. Bientôt, la stature de Doc Brown se détache tout à fait, devant la grille de l'enclos. Le colosse tient un fusil à la main. Il fait des gestes ; de loin, on dirait qu'il parle tout seul.

Lorsque Étienne a posé la question :

– Et parmi les auteurs français contemporains, lesquels lisez-vous ?

Henry a eu un geste des épaules pour bougonner :

– Vous voulez que je vous réponde franchement ?

– Je vous en prie.

Le grand écrivain se cale dans son fauteuil, pose une main bien carrée sur l'accoudoir :

– Aucun.

Puis il commente : depuis quinze ans, il n'a lu aucun roman d'aucun écrivain français contemporain. Pourquoi ? Ça ne l'intéresse pas – et voilà tout. Étienne veut se raccrocher à quelques noms qu'il cite quand même, sans conviction. Mais Henry secoue à nouveau la tête, rempli de conviction, lui.

– Tout cela ne représente pas grand-chose pour moi, vous savez...

Pour la forme – et aussi parce que cela l'amuse d'entendre encore une fois celui qu'il admire dire à haute voix ce qu'il pense comme lui –, Étienne cite encore quelques noms à Henry Julian : ceux de ces écrivains français d'aujourd'hui qu'on a pris l'habitude de considérer comme au-dessus de tout soupçon. Intouchables, en somme : les saints, peut-être d'un paradis, à la mesure de nos illusions fragiles : untel, qui donne dans l'allégorie intimiste ; cet autre dans la paraphrase grandiose ; ou celui-là qui murmure sans fin la même petite chanson. Mais à chaque nom, Julian hausse les épaules, bourru : lui ? Vous voulez rire !

Comment dire ? Amer depuis si longtemps, Étienne Larrieu se sent presque réconforté.

Pourtant, lorsque, après les gloires officielles de ce cirque-là, il lance le nom d'un poète qu'il aime, ou celui de ce romancier dont on n'a pas fini d'explorer le tiroir à malices – et que Julian accueille l'un et l'autre du même grommellement furibond –, Étienne éprouve à nouveau le malaise qu'il a déjà ressenti devant la parabole des livarots.

– Vous ne les mettez tout de même pas dans le même sac que les autres ? Il y a chez eux un sens de la langue, du jeu...

Alors, avec un souverain mépris, le mauvais calembour de Julian :

– Le jeu ? Quel *je* ? Le *je* des autres est la personne du singulier que j'exècre le plus !

Millie Turner, elle, lisait en vrac, Virginia Woolf et Joseph Conrad, Thoreau qu'elle vénérât parce qu'il racontait la Nouvelle-Angleterre, Emily Dickinson, Edna St. Vincent Millay :

– « *I am not resigned to the passing away of those we love...* »

Elle lisait en robe blanche, au bord de l'étang. En ce temps-là, un ponton pourrissait au-dessus de l'eau et d'une vieille barque prisonnière des herbes. Mais Millie ne voulait pas qu'on nettoie l'étang, ni qu'on restaure le ponton, qu'on répare la barque.

– Je me dis qu'il suffirait que je m'avance au bord du ponton, que je mette un pied dans la barque... Je détacherais ce qu'il reste de corde et la barque glisserait jusqu'au milieu de l'étang en s'enfonçant doucement.

Elle refermait son livre avec un frisson :

– Alors mes cheveux se mêleraient aux herbes.

La voix d'Étienne, qui rompt brusquement la musique qui l'entoure et peu à peu l'enferme dans la maille sacrée des souvenirs d'un autre :

– Elle voulait mourir ? Elle pensait au suicide ?

Le rire d'Henry Julian.

– Elle ? Le suicide ? Elle s'est battue jusqu'au bout, oui !

Car le nom de Millie Turner revient de plus en plus souvent dans leurs conversations.

– Vos vieilles gloires tapées et vos jeunes idoles préfabriquées : ne me faites pas rire !

C'est qu'Henry Julian rit, en effet, mais cette fois d'un rire furibond : sa colère parce qu'on ose prononcer ces noms-là devant lui.

– Mais vous ne lisez vraiment rien de tout ça ? Rien de tout ce qui se publie en France ?

– Un ça qui se publie : vous avez dit la vérité ! Non. Je ne lis rien de tout ça.

Et les romans qu'Étienne lui-même, année après année, a envoyés au maître, les longues dédicaces, chaleureuses, couvertures uniformes, blanches puis grises : tout d'un coup, une idée absurde lui traverse l'esprit :

– Puis-je vous poser une question ?

– Allez-y : vous êtes là pour cela.

Henry Julian a deviné ce qu'il va lui demander, Étienne le sait. Il essaie pourtant encore de penser : « Ce n'est pas possible... » Il esquisse même un sourire.

– Et mes romans à moi : vous en avez tout de même lu un ou deux ?

Il a seulement dit : un ou deux. Julian a alors un sourire navré :

– Je suis désolé : non... Je n'ai rien lu de vous. Mais vous n'y êtes pour rien, mon vieux, c'est de ma faute !

Une manière de vertige saisit Larrieu. À qui lui demandait, voilà seulement un mois, s'il avait le sentiment qu'un écrivain avait eu une influence sur lui, Étienne Larrieu répondait sans hésiter :

– Pas un écrivain, mais deux : Henry James et Henry Julian. James et Julian.

Les deux noms sonnaient si naturellement bien, arrimés l'un à l'autre. Il répétait aussi :

– J'ai pas mal de lettres de Julian, vous savez...

Et quelques mois auparavant, sa belle innocence pour affirmer, dans un dîner en ville, que le grand écrivain avait échangé avec lui une correspondance ! Peut-être l'idée qu'Henry Julian faisait un peu de cas de ses livres, tandis que tant de critiques parisiens affectaient à son égard une indifférence blasée, le rassurait-elle.

Une manière d'éblouissement, dès lors.

– Vous n'y êtes pour rien : c'est de ma faute !

La voix de Julian sonne si clair : son sourire paraît si radieusement innocent. Mais Étienne insiste, il s'enferme : et les lettres de Julian ? Il a tout de même reçu de longues lettres de l'écrivain, qui commentaient les romans qu'il lui envoyait... Celui-ci hausse doucement, presque tristement, les épaules :

– Je suis désolé, mon vieux, mais j'ai toujours eu un excellent secrétariat.

Le regard toujours fixe de Nancy Barnsley : Larrieu s'est retourné vers elle. Julian sourit :

– Oh ! Ce n'est pas Nancy ! J'ai tout de même eu quelques secrétaires avant elle. Tenez, il y a eu une Margaret – ou Benedict, je ne sais plus... – qui aimait tout particulièrement vos livres. Elle en a d'ailleurs emporté une demi-douzaine quand elle m'a quitté !

Le sourire de Julian s'élargit, s'élargit encore. Étienne pense au Cheshire Cat, le chat d'*Alice au pays des merveilles* : un ricanement silencieux.

– Mais si... Mais si... Elle aimait beaucoup !

« Il se fiche de ma gueule », se dit cette fois Étienne qui doit reprendre son souffle. Avant de saisir le premier prétexte pour rompre lui-même l'entretien et partir à grandes enjambées à travers bois, tournant le dos au lac, à la maison, au grand écrivain qui s'est moqué si délibérément de lui.

Si c'est d'un duel qu'il s'agit (mais Larrieu n'était pas venu pour cela), Henry Julian a marqué un sacré point.

9.

Le côté du village et celui de la forêt

DIX jours se sont encore écoulés. Chaque matin, le grand écrivain continuait de répondre aux questions que Larrieu lui posait sur ses lectures, les écrivains qui avaient eu de l'influence sur lui ; sur Montaigne dont Étienne avait découvert presque par hasard la fascination qu'il exerçait sur son hôte. Henry James également, mais aussi Thoreau, Longfellow et Hawthorne, Edgar Allan Poe s'inscrivaient dans l'univers de Julian d'une manière continue, à travers ses livres comme à travers sa vie. Fort perturbé par ce que Julian lui avait dit sur les livres que lui-même avait envoyés – et surtout sur les réponses de circonstance qu'il en avait reçu –, Larrieu évitait à présent tous les sujets qui auraient pu accroître son malaise, voire l'espèce de fureur rentrée qu'il avait un moment ressentie.

Avec les jours, il s'était d'ailleurs rasséréné : que Julian, comme tant d'autres, traitât par le mépris ce qu'il avait tout de même l'audace d'appeler son œuvre était dans la logique des choses. Cela faisait longtemps que Larrieu savait qu'il n'écrivait pas pour le public qu'il aurait désiré, et ce n'était jamais l'une de ces gamines insolentes qu'il rencontrait parfois dans un dîner qui lui aurait parlé de *Viatiques* ou de *Pratiques*, mais toujours l'adolescent boutonneux au regard fuyant ou trop exalté, voire la rombière fardée qui ne le quitterait pas de la soirée. Dès lors, que Henry Julian gardât ses distances n'était que trop prévisible. Étienne avait tenté de noter tout cela, mais l'envie d'écrire semblables réflexions sur lui-même était passée. Pire : il éprouvait quelque chose qui ressemblait à un sentiment nauséeux lorsqu'il en envisageait la perspective. Alors, attaché au seul cas de Julian qu'il était, après tout, venu pour étudier, il faisait le travail qu'on attendait de lui.

Du coup, il s'intéressait davantage à ce qui l'entourait, à la vie du village. Ainsi remarqua-t-il qu'il était toujours réveillé, chaque matin, et à la même heure, par le son de la même cloche. Il s'en ouvrit à Nancy qui sourit :

– Vous vous en rendez compte seulement aujourd'hui ?

Elle lui parla des cloches de Littletown. Jadis, la petite ville

s'était rendue célèbre par la commande de douze cloches qu'elle avait faite au célèbre fondeur Revere. L'église unioniste, l'église luthérienne, une église baptiste aujourd'hui disparue : chaque clocher portait fièrement ses trois ou quatre cloches. Il n'était jusqu'au palais de justice, avant sa destruction par la foudre en 1900, qui n'en possédât également une, logée dans une tourelle au sommet du pignon de sa façade.

– Et chaque cloche avait sa fonction : j'oserais dire, son nom et sa vocation.

Celle qui, chaque matin, sonnait pour réveiller les paroissiens s'appelait « Gabrielle ». Ensuite, du clocher de l'église luthérienne, la profonde « Prière-Heureuse » appelait les fidèles à se rendre au culte. Puis, dans le milieu de la journée, sonnait la cloche du « Pardon », destinée à rappeler à ceux qui avaient péché qu'ils devaient se faire pardonner leurs offenses. Plus prosaïque, la bonne grosse tonalité du « Pudding » marquait l'heure du souper. Enfin, la « Silencieuse », à peine audible au pied même de son clocher mais qu'on pouvait distinctement deviner des miles à la ronde, sonnait à l'heure d'allumer les lampes.

– Les vies ici sont encore rythmées par les coups sonores de « Gabrielle » ou ceux, imperceptibles et pourtant parfaitement audibles, de la « Silencieuse ».

Le lendemain, c'est avec le sentiment de reconnaître une vieille amie qu'Étienne se réveilla au son de la belle « Gabrielle ».

Nancy avait d'ailleurs retrouvé un texte de Millie Turner, écrit à la fin de sa dix-septième année, qui racontait les cloches. « Les dimanches sont si calmes ici. Ils passent doucement, de quart d'heure en quart d'heure, au son des cinq cloches qui se succèdent avec un si beau sens des nuances, comme si on les avait réglées pour que, l'une après l'autre et sur l'espace d'une minute ou deux, elles nous répètent, une à une, la même histoire, à peine décalée, sur un ton différent. »

Les six ou sept lignes étaient rédigées à l'encre violette tout en haut d'une feuille de papier fort, presque carrée.

– Millie Turner écrivait-elle souvent des choses comme cela ?

Nancy hoche la tête.

– Parfois, mais on n'en a conservé que très peu.

Sur un autre papier, du même format, Millie Turner parlait plus longuement de « Gabrielle » qu'elle appelait sa grande sœur maternelle et courageuse. Et Étienne de penser aux brèves notations-paysages de Julian, qu'un Denis O'Keefe avait tant appréciées.

C'est donc désormais au son de la « Silencieuse » qu'Étienne range tous les soirs ses notes, ses papiers : la lumière vire de l'orangé rouge du soir au vert déjà émeraude de la nuit. Et, lorsque le vent n'apporte ni « Gabrielle » ni la « Prière-Heureuse », on devine quand

même la « Silencieuse ».

– Ça ne vient pas du vent, corrige un moment plus tard Nancy. C'est tout à fait curieux : les cloches du village parviennent ou ne parviennent pas aux Grandes Tempêtes selon des règles, des critères, des conditions, qui n'ont rien d'atmosphérique. On dirait que des voix les portent, ou ne les portent pas...

C'est vrai qu'un matin de grand vent d'est, qui charriait avec lui jusqu'aux embruns de la mer, le ciel semblait vide de cloches. Certains jours, au contraire, la sonnerie des cloches vient bien du côté du village, elle est familière, agitée, bruisante de souvenirs ; d'autres fois, on dirait que les cloches sonnent du côté de la forêt. Leur son est plus lointain, plus grave, embué de mystère.

– Y a-t-il une explication à ce phénomène ? interroge quand même Étienne.

– Il n'y a pas d'explication : c'est un phénomène.

Et Étienne de deviner vaguement qu'il existe aux Grandes Tempêtes, comme à certain Combray jadis, deux côtés : le côté du village et celui de la forêt. Des voix s'y répondent par-delà la maison de Julian : des appels, des silences...

– Oui, dit Henry Julian : j'ai appris ici à écouter le silence. Écoutez...

Il lui fait signe de se taire. Tout est silence, en effet. Le plus petit bruit semble subitement étouffé, jusqu'au cri des oiseaux, à la chute des feuilles. Et les branches des ormes, très haut au-dessus de la vérandah, s'agitent encore, oui, mais dans le plus absolu des silences.

– Écoutez, répète Henry : et vous allez entendre des voix...

Ils sont debout, l'un près de l'autre, face à la forêt et à l'étang : le côté de la forêt. Et une feuille rouge, main ouverte, écarlate, tombe enfin parmi beaucoup d'autres, mais dont on perçoit le bruissement comme une musique, d'abord à peine esquissée, murmurée à voix basse et à bouche fermée. Puis le tournoiement s'accélère et la voix se lève alors, et monte.

Lorsque la feuille a rejoint sur le sol le tapis brun des autres feuilles, ses sœurs, on dirait que toutes se réveillent et que c'est cette couverture bariolée, humide, patchwork au camaïeu précis et précieux, qui se met à respirer, à haleter, lent bourdon qui va accompagner la chute de la feuille suivante. Puis un bouvreuil se réveille, un autre lui répond, le croassement d'un corbeau, pourquoi pas : c'est la forêt.

Très lent, égrené, le bourdon du « Pudding » parvient à présent aux promeneurs. Il vient d'ailleurs, du côté du village... Là-bas, on va se mettre à table.

– Il faut savoir écouter tout cela, répète Henry Julian d'une voix

très basse, répondant au bourdon de l'église unioniste comme le bouvreuil, tout à l'heure, à la feuille tombée.

– Savoir écouter, murmure une dernière fois l'écrivain qui, subitement pressé, s'éloigne à grands pas.

Écrire : écouter et écrire. Des voix.

Mot à mot, silence après silence, Étienne a noté sa conversation avec Julian, avec le sentiment que les quelques paroles, somme toutes banales, échangées sous la vérandah peuvent être aussi riches de sens qu'une heure et demie passée à jouter, à lancer des banderilles et à esquisser des questions dans le bureau de l'écrivain.

Comme Julian, il écoute à présent. Ainsi, cette sorte de plainte qui monte, elle aussi, du village, et qui devient, peu à peu, chant : c'est la première fois qu'il y prend vraiment garde, mais Étienne Larrieu est soudain certain de l'avoir déjà entendue. Le rire de Nancy lorsqu'il s'en ouvre à elle.

– Comment ? Vous n'y aviez pas fait attention ? Mais c'est l'une des gloires de Littletown.

Un violon : c'est le chant d'un violon. Jadis, nombreux étaient les villages de cette partie de la Nouvelle-Angleterre qui possédaient leur propre fabricant de pianos, ou leur luthier. Un à un, tous les artisans ont fermé leur porte, mais le luthier de Littletown est demeuré. Et ce Peter d'Angeli, de Power House, près de la maison du Dr. Evans, est l'arrière-arrière-petit-fils (et plus encore) d'un luthier de Padoue émigré en Amérique avec ses outils dans une caisse et quelques partitions dans un sac de toile. Les Barilli et Richter, de Lownes, les frères Vargas, installés à Wycoma Place, ont disparu, mais Peter d'Angeli a maintenu haut le fanion de la tradition familiale et sa fille, Clara, est encore aujourd'hui une excellente violoncelliste.

Ainsi, pendant dix jours, Étienne Larrieu a-t-il poursuivi son travail, au fil de ce que Julian ou sa secrétaire pouvaient lui apprendre sur les Grandes Tempêtes et leur territoire. De même a-t-il scruté d'autres albums de photographies, avec la certitude d'y trouver d'autres clefs. Car il en est désormais persuadé : parlant d'entrée de jeu de l'Amérique puis, plus précisément, de la Nouvelle-Angleterre, il a visé juste. C'est ce pays, cette région, peut-être même le village de Littletown et ses environs, voire ses habitants d'hier comme ceux d'aujourd'hui, qui constituent la toile de chacun des ouvrages de Julian. Et quand bien même l'action de tel roman se situe-t-elle fort loin du New Hampshire ou du Massachusetts, ce sont leurs forêts, leurs hameaux qu'on devine encore sous d'autres latitudes : le lieu de l'écriture demeure le centre de l'écriture. Aussi, entre les très belles pages d'une prose limpide, jadis tant admirées par un Denis O'Keefe,

où Julian décrivait, ici et pour le seul plaisir d'un ami un paysage, là traçait le portrait au burin d'un voisin ou celui d'un personnage de rencontre, et les gros livres qui ont fait sa gloire, existe-t-il beaucoup plus que des affinités, mais une continuité véritable où ce sont la Nouvelle-Angleterre et la minuscule communauté de Littletown qui tendent des liens surprenants, des passerelles inattendues entre des hommes et des femmes que l'espace et le temps auraient, sans ces liaisons secrètes, à jamais séparés.

Pendant près d'une nuit, pris d'une véritable fièvre Larrieu écrivit ainsi quelques pages sur cette découverte : pour la première fois, se disait-il, il apportait quelque chose de neuf à la connaissance qu'on pouvait avoir d'Henry Julian.

Du coup, et pour mieux deviner ces proximités – vérifier ces thèses, en somme, et suivre l'œuvre de Julian à travers paysages et visages –, a-t-il aussi repris ses promenades à travers les bois. Il s'agit de sentir, de humer. De même a-t-il demandé à Nancy de lui faire mieux connaître le village.

C'est ainsi qu'ils sont allés prendre le thé chez la vieille Mrs. Hubbs, dans sa belle maison du *green*.

– Jadis, a remarqué la vieille dame, nous avions six domestiques. Et un chef français, s'il vous plaît.

Le thé est un vrai thé anglais, à peine parfumé au jasmin : le léger Earl Grey, numéro 42, de chez Harrod's, que Mrs. Hubbs fait venir tous les trois mois, dans des boîtes de fer étanches.

– Et puis, petite fille, j'avais une voiture d'acajou ciré qu'on appelait un tonneau, tirée par un poney : vous m'auriez vue, me pavanant sur le *green*...

Elle parle d'une voix haute, flûtée, tend à son hôte une assiette de biscuits secs aux éclats de caramel faits par Henriette, l'unique rescapée de l'ancienne domesticité.

– J'allais quelquefois jusqu'aux Grandes Tempêtes, mais jamais la petite Millie n'a voulu monter avec moi dans mon tonneau. Il est vrai qu'elle était si petite, alors...

Le nom de Millie Turner : dire qu'Étienne l'attendait serait inexact, mais il l'espérait.

– Parce que vous avez bien connu... – il allait dire : Millie ; il hésite un instant avant de demander, plus vaguement : vous avez bien connu la petite Turner ?

Mais l'esprit de Mrs. Hubbs volette, comme sa voix. Elle est déjà ailleurs, elle parle du père ou du grand-père, elle ne sait plus bien, de John Smith qui avait réparé une roue après un accident sur le chemin des Diables Rouges.

– ... Savez-vous que j'ai failli y rester ? C'est si vrai que,

quelquefois, à la tombée du soir...

Sa voix devient à peine plus grave pour décrire les présences de la nuit, dans la grande maison du juge Carry. Et si, à ces bruits, ces présences, du moins, était venue se confondre celle de Millie Turner ?

– La grand-mère de la pauvre Emma Byrd, qui était alors une très, très vieille dame, me le disait : j'ai toujours été une petite fille, puis une jeune fille pleine de chance...

Le sourire de la vieille Mrs. Hubbs appartient lui aussi au passé.

Et puis, tout un album de photographies de Millie Turner à dix-sept ans : une date est indiquée sur chaque cliché et ceux-ci, dus à des amateurs différents, ont sûrement été réunis à dessein après coup. Presque tous représentent la jeune fille au milieu d'amis de son âge. Tendre l'oreille, alors, l'écouter qui nous parle...

– Je crois bien, disait Millie, que je ne pourrai jamais vivre qu'entourée de dix garçons et d'au moins la moitié de filles : un de moins, une de moins, et c'est le début de la solitude !

C'était dans l'un de ces dortoirs de Radcliffe, où les jeunes filles pouvaient recevoir des garçons jusqu'à dix heures du soir : un grand salon au rez-de-chaussée, le feu de bois dans la cheminée, les bottes de caoutchouc qui séchaient dans l'entrée et, dehors, la neige qui ensevelissait tout. Ils étaient une bonne douzaine réunis autour de la jeune fille : étudiantes du collège aux jupes écossaises, bas de laine rouge, cheveux tirés en arrière – et leurs chevaliers servants, venus de Harvard ou de MIT, qui faisaient rôtir des *crumpets* au-dessus du feu en se brûlant les doigts. Un disque de Glenn Miller sur le gramophone électrique au-dessus du poste de radio monumental et, dans un coin, un couple qui dansait, un autre qui jouait à la crapette. L'arbre de Noël déjà décoré à dix jours de Noël.

Seul Français parmi ces Américains de la plus vieille Amérique, pour qui vivre à New York était déjà un exotisme, Henry Julian observait. Millie savait qu'il prenait des notes sur un petit carnet plat qu'il glissait dans la poche intérieure de son veston. Elle était venue vers lui.

– Vous allez écrire un livre, au moins ?

Étudiant, il avait déjà publié un premier roman et, bien qu'étranger, il était presque une vedette parmi ces jeunes gens qui seraient un jour banquiers, avocats, magistrats. La banque de papa ou la Cour suprême était, avec un siège de sénateur à Washington, leur suprême ambition.

– Vous vous en moquez, n'est-ce pas ?

Millie riait. Elle entraînait Henry vers le couple qui dansait. C'était devenu un fox-trot et c'était elle qui l'enlaçait, qui calquait sa démarche, son pas sur le sien. Le fox-trot l'essoufflait un peu. Elle

riait.

– Vous vous moquez un peu de nous, n'est-ce pas ?

Elle montrait les futurs banquiers, les sénateurs improbables et il avait ri à son tour :

– Pas du tout : ils sont vos amis ; et ce qu'ils feront un jour est tout aussi respectable que ce que je ne ferai pas moi-même.

Le couple qui dansait auprès d'eux s'était arrêté. Le visage de la jeune fille, très brun, était en feu. Ils parlaient à voix basse et avec animation. Millie semblait les surveiller de loin.

– Vous êtes jalouse ?

La jeune fille avait sursauté.

– Moi ? Vous voulez rire ? Ce sont de grands amis et voilà tout : vous ne les connaissez pas ?

Elle les avait présentés : Anthony De Gray et Gloria Taylor.

Sur une autre photographie, on voit Millie Turner et cette Gloria Taylor, enlacées comme des gamines. Elles font des grimaces, un pied de nez au photographe, qu'Étienne imagine être ce De Gray dont le nom est ainsi revenu à plusieurs reprises en filigrane des existences de Julian comme de l'infortunée Millie.

– Qui était cette jeune fille, Gloria Taylor ? interroge Étienne.

La réponse évasive de Nancy, penchée tout près de lui sur l'album – il devine son souffle, le grain de sa peau –, qui esquisse une mimique d'ignorance :

– Une amie, une de leurs amies.

Elle corrige :

– Une de ses amies...

C'est que Nancy a repris ses confidences à Étienne. La seconde fois qu'elle a osé lui dire quelques-uns de ces secrets que l'on tait si souvent, elle a tout de même posé la question :

– Ça ne vous ennuie pas que je vous raconte ces choses ?

La première fois, dans l'auto sur le chemin de l'étang des Castors, elle avait parlé d'une haleine, et sans rien demander.

– Il me semble qu'il y avait longtemps que je voulais dire tout cela...

Elle corrige à nouveau :

– ... Que je voulais *vous* le dire.

Puis elle a allumé une cigarette – ils se trouvent dans l'étroite zone pour fumeurs que Miss Byrd a tout de même accepté de réserver à ses rares clients encore frappés de cette maladie devenue honteuse, près de la porte des toilettes et en plein courant d'air – et esquisse un sourire gêné.

C'est de son adolescence qu'elle a envie de parler cet après-midi :

envie de raconter, peut-être, ses années de La Nouvelle-Orléans.

– Imaginez qu'à quatorze ans, alors que je passais toutes mes vacances de Pâques chez une sœur de ma mère, à La Nouvelle-Orléans...

Judith Lanoe, cadette de Victoria Barnsley, avait tout juste trente ans. C'était une de ces « belles » du Sud qui, après avoir fait tourner tous les cœurs, avait décidé qu'elle ne se marierait jamais. Comme elle était très riche, elle avait loué un appartement à l'année dans un hôtel de La Nouvelle-Orléans, le plus chic, le plus cher de la ville, un vieil hôtel aux balcons de fer qui donnait sur Bourbon Street, en plein Vieux Carré. Et là, dans tous les flonflons d'une vie de grand hôtel d'un autre temps, Nancy suivait Judith de soirées équivoques en bals ambigus. On jouait beaucoup aux dés, aux cartes, en ces années-là, parmi les gens du bon et du moins bon monde. Et puis on croisait des femmes qui semblaient venues d'ailleurs, fausses poules de luxe montées en grade, tous seins et maquillages au vent, ou vraies petites putes tristes, qui racontaient à Nancy de drôles d'histoires.

– L'une d'elles me parlait d'une maison, vous savez...

Le souffle court. Et puis, il y avait cette ballade qu'une chanteuse célèbre avait, depuis, chantée :

*There is a house in New Orléans
They call the Rising Sun*

« La Maison du soleil levant » : une complainte de débauche et de luxure.

– L'envie que j'avais, alors, vous ne pouvez pas savoir, d'aller dans une de ces maisons-là...

Plus bas :

– Et d'y vivre !

Mais Nancy Barnsley éclate aussitôt de rire :

– Rassurez-vous ! L'année suivante, je suis tombée amoureuse folle d'un prêtre catholique ! Il fallait bien que je trouve quelqu'un pour me pardonner mes péchés.

Étienne la regarde. Elle le dévisage un instant, les joues en feu, puis baisse les yeux. La question qui brûlait pourtant les lèvres d'Étienne : ses péchés ? Quels péchés ? La petite Nancy Barnsley de quatorze ans avait-elle finalement vécu au « Rising Sun » ?

Mais Nancy aura, tout de suite, après un bon rire et c'est la vie du village et de ses environs qui reprend le dessus :

– Est-ce que vous vous douteriez que, même du côté de par ici – non pas à Littletown mais tout près, à Wycoma –, il y a une maison comme cela ? Enfin, un peu comme cela...

Toujours riant, elle expliquera qu'on a vu des hommes de Littletown entrer dans le salon de coiffure de May Bridge, à Wycoma

Place, sur la route de Lownes, dont un escalier, dans l'arrière-boutique, conduit à l'étage et à des chambres.

– D'ailleurs, si vous saviez l'allure qu'elles ont, les shampooineuses de May Bridge !

Jusqu'à Butler, le bedeau sexagénaire et sec comme un coup de trique, qui ne prendrait même pas la peine de se cacher pour rendre visite à May Bridge. Quant à Doc Brown, le bruit avait couru qu'il y aurait presque ses habitudes.

– Et quand je dis « habitudes »...

– Habitudes ?

Vilaines habitudes, oui : Doc Brown irait là-bas pour y battre des filles, qu'il payait ensuite très cher pour qu'elles se taisent.

Doc Brown qui accuse le shérif Hurley d'être trop indulgent avec ces racailles d'étrangers qui vous débarquent d'on ne sait où. Doc Brown qui a peut-être tiré un jour une décharge de chevrotines sur l'un de ces longs hommes maigres, les malades mentaux sortis par force des hôpitaux de l'État et qui errent aux limites des villes.

– Littletown est une vraie communauté, quoi !

– C'est drôle, remarquera encore Nancy en vidant la tasse de thé à l'anis que Cecily, la compagne d'Emma Byrd, vient de lui resservir, c'est drôle et c'est triste en même temps : la pauvre Rose Mary, qui avait besoin d'argent de poche pour s'acheter des livres, n'avait rien trouvé de mieux, l'été dernier, que de se faire embaucher par May Bridge !

Mais Nancy a tout de suite précisé :

– Attention : elle n'y est restée qu'un jour ou deux ! Et c'est d'ailleurs Doc Brown lui-même qui s'en est rendu compte et l'a sortie de là illico !

Le colosse, qui venait tâter des pensionnaires de la pulpeuse May Bridge, avait du coup failli casser la baraque.

– Pauvre Rose Mary : elle ne s'était rendu compte de rien : elle passait ses journées dans la forêt, ou avec ses livres...

Parce que Rose Mary, fille de Peter Muller, garagiste à Littletown (New Hampshire), avait épuisé les joies de la bibliothèque publique de Miss Sutton et allait acheter des livres à Cambridge ou à Boston. À seize ans, elle dévorait Jane Austen, George Eliot, Herman Melville.

Les doigts de Nancy jouent à présent sur le plateau du bureau de noyer devant elle, pianotant un air, un blues, une chanson.

– J'avais, à La Nouvelle-Orléans, une vieille amie qui s'appelait Edwina. Elle avait – oh ! elle avait près de soixante-dix ans, à l'époque... – et elle était chanteuse : pianiste dans un bar glauque à l'extrémité du Vieux Carré.

– Le « Rising Sun » ?

Elle a rougi, puis elle a eu un de ces gestes de la main qui balaient les questions :

– Non, pas le « Rising Sun » : en réalité il n'y a jamais eu de Soleil levant à La Nouvelle-Orléans. Le bar d'Edwina s'appelait « Marie-Lou Club ». C'était un endroit sordide et sombre où des gamines en extase, pâles, droguées jusqu'au bout des ongles, écoutaient éperdument Edwina leur jouer des blues ou chanter *Lily Marlene*...

La voix d'Edwina, née à Berlin à la fin de la Première Guerre mondiale, violée tour à tour par un cousin, un oncle puis l'armée russe tout entière et quelques GI bien portants pour faire bonne mesure : la voix d'Edwina qui, depuis lors, n'aimait que les petites filles, était rauque, voilée. Parmi les gamines de seize ou dix-huit ans qui, toutes amoureuses d'elle, lui constituaient une cour, un étrange harem, elle recrutait, chaque soir, une compagne, qui la suivait ensuite dans la grande maison vide du Vieux Carré où elle vivait. De toutes ces petites chattes maigres qui étaient ses compagnes, Nancy devait être la seule à exhiber les bonnes joues rondes de la jeune Américaine de Nouvelle-Angleterre, solide et bien nourrie.

– Et vous, Nancy, vous ?... Suiviez-vous quelquefois Edwina ?

Le regard de la jeune fille se trouble.

– Non... Je ne pouvais pas. Ce n'est pas, je crois, que je ne l'aurais pas voulu. Mais ça : je ne pouvais pas.

Elle a un frisson :

– Savez-vous ce qu'Edwina m'a dit, un soir où j'étais près, pourtant, d'aller avec elle ? Elle m'a dit qu'elle avait connu Millie Turner.

Le choc. Et le silence. Étienne Larrieu sent son visage qui pâlit : ses lèvres froides.

– Oui, poursuit Nancy Barnsley : je croyais que vous le saviez ? C'est à La Nouvelle-Orléans que Millie a fini par mourir.

Plus tard : Étienne, occupé à recopier notations, impressions, bribes de conversation, se surprend à penser que la vie d'Henry Julian ; celle de cette petite communauté de Nouvelle-Angleterre, jadis et aujourd'hui ; jusqu'à celle de Nancy Barnsley qui a eu quatorze ans dans la touffeur moite de La Nouvelle-Orléans, sa propre vie enfin, à lui qui tend des fils entre les noms, les visages, les époques et les livres : toutes ces vies, en somme, tissent une toile serrée dont la trame pourrait être un roman écrit par Henry Julian lui-même à mi-chemin du village et de la forêt.

Ou l'un de ses livres à lui...

Et dix jours ont ainsi passé.

10.

Sur un campus américain

LORSQUE Julian avait annoncé qu'il allait se rendre à Walden pour y prononcer une conférence, Étienne n'avait pas éprouvé d'émotion particulière. Et pourtant, il avait passé là – c'étaient ses mots – « la plus belle année de sa vie ». C'est qu'il était déjà revenu à Walden au début des années quatre-vingt et sa déception avait été immense. Le grand campus qui, de son temps, ressemblait à un jardin anglais où s'élevaient, çà et là, comme des fabriques, de rares et beaux bâtiments de verre avec seulement, en contrebas de la colline du château d'eau, quelques dortoirs de brique, toute cette campagne, presque britannique avec les six ou sept cèdres que le propriétaire de l'ancienne résidence néogothique, toujours debout en bordure de la route de Boston, avait fait planter dans ce qui avait été un parc, avait été défrichée, déboisée, bâtie, rebâtie. Qu'on ajoute à cela d'autres travaux en cours, une vilaine pluie de fin d'hiver qui s'abattait sans relâche sur des bulldozers et des terrassements transformés en gadoue, et ce qui avait été le décor des rencontres idylliques d'Étienne avec Isabelle, Fred, son ami Max, était devenu un chantier suburbain ponctué de grues qui achevaient d'arracher les derniers arbres.

Mais Étienne ne pouvait refuser d'accompagner Julian : c'était, en somme, dans leur contrat. Renonçant, d'ailleurs, à William et à la Rolls Royce, le grand écrivain insista pour prendre lui-même le volant d'une vieille Dodge délabrée et ils se retrouvèrent ainsi sur la route de l'université, qu'il fallait normalement moins de deux heures pour atteindre.

Il faisait un drôle de temps. Un de ces temps indécis, qui peuvent aussi bien basculer vers l'orage, la neige et le blizzard, que s'ouvrir d'un coup et promettre, à la tombée du jour, un ciel très clair que le vent venu du nord-est lavera en quelques heures de ses derniers nuages. C'était la première fois qu'Étienne, assis à côté de Julian, se laissait conduire par l'écrivain. On aurait dit que celui-ci le faisait avec une sorte de rage, à grands coups de volant, roulant très vite sur les routes droites pour freiner brutalement à chaque tournant. Le fait que la boîte de vitesses soit automatique accentuait encore l'impression de

flottement qu'on pouvait ressentir. Et tout en fonçant le long de petites routes qui constituaient, selon Julian, des raccourcis dont il ne fallait pas être grand clerc pour se rendre compte que le temps du trajet en était presque doublé, Julian maudissait tout à la fois Flaxman, le nouveau directeur du département des Humanités de Walden, qui l'avait invité, Nancy, qui l'avait poussé à en accepter l'invitation, et sa faiblesse à lui, enfin, qui s'était laissé faire.

– Tous des cons, grognait-il dans sa barbe : que voulez-vous que je raconte à tous ces cons ?

Mais, à peine sur le campus, son ton changea du tout au tout.

– Mon cher Flaxman, c'est une joie d'être parmi vous ce soir !

Christopher Flaxman était un petit monsieur chauve, d'origine germanique, qui regrettait à tout propos et avec une belle hypocrisie le temps où, dirigé par O'Keefe, son département favorisait les études françaises.

– Ici, le croiriez-vous ? expliqua-t-il à Larrieu sur un ton désolé : personne ne s'intéresse plus vraiment à Barthes ou à Foucault. Marguerite Duras, ils s'en tapent ! Quant à la pauvre Cixous...

On nageait dans la caricature, frôlant de très près le pastiche : les scènes de genre allaient se succéder pendant toute la soirée avec une effarante innocence.

Daniel Mareuil, l'ami retrouvé à Beacon Hill et venu de Harvard pour écouter Julian, adressa un clin d'œil à Larrieu : à Harvard où, hors de la triade Barthes, Derrida et Foucault, il n'était d'autres vaches sacrées que les habituelles dames patronnesses de la littérature française, on méprisait si profondément ce qui se faisait à Walden que l'infortuné Flaxman, pourtant responsable de la situation, affectait d'être le premier à s'en désoler.

– Et du temps d'O'Keefe, c'était si différent que cela ?

Christopher Flaxman jeta un regard torve à Étienne.

– Mais, cher monsieur, du temps d'O'Keefe, chacun étudiait ce qu'il préférait ! Il y avait même – ici, un autre regard, mais d'une remarquable servilité, celui-là, à l'endroit du conférencier –, il y avait même des fous pour étudier l'œuvre de notre ami Julian !

La main de l'écrivain se posa sur l'épaule du professeur :

– Ne vous inquiétez pas, Flaxman : pour moi, votre département représente un havre de repos, de calme en même temps que de réflexion.

Explication de Mareuil à Larrieu, plus bas :

– Tu parles ! Ces dames qui tiennent les études françaises en main à Harvard considèrent Julian comme un salaud, médiocre et pompeux ! Alors, notre ami se rattrape où il peut et il sait qu'ici, il a un public.

Henry Julian eut un public, en effet.

La conférence dura très exactement une heure, suivie de quarante-cinq minutes de questions et de débat. Assis au milieu d'une estrade de tek dans un amphithéâtre moderne déjà démodé, Julian était entouré de Christopher Flaxman et du doyen Choukhroun. Face à lui, s'alignaient quelque deux cents étudiants, plus jeunes, plus costauds que ceux de ses anciens condisciples dont pouvait se souvenir Étienne. Tous les garçons semblaient aujourd'hui avoir des carrures de joueur de football, tandis que les filles ressemblaient toutes à des Nancy Barnsley, à peine plus jeunes mais aussi bien nourries. « La tribu américaine dans tout son éclat... », pensa Étienne. À gauche, dans les premiers rangs, et réunis en carré, les professeurs formaient un groupe compact, homogène, ce qui étonna aussi Étienne : de son temps, étudiants et professeurs se mêlaient en une joyeuse symbiose. Mais Mareuil, assis près de lui, donna l'explication : depuis la multiplication des procès et autres comparutions devant des jurés d'honneur pour harcèlement sexuel, vrai ou supposé – « car j'espère qu'il y a, encore et malgré tout, quelques authentiques satyres parmi nos chers confrères et peut-être même, de temps en temps, un bon petit viol de derrière les fagots » –, tout ce qui est enseignant en terre d'Amérique se tient sur le qui-vive de crainte de tomber sur un étudiant, garçon ou fille, qui pourrait se plaindre d'avoir été importuné.

La première vraie surprise de Larrieu fut d'une autre nature : l'écrivain s'exprimait en anglais, alors même qu'à l'exception du souriant Dean Choukhroun, l'assistance ne semblait constituée que d'étudiants ou de professeurs de langues romanes qui, tous, devaient comprendre le français. Étienne en fut même tellement étonné que, du coup, il ne prêta d'abord guère d'attention aux propos de Julian.

Lorsqu'il parvint à concentrer son attention, son étonnement s'accrut encore. L'écrivain parlait de l'écriture, et c'étaient précisément tous les trucs, ce qu'il avait appelé des « recettes de cuisinière » et qu'il avait refusé de dévoiler à son compatriote – ou du moins, dont il avait esquivé la réponse –, qu'il expliquait à présent, le plus calmement du monde et devant deux cents personnes. Il était même brillant, suggestif.

– Une idée est là, quelque part en vous, faite d'une matière encore informe : elle mûrit. Vous n'imaginez même pas sa présence, vous faites autre chose, vous travaillez sur n'importe quoi, un autre livre, des articles, c'est tout juste si vous avez conscience qu'il y a, quelque part en vous, un poids : c'est cela, un poids, une lourdeur, quelque chose qui pèse sur le reste. Et puis...

Et puis, expliquait Julian, un beau matin le fruit est mûr, l'idée est née, elle devient évidence, elle est nécessité, il ne reste plus à celui qui l'a portée jusque-là qu'à se mettre au travail. En quelques jours,

quelques heures peut-être, un plan naîtra, d'autres idées, une intrigue se développera, les grandes lignes, en somme, du livre qui va être... Et l'écrivain de divulguer sa conception d'un plan fait de renvois, de rajouts, de thèmes principaux et d'images récurrentes qui venaient en ponctuer l'organisation. Il était précis, exact, passionnant.

Assis près d'Étienne, Nancy prenait fiévreusement des notes. Furieux d'entendre l'écrivain exposer si aisément en public ce qu'il lui avait refusé, Étienne lui-même avait les mains moites. Il n'était pourtant pas au bout de ses surprises. Dans la seconde partie de sa conférence, consacrée aux sources d'inspiration de l'écrivain, Julian n'exposa ni plus ni moins que les intuitions que Larrieu croyait être le seul à avoir eues jusque-là, sur l'arrière-plan d'images, de visages et de paysages, qui devenait, d'un coup, l'objet absolument nécessaire du livre – en même temps que sa matière, au sens le plus précis du mot : matière organique, chair, composition chimique.

– Ce sont alors des visages de femmes que vous avez pu aimer ; un album de photographies ou, je ne sais pas ?, le village même où vous vivez et dont vous placez côte à côte, dans votre imaginaire, les photographies d'hier tel qu'il a été (ou tel qu'il aurait pu être) et les instantanés que vous en avez chaque jour, au présent.

Ainsi, expliquait encore Julian, ses livres étaient-ils nourris, tissés, fabriqués à partir d'une sève, qui était un pays – ce pays : la Nouvelle-Angleterre –, ses habitants en même temps que le royaume perdu (l'enfance, la jeunesse, la famille) de celui qui le disait.

On l'écoutait en silence. À peine quelques étudiants prenaient-ils des notes. Seul Flaxman, comme Nancy Barnsley, écrivait éperdument. Quant à Étienne, pour la première fois, il avait la certitude que le grand écrivain s'était, jusque-là, moqué de lui.

Les applaudissements fournis et prolongés qui accueillirent la fin de l'exposé le tirèrent d'une somnolence maussade. Ils le surprirent aussi. Le silence de l'assistance pendant la conférence lui avait paru passif et retenu mais, après les applaudissements et les questions, Étienne devina qu'on commentait, qu'on approuvait encore. Il n'y avait plus aucun doute : Julian avait joué le jeu du grand écrivain français dans toute sa splendeur, et il avait fort bien tenu son rôle. Il avait gagné la partie, son public était aux anges. Les questions fusèrent.

Une jeune fille se leva la première ; elle était très en colère et son intervention fut la seule à critiquer l'écrivain. Elle reprochait à Julian son attitude condescendante envers les femmes. Une phrase, surtout, lui avait déplu : celle où il mêlait « femmes, visages, paysages, villages d'hier et d'aujourd'hui ». Cette énumération était déjà intolérable, naturellement sexiste : elle avait, de plus, l'outrecuidance d'offrir des femmes une vision réductrice qui les ramenait à une simple source de

matériaux littéraires. En conclusion, la demoiselle traita son adversaire de Don Juan étranger égaré dans l'Amérique d'aujourd'hui.

On l'applaudit fort peu : moins que d'autres territoires universitaires américains, Walden était peu touché par ces maladies-là. La réponse de Julian n'en fut pas moins brillante. Il se lança dans une talentueuse explication du personnage du Don Juan moderne. Celui-ci n'avait de justification, expliqua-t-il, que parce qu'il bravait les tabous et autres interdits que la société dite permissive des années soixante et soixante-dix avait liquidés un à un. Il avait fallu l'arrivée, massive et sans pitié, des tenants d'un nouvel ordre moral à prétention politique pour redonner au personnage de Don Juan, usé pourtant jusqu'à la corde, une nouvelle raison d'être et de se battre, contre les nouveaux tabous, intellectuels ou sexuels, qu'on avait érigés en dogmes.

– C'est grâce à des jeunes personnes comme vous, mademoiselle, que nous retrouvons un peu de notre énergie : je vous en remercie ! conclut-il.

Et la salle éclata de rire. La démonstration, qui fut en fait plus longue, plus habile et infiniment plus malicieuse, était brillante, en effet. Au beau milieu de l'ordre imposé qui régnait sur les campus, Julian jetait joyeusement un pavé dans la mare. À Walden, l'on se surprit donc à oser rire et la jeune contestataire se leva avec éclat. Elle était jolie, franchement belle même. Étienne pensa qu'elle n'aurait peut-être pas aimé qu'il appréciât en public cette qualité-là, mais il n'en fut pas moins attristé pour elle. Elle était rouge de confusion en quittant la salle. Ironique et ravi, Julian souriait : Étienne l'en détesta.

Les interventions qui suivirent furent plus modérées, dénotant toutes une connaissance parfaite de l'œuvre de Julian. La dernière question fut, elle aussi, d'une autre nature. Celui qui la posa était un professeur entre deux âges, l'un de ceux à qui les déferlantes de 1968, toutes guerres du Viêt-nam et des campus confondues, avaient apporté leur lot de creuses espérances puis de résignation amère. Ce Brecht – il s'appelait vraiment ainsi, William Brecht, pour être tout à fait exact – parla de la guerre : la vraie. Celle de 39-45. Il connaissait la biographie d'Henry Julian, celle de ses frères aussi, Raymond et René. Alors, il s'étonnait :

– Ce que je voulais savoir, monsieur, c'est la chose suivante : tandis que vos deux frères, comme des milliers de Français et de la première heure, avaient choisi la voie de la résistance authentique, celle de l'Angleterre, de Gaulle, les missions sur la France, je voudrais savoir, monsieur : comment avez-vous pu, vous, rester en Nouvelle-Angleterre à écrire des livres ?

Géant débonnaire, Julian affectait jusque-là de garder vis-à-vis de lui-même assez d'ironie pour que ses détracteurs les plus farouches

reconnaissent que, discourût-il le plus sérieusement sur lui et sur son œuvre, le grand écrivain qu'il était savait malgré tout railler les menues impuissances qui transparaissaient en lui sous l'assurance du créateur : cette fois, il devint grave.

– Monsieur, reconnut-il avec une componction qu'on aurait dit attendrie : monsieur, votre question est très importante.

Puis il parla de résistance morale ; de la présence nécessaire, en ces années de guerre, de Français, sur tous les fronts, jusque sur celui d'une Amérique amie, qui avait besoin de savoir ce qui se passait ailleurs. Il évoqua, dès lors, ceux qui avaient délibérément choisi l'exil pour le porter, ce témoignage, allant jusqu'à citer Jouvett et sa compagnie, son théâtre, ses amis, qui, au milieu de l'horreur, avaient su porter haut le fanion de la création française.

– Il fallait que l'on sût, que vous sachiez que, selon le mot du Général – il ne disait même pas « de Gaulle » mais affectait cette intimité d'entre les fidèles qui fait que les vrais initiés parlent seulement du « Général » –, la France avait perdu une bataille mais n'avait pas perdu la guerre.

Son ton était subitement si véhément, ampoulé surtout, qu'Étienne dut mettre un moment à se convaincre – et les applaudissements qui suivirent le firent mieux encore – que c'était là un autre aspect du rôle de l'écrivain français en exil : la noble indignation devant qui pouvait douter de son patriotisme.

Julian tenait son public, il évoquait Jean Renoir faisant à Hollywood des films de propagande – « Rappelez-vous Charles Laughton dans le rôle d'un instituteur français qui meurt en chantant *La Marseillaise*... » –, il revenait à Julien Green, à Maurois, puis à ceux de Londres, Kessel ou le jeune Druon, pour parler enfin de lui-même et de certains textes qu'il avait, par décence ou simple pudeur, refusé jusque-là de publier mais dont il préparait une sélection.

– Un poème, tenez, qui commence par le mot France, et qui dit la douleur capitale de liberté...

C'en était trop. Pour un peu, Éluard ou Vercors seraient d'eux-mêmes venus à la rescousse de la résistance passive et américaine de Julian. Assise à côté d'Étienne, Nancy ne pouvait pas ne pas deviner sa colère : il en frémissait, s'agitait sur son siège, et les applaudissements qui crépitèrent ensuite, les mots de remerciement de Flaxman, l'éloge de la France, patrie des Droits de l'homme et de la Révolution par le Dean Choukhroun n'apaisèrent pas sa fureur.

Cette colère changea de nature pendant le cocktail qu'on donna ensuite. Elle devint une étrange rage, insensée, bêtement masculine : la jalousie du mâle solitaire devant un autre, plus chanceux que lui. Buvant force whiskies entrecoupés de fines à l'eau, Julian était littéralement entouré d'étudiantes qui le harcelaient de questions et

semblaient, toutes, décidées à lui en offrir chacune un peu plus que l'autre. À l'écart, à peine ironique, vaguement complice parmi les autres, les vieux, les professeurs, Nancy observait aussi, indifférente pourtant, un Julian qui, béat, multipliait les réponses amusées, sinon les autographes : dix, vingt jeunes personnes à la fraîcheur de vingt ans faisaient au grand écrivain une cour empressée tandis que Larrieu, que nul ne semblait remarquer, se sentait désespérément seul.

– Il a un sacré succès, notre Henry ! finit par remarquer Nancy qui s'était approchée, en compagnie de l'épouse du doyen.

Même celle-ci n'eut pas un regard pour Étienne.

Le dîner qui suivit ne fit qu'envenimer les choses. Le temps, d'abord : jusque-là incertain, il était devenu franchement mauvais. Pour passer dans la salle où avait lieu le dîner, on dut traverser une sorte de cour intérieure : à l'abri, dans le bocal de verre et de bois aux rideaux tirés de la salle de conférences, nul ne s'était rendu compte de rien, mais une vraie tempête s'était levée, et la première neige de cette fin d'automne avait commencé à tomber en blizzard. De gros flocons tournoyaient dans l'espace et s'engouffraient dans la cour, faisant déjà sur le sol un tapis gris.

– Vous n'avez pas peur..., s'inquiéta subitement Larrieu.

Il pensait au retour. Mais Henry Julian ne l'écoutait pas. L'épouse du Dean Choukhroun avait mis le grappin sur lui. C'était une grande femme maigre, aux épaules et à la mâchoire chevalines, dont on savait qu'elle était l'héritière d'une fortune considérable amassée par un père, électronicien avant que l'électronique devînt l'un des piliers de notre civilisation. Ce James G. Faber était l'un de ceux qui avaient fait de la Route 128, à l'ouest de Boston, l'un des hauts lieux de la technologie moderne.

– Et si, lança la rousse et déchaînée Medea Choukhroun, née Faber, au moment de s'asseoir à table, et si je vous disais que le professeur Flaxman a suggéré au Dean Choukhroun (c'est ainsi qu'elle-même parlait de son mari) une idée qui me paraît tout à fait intéressante, vous me promettez d'en garder le secret ?

Elle parlait d'une étonnante voix de contralto. Julian promit tout ce qu'on voulait. La dame baissa quelque peu la voix pour révéler le projet de Flaxman, qui était en train de devenir celui de l'université tout entière : il s'agissait, ni plus ni moins, de créer à Walden une fondation consacrée à l'étude et à la recherche de tout ce qui pouvait concerner la vie et l'œuvre d'Henry Julian.

– La « Faber Foundation of Julian Studies » : qu'en pensez-vous ?

L'écrivain devait avoir été au courant ; il prit, néanmoins, la mine émue qui s'imposait et les mimiques afférentes normalement à la situation. Nancy elle-même exultait. Flaxman, le Dean Choukhroun, le

néo-soixante-huitard inquiet de la guerre de Julian mais rallié à sa personne : tout le monde, autour de l'écrivain, rayonnait. Au clin d'œil franchement complice que lui adressa Julian, Larrieu ne put répondre que par un sourire crispé.

Puis la conversation roula sur la France, l'Amérique, les écrivains et les habitudes des deux pays : cette fois, la démagogie d'Henry Julian ne connut plus de bornes. D'une voix de stentor et avec juste ce qu'il fallait d'accent français pour rappeler à ses interlocuteurs qu'il était quand même le petit cousin de Charles Boyer et d'Yves Montand, le grand homme lança sur la France les vérités premières qu'il avait déjà énoncées devant Étienne, raillant tout à la fois la civilisation du camembert et du livarot, celle des écrivains tabous et des journalistes à la bonne conscience, les forfanteries solitaires d'un de Gaulle, les incertitudes ou la vanité de ses successeurs. Proférant sur son propre pays des affirmations dont il savait qu'elles étaient de nature à satisfaire ceux de ses interlocuteurs qui dénoncent une certaine arrogance française, Julian caressait ses hôtes dans le sens du poil : même s'il n'était pas loin de partager au moins quelques-unes des opinions du grand écrivain, Étienne se sentait de plus en plus écoeuré par ce qu'il considérait maintenant comme une pure et simple flagornerie au service de l'évidente ambition de voir aboutir le projet de la chevaline Mrs. Choukhroun. Tout le dîner fut de la même eau, arrosé en outre d'un cabernet de Californie particulièrement insignifiant : du coup, Larrieu se recroquevilla dans sa coquille, laissant l'illustre littérateur continuer à pérorer, sous les regards extasiés de ses admirateurs.

C'était pourtant à Walden qu'Étienne avait été heureux... Dehors, la neige tombait toujours : il se rendit compte qu'il ne reconnaissait plus rien. Il n'était jusqu'à la jolie bibliothèque, de proportions modestes, construite par un architecte alors en renom, qui n'avait été supplantée par une cage aux livres en verre. Des rafales frappaient les vitres épaisses de la salle à manger, l'épouse de Christopher Flaxman était une très belle Argentine au regard triste, toute l'attention d'Étienne Larrieu se concentra sur elle. Elle aussi s'ennuyait, elle lui sourit à travers la table. Henry Julian, lui, semblait apprécier le cabernet local.

Le retour fut pire. La neige n'avait cessé de tomber et une véritable tempête soufflait en grosses bourrasques qui balayaient le campus par à-coups. On s'était bien avisé de proposer à Julian de passer la nuit à Walden, pour ne rentrer aux Grandes Tempêtes qu'au matin, de jour et par un temps qu'on espérait plus clément, mais l'écrivain avait refusé avec énergie, sous prétexte qu'il ne pouvait dormir ailleurs que dans son lit. Cabotin jusqu'au bout, il affirma tout

de go que c'était le seul moyen d'être certain de trouver son inspiration près de lui à son réveil.

– Je tenterais de la faire dormir ailleurs, qu'elle risquerait de découcher, la putain !

Il était ivre, on lui pardonna la formule. Sitôt dans la voiture, il remarqua que, pour rien au monde, il n'aurait passé une minute de plus avec ces bouseux. Larrieu savait qu'il ne lui pardonnerait, pour sa part, ni sa fatuité ni sa complaisance ni, bientôt, son ivresse.

Car, ivre et sur une route déjà fortement enneigée, Julian conduisait comme il avait discoursu : avec véhémence et dans le désordre.

Pendant les premiers kilomètres, les choses ne se passèrent pas trop mal. Julian se taisait et semblait se concentrer sur sa conduite. Mais, passé la petite ville de Walden et une fois engagé dans les sous-bois qui bordaient l'étroite route de campagne déjà prise à l'aller, l'écrivain retrouva toute sa confiance en lui et se mit dès lors à conduire dans la neige fraîche en faisant alterner coups de volant et coups de gueule.

Le premier incident se produisit à un carrefour en patte-d'oie : comme s'il avait été incapable de choisir entre l'embranchement de droite et celui de gauche, l'écrivain vint encastrer sa voiture au milieu, dans un talus neigeux où elle s'immobilisa. Ayant essayé, sans résultat, de faire marche arrière, il sauta à terre : d'un coup, la neige entra en tourbillonnant dans la voiture par la portière ouverte.

Arc-boutés à l'avant du véhicule et aidés par Nancy dont l'énergie valait d'ailleurs bien la leur, les deux hommes parvinrent néanmoins à extirper la vieille Dodge du bloc de terre fraîche et de neige déjà épaisse où elle avait piqué du nez. C'est alors que, pour se donner du cœur au ventre, dit-il, Julian sortit une flasque de bourbon de la boîte à gants et en but une rasade. Puis il se remit au volant, mais avec rage, cette fois. Invectivant tout à la fois les chers professeurs de Walden, le temps qu'il faisait et ses deux compagnons auxquels il reprochait leur silence gêné, Julian pilotait d'une main, buvait et braillait si bien que, traversant un village endormi où brillaient au loin les lumières d'une auberge de bord de route, Étienne finit par suggérer de s'arrêter là jusqu'au matin.

– Vous voulez me faire passer la nuit dans cette gargote ?

Julian était goguenard. Mais lorsque Larrieu ajouta que, si l'écrivain ne l'entendait pas ainsi, il descendrait seul avec la jeune fille, Nancy protesta pour la forme et Julian, lui, accéléra. Ce fut donc à fond de train qu'ils traversèrent la Main Street déserte de Richmond et passèrent devant son auberge du « Yellow Bird » dont les lumières disparurent bientôt dans la tourmente. La nuit, la forêt et la tempête

se refermèrent sur la voiture qui tanguait, cahotait, dérapait. L'une des vitres fermait mal, le chauffage s'arrêta, on gela à l'intérieur. Pour se réchauffer, Julian voulut reprendre sa flasque, Étienne eut un geste pour l'en empêcher, la bouteille ouverte tomba à terre. D'une bourrade furieuse, Julian complètement ivre bouscula Larrieu contre la portière droite qui s'ouvrit : ce fut l'écrivain qui l'empêcha de tomber, en le retenant d'une poigne énergique. On referma tant bien que mal la portière et le reste du voyage ne fut plus qu'une série d'embardees ponctuées des mugissements d'un Julian tantôt furibond, tantôt ironique devant « la trouille » de son compagnon.

– Laissez-moi au moins conduire !

Cette fois, Larrieu avait poussé un cri de rage. Mais l'autre lui répondit seulement d'un éclat de rire méprisant. Avant de commenter :

– Si tu crois qu'on peut conduire dans cette merde blanche sans en avoir l'habitude, tu te fous le doigt dans l'œil, mon petit !

Le rire devint ricanement, comme si l'écrivain était ravi du bon tour qu'il était en train de jouer à ses compagnons. Enfoncée dans un coin de la banquette arrière, recroquevillée, gelée, Nancy se taisait. Il y eut finalement un nouvel arrêt brutal, contre une haie, cette fois, et la jeune fille, qui avait basculé contre la portière opposée, se fendit l'arcade sourcilière.

On sortit de voiture pour la seconde fois. La neige tombait plus que jamais, le sang inondait le visage tuméfié de Nancy. Hébété, dégrisé, Julian la regardait. Ce fut Étienne qui sortit un mouchoir de sa poche, épongea un peu de sang pour vérifier à la lueur d'une lampe-torche que la blessure était superficielle. Julian s'était assis dans la neige. Avec une énergie dont il ne se serait pas cru capable, Étienne le força à se relever et à s'installer à l'arrière. Il boucla ensuite lui-même la ceinture de sécurité de la jeune fille et prit enfin le volant, s'arrêtant ensuite à chaque carrefour pour vérifier la route sur la carte. Ils atteignirent les Grandes Tempêtes sur le coup de trois heures du matin.

La comédie n'était pourtant pas finie. Arrivé chez lui, Julian voulut encore boire. Tout mouillé de neige, il tituba à travers le hall d'entrée et les escaliers pour gagner le bureau. Dans le tiroir d'un meuble, à côté de la grande table de travail, il conservait un infâme alcool de maïs distillé par un paysan voisin qu'il gardait, disait-il, pour les mauvais jours. Il sortit la bouteille et se mit à boire, debout. Sans prendre le temps de respirer, d'une seule goulée qui parut durer une éternité, l'écrivain vida littéralement la bouteille. Puis il s'abattit d'un coup au travers de la table, écrasant sous sa corpulence papiers, livres, encrier. Le cadre avec la photographie de Millie Turner, fracassé, était tombé à terre.

– Ne vous inquiétez pas : ça lui arrive parfois. Ça se termine alors comme ça.

Nancy s'était approchée de Julian. Étienne contourna le bureau pour ramasser la photo qu'il retira de son cadre brisé ; des éclats de verre l'avaient en partie déchirée.

– Je vais réveiller William, poursuivit la jeune fille : il nous aidera à le coucher.

Étienne ne disait rien. Il attendit l'arrivée de l'Indien, puis gagna sa chambre. C'est ce soir-là qu'il emporta avec lui la photo de Millie Turner. Sur le moment, il n'avait guère attaché d'importance à son geste.

Le lendemain, Julian s'excusa en deux mots de ce qui s'était passé puis, considérant probablement qu'il avait déjà beaucoup fait, poursuivit comme si de rien n'était ses commentaires sur la soirée de la veille.

– Il faudra tout de même que j'aille présenter mes devoirs à la bonne Mrs. Choukhroun, née Faber, remarqua-t-il : cette dame est bourrée de bonnes idées.

Un pansement au-dessus de l'œil gauche, le visage tuméfié, Nancy se taisait. La colère d'Étienne n'était pas retombée. Il se jurait bien de faire payer à Julian sa formidable indifférence.

11.

Premier duel

LES hostilités commencèrent dès la première séance de travail. L'automne semblait redevenu un automne de saison. La neige de la nuit avait fondu : à peine un peu de boue sur les dernières feuilles mortes. Le vent était d'ouest, sec. Larrieu attaqua bille en tête.

– Je voudrais justement que nous en parlions des années de guerre... Vous n'avez vraiment jamais eu envie de partir, vous ?

L'éclat de rire de Julian.

– Et comment vouliez-vous que je parte ? J'étais déjà parti !

C'est de Londres qu'il s'agit : de Raymond et de René, les frères de Julian, qui s'étaient embarqués à La Hague pour l'Angleterre dans un rafiot que les Allemands avaient réussi à torpiller en route. À la nage, accrochés à un morceau d'épave, les deux frères avaient tenu dix heures avant d'être ramassés par un thonier normand qui ralliait lui aussi les côtes anglaises.

– Vous auriez voulu que je rentre en France pour le seul plaisir de m'offrir ensuite un voyage en Angleterre ?

Chaque matin, Julian fait près d'une dizaine de kilomètres à pied. Dans la salle de gymnastique, en contrebass du salon, il y a des agrès, des haltères, un punching-ball contre lequel, avec une excitation joyeuse, l'écrivain entretient ses muscles, joue de sa force et se bat. Il a fait des courses automobiles, de la montagne et descend encore des rivières en kayak.

– Vous croyez que j'ai eu peur ?

Un ami de Larrieu le lui avait dit un jour : on n'est pas un lâche si on a, une fois, manqué de courage ; on n'a plus d'honneur si on a, une fois, manqué à l'honneur. Mais l'écrivain hausse les épaules.

– Ne me dites pas que vous y croyez, vous, à ces formules toutes faites : je hais les aphorismes et, plus encore, ceux qui les répètent.

Le courage distant, non pas aveugle mais lucide, à la fois froid et passionné, d'une Millie Turner face au mal qui va l'emporter. Alors même qu'Étienne Larrieu se prépare à attaquer celui qu'il considère à présent comme un véritable adversaire, des images de Millie Turner continuent à balayer sa mémoire : Millie est morte deux mois avant le

début de la guerre. Lorsqu'elle parlait de ce qui se passait en Europe, son visage s'enflammait.

À Cambridge, où la guerre l'avait surpris, Henry Julian s'était déjà fait un nom parmi les étudiants étrangers. Copain comme cochon avec un petit-fils Krupp ou Thyssen, auquel sa santé interdisait comme à lui ces jeux moins nobles mais plus dangereux qui se pratiquent sous l'uniforme, ils avaient décidé de la faire une fois pour toutes, leur guerre à eux, au sabre, comme à Heidelberg. Bon bougre, le petit-fils Thyssen ou Krupp qui, pour avoir fait ses études à Berlin, n'avait jamais manié d'autres armes que la plume – il se disait poète et, toujours en terre américaine, se suicidera trois ans plus tard pour un jeune Bostonien qui ne mangeait pas, lui, de ce pain-là... – avait quand même laissé à Henry le temps de prendre quelques leçons auprès d'un maître d'armes de Harvard.

Puis le combat avait eu lieu, le 17 juin 1940, sur les bords de la Charles River. Toute la nuit, les deux jeunes gens avaient bu, parce qu'il fallait fêter cela. À six heures du matin, parfaitement saouls, ils s'étaient retrouvés sur le terrain convenu en présence de deux douzaines de témoins, presque autant de filles que de garçons : les témoins comme les adversaires avaient passé leur nuit à danser et à boire, et les filles plus encore que les garçons. Margaretta, une grande bringue rousse, en pissait dans ses bas.

Entre Henry Julian, Français de Harvard, et Karl Krupp ou von Thyssen, la Deuxième Guerre mondiale avait éclaté sur le coup de six heures et demie : le temps de passer en titubant costume et masque d'escrime. Pris au jeu, les deux garçons s'étaient mis à fendre l'air à grands coups de lame nue, mais l'un et l'autre s'étaient rendu compte que le jeu pouvait devenir dangereux. Ils avaient alors fait preuve de la plus extrême prudence et on avait arrêté les frais au premier sang, c'est-à-dire lorsque la lame de Henry avait entaillé tout de même assez profondément le bras de son adversaire et ami. Ainsi, en ce 17 juin 1940, à six heures et trente-six minutes, la guerre entre l'Allemagne et la France avait-elle pris fin sur les bords de la Charles River. Contre toute attente, c'était la France qui avait gagné : l'anecdote avait été connue, Henry Julian n'avait jamais rien démenti.

La question, alors, d'Étienne :

– Et franchement, vous vous êtes senti très fier, après cela ?

Le grand écrivain écarquille les yeux :

– J'avais gagné, non ?

Images, brutales ou douces, de Millie Turner : à la manière des très jeunes filles ou des grandes hôtes du siècle précédent, Millie avait un album sur lequel ses amis, les visiteurs de son père, les amis

de sa mère inscrivait quelques mots, deux vers, un dessin. C'était un album oblong, à l'italienne, recouvert d'une reliure romantique aux fers anciens.

Lors de sa première visite chez elle, Henry avait écrit en français : « J'écris trop : écrivez-moi un peu. » Dès le lendemain, il avait reçu une lettre de la jeune fille ; et un poème. La lettre était jolie, émouvante ; le poème, un poème de jeune fille, rose et plat.

« Pourquoi n'est-ce pas à moi que Millie Turner écrivait, à présent ? » se demande soudain Étienne. Follement.

Mais le combat ne fait que commencer.

– Eh oui, constate l'écrivain : René est mort en héros, Raymond n'a pas eu cette chance, il est devenu un salaud. Mais le contraire était parfaitement possible : tout s'est joué une nuit de 1943, sur un terrain d'aviation du Sussex.

C'est avec une mine gourmande qu'Henry Julian enjolie son récit : les deux frères étendus sur les lits de bois des baraquements d'un terrain militaire au sud de l'Angleterre et la mission, décidée par un général aux ordres des services du renseignement britanniques, les trois appareils qu'on va envoyer à la mort.

– Un tordu a dû leur suggérer : « Et si vous envoyiez un de ces petits Français, qui lèvent un peu trop le nez ? » Un autre, qui ne savait pas, lui, que les trois appareils ne devaient pas revenir, avait dû avancer le nom de Julian, sans préciser le prénom, le hasard avait fait le reste.

René Julian, abattu au-dessus de Canterbury, par une escadrille ennemie dont il fallait à tout prix que les Allemands ne sachent jamais que, comme la précédente et comme celles qui suivraient, c'était un espion polonais, spécialiste des codes nazis qui, de Berlin, avait prévenu de son arrivée. Alors, froidement et pour faire croire que seul un banal vol de reconnaissance avait repéré l'ennemi, les services britanniques envoyaient ainsi, régulièrement, deux ou trois des leurs au casse-pipe. René Julian (comme, dit-on, l'acteur Leslie Howard) avait ainsi été victime de cette raison d'État-là. Et Raymond était resté pour devenir un résistant illustre, compagnon de la Libération, ministre sous deux républiques et demie – et ce que Henry Julian appelait un salaud.

Revenir à l'essentiel, se dit pourtant Étienne qui rêvait à nouveau à Millie Turner.

– Oui, remarque Julian : c'était à elle.

Il a, cette fois, tiré à lui un petit carnet recouvert de soie vieux-rose. Oblong lui aussi, huit centimètres sur cinq, ce sont des feuilles de vélin reliées à l'italienne qui portent des noms écrits au crayon •

Marest, De Veere, Pucci, Travellese, Johnson...

– Je l'ai reçu, sous enveloppe, quelques jours après un bal où je l'avais regardée danser. L'adresse écrite était de sa main.

Étienne feuilletait le carnet de bal : Lowell, Martinet, Guicciardini : presque tous les noms étaient étrangers.

– Oui, remarque encore Julian : elle affirmait que les Américains ne savaient pas danser !

Il y avait toujours une poignée d'Européens aux bals que donnaient ces dames des belles maisons roses de Beacon Hill. On y dansait le fox-trot, le boston et puis la valse. Alors, en robe blanche, une ceinture de fleurs en été, des feuilles d'or lorsque venait l'automne, Millie Turner valsait éperdument avec les Martinez et les Martinet ou tel ou tel des membres de cette colonie florentine qui avait débarqué une saison à Harvard pour en revenir avec un léger diplôme assorti d'une épouse qui pesait beaucoup plus lourd, héritière de New York ou de Philadelphie précisément rencontrée dans les bals de fin d'année.

– Non, a ajouté Julian, je n'ai jamais dansé avec Millie à l'un de ces bals-là.

Étienne avait cherché en vain le nom de l'écrivain dans le carnet vieux-rose.

– Je préférerais regarder, de loin...

Millie qui tournait en robe blanche serrée contre l'un des fils Pucci ou un Julio Hernandez, tandis que Anthony De Gray, leur ami à tous deux, dansait avec une Américano-Mexicaine aux cheveux de jais qui s'appelait Gloria.

– C'est absurde à dire mais, à cette époque, la danse me fatiguait un peu.

Lors de la visite que lui avait rendue Larrieu, Raymond Julian avait aussi parlé d'un accident que son frère avait eu, dans son adolescence. C'était confus, imprécis : une blessure ? Une mauvaise chute ? Sur le moment, Étienne n'y avait guère prêté attention. Tout au plus avait-il trouvé étrange qu'un homme pût avoir ainsi oublié les circonstances d'un accident survenu à un frère, fût-ce longtemps auparavant. Mais le président Julian avait haussé les épaules : « Tous les gosses ont eu, dans leur enfance, un petit bobo ! Mon pauvre frère, lui, en avait fait tout un plat ! » Et Larrieu, à son tour, avait oublié l'incident.

Mais, évoquant ce bal où Millie dansait avec d'autres, Henry Julian a répété :

– Oui : je préférerais regarder de loin.

Et, subitement, Étienne s'interroge...

Ou alors, se souvenir, dans la grande salle de l'Orchestre symphonique, à Boston, de ces deux femmes qui jouaient, là-bas, sur la scène à peine éclairée d'un halo de lumière, la sonate de Franck.

Ils étaient venus à quatre pour écouter un concert de musique française : Franck, Fauré, d'Indy. C'était un programme qui n'attirait pas le grand public, la salle n'était pleine qu'aux deux tiers, si bien que les deux jeunes femmes qui, sur la scène, attaquaient le premier mouvement de la *Sonate pour violon et piano* de César Franck, en paraissaient plus loin encore d'Henry Julian et de Millie Turner, de De Gray et de son amie Gloria.

– Et puis, pour la première fois, Millie a pris ma main...

C'était à ce moment précis où le premier mouvement de la sonate s'élève, limpide, lumineux, pour devenir, peut-être, la petite phrase de la sonate de Vinteuil.

– J'ai deviné – à proprement dire deviné –, poursuit Henry, le cœur de Millie qui battait plus vite.

Il y avait eu aussi un bref échange de regards entre la jeune fille et Gloria, l'amie américano-mexicaine de De Gray qui, enfoncé dans son fauteuil, somnolait.

– À l'entracte, j'ai vu que les ongles de Millie avaient laissé des marques sur la paume de ma main, tant elle m'avait serré fort...

Laïrieu l'écoute sans desserrer les dents : sans indulgence. « Tous les enfants ont eu, un jour ou l'autre, un petit bobo », avait remarqué Raymond Julian en haussant les épaules.

À New York où il descendait « en touriste », tous les deux ou trois mois et pour quelques jours, Henry Julian l'avait peut-être avoué, un soir de belle cuite. Il était attablé au Stork Club, devant un dom-pérignon que tel écrivain américain fameux en Europe s'était cru obligé de commander pour son ami français et qu'un serveur attentif avait déjà renouvelé deux fois. Il était autour de minuit, la sortie des théâtres, l'animation, le courriériste Walter Winchell et sa cour qui trônaient à une table voisine et deux petites Françaises en perdition dans un théâtre de Broadway qui avaient débarqué à l'improviste : l'écrivain américain, barbu comme il se doit, les avait hélées, en avait installé une près de lui, offrant l'autre à Julian.

– Sa mère était pute pendant la guerre à Brest. On l'a tondue à la Libération, ce qui n'a pas empêché un GI nègre de la ramener à Harlem avec sa fille ; la maman est morte d'une indécrottable syphilis mais nous a laissé une petite danseuse qui lève aussi bien la jambe que Madame mère écartait les cuisses !

La fille, presque américaine déjà et qui s'appelait Betty, avait souri.

– Maman était pute pendant la guerre, et toi ?

Henry Julian s'était peut-être souvenu de ses deux frères sur le terrain militaire de Canterbury. Il avait haussé les épaules.

– Votre mère était pute pendant la guerre ? Moi aussi.

Le voussoiement appuyé... Puis, brusquement dégrisé, Julian s'était levé de table. Ce qui lui avait valu le lendemain une belle lettre de son ami le remerciant de son geste : « Au plumard au moins, deux poules françaises valent mieux qu'une ! » Mais cette Betty, qui avait fait ensuite une petite carrière de music-hall, n'avait pas oublié la réflexion de l'écrivain et, invitée un soir par le consul de France à New York, elle avait déclaré tout de go fort bien connaître Henry Julian : « Pendant la guerre, ma mère et lui faisaient le même métier, elle avec les Boches, lui avec des messieurs-dames de Harvard. » Nul ne s'était souvenu de sa remarque sur Henry Julian, sauf un obscur attaché culturel qui l'avait peut-être répétée.

Mais dans l'un des carnets d'écolier sur lesquels Henry Julian notait les idées qui lui serviraient un jour dans ses livres, l'écrivain avait tout de même calligraphié, en haut d'une page et sous son nom, les trois mots : « Pute de guerre. »

Il importe donc de se battre : cette fois, Étienne pose la question :

– Vous haïssez vos frères, n'est-ce pas ?

Le regard bleu d'Henry Julian :

– Moi ? De la haine ? Et pourquoi donc, grands dieux ?

La délectation qu'éprouve Larrieu à lui répondre :

– Mais ils ont combattu pendant la guerre, eux. René est mort en héros et Raymond a tout de même payé de sa personne, non ? Alors que vous...

Raymond Julian avait écrit à son frère pour lui demander de le rejoindre. Quitte à partir pour l'Amérique, il aurait pu rallier le petit groupe de ceux qui, à New York ou à Washington, se battaient quand même pour la France. Mais, sollicité de toutes parts, le jeune homme n'avait jamais répondu que par une fin de non-recevoir. « Je ne suis pas un soudard », aurait-il répondu à un consul en disponibilité trop insistant. Lors de son prix Goncourt, *L'Humanité-Dimanche* n'avait pas mâché ses mots et avait traité Henry Julian de planqué. L'histoire du duel avec le jeune Allemand avait été ressortie. Aussi l'illustre écrivain reprend-il les derniers mots de son interlocuteur.

– Alors que moi ?

Le regard bleu, mais fixe, d'Henry Julian.

– Eh bien, on a pu dire que vous étiez un planqué.

Le regard toujours bleu, toujours fixe de l'écrivain : son visage immobile, puis qui se détend d'un coup, et le rire, cette fois trop fort.

– Et alors ? J'ai écrit deux sacrés bons livres dans ma planque : ceci vaut bien cela, non ?

Peut-être est-ce simplement parce que, toute la nuit, la photographie au cadre brisé a veillé sur son sommeil que, jusque dans cette joute verbale qui l'oppose pied à pied à un adversaire encore trop débonnaire, Larrieu retrouve d'autres photos, d'autres images.

Ainsi, dans l'album qu'il a feuilleté, un autre cliché montre Millie Turner à quatorze ans, en maillot de bain de petite fille. Elle est rondelette et elle sourit, hilare, à l'objectif.

– Elle m'avait raconté, expliquera Henry, que c'était un clergyman anglais qui avait pris la photo quelque part du côté de Nantucket ou au Cape Cod, où ses parents avaient une maison.

Étienne imagine, à travers l'objectif du Kodak, le regard de l'homme d'Église déguisé en pingouin, redingote et col dur.

À quatorze ans, Millie avait de bonnes grosses joues, des épaules solides, des cuisses longues, comme déchirées par le maillot rouge. C'est une autre petite fille qu'Étienne ne parvient pas à reconnaître et dont le sourire épanoui le met un peu mal à l'aise.

Le besoin qu'il éprouve, à présent, de blesser : de tenter de blesser. Aussi a-t-il reposé près de lui le paquet de fiches qu'il tenait à la main. Puis il a esquissé un demi-sourire.

– Vous nous avez donné deux livres pendant que votre frère, lui, nous donnait sa vie.

Les mots semblent glisser sur l'écrivain.

– C'est peut-être, en effet, une manière comme une autre de raconter la guerre des frères Julian.

Alors Étienne attaque de front :

– Vous avez eu peur, n'est-ce pas ? Je vous le demande : est-ce que tous ces exercices physiques, que vous faites depuis toujours, ne sont pas seulement une manière comme une autre – comme vous dites – de vous prouver à vous-même que vous êtes un fort, un dur, un héros, en somme ?

Le regard de Nancy Barnsley est subitement devenu très dur. Mais Julian a écouté jusqu'au bout celui qu'il faut bien, en ce moment précis, appeler un rival. Et lorsque Étienne s'est tu, il s'est borné à secouer la tête.

– Peut-être avez-vous raison : peut-être que ceci explique cela...

Le calme même de Julian accroît l'espèce de rage qui secoue Larrieu tout entier.

Le même visage : Millie Turner à seize ans, à présent, sur une autre photo qui la montre en costume de tennis : la même santé, la même vigueur. D'où ce curieux aveu, comme fait au passage par Julian :

– Ce qui m'avait d'abord surpris, presque bouleversé, c'était de voir que cette jeune fille solide, sportive, capable de tout et dont, parfois, l'énergie me faisait presque peur, avait été si vite gagnée par la maladie. C'était comme si un cocon invisible enveloppait, engluait peu à peu son corps, ses membres, lui en interdisant chaque jour davantage l'usage. Elle ne jouait plus au tennis, non. Et le lendemain elle ne jouerait plus au badminton, elle renoncerait à une promenade en mer, puis à une promenade tout court. Tandis que moi, qui me croyais faible, moi qui étais toujours fatigué, si souvent malade, j'entreprenais avec une effarante facilité les mêmes promenades dans lesquelles, quelques semaines auparavant, je n'aurais jamais imaginé de seulement me lancer. À mesure que Millie maigrissait, moi je gagnais des forces.

C'est qu'Étienne est tombé sur une autre photo, mais de Julian, cette fois, qui le représente en maillot de bain, comme en portaient les messieurs, collant et la taille entourée d'une ceinture : les muscles, déjà, qui apparaissent aux épaules, aux bras.

– Vous voyez, dit l'écrivain, je commençais à me faire des muscles – tandis que Millie Turner, doucement, pâissait : je ne comprenais pas. C'était une sorte de phénomène physique, comme une tornade ou une éclipse dont il aurait fallu étudier la cause avec une science que je ne possédais pas : j'aurais voulu pouvoir faire quelque chose, et je ne pouvais rien.

– Coupables ? interroge ensuite Julian – coupables ? Vous croyez, vous, qu'ils sont tous coupables, mes personnages ?

Le mot brûlait les lèvres d'Étienne, qui se retourne d'une pièce vers son interlocuteur pour affirmer :

– Coupables, oui : d'une manière ou d'une autre, tous les héros de vos livres sont coupables.

Dans ces films américains qui vous montrent un procès où avocat et procureur tentent, pendant quatre-vingt-dix minutes et devant un jury muet, de sauver ou de faire tomber la tête d'un homme, c'est le rôle du procureur – celui qu'on appelle le D.A., ou *district attorney* – de lancer : « Coupable ! Cet homme est coupable, et je vais vous le démontrer. » Ainsi, ce matin, Étienne serait le D.A. du procès qu'il a, en somme, commencé de faire à Julian.

– Coupables, cher ami, alors même qu'ils n'en savent rien : coupables quand vous-même, l'auteur, l'ignorez.

Et, dans ce qui ressemble à une belle envolée lyrique, Étienne Larrieu conclut :

– Coupables, oui : car ils assument les fautes que vous-même, en dépit de vos épaules d'athlète, n'avez pas la force de porter.

Mais Julian hausse les épaules et joue à celui qui ne veut pas

comprendre :

– Peut-être, oui, non... Je ne sais pas.

De Gray avait fini par faire un véritable coup de force. Il avait emmené en cachette Millie Turner à New York, consulter un médecin de ses amis. Celui-ci avait fait hospitaliser la jeune fille pendant deux jours dans une clinique privée du haut de la ville, sur les bords de l'Hudson.

– De Gray me l'a raconté : on lui a fait tous les examens du monde.

Les poumons, bien sûr, mais le sang aussi, les glandes, jusqu'au système nerveux.

Sa chambre donnait sur la rivière. On aurait cru une chambre d'hôtel de luxe, quelque part sur une côte à la fois sauvage et très policée. Les médecins, les infirmières, tout le monde était d'une gentillesse extrême.

– Et alors ? interrompt rudement Larrieu.

– Alors ?

Le regard de Julian vacille.

– Eh bien, Millie Turner n'avait rien : absolument rien. On avait pu craindre une leucémie, ce n'était pas le cas. Quant aux poumons, on y devinait à peine un léger voile.

Et pourtant, Millie Turner était bel et bien en train de mourir.

C'était Roger Diehl qui, le premier, avait sorti cette histoire d'accident. Déjà, la rumeur, le « bobo » d'adolescence évoqué par Raymond Julian. Puis l'un des amis anglais de l'écrivain avait affirmé à l'un de ses compagnons qu'à vingt ans, au cours de vacances dans le Maine, le jeune homme avait eu un accident, sans autre précision. Comme, plus tard, l'Anglais avait parlé de fusil de chasse, Diehl en avait tiré la conclusion que c'était d'un accident de chasse qu'il s'agissait.

Diehl avait donc posé la question à brûle-pourpoint à Julian :

– Il paraît que vous avez reçu, un jour, une décharge de chevrotines dans les jambes ?

Mais cette fois, Henry Julian n'avait pas ri.

– Le lendemain, il me foutait dehors ! avait conclu Diehl.

Quant à l'Anglais dont il avait cité le nom, c'était déjà un vieillard qui était mort peu après dans la maison de repos de Bath où il avait pris sa retraite.

Si bien que Larrieu pose à son tour la question :

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'accident ? Votre frère m'a parlé de chute, je ne sais plus. Et puis quelqu'un d'autre a parlé de décharge de chevrotines, de blessure peut-être pas tout à fait

accidentelle que vous vous seriez faite, quelques jours après l'entrée des armées allemandes à Paris ?

Mais Diehl, en somme, avait défriché le terrain et, cette fois, Julian n'est pas pris au dépourvu. Il se contente de se donner un grand coup du plat de la main sur la cuisse droite et d'interroger à son tour Larrieu :

– Vous m'avez vu courir dans la forêt : vous croyez que je dévalerais comme un vieux bouc les rochers au-dessus de l'étang si j'avais eu, fût-ce à vingt ans, une jambe en compote ?

Puis, plus gravement :

– Non, mon vieux. N'écoutez pas trop les bobards qui peuvent courir sur les gens que vous aimez bien, ça risque, parfois à tort, de vous amener à les aimer un peu moins. Vous ne croyez pas que ça serait dommage ? À supposer, naturellement, que vous m'aimiez un peu – ce dont je ne doute pas un instant.

– Peut-être que j'ai tenté, une fois au moins, de tout dire, remarquera pourtant Julian.

Il avait écrit une nouvelle – on disait une *short story* – qui avait paru dans la *Transatlantic Review*. La célèbre revue regroupait à l'époque une poignée d'écrivains et de journalistes pour qui l'océan n'était qu'une rivière qu'eux-mêmes, animaux parfaitement civilisés habitués aux migrations saisonnières, traversaient à intervalles réguliers pour venir se retremper aux sources d'une civilisation qui demeurerait la leur à tous, jusque dans les rumeurs tumultueuses d'un exotisme policé dont les marges s'étendaient de part et d'autre de la 42^e Rue.

L'air soudain agacé d'Étienne :

– Il y a longtemps que nous avons compris cela...

Il a dit « nous ». Mais Julian n'a pas voulu remarquer l'interruption.

– Je me souviens : c'était un numéro de fin d'année, quelques semaines avant la mort de Millie...

Intitulée *Le Succube*, la nouvelle racontait comment un fiancé observait les terribles progrès de la maladie sur une femme qu'il aimait et comment lui-même, de nature inquiète, ennuyeux pour ses amis, trouvait, pour décrire à ces derniers l'angoisse qui le rongait devant ce mal, des accents nouveaux, pathétiques, qui détournaient peu à peu sur le jeune homme l'attention que les autres auraient dû porter à sa fiancée.

– Le plus extraordinaire, fait alors remarquer Julian, c'est que quelqu'un avait apporté la revue à Millie. Elle s'était, bien sûr, reconnue et m'avait téléphoné : « J'ai lu, avait-elle dit d'une haleine : c'est tellement beau. »

La voix de Larrieu s'élève, presque rauque :

– Elle n'avait pas eu peur ?

Henry secoue la tête :

– Peur ? Pourquoi donc ?

– Et vous, vous n'aviez pas eu peur ?

Le même geste qu'a l'écrivain pour secouer à nouveau la tête, sourire :

– Moi ? Peur ? Pourquoi donc ?

Lorsque Millie Turner avait revu Henry Julian, après son coup de téléphone, elle était – selon les mots mêmes d'Henry – « rose de bonheur ».

– Grâce à vous, grâce à ça, je ne me sens pas si inutile qu'avant : ma maladie aura tout de même servi à quelque chose !

Millie Turner assise dans un de ces grands fauteuils qu'à Angoulême, où Henry est né, on appelait des fauteuils Voltaire, un plaid vert et bleu sur les genoux, les cheveux à nouveau si courts : Millie Turner qui parlait déjà d'elle au passé : « Ma maladie aura tout de même... »

– Heureusement, avait-elle quand même murmuré : heureusement que, dans ta nouvelle, tu ne m'as pas fait mourir...

Larrieu se retourne brusquement vers l'écrivain :

– Êtes-vous tellement sûr de ne pas l'avoir fait mourir ? Millie Turner qui meurt quelques semaines avant la déclaration de guerre ; votre frère qui meurt, lui, un peu après ; et vous, pendant ce temps, qui écrivez vos livres en Amérique !

Mais le grand écrivain lui répond d'un bâillement :

– Vous avez peut-être raison.

Puis il bourre consciencieusement sa pipe et Larrieu pense : « Il s'en fout ! Il s'en fout complètement ! »

Sa pipe allumée, Julian a encore poussé un soupir, un peu trop fort, peut-être – et Étienne ne jurerait pas que, se retournant à demi, il n'a pas adressé un clin d'œil à la jeune Américaine qui, à quelques mètres de lui, en retrait dans la grande pièce, n'a cessé de prendre ses notes. Larrieu, alors, a ramassé ses fiches éparées. Vaguement dépité.

Il a frappé, oui. Il a tenté de faire mal, mais Julian ne s'en redresse pas moins, avec un rire amusé.

– Vous savez de quoi j'ai envie, maintenant ? De vacances ! J'ai envie de me promener, de retrouver la forêt qui s'en va avec l'automne. Et vous, je crois que vous avez besoin d'un peu de repos. Peut-être que vous en avez trop fait : vous me semblez fatigué, non ? Nous reprendrons tout cela lundi prochain !

Henry Julian qui accorde, en somme, quelques jours de congé à son hôte. Un match s'est engagé : fin du premier round. La nuit suivante, c'est encore sous la photographie qu'il a dérobée de Millie

Turner qu'Étienne Larrieu va s'endormir.

12.

Un congé

LE lendemain, Étienne a pris la route au volant de la vieille Dodge déglinguée qui avait survécu à la nuit de tempête d'après la soirée à Walden : il lui fallait retrouver un paysage, des visages qui lui fassent, l'espace de deux jours, oublier Julian et les Grandes Tempêtes. Et, d'abord, il a tout reconnu.

C'était à Cambridge, dans la lumière de Harvard, qu'il avait autrefois habité, faisant chaque jour le trajet jusqu'à Walden en compagnie de Maude, l'assistante de Denis O'Keefe. Parvenu dans le nord de la ville, tout en haut de Massachusetts Avenue, il hésita à peine avant de retrouver Arlington Street, où il louait jadis une chambre chez un professeur de physique, prix Nobel solitaire dans une grande maison de bois peinte en gris qui, pignons hérissés, cheminée, fausse tourelle, avait des allures de château hanté.

La nuit, tout grinçait chez le Pr. Mercer : la charpente, les portes, les planchers. Étienne y partageait une salle de bains et un morceau de cuisine avec un Pakistanais triste qui l'appelait son ami. Certains soirs de grand vent, les branches des ormes, devant les fenêtres, balayaient si bien la toiture qu'on aurait cru qu'elle allait se déchirer.

Parvenu devant la maison d'Arlington Street, Étienne éprouva un sentiment de satisfaction intense : là, au moins, rien n'avait changé. Derrière la fenêtre à guillotine qui avait été celle de sa chambre, il crut deviner une forme penchée sur une table. On lui avait dit que Mercer vivait toujours, il ne voulut quand même pas tenter le diable en vérifiant s'il habitait là. Quelques dizaines de mètres plus haut, un de ses amis français avait également habité une maison plus tarabiscotée encore, dont la propriétaire, professeur comme Mercer, peignait d'épouvantables natures mortes au sens le plus exact du mot : chacun de ses tableaux représentait des rats disséqués, des chauves-souris sanglantes ou des chats cloués à des portes de grange. Étienne ne parvenait pas à se souvenir du nom du peintre, mais sa maison était elle aussi intacte, du même rouge sang-de-bœuf, couleur des granges de Nouvelle-Angleterre.

Plus bas dans la ville, Harvard Square semblait n'avoir guère changé non plus. Il fallut seulement tourner un moment avant de trouver une place dans un parking en étages. Pour le construire, on avait dû détruire une dizaine de petites maisons de bois, mais Étienne ne se souvenait plus de celles-ci. Et si « Gabrielle », le salon de thé-pâtisserie où il emmenait Isabelle boire du chocolat parfumé à la cannelle qui ourlait sa lèvre supérieure d'une moustache rose avait disparu, un café italien le remplaçait, où il put boire un excellent espresso. Puis il se promena un bon moment le long des longues allées de Harvard Yard, le campus même de l'université : après les tensions des jours précédents, cette volonté qu'il avait eue de blesser un homme qui esquivait tous les coups et gardait le même masque légèrement goguenard du grand écrivain que n'atteignent pas ces vétilles-là, après ses fureurs rentrées, sa rage aussi, il lui revenait peu à peu une manière de sérénité.

Il avançait ainsi parmi les grands bâtiments de brique dont les arbres, désormais tout à fait dépouillés, ne dissimulaient ni l'harmonie ni la solide laideur, et il se disait que c'était là un retour en arrière de plus de trente ans au terme duquel il pourrait peut-être reprendre haleine. Il croisait des couples, des étudiantes dont il croyait deviner les saines odeurs de jeunes filles lavées au savon bien mousseux et parfumées à l'eau de Cologne, les joues à peine brillantes des vieilles crèmes Nivea en boîtes bleues de nos vingt ans. Face à elles, qui s'avançaient vers lui, face à ce garçon enlacé à une gamine qui adressa un large sourire à l'étranger qu'il était, ou devant la statue de John Harvard chapeautée d'un moineau, il se disait qu'après tout, quelque part au fond de lui, il avait peut-être encore vingt ans.

Il marcha toute la fin de la matinée, tourna un moment autour de l'escalier monumental de la grande bibliothèque Widener où il avait passé tant d'heures à dévorer les poètes américains qu'Isabelle lui faisait lire. À Widener, les étudiants, diplômés comme lui, avaient directement accès aux réserves qu'on appelait les *stacks*, c'était un plaisir de plus. Des mots d'Edna St. Vincent Millay ou d'Emily Dickinson, lui revenaient à la mémoire, mais aussi des vers de Carl Sandburg, de Robert Lowell ou de Dylan Thomas, barde gallois mort en terre d'Amérique. Il faillit franchir la lourde porte de bronze pour retrouver les salles de travail silencieuses de la bibliothèque qui porte le nom d'un milliardaire disparu dans le naufrage du *Titanic* mais, retenu par quelle pudeur, n'osa s'aventurer au-delà des marches de pierre. Vers treize heures, il se contenta d'appeler Daniel Mareuil, la seule personne qu'il connût encore à Cambridge. Par miracle, celui-ci était chez lui, il l'invita à dîner pour le soir même.

Du coup, Étienne avait décidé de passer la nuit à Cambridge. Un

nouvel hôtel, le « Charles », occupait un grand morceau de terrain presque en bordure de ce qui était devenu J.F. Kennedy Road. On lui loua une chambre qui donnait sur la rivière. La Charles, en plein soleil, était dorée et bleue, comme dans ses souvenirs. Un soir d'automne, il avait vu tout près de là un certain Fidel Castro, alors triomphalement accueilli par une Amérique en mal de héros. Il prit une douche et, parti au hasard et sur un coup de tête sans même une brosse à dents, il résolut de faire quelques courses.

Le grand magasin d'angle, face au Yard, était toujours la Harvard Coop, la coopérative où Isabelle l'entraînait dans d'hypothétiques traversées au long cours, parmi des océans de sweaters marqués du H de l'université, des marées de pudiques maillots de bain rayés de bleu et blanc et de fantastiques assortiments de cahiers, classeurs, carnets, fiches, répertoires, dont ils faisaient, à eux deux, une consommation immodérée.

Ainsi l'ombre d'Isabelle avait-elle un peu supplanté celle de cette Millie Turner qu'il croyait avoir cependant si bien connue. Mais de Millie morte et d'Isabelle devenue étrangère, laquelle était à présent la plus inconnue ?

Il acheta les deux ou trois bricoles dont il pouvait avoir besoin et éprouva une satisfaction naïve lorsque, comme si c'était là la chose la plus naturelle du monde, la vendeuse lui demanda s'il avait un numéro de compte à la coopérative. En prévision de l'hiver, il fit aussi l'acquisition d'une superbe paire de bottes fourrées puis, comme jadis, il redécouvrit les ivresses des cahiers de toutes les tailles et celle des petits carnets inutiles : les garçons et les filles qui l'entouraient avaient tous vingt ans, il se sentait à peine étranger, il était heureux. Pour la forme, il acheta des journaux français à l'étroite échoppe au milieu du carrefour qui vendait la presse de tous les États d'Amérique et du monde entier. Il déposa le tout à son hôtel et ressortit pour déjeuner.

Isabelle, la lèvre ourlée de chocolat, riait :

– Est-ce qu'on embrasse une jeune fille qui ne s'est pas essuyé la bouche ?

Il l'embrassait à nouveau, à pleine bouche. Il pensait : « Je la mangerais, comme du bon pain. » Mais le regard grave d'une autre se superpose à celui de la petite fille qui savait si bien rire, et Étienne pense : « Est-ce que j'aurais jamais osé effleurer les lèvres de Millie Turner ? »

Les bras chargés de livres, une jeune fille en pantalon à carreaux, la plus jolie peut-être qu'il ait vue depuis le début de la matinée, le croise sans lui adresser un regard.

Il se souvenait d'un long restaurant italien, presque au carrefour,

qui n'existait plus. Une autre boutique, en revanche, existait toujours, tabacs et cigarettes à l'ancienne, cigares, jusqu'à des tabacs à priser qu'il s'était un moment amusé à acheter, pour se donner un genre devant ces jeunes gens de Harvard ou du MIT qui croyaient avoir si bon genre, eux, en fumant la pipe. Que ce magasin à la façade noire et régulière, à l'intérieur si bellement obscur, un peu mystérieux, fût encore là le rassura.

Il entra plus loin dans un restaurant dont la spécialité paraissait être les pommes de terre rôties au four, fourrées de fromage ou de jambon. La seule place disponible, sur la banquette du fond, faisait face à la salle. Étienne commanda un cheeseburger, comme au temps où il vivait à Walden avec deux dollars par jour. Puis il commença à observer. De même que tout à l'heure à la coopérative et à l'exception d'un vieil homme aux cheveux rares assis à quelques tables de distance, tous autour de lui avaient à peine vingt ans. Les garçons portaient indifféremment des blousons de couleur vive ou de stricts costume et cravate, tous mangeaient avec la même bonne humeur en face des compagnes qui, sans être forcément jolies, n'en avaient pas moins elles aussi vingt ans. Étienne eut envie de rire : à cet âge, les filles sont toujours jolies... Il corrigea : désirables ; mais en écarta l'idée. On lui apporta son cheeseburger trop cuit, une palanquée de pommes de terre frites bien épaisses et presque crues accompagnées d'une salade au vert trop naturel. Il se mit à dévorer le tout avec le même appétit que ses voisins, deux garçons et deux filles qui parlaient d'un film qu'ils avaient vu, un film français qu'ils avaient aimé. Étienne savait que ce n'était pas un très bon film, mais le Brattle Cinéma, à l'angle de Brattle Street, ne passait-il pas, dans les années cinquante, des films de Jean Gabin qu'à Cambridge chacun prenait pour des classiques ?

Ses voisins se levèrent, d'autres les remplacèrent et ce ne fut qu'après un très long moment qu'Étienne s'en rendit compte : chacun, autour de lui, mangeait, riait, on se saluait de table en table, personne ne lui accordait la moindre attention. Seul le vieil homme à peu près chauve qu'il avait remarqué à son entrée lui avait adressé un petit salut en quittant la salle.

L'impression ne se fit pas tout de suite aussi nettement. En arrivant, rempli des souvenirs d'une Isabelle de dix-sept ans ou de cette Millie qui n'avait pas eu le temps d'avoir vingt ans, il s'était installé dans ce restaurant comme dans un univers qui aurait parfaitement été le sien. Avait-il seulement remarqué que la petite serveuse maigrichonne, à la mine défaite, lui avait tendu le menu avec un simple « hi » mécanique alors qu'elle plaisantait, au contraire, avec tous les clients, quand bien même, de toute évidence, elle ne les

connaissait pas ? Il n'était jusqu'à l'homme chauve de tout à l'heure, auquel elle avait adressé un vrai sourire, échangé quelques mots. Devant lui, elle passait... Lorsqu'elle revint à sa table pour prendre la commande de son dessert, il tenta bien un mot en l'air, sur le temps qu'il faisait, n'importe quoi ; mais elle répondit brièvement, évasive, pressée.

Peu à peu, les autres clients se dispersèrent. Peu à peu, les jeunes filles devinrent moins nombreuses ; elles étaient toujours aussi éclatantes de jeunesse, de vigueur, de santé : naturellement, elles l'ignoraient toujours.

C'est alors qu'Étienne se souvint d'une fable qu'un ami écrivain lui avait racontée voilà longtemps. Celui-ci possédait un beau chien, jeune et vif, qui sautait sur tous ses invités pour les lécher gentiment. Ce chien avait, en revanche, peur des autres chiens ; ou les chassait, au contraire, féroce. Et son ami avait sérieusement expliqué à Étienne que, ne vivant que parmi les hommes – il l'emmenait avec lui jusque dans ses dîners en ville –, le superbe berger allemand n'avait pas compris qu'il était un chien : il se croyait tout bonnement lui aussi un homme !

Et c'était bien ce qui arrivait à présent à Étienne : ayant vécu toute sa vie avec des femmes beaucoup plus jeunes que lui, ou avec leurs amis, leurs compagnons, il en était arrivé à oublier qu'il n'avait plus vingt, ni trente, ni même quarante ans. À Paris, dans le milieu qui était le sien, on le connaissait, on savait – pouvait-il se dire pour se consoler – qu'il les avait toujours, ses vingt ans, quelque part dans son cœur, dans son sang, fût-ce seulement dans le fond du crâne – voire entre les deux jambes ! Mais ici, quinquagénaire anonyme, étranger en terre étrangère, gris déjà parmi cette jeunesse éclatante qui ne savait rien de tout cela, il était semblable au chien de son ami qui était seul à savoir, lui, qu'il n'était peut-être pas tout à fait un chien.

« Le chien qui se croyait un homme. » Étienne eut un frisson. C'était un beau titre de roman, oui. Mais aussi un sacré coup bas qu'il s'envoyait. Et que seul l'homme à peu près chauve l'ait reconnu tout à l'heure comme un de ses frères, chien parmi les hommes en somme, accroissait encore son malaise. Il sortit très vite. La serveuse à la mine de papier mâché n'eut pas un regard pour lui, trop occupée, étonnamment servile, à draguer un camionneur vêtu d'un blouson de cuir.

Le reste de son après-midi en fut gâché. C'est à peine s'il osait à nouveau les regarder, ces jeunes filles insolentes qui croisaient son chemin. Et que l'une d'elles esquissât un sourire, il l'en aurait remerciée avec une humilité dont il ne se savait pas capable. Qu'une autre, au contraire, vingt ans et bien élevée, s'effaçât pour le laisser passer – et il n'était pas loin d'éprouver ce que ressentent les

féministes les plus convaincues de cette terre d'Amérique face au mâle trop galant qui retient pour elles une porte : l'humiliation qu'on établisse une hiérarchie parmi les sexes, ou parmi les âges.

Il déambula encore longtemps le long de Brattle Street, se disant pour se consoler qu'Henry James avait vécu non loin de là. Les maisons anciennes étaient toujours très belles ; beaucoup dataient du XVIII^e siècle. Mais James avait vingt ans lorsqu'il habitait ici et les jeunes Bostoniennes qu'il croisait, les filles des professeurs de Harvard ou les étudiantes de Radcliffe tout proche, avaient elles aussi vingt ans, solidement ancrées dans leur âge et leur temps.

Seule Millie Turner, ailleurs, quelque part dans un passé où il se disait qu'il avait peut-être aussi sa part, était sans âge, jeune à jamais – comme il l'était lui-même.

À l'angle de Kirkland Street, tout près d'une autre maison où James avait également vécu, Daniel Mareuil habitait une grande baraque néo-classique, au joli porche surmonté d'un chapiteau blanc. Le chauffeur de taxi auquel Étienne avait demandé de le conduire là avait protesté, tant la course était brève. De l'autre côté des Commons de Harvard, on devinait les dortoirs de Radcliffe.

Un feu brûlait dans la cheminée, avec beaucoup de livres autour. Rien que des livres américains ou anglais. D'un côté de la cheminée, c'était une bibliothèque entière qui était, précisément, consacrée à Henry James : tous les romans, bien sûr, toutes ses nouvelles dans la monumentale édition en douze volumes publiée au milieu des années cinquante, et puis des études, des biographies, mais aussi beaucoup de volumes en édition originale. La page de garde d'un gros et long exemplaire de *A Small Boy and Others*, que Mareuil montra un peu plus tard à son ami, portait un bel envoi autographe à la femme qui avait servi de gouvernante à l'auteur, à la fin de sa vie, dans la maison qu'il habitait près de l'église de Rye, en Angleterre.

Mareuil avait demandé à son ami de venir de bonne heure pour pouvoir converser un peu librement avec lui. L'expression même semblait d'un autre temps. Ils conversaient donc en attendant l'arrivée des autres invités, assis l'un en face de l'autre dans de grands fauteuils de cuir. Mareuil fumait une pipe avec l'application désinvolte de tous ceux qui utilisent ce mode de paraître. Il parlait de l'Amérique, de sa vie à Cambridge, de son bonheur avec la femme qu'il aimait et Étienne l'écoutait sans plaisir. Il savait que la femme de Mareuil rentrerait bientôt, qu'elle suivait, dans l'une des mille et une annexes de l'université, un cours d'esthétique ou d'histoire de l'art. Il savait aussi qu'elle avait à peine une vingtaine d'années, qu'elle avait été une étudiante de son mari – « Si je ne l'avais pas épousée tout de suite, j'aurais pu être poursuivi pour harcèlement sexuel ! », avait remarqué

le trop heureux époux sans prendre la peine de retirer sa pipe d'entre ses dents – et tout cela agaçait prodigieusement Étienne. La maison tiède et remplie de livres en bordure du campus, les éditions rares, le feu dans la cheminée, la femme-enfant qui se faisait attendre et le béat possesseur de ces richesses qui les étalait : rien n'est plus irritant que le bonheur des autres lorsqu'il ressemble de trop près à celui que vous avez raté de peu, se disait-il. Mais Mareuil était de ces hommes comblés qui s'inquiètent aussi des autres, fût-ce pour mieux savourer leur propre béatitude. Aussi prit-il la peine de retirer sa pipe d'entre les dents.

– Et Isabelle ? As-tu eu des nouvelles d'Isabelle ?

Visage, d'un coup : grand éclat de lumière. Une Isabelle de dix-sept ans sur une plage déserte au milieu de Cape Cod : c'était encore un temps où le cap était une longue bande de sable presque déserte posée à même la mer entre le ciel et les vagues. Isabelle, cheveux de sable dans le sable, portait un maillot de bain d'autrefois, très pudique, petit-bateau peut-être avec du bleu, du bleu plus clair et du blanc. Elle riait dans le soleil puis se renversait en arrière et, tout le soleil dans les yeux, riait comme pour dire à un garçon de vingt ans qui s'appelait Étienne que la lumière était trop blanche et qu'elle ne le voyait plus.

Ce soir-là, le corps brûlé de coups de soleil, les lèvres en feu de l'avoir trop embrassée, Étienne s'était dit que jamais plus il ne serait aussi heureux.

De même, gravement, dix ans après et aux côtés d'une autre femme qu'il appelait Bona – c'était sur les bords du lac de Côme et Bona était de ces femmes à qui nous savons que nous pouvons tout raconter, peut-être parce qu'elles savent les gestes qui ravissent et les mots qui apaisent : gravement, donc, à cette Bona aux cheveux d'un blond presque roux, nue à côté de lui sur le lit face à la fenêtre ouverte sur le lac, Étienne avait avoué qu'il savait bien, désormais, qu'il avait été heureux alors, voilà dix ans, en Amérique, comme il ne le serait jamais plus.

La main de Bona s'était crispée sur son épaule, il en avait gardé la marque de ses ongles. Elle avait pleuré : il savait aussi qu'il ne pourrait jamais rendre une femme heureuse.

– Isabelle ? Oh ! Je la vois peu. Elle habite à côté de la rue Pigalle, un hôtel particulier très second Empire. Et elle vit avec un vieillard...

Face à son ami qui tire sur sa pipe avec un vilain bruit de succion, Étienne, qui se souvient toujours de Bona, pense : « C'était il y a plus de quinze ans, et je le savais déjà ; alors, aujourd'hui... »

La femme de Mareuil vient d'entrer dans la pièce. Elle a, en effet, à peine plus de vingt ans, elle est née dans le Sud, Caroline ou

Virginie, elle s'appelle Charlotte et sa peau est d'un blanc éclatant. Lorsque Daniel Mareuil avait quitté la France pour l'Amérique, ses amis – et Étienne était de ceux-là – étaient convaincus que le jeune prof, chahuté par ses élèves dans un collège de la région parisienne, ne fuyait l'échec à Ivry ou à Massy-Palaiseau que pour le retrouver au fin fond du Middle West où il partait s'enterrer dans une université inconnue.

– Je crois que je n'ai jamais été aussi heureux que depuis que j'ai dévoyé ma plus mauvaise étudiante ! s'est exclamé Daniel Mareuil à l'arrivée de Charlotte dans la pièce.

Étienne n'a pas répondu. Ce n'est pas parce que son regard a croisé un peu plus tard – et d'une certaine manière – celui de Charlotte Mareuil, née D'Escheville avec un D majuscule, à Louisbourg, Caroline du Sud, qu'il s'est senti moins désespéré. Lorsque Mareuil avait quitté la France et les bandes de voyous qui le bombardaient de flèches de papier – c'était encore un temps de chenapans bien sages... –, Étienne pensait qu'il existait des hommes dont on sait qu'à trente ans, leur vie est arrêtée. Il croyait Mareuil de ceux-là et le plaignait sincèrement.

Lui-même occupait alors un vague emploi, assez élevé pourtant, dans la hiérarchie d'une de ces institutions qui concourent à faire valoir la culture ou le patrimoine de la France. Fonctionnaire pendant la semaine et écrivain du week-end, il ne s'avouait qu'à lui-même qu'il était ambitieux. Il aurait volontiers envisagé une carrière de grand commis de l'État ouvert aux choses de l'esprit ; il aurait, dès lors, publié des livres rares et précieux. Pendant près de dix ans, occupant un appartement de fonction dans un hôtel du Marais ruiné mais qui donnait sur un jardin à la française entretenu par deux petits vieillards vite devenus ses amis, il avait pu penser que son avenir s'inscrirait ainsi dans des palais de la Nation, chaque fois un peu plus somptueux. Au cours de vacances en France, Mareuil avait reconnu que lui-même en bavait, au milieu du Minnesota ou de l'Idaho : sa seule consolation, affirmait-il avec un rire un peu amer, était ses étudiantes. Il avait ainsi raconté que chaque lundi matin, on ramassait sur le campus des sacs entiers de préservatifs – c'était le temps d'avant la pilule mais de bien avant celui du Sida – et l'immigré de retour pour un mois au pays avait donné à rêver à Étienne. Celui-ci l'avait vu regagner son Middle West à la fin de l'été avec un brin d'envie mais il s'en était vite remis, aux côtés de l'une de ces jolies jeunes femmes, souvent affublées de maris qui lui permettaient d'espérer pour sa double carrière un heureux développement. La vie d'un Julian aux Grandes Tempêtes ; ou celle, ici, de Mareuil : une vie que l'acharnement qu'il mettait alors à se battre sur tous les fronts, littérature et administration confondues, ne lui permettait que d'entrevoir.

Puis, un jour, sans qu'il sût vraiment quand, sans qu'il ait compris tout à fait pourquoi, des portes, une à une, s'étaient refermées.

Ainsi avait-il aujourd'hui accepté d'écrire ce livre de commande sur un écrivain qu'il avait admiré et mettait-il, ce soir, dans le passé dont il habillait le verbe « admirer », une sorte de rage froide. Mareuil pérora encore un moment sur son bonheur, Étienne n'en pouvait plus. On sonna enfin.

– Voilà les premiers de nos invités...

De ne plus être seul en face de son ami la pipe entre les dents, Étienne avait été soulagé.

L'hôte était français, son épouse du Sud, les invités américains et la soubrette qui servait à table philippine : le dîner fut anglais comme Étienne ne se souvenait pas d'en avoir connu depuis les temps lointains où il avait habité Londres, une grande maison sur Regent's Park. On mangea même du gigot à la menthe et on servit les fromages après le dessert, arrosés d'un porto quasi cinquantenaire. Ce fut Mareuil qui découpa rituellement la viande cependant que sa femme adressait à leurs invités, et tout particulièrement à Étienne, des sourires plus qu'encourageants.

Parmi les convives, il y avait ce Paul Huskins, au visage en tête de mort, qu'Étienne avait déjà rencontré à Boston chez Georgina Lumley. « Il faudrait que tu l'écoutes te raconter sa vie : c'est un vrai roman ! » avait dit Mareuil à son arrivée.

Étienne s'amusa de la formule, ignore sans remords Rachel Huskins, l'épouse du monsieur en question, mais dévisagea avec beaucoup plus d'intérêt une jeune fille aux cheveux blonds retenus par un nœud écossais, belle et silencieuse, qui semblait des plus timides et ne parlait qu'avec la femme de Mareuil. Il y avait en outre un homme seul dont Étienne n'avait pu saisir le nom et dont il comprit seulement qu'il présidait aux destinées de l'Athenaeum, la célèbre bibliothèque de Boston qui tenait aussi bien du musée que du club privé. Enfin, un couple de professeurs, Julius et Kathryn Wassermann. Julius Wassermann préparait une biographie de Poe ; sa femme avait été une militante féministe de la première heure. Chacun s'accordait pour penser beaucoup de mal d'Henry Julian :

– Il n'y a que vous, les Français, pour vous fabriquer ainsi des idoles..., remarqua l'un des invités.

C'était un professeur de littérature comparée, il avait passé dix ans à écrire une biographie de Salinger, l'auteur reclus de *L'Attrape-cœurs* qui en avait finalement interdit la publication.

– Qui vous dit que je n'ai pas, au contraire, l'intention de me montrer très sévère à l'endroit d'Henry Julian ?

La remarque avait échappé à Larrieu : autour de lui, les

conversations s'étaient interrompues, on le regardait, presque effaré. Le premier surpris lui-même de ce qu'il venait d'affirmer, il ne put faire autrement que poursuivre :

– Très sévère, même : critique, en tout cas, et sans aucun parti pris...

En quelques secondes, et au hasard d'une conversation de fin de dîner, sa décision était prise. On repassait le stilton, qui était excellent. Chacun félicita Étienne de son audace. Il y eut quand même quelqu'un pour s'étonner que Julian pût accepter qu'on rédigeât sa biographie officielle – l'expression anglaise est *authorized biography*, ce qui veut tout dire – avec une telle liberté d'esprit. Étienne se rengorgea pour évoquer la liberté de l'écrivain ; c'étaient des mots creux dont il n'avait pas l'habitude. La féministe de la première heure remarqua que, pour une fois, elle admirait une indépendance d'esprit dont elle s'étonnait qu'elle régnât en France, puis on se leva de table.

La première des deux conversations qu'eut Étienne ce soir-là après dîner fut un long tête-à-tête près du feu, en compagnie de ce Paul Huskins – dont Mareuil lui avait dit que c'était un véritable personnage de roman. Ce fut d'ailleurs par ces mots, ou presque, que Huskins entama le récit qu'il lui fit.

– Vous êtes romancier, non ? Eh bien, je ne crois pas me flatter en vous disant que mon histoire va peut-être vous amuser. Voilà : ma femme est morte, assassinée.

L'inconnu avait déjà tenté de l'appâter lors du dîner de Beacon Hill, mais l'entrée en matière n'en était pas moins brutale. Tout empêtré dans ses propres interrogations, Étienne ne put s'empêcher d'écouter : en face de lui, celle qu'on lui avait déjà présentée comme Mrs. Huskins causait avec Mareuil ou Charlotte.

– Oui, je comprends votre surprise, observa Huskins. Mais Rachel est ma seconde femme. C'est ma première femme, Pauline, qui a été étranglée en pleine rue. Tout le monde m'accuse, plus ou moins ouvertement, de l'avoir assassinée. Amusant, non ?

Puis l'homme expliqua à Larrieu qu'on parlait à Cambridge, des « meurtres des Commons », un étrangleur qui tuait et violait d'infortunées étudiantes de Radcliffe à deux pas de leur collège. Quatre jeunes femmes avaient été ainsi mises à mort et Larrieu se souvint d'avoir lu quelque chose à ce propos dans un journal français... Mais l'homme à la tête de mort – un vaste front bombé, des yeux profondément enfoncés dans les orbites et tout le bas du visage étroit, aux dents proéminentes – poursuivait son récit, déployant un sourire à l'innocence si béate qu'elle en devenait agressive.

– Il faut dire que j'avais bien des raisons de tuer Pauline : elle était plus jeune que moi, fort jolie, et me trompait allégrement. Pauvre Pauline...

Pris au second degré, les propos de Huskins auraient pu constituer un chef-d'œuvre d'humour noir. Étienne tenta cependant de les écouter d'abord comme ce qu'ils ne pouvaient qu'être, l'authentique et douloureuse confession, ou du moins le dramatique récit d'un homme accusé à tort, qui tentait de dissimuler sa douleur sous un sourire trop sarcastique.

Mais il fallut peu de temps au Français pour se rendre compte que, racontant le meurtre sanglant de sa femme, ce Huskins s'amusait bel et bien.

Pauline Huskins était née Andrew, d'une vieille famille de Boston. Étudiante en littérature française, travaillant sur le « conte moral » au XVIII^e siècle, elle était tombée amoureuse de son professeur et l'avait épousé. À en croire Huskins, qui l'avouait avec un sourire encore plus épanoui, elle avait de l'argent qu'elle avait tout aussitôt transformé en un avoir commun – ce qui, fit encore remarquer son ex-mari, lui donnait une raison supplémentaire de l'avoir assassinée... – et avait entamé une thèse sur *Barbe-Bleue*.

C'est un an et demi après leur mariage qu'on l'avait retrouvée étranglée sur Brattle Street, à cent mètres de chez elle, près de la maison de Longfellow qu'on visitait comme un musée. Le meurtre avait eu lieu au mois de novembre, vers les dix-huit heures trente, à la tombée de la nuit. Contrairement à son habitude, l'étrangleur l'avait bel et bien tuée avec une cordelette, mais ne l'avait pas violée. C'était là l'un des indices qui avaient fait dire aux méchantes langues que, jolie comme était l'infortunée Pauline, il fallait être un mari pour ne pas en profiter.

Les choses ne s'étaient pas arrêtées là : dès le lendemain de la mort de l'infortunée jeune femme, sa demi-sœur, Rachel, aussi triste et terne que Pauline était rayonnante, s'était installée chez le veuf pour tenir son ménage, affirma-t-on d'abord. Mais très vite, du ménage chaque matin, on s'était plus simplement mis en ménage et le beau-frère avait fini, moins d'un an plus tard, par épouser sa belle-sœur.

– Les gens sont si méchants : vous imaginez un peu ce qu'on a pu raconter sur moi ? Sur nous, d'ailleurs, car j'ai immédiatement transféré la fortune que ma pauvre Pauline m'avait apportée au nom de Rachel et au mien.

La police avait enquêté. On avait interrogé le mari qui, pour sa part, semblait avoir pris un malin plaisir à multiplier les indices qui auraient pu faire porter sur lui les soupçons : il n'avait aucun alibi, bien sûr. Mais les Andrew étaient une famille au moins aussi respectée que respectable, Huskins l'un des professeurs les plus en vue de Harvard, on avait préféré tergiverser et, en fin de compte, c'était une autre sœur de la victime, Agatha, qui avait fourni l'alibi nécessaire : Paul était avec elle au moment du meurtre, dans une chambre du

Sheraton Hôtel de Cambridge, de l'autre côté des Commons !

Du coup, l'affaire avait été classée. Et le nouveau couple vivait heureux depuis lors. Rachel avait même repris à son compte la thèse de sa sœur sur *Barbe-Bleue*, avec la ferme intention de conduire à terme ce que Pauline n'avait pu achever. Puis elle et son mari s'étaient attelés à une autre thèse, consacrée à l'empoisonnement en particulier et au meurtre en général dans les récits en prose du XVIII^e siècle. Agatha, devenue l'héritière de l'autre moitié de la fortune du défunt général Andrew, rendait souvent visite aux deux jeunes mariés...

– Tenez, je suis sûr que vous n'aviez pas compris que la jeune femme qui cause là, avec notre ami Wassermann, est ma belle-sœur Agatha ?

Agatha Andrew, blonde aux cheveux bouclés jusqu'aux épaules et retenus à l'ancienne par un nœud de faille écossais, était la jeune fille silencieuse qu'avait remarquée Étienne à son arrivée.

– Je vous pose la question, mon ami, lança Huskins en achevant son récit : selon vous, suis-je coupable ou innocent du meurtre de ma première femme ?

Il eut un nouveau sourire, plus ironique, pour ajouter :

– Autre question : si j'ai tué une première fois Pauline, vais-je maintenant assassiner Rachel à son tour, pour épouser Agatha, que j'aime infiniment ?

Un sourire encore, et la chute :

– Ultime question : et si l'étrangleur des Commons, coupable de tous les autres viols, c'était tout bonnement moi ?

Daniel venait vers eux. Le sourire de Paul Huskins avait perdu toute ironie pour devenir simplement celui d'un monsieur étrangement satisfait de soi-même qui vient d'en dire une bien bonne à un inconnu.

– Alors ? interrogea Mareuil : Paul t'a raconté son histoire ? Mon intime conviction à moi est qu'il est coupable, et que la pauvre Rachel n'a qu'à bien se tenir.

Le récit de Paul Huskins était de ceux qui font rêver un romancier. La mine amusée, presque gourmande qu'avait eue un meurtrier, somme toute fort crédible, pour parler du crime que d'aucuns lui attribuaient, était naturellement révoltante, mais elle donnait à l'atmosphère de la soirée, par ailleurs fort convenable, une dimension étrange, décalée par rapport à la réalité : dira-t-on que la conversation qu'il eut ensuite avec l'homme dont il n'avait pas saisi le nom – il s'appelait en fait Augustus Rolfe-Johnson – et qui travaillait à l'Athenaeum, fut de la même eau ?

Tout de suite, Rolfe-Johnson passa au sujet qui l'intéressait : Henry Julian.

– Savez-vous que j'ai connu Henry, voilà beaucoup d'années ?

Sûrement plus âgé qu'il ne le paraissait, petit, fluet, il avait le visage dévoré de taches de rousseur et surmonté d'une moumoute au vilain blond roux trop peu naturel pour ne pas l'être du tout. Comme s'il avait voulu encore étriquer sa silhouette, il était sanglé dans un costume clair trop ajusté qui faisait ressortir avec une certaine obscénité la seule partie un peu charnue de son individu.

– ... Oui : Henry et moi étions camarades d'études à Harvard et j'ose me flatter d'avoir tout de suite deviné ce qu'il y avait de particulier en lui.

Il trempait ses lèvres par petits coups dans le verre d'excellent porto dont il était allé lui-même rechercher la carafe dans la salle à manger.

– De particulier ?

Le rire du vieux monsieur ressemblait aux perles d'un collier qui se seraient égrenées une à une sur un sol de marbre : régulier, aigu, brisé.

– Particulier, oui : dans tous les sens du terme, d'ailleurs !

Étienne eut subitement la conviction que ce n'était pas sans intention que l'ancien condisciple de Julian était venu vers lui ce soir pour lui parler du grand écrivain : le conservateur de l'Athenaeum se conduisait exactement comme s'il avait eu un message à lui faire passer. Larrieu se contenta donc de répondre de quelques mots, accompagné d'une très inexpressive mimique, et attendit la suite.

– Ainsi, vous avez pris la relève de ce pauvre Roger Diehl ?

Il paraissait parfaitement au courant de la mésaventure survenue au chroniqueur littéraire français, comme de sa mort.

– J'espère, en tout cas, que vous aurez plus de chance que ce cher Roger, que j'ai bien connu lui aussi. Mais peut-être êtes-vous mieux armé que lui...

À mots couverts, Rolfe-Johnson lâchait peu à peu ses informations. Ainsi – et sans qu'il l'affirmât expressément – laissa-t-il entendre à son interlocuteur que Diehl avait eu accès à un Henry Julian qui refusait toutes les interviews, parce qu'il disposait de certains moyens de pression sur l'écrivain : il ne prononça pas le mot « chantage », mais c'était tout comme.

– Dans les milieux que fréquentait Roger, il y a des choses qui se savent, forcément...

Journaliste, mort voilà peu de temps, Diehl était homosexuel : pour ne laisser planer aucun doute sur la nature des révélations qu'il mettait tant d'acharnement à vouloir faire, Rolfe-Johnson précisa aussitôt :

– Ce n'est pas moi qui leur jetterai la pierre à l'un ou à l'autre. D'ailleurs, je ne dédaigne pas, moi non plus, ce qui faisait les délices d'un Diehl, pour n'en rester qu'à lui. Seulement, comme Diehl, moi je

n'en ai aucune honte et je n'ai rien à cacher, ce qui n'est pas toujours le cas de bien de nos meilleurs amis...

Rolfe-Johnson but encore une petite gorgée de porto, sans cesser de regarder Étienne par en dessous, comme s'il épiait une réaction sur le visage de son interlocuteur ou, plutôt, comme s'il voulait savourer sa surprise. Mais le bonhomme déplaisait trop à Larrieu pour que celui-ci se gardât de rien manifester. Pourtant, si ce qu'on lui laissait entendre là était vrai, toute la vie de Henry, son œuvre même, se découvraient sous un nouvel éclairage. Que Diehl l'ait découvert, puis n'ait pas pu l'écrire, conduisait également à bien des suppositions. D'un coup, Étienne se disait qu'il comprenait à présent bien des choses. Il n'en affecta pas moins une indifférence si parfaite qu'on aurait pu croire ou bien qu'il était déjà au courant de l'homosexualité supposée du grand écrivain que l'autre était en train de lui révéler, ou qu'il n'avait pas encore compris. Sans rien prononcer de trop précis, le conservateur de l'Athenaeum s'efforça néanmoins de mettre les points sur les i :

– Il faut dire que j'ai connu Henry à l'époque où l'on gardait ces choses-là pour soi. Alors, on jouait la comédie...

Il y avait quand même quelque chose qui sonnait faux dans le ton du vieux petit monsieur : il en disait, il en faisait trop – beaucoup trop – et, dans le même temps, pas assez. Étienne décida d'entraîner son interlocuteur sur le sujet qui lui tenait le plus à cœur.

– Et Millie Turner : vous avez connu aussi Millie Turner ?

Le même rire du petit vieillard, mais plus fêlé encore, comme si les souvenirs qui l'amenaient venaient de plus loin.

– Ah ! Parce qu'il a eu le toupet de vous parler de Millie ? Pauvre Millie : nous lui avons tous joué la comédie, et Henry le premier, naturellement ! Comment voulez-vous qu'il ait jamais vu en elle autre chose que le personnage de roman dont il a fini par se servir, avec une monstrueuse indifférence, il faut le reconnaître, dans deux ou trois de ses livres...

Mis sur ce terrain qui lui plaisait évidemment, Rolfe-Johnson poursuivit. Il raconta la passion qu'aurait éprouvée la jeune fille pour celui qui allait devenir l'écrivain que l'on sait, et l'indifférence flattée par laquelle Julian lui répondait :

– Il jouait avec elle, en somme...

La voix du vieux monsieur semblait s'embuer d'émotion lorsqu'il évoquait les amours malheureuses de la jeune fille morte.

– Pensez donc ! Pendant des mois, pour ne pas dire des années, il lui a fait miroiter l'idée d'un voyage en Europe ! Et la pauvre Millie s'accrochait à cette idée. À la fin, lorsque la mort s'est mise à tourner plus près d'elle, elle n'avait qu'un désir, qu'une seule envie : le faire enfin, ce voyage en France et en Europe. Et c'est parce qu'Henry l'a

toujours remis à plus tard qu'elle a fini par partir pour La Nouvelle-Orléans avec d'autres, qui avaient plus d'attentions pour elle qu'Henry.

Tout ce qu'il y avait pu avoir précédemment chez le vieux monsieur d'insistance trop appuyée avait à présent disparu : c'était une émotion véritable qui traversait Augustus Rolfe-Johnson, dont le regard était devenu fixe. Elle dura jusqu'à ce que Larrieu pose une dernière question :

– Je crois que cet Anthony De Gray, que j'ai rencontré voilà quelques semaines à Boston, a fort bien connu lui aussi Henry.

Rolfe-Johnson eut cette fois un rire vraiment méchant :

– Oh ! De Gray et moi ne sommes pas spécialement amis, et c'est un euphémisme ! Mais lui aussi a été très lié à Henry, à une époque ; et à cette Millie Turner qui semble tellement vous intéresser. Je ne suis pas le seul qui aurait encore beaucoup de choses à dire sur Henry. Il y a De Gray, oui. Et d'autres...

Il s'arrêta, malicieux : sardonique, en effet.

– D'autres ?

– D'autres, oui... Je me comprends. Mais tout cela n'appartient pas qu'à moi !

Il regardait tour à tour Mareuil, qui s'était approché, et son invité, comme pour leur signifier qu'il était bien décidé à ne pas en dire davantage. Puis il eut un coup d'œil à sa montre, constata qu'il était fort tard et s'échappa très vite, non sans avoir lancé à Étienne :

– Enfin, si vous avez l'occasion de passer par l'Athenaeum, frappez donc à ma porte : nous pourrions bavarder encore un peu. Ne serait-ce que de la jeune Millie, qui était née avec tous les dons, et n'a pas été très heureuse dans la vie.

Il était tard, en effet, et c'est sur le rappel du nom de la jeune fille qu'Étienne prit à son tour congé : il avait entendu trop de choses, il était bouleversé.

Il avait refusé qu'on le raccompagnât, afin de rentrer à pied jusqu'à l'hôtel Charles, et maintenant il marchait dans un Cambridge subitement happé par l'hiver. Il faisait froid. Une sorte de brouillard s'était abattu sur la ville, d'où émergeaient seulement, çà et là, les lumières de réverbères qui semblaient venir de très loin, d'une ville au tournant du siècle. Kirkland Street était sombre et grise, un reste de lune permettait à peine de distinguer les pignons des maisons qui se pressaient comme dans un conte, précisément de James ; à tout moment, on aurait pu apercevoir l'ombre d'une femme pressée, un boa autour du cou, qui rentrait de Dieu sait quelle visite nocturne.

Une femme croisa d'ailleurs Étienne au moment où il tournait le coin de l'avenue. Tout enveloppée d'une cape qui lui descendait aux

chevilles, elle aussi paraissait remonter vers lui d'une nuit oubliée mais, lorsqu'elle passa à sa hauteur, il ne put distinguer ses traits, tout au plus l'ovale d'un visage.

Ses pas sonnaient encore sur le trottoir, que le regard de Millie Turner, son nez, sa bouche s'étaient superposés à ce visage qui n'existait pas. Avec le sentiment d'une urgence inconnue, Étienne se retourna, mais si le bruit du pas n'était pas tout à fait éteint, la silhouette même de la jeune femme (et ce ne pouvait être que l'ombre de Millie...) avait déjà été engloutie par le brouillard. Pourquoi, en ce moment précis, fut-ce une si belle haine pour Henry Julian qui s'empara d'Étienne ?

« Le salaud... le salaud », murmurait-il en lui-même.

La rue qu'il suivait était à présent une trouée dans le vide : jusqu'aux pignons des maisons qui avaient fini par s'évanouir. Et là, dans cette immobilité cotonneuse où il ne parvenait jamais à s'enfoncer puisqu'elle paraissait reculer, devant lui, Étienne, légèrement ivre, la tête remplie de ces visages de femmes qu'il ne faisait que frôler, commença à répéter en une sorte de litanie absurde – « le salaud, l'infâme salaud, l'infect salaud... » – le nom de celui qu'il était pourtant venu jusque-là pour adorer.

Un étrange désir de vengeance l'habitait. Il avait le sentiment que non seulement, et depuis le début, Henry Julian l'avait dupé mais que, plus encore et à cinquante ans de distance, Julian avait dupé une infortunée jeune fille qui s'appelait Millie Turner. Les traits de celle-ci sur le visage incliné vers un livre, tels qu'ils apparaissaient sur le portrait photographique du salon de l'écrivain, lui revenaient à la mémoire, ses yeux cernés, ses joues déjà creuses, et il devinait vaguement que, s'il en voulait tant à Julian, c'était peut-être moins d'avoir, face à lui, l'arrogance d'un nanti de l'esprit que de n'avoir pas su aimer une jeune fille morte depuis plus de cinquante ans et dont, Étienne le devinait bien, il avait été aimé.

Ces visages, dès lors, qui reviennent : photos de Millie Turner sur une plage ou assise sur un transat, les jambes nues et qui esquisse un sourire dans la tache de soleil qui l'éblouit, mêlée aux ombres de la nuit que les pinceaux des phares d'un camion brinquebalant ne perceront qu'arrivés à la hauteur d'Étienne Larrieu. Ces visages qui s'estompent, qui s'enfoncent, et puis plus rien : la nuit et la pluie qui l'habitent, tout entière.

Lorsqu'il avait vingt ans et qu'autour de lui tout devenait sombre, Étienne cherchait l'idée, le visage, souvenir d'hier ou projet pour demain, qui pourrait illuminer la journée à venir – voire l'instant suivant. Il suffisait alors d'un sourire de femme, ou simplement de la perspective d'une soirée au théâtre, d'un week-end chez des amis,

pour balayer les idées noires. Mais ce soir, nulle magie, aucun regard ne vient à la rescousse et son seul horizon est celui des Grandes Tempêtes, son retour vers Henry Julian dont il se rend maintenant compte qu'il est bien près de le haïr.

La pluie s'était faite plus fine, le vent plus froid : non pas plus violent, mais plus insidieux, enveloppant, semblant soulever la pluie pour mieux vous en pénétrer. Et Étienne, qui a atteint le champ noir et vide des Commons, a relevé le col de son pardessus. Au-delà de ce no man's land, quelques lumières qui sont celles des dortoirs de Radcliffe. Jadis, les jeunes filles de Radcliffe College constituaient, pour ses camarades de Harvard mais aussi de Walden, une espèce de réservoir quasi inépuisable de *dates* et autres soirées à deux, bon chic bon genre, qui commençaient dans un restaurant de Brattle Street pour s'achever par une sordide partie de jambes en l'air avec juste ce qu'il fallait de « tout mais pas ça » pour vous laisser au petit matin, quand on raccompagnait les donzelles, un sale vilain goût de pas assez... Et tout à l'heure, ces histoires de gamines de Radcliffe agressées sur les Commons, violées, sauvagement assassinées...

Le regard sombre de Millie Turner qui croise le sien : Millie Turner, d'un coup, humblement : miraculeusement à ses côtés.

« Comme si je n'étais plus seul... », pense Étienne, qui longe les bâtiments de vieille brique balayés d'eau de Radcliffe. « Comme si je n'étais plus seul » : là, de l'autre côté du mur, dorment des douzaines de jeunes filles à présent semblables à toutes les autres, avec les mêmes élans de tendresse un peu moite et des mesquineries identiques, des rancunes, d'obscurcs vengeances : tout ce qu'une Millie Turner, morte à vingt ans, n'a pu que si superbement ignorer.

Le front lourd de la jeune fille penché sur le premier cahier, le premier livre, sur la première photographie – et la lumière qui inonde Étienne, reconnaissance envers celle qui, depuis un moment, l'accompagne, tendresse éperdue pour celle qui jamais ne le trahira et désir, peut-être aussi, désir dont il sait que, jamais assouvi, il pourra demeurer une vie entière en lui, comme nos plus belles amours...

Les ombres mouvantes de Harvard Square n'y pourront rien, ces silhouettes pressées que l'heure avancée de la nuit fait plus pressées encore... Étienne sait qu'un pas désormais s'est accordé au sien et marche à ses côtés. Pour un peu, s'arrêtant, il lancerait un nom et une voix lui répondrait.

Et puis, au loin, tout près, soudain, une musique.

La porte du « Coq Hardi », qu'il a poussée : un restaurant français où on joue de la belle musique nègre après minuit. Des relents de fumée, de bière aigre, de vinasse, mais cette clarinette éperdue qu'il a

entendue de très loin et qui, plus loin encore dans sa mémoire, joue un blues qui a accompagné sa jeunesse.

Tables recouvertes de nappes à carreaux rouges et blancs, la chandelle de rigueur plantée dans un goulot de bouteille, des couples s'agglutinent autour de l'étroite scène – et les filles qu'il aurait pu désirer, et qui lui semblent laides, molles, fanées, parce qu'il porte en lui l'image d'une autre dont il se dit qu'elle seule, peut-être... À douze ans, à quinze ans et beaucoup plus tard encore, il se racontait aussi avant de s'endormir des histoires dont le sommeil, enfin gagné, ne lui permettait jamais de connaître la fin, où des jeunes filles se refusaient mollement avant de tout donner.

Dans la pénombre du « Coq » enfumé, où les visages eux-mêmes, non pas ombres, sont pénombres, un profil se détache pourtant. Ce n'est certes pas le visage de Millie Turner, celui-là, mais une fille pâle, le nez dessiné un peu fort, menton proéminent et des cheveux aux boucles blondes, crêpelées, que frôle et comme irise la lumière bleue d'une lampe. Tout près d'Étienne qu'elle ne voit pas, la fille a le rire d'une femme qui a bu et l'homme qui l'accompagne paraît être vauté au travers d'elle tant, affalé sur la banquette, il s'abandonne aux délices de ce corps tendu droit, la nuque raide. Occupé comme il l'est par l'image de Millie Turner qui ne le quitte plus, Étienne ne peut pas cependant ne pas se rendre soudain compte que si le corps de la fille est ainsi cambré, c'est d'une forme de plaisir.

L'émotion qu'il éprouve alors le suffoque. Il se dit : « Le désir... » Et il reconnaît, dans les traits de la fille, la serveuse indifférente du restaurant de la veille. Et de la voir ainsi, tendue auprès d'un homme, l'étoufferait pour un peu, lui, le chien qui ne sait pas qu'il est un chien.

Plus tard, lorsque la musique s'est tue et que son compagnon s'est éclipsé un instant, la fille s'est lentement retournée vers lui. Son profil se détachait sur la tache jaunâtre d'un projecteur et Étienne a cru reconnaître ce front incliné qui se relevait vers lui, le nez, le menton : on aurait dit que la serveuse s'appliquait à retrouver la pose de Millie Turner sur la première photographie. Mais elle a enfin tourné tout à fait les yeux vers lui et elle est redevenue la gosse aux cheveux douteux de la veille. A-t-elle cru qu'il l'appelait ? Elle a eu un geste d'impuissance. Elle était en main : crûment, c'était ce que cela voulait dire. Puis aussitôt après, une autre mimique : demain, après-demain, s'il voulait...

Ainsi, dans cette boîte de jazz en plein cœur d'une ville qui fut un des hauts lieux de sa jeunesse, ce seraient tous les fantômes de sa jeunesse qui l'assailliraient si ne se détachait, parmi ces ombres mouvantes, fluides ou très charnelles, le visage gracile et cependant carré d'une jeune fille morte peu après sa propre naissance. C'est elle

qui, depuis ce soir, a marché à ses côtés avant de venir s'asseoir près de lui, un peu en retrait, dans une boîte de nuit où une clarinette éperdue lance un chant que Miles Davis, plus tard, a fait sien à son tour.

« Elle seule, oui... » : bien nourries, fraîches Américaines que l'alcool, à cette heure de la nuit, défraîchit si allégrement, toutes autour de lui ont les traits marqués des stigmates d'une malsaine fatigue – quand les yeux lourds de Millie Turner, les cernes qu'il devine, bleus ou marron, sont ceux d'une passion bien plus dévorante que le mal qui couve en elle. « D'elle, pourtant, je ne saurai que ce que d'autres voudront m'en dire : ainsi son image sera-t-elle à jamais faite de clichés jaunis qu'enchaînent les souvenirs des autres, demi-mensonges et débuts de vérité... »

Dans l'obscurité de la boîte de nuit, Étienne a sorti un carnet de sa poche et noté quelques idées, sans même pouvoir s'assurer que les lignes, tracées à l'aveuglette, ne dansent ou se mêlent sur le papier comme, dans la mémoire des témoins, le récit d'un beau crime, d'une grande passion ou celui de la vie et de la mort d'une jeune fille.

« Ce serait donc à moi de souligner les traits insuffisamment dessinés, d'estomper en revanche ceux que le fusain trop noir d'une impression trop vive a trop lourdement marqués : Millie Turner, que les autres ont seulement dite, ne peut vivre en moi que si je me la redis... »

Étienne s'est brusquement levé et, aussitôt dans la rue, une angoisse l'a traversé : et si la vraie Millie Turner n'était plus à ses côtés ?

Mais il a bien vite deviné un pas régulier, accordé au sien. « Je deviens fou », s'est-il encore dit. Il en était heureux.

Deux, trois jours auparavant, à Walden et tout plein d'une modestie admirablement feinte, Julian avait demandé qu'on l'excusât de n'avoir jamais connu l'ivresse qui consiste à s'abandonner corps et âme à une œuvre, ou à être possédé par les personnages de ses livres : « Je ne me sens investi d'aucune mission particulière et écrire n'est pour moi ni sacerdoce ni révélation ; peut-être même que je n'ai rien à dire : j'écris parce que je n'ai jamais rien su faire d'autre et qu'au fond de moi, je sais bien que je fais cela beaucoup mieux que beaucoup d'autres... »

Dans le hall d'entrée du « Charles », une fille aux cheveux raides et longs lit, affalée dans un fauteuil, des poèmes de Robert Lowell dans un grand livre carré à jaquette bleue... Lowell qui nous écrivait du fond de sa nuit policée, haldol et valium à l'appui, nurse de jour, garde de nuit, sa nuit à l'aristocratie hautement bourgeoise : du fond de sa nuit parfaitement déchirée.

Mais le sommeil qui ne vient pas : avec la lumière blanche des lampadaires qui traverse les rideaux trop clairs, monte en Étienne une autre sorte de rage. Comme si Millie Turner lui parlait, maintenant, lui disant tout ce qu'un autre n'a su faire ni donner... Et la silhouette d'Henry Julian traverse à son tour la chambre. C'est un Julian de vingt ans, tout préoccupé de lui-même et de ce qu'il croit déjà être un génie en lui, ce génie, le *daimon*, qui le fait différent : différent des autres, ses amis ; différent d'Étienne à vingt ans qui regardait Isabelle comme on regarde une fille à vingt ans. « Lui ne savait pas la voir, bien sûr ! » La voir : Julian ne savait pas voir Millie Turner prête, elle, à tout lui donner.

« Il ne voyait rien, murmurent sur la photographie les lèvres closes : il ne savait, ni ne devinait, ni ne pouvait savoir ou deviner... » Henry Julian, gandin de vingt ans, graine de poète entouré de ses admirateurs, les sports qu'il commençait à pratiquer à mesure que les traits de Millie Turner devenaient plus fragiles, le football, la natation, la sueur des belles amitiés viriles.

« Il ne pouvait pas : ce n'était pas de sa faute... » : la voix de la jeune fille est là pour implorer la grâce de celui qui n'a pas su l'aimer. Car c'est la révélation qui foudroie soudain Étienne : bien sûr que Millie Turner aimait Henry mais Henry, lui, ne savait ni ne pouvait lui rendre cet amour !

L'envie, dans le même temps, de rire : il est là, dans une chambre d'hôtel de Cambridge aux rideaux trop minces qui laissent passer les lumières de la nuit ; il est là, à s'inventer pour son compte le passé d'un autre et à haïr à présent cet autre ; il est là, à inventer de tortueuses raisons, à croire qu'il a compris, à se frapper le front et à haïr plus encore celui qui l'a fait venir jusqu'ici ; il est là, amoureux éperdu d'une femme morte depuis cinquante ans, et c'est risible, et c'est grotesque, et c'est triste.

L'ultime surprise de son séjour à Cambridge, Étienne l'a eue le matin suivant à l'heure du petit déjeuner. Dans le café-caféteria aux fausses allures d'aquarium, où des serveuses déguisées en étudiantes vous versent d'office un broc entier de liquide beigeasse en guise de café noir et le même en plus clair sous le nom de thé au lait, une jeune femme blonde lui tournait le dos. Penchée en avant, elle parlait à voix basse à un interlocuteur qui lui tenait la main. L'homme, qu'Étienne voyait de face, avait des allures de commis voyageur en électronique ou de clerc de la communication, c'est-à-dire qu'il ressemblait à n'importe quel cadre américain à la quarantaine soutenue par le golf ou la course à pied ; la jeune femme ressemblait à Nancy Barnsley, elle se retourna : c'était Nancy Barnsley. D'un froncement des sourcils, la bouche soudain à la fois boudeuse et suppliante, elle faisait

désespérément signe à Étienne de ne pas la reconnaître et celui-ci détourna le regard. La serveuse, à qui il venait de refuser un litre de café bouillant, lui en apporta un autre de thé délavé.

Il demeura encore un moment dans la cafétéria, s'efforçant de ne pas regarder en direction de Nancy et de son compagnon. Puis ceux-ci se levèrent et disparurent. Étienne les imita, régla sa note d'hôtel et reprit la route du New Hampshire.

13.

Des nouvelles d'ailleurs

À son retour aux Grandes Tempêtes, Étienne trouva Julian dans un état de grand abattement.

L'écrivain était seul dans son bureau, avec, déployé devant lui, le *Littletown Informer* et quelques feuillets manuscrits. Il ne répondit pas aux quelques mots de son invité qui quitta bientôt la pièce. Une voix le héla alors :

– Vous n'avez pas lu le journal ?

C'était Nancy, probablement arrivée quelques minutes avant lui, qui l'interpellait dans le vestibule.

– Le journal ?

Les yeux de la jeune fille étaient remplis de larmes. Elle lui tendit l'*Informer* ouvert à sa page centrale. En plein milieu du feuillet, encadré d'un filet noir, figurait un poème imprimé en italiques. La signature, en bas à droite, était celle de Rose Mary Muller.

La pluie de la veille avait duré toute la matinée, il était midi et une neige fine commençait à présent à tomber.

– Cette fois, nous entrons vraiment dans l'hiver.

Étienne n'avait fait à Nancy aucune allusion à leur rencontre du matin. D'ailleurs, le visage presque aussi sombre que celui d'Henry, la jeune fille ne semblait pas d'humeur à évoquer ce genre de souvenir : l'article de l'*Informer* en avait ramené d'autres.

Étienne avait fini par comprendre. Robson, le directeur du journal local, avait trouvé, sous sa porte, une enveloppe contenant des poèmes apparemment écrits de la main de la jeune fille assassinée, avec un mot maladroitement rédigé en majuscules pour lui en suggérer la publication. C'était tout. Le journaliste était aussitôt entré en rapport avec Peter Muller, le père de l'enfant, qui avait reconnu l'écriture de sa fille. Lorsque Robson avait posé la question : devait-il publier ces textes, le garagiste avait hésité un instant, puis il avait acquiescé : peut-être leur parution ferait-elle surgir quelque nouvel indice. Le directeur de l'*Informer* avait donc pris la précaution d'avertir le shérif puis, sans prévenir qui que ce soit d'autre, il avait lui-même

composé le texte du premier poème qui avait paru dès le lendemain.

– Vous comprenez pourquoi Henry est dans cet état ce matin ?

Des bribes de vérité apparaissent peu à peu : des remarques auxquelles Étienne n'avait pas, sur le moment, prêté attention, des souvenirs, quelques images. Ainsi le premier jour, cette autre photographie sur le bureau à côté de celle de Millie Turner n'était-elle pas celle de la pauvre Rose Mary ?

– En réalité, remarquera Nancy, Henry s'amusait à voir la petite grandir. Elle venait souvent ici. Il lui apprenait des choses...

Étienne savait déjà que la jeune fille rendait visite aux Grandes Tempêtes, et Nancy lui avait dit l'attachement de Julian pour la fille du garagiste ; mais pas un instant il n'avait soupçonné la profondeur de ce sentiment. D'ailleurs, il s'en souvenait maintenant, le jour où il s'était retrouvé avec lui non loin du cimetière de Woodfarm où reposait la jeune fille, l'écrivain n'avait pas manifesté d'émotion particulière. Et voilà que ce matin, Larrieu découvrait que c'était presque chaque jour que Rose Mary se rendait aux Grandes Tempêtes, que Julian l'écoutait lui raconter les potins du village, ses histoires de petite fille à l'école : sans rougir le moins du monde, elle lui avait même rapporté l'épisode du salon de coiffure très spécial de May Bridge, à Wycoma Place. De son côté, l'écrivain lui lisait des poèmes, il lui prêtait des livres.

– Tenez, tout dernièrement encore, il lui avait fait lire *Moby Dick* : la pauvre gosse en avait été enthousiasmée.

– Oui, soupirera Nancy : Rose Mary était une drôle de gosse.

Elle s'était construit une sorte de cabane dans les ruines de ce qu'il restait du village de Woodfarm et c'est parce qu'elle passait là le plus clair de ses moments de liberté que son père avait tenu à l'enterrer dans le cimetière du village abandonné. Et là, dans sa « maison », comme elle disait, ou dans les environs, jusqu'au milieu du cimetière où on la coucherait enfin, Rose Mary avait de longues conversations avec ces fous, qu'elle seule savait apprivoiser et qu'on avait un moment soupçonnés, interrogés.

À Woodfarm, sur la tombe de Rose Mary couverte de fleurs blanches jusqu'au milieu de l'hiver, la neige, doucement, tombe.

– Je n'ai pas envie de rester dans la maison : marchons, voulez-vous ?

Nancy a enfilé des bottes et jeté sur ses épaules une pèlerine sombre qui la fait ressembler à la silhouette qu'Étienne a cru croiser, la veille, dans les rues de Cambridge.

– La réapparition de ces poèmes me touche beaucoup, moi aussi.

Ils marchent à grandes enjambées dans la neige fraîche qui s'enfonce sous leurs pas, tandis que les fins flocons continuent à tomber, très droit, qu'aucun vent ne vient agiter.

– Vous saviez que Rose Mary écrivait des poèmes ?

Des vers un peu enfantins, très simples, mais auxquels leur simplicité même donnait une limpidité sereine, étonnée.

– Nous le savions tous.

Quelques jours auparavant, Étienne avait posé la question à Julian : « Dès le début, vous saviez que Millie Turner écrivait des poèmes ? », et le grand écrivain avait répondu de même : « Nous le savions tous. »

Ils s'avancent maintenant en direction de la forêt : sans s'être donné le mot, ils ont pris le chemin de gauche, qui passe à la hauteur de Woodfarm.

– Le Dr. Evans vous a parlé de Woodfarm, n'est-ce pas ?

La voix de Nancy semble traverser un brouillard opaque pour parvenir jusqu'à Étienne : comme si la neige, qui tombe à présent en flocons plus serrés, plus drus, assourdissait les mots.

– Evans ?

Étienne secoue la tête : il n'a jamais fait qu'entrevoir le vieux médecin. Et si celui-ci lui a parlé parfois de Mrs. Hubbs ou de Doc Brown, il ne lui a rien dit du village abandonné.

– Alors, je vais vous raconter.

Ils sont parvenus dans les ruines du village incendié et Nancy s'est tout de suite dirigée vers ce que Rose Mary Muller appelait sa « maison ». Épaisse de cinq à six centimètres, la couche de neige recouvrait les pans de mur encore debout d'une couverture mouillée et blanche qui en laminait les contours et aplanissait les formes. À leur arrivée près de l'unique cahute couverte d'une branchée de genêts, une silhouette s'est enfuie en courant. Étienne a deviné l'un des fous aux cheveux longs, simplement vêtu d'une veste trop courte.

– Depuis la mort de Rose Mary, ils reviennent toujours...

Il a suivi Nancy, baissant la tête pour pénétrer dans l'abri que la jeune fille du garagiste s'était aménagé. Une bâche sur le sol, un grand morceau de plastique tendu entre les poutres de fortune qu'elle avait placées au travers des murs remontés assuraient une étanchéité suffisante pour que le rayon d'une dizaine de livres aménagé face à l'entrée soit à peu près sec.

– Personne n'a voulu toucher à la maison de Rose Mary.

La main d'Étienne a frôlé le dos de romans de Hawthorne et de contes de Poe, un ou deux volumes de Melville et des livres de Julian lui-même.

– Je vais vous raconter l'histoire de Woodfarm...

L'histoire de Woodfarm fait partie de celle de Littletown. Les pères fondateurs du village s'appelaient Clive et Hubbs. Le premier, Decius Clive, avait quitté Harvard où il apprenait le métier de pasteur pour une vocation bien plus profonde : il aimait la campagne et voulait élever des chevaux. C'est lui qui donna d'abord aux quelques maisons qui n'étaient pas encore un hameau le nom de Maryborne, en lointain souvenir d'un quartier de Londres. À l'arrivée de Jack Hubbs, qui s'était établi un peu plus tard à l'ouest des premières maisons, et sans qu'on sût vraiment pourquoi, la petite ville avait pris le nom qu'elle a gardé.

Au début, les quelques Indiens qui vivaient dans la forêt, des Algonquins pour la plupart, s'étaient montrés doux, en même temps que curieux des habitudes des nouveaux venus. Decius Clive, qui n'avait pas tout oublié de son séjour à Harvard, avait même réussi à en convertir une poignée. Mais les choses s'étaient gâtées quand, la population du village croissant, on avait construit en face de l'église unioniste qui réunissait tous les cultes, une seconde église, luthérienne celle-là, dont le pasteur, un certain Beamy, s'était mis dans la tête de convertir toute la population du village indien installé précisément à Woodfarm, au bord de l'étang où se baigna plus tard Millie Turner. Les malheureuses créatures s'étant montrées réticentes et, pour faire un exemple vis-à-vis d'autres villages indiens établis alentour, le révérend Beamy avait convaincu Decius Clive de mener une expédition évangélisatrice du côté du petit lac. Les nouveaux croisés étaient arrivés avec le crucifix d'une main, l'épée de l'autre ; ils n'avaient utilisé que la main droite et avaient parachevé leur mission par le feu. Une bonne trentaine de sauvages, femmes et guerriers confondus, avaient péri dans les flammes. Puis, pour exorciser les lieux, on avait fait don des quelques acres de terre autour de l'étang aux plus démunis des valeureux croisés à qui Decius Clive avait offert en outre un sac de blé, les outils pour le planter et le récolter et quelques journées de travail des autres habitants de Littletown pour aider les nouveaux colons à construire la grande ferme de bois – Woodfarm – qui allait peu à peu devenir tout un village.

Ces événements remontaient à la fin du XVIII^e siècle. Depuis, les accidents, les morts violentes et autres noyades dans l'étang s'étaient multipliés à Woodfarm. Enfin, très exactement un siècle et demi presque jour pour jour après le premier massacre, un domestique d'origine indienne s'était disputé avec l'un des arrière-petits-fils des premiers colons et avait mis le feu à sa ferme. Le feu s'était bientôt propagé à toutes les maisons. Personne n'avait songé à relever les ruines.

– Il n'y a eu qu'une famille de Français de La Nouvelle-Orléans,

ces Delacroix dont la fille Charlotte est encore enterrée au cimetière, pour s'accrocher à un lopin de terre que tout le monde considérait comme maudit. Puis les Delacroix, à leur tour, renoncèrent.

Seule Rose Mary Muller, ou les fous qui marchent dans la campagne, revenaient encore errer dans les pierres brûlées dont la neige avait à présent effacé tous les contours..

De retour aux Grandes Tempêtes, Étienne achevait de se réchauffer d'un grog brûlant. Assise près de lui dans le salon du rez-de-chaussée, Nancy continuait à évoquer la vie du village et la mort de Rose Mary.

– Voyez-vous, Étienne, cela fait près de deux mois qu'on l'a tuée. Tout le monde s'était peu à peu fait à l'idée qu'elle n'était plus là. Et voilà que le journal de ce matin...

Elle avait les larmes aux yeux.

– Mais qui a pu envoyer les poèmes au journal ?

Nancy pleurait tout à fait.

– Personne... N'importe qui... Doc Brown. Le petit Rostini...

Doc Brown qui, comme Henry Julian, vouait à la jeune fille une sorte d'admiration passionnée ; ou Geoffrey Rostini, l'employé homosexuel du garage, qui avait lui aussi, pour la fille de son patron une forme d'amour désespéré : ainsi, des pans entiers de la vie du village se révélaient-ils à Étienne, qui n'en comprenait que mieux l'espèce de fascination qu'exerçaient sur Julian Littletown et sa forêt.

Chaque nuit, devant le visage de Millie Turner, penché sur son livre, il tente à son tour de retrouver le fil de tous ces récits perdus.

14.

Du côté du lac

LE soir était venu. Dehors, la neige achevait de s'installer pour l'hiver. William, lointain descendant peut-être d'un rescapé du massacre du petit lac, venait de faire remarquer d'un ton presque sentencieux que « maintenant, on en avait jusqu'au 15 mars » quand Henry Julian sortit enfin de son bureau. Toute la journée, on l'avait entendu aller et venir sur le plancher de bois, d'un pas plus lourd que d'habitude. Il avait aussi brûlé des papiers dans la cheminée mais, chacun s'étant gardé de mentionner la publication du matin, voire de prononcer le nom de la fille du garagiste, il se contenta de grommeler en entrant dans le salon que « s'il tenait l'enfant de salaud qui avait envoyé ces poèmes... » et ne fit plus la moindre allusion aux vers de Rose Mary ni à la jeune fille elle-même, et moins encore à la douleur qu'avait, sans le vouloir, ravivée le directeur de *l'Informer*.

Ce fut cependant lui qui, après dîner, reprit le cours des réflexions amorcées dans l'après-midi par Nancy.

– Décidément, Littletown est une bien petite ville, mais c'est dans le même temps la plus parfaite illustration qui soit de nos menus désirs et de nos plus grandes passions...

Julian en revint ainsi de lui-même, mais en la précisant davantage, à une idée qu'avait pressentie un moment Étienne : celle qu'il existait, de part et d'autre des Grandes Tempêtes, un « côté du village » et un « côté de la forêt », à mi-chemin desquels l'écrivain aurait établi sa demeure, se plaçant ainsi au cœur de tensions, de forces opposées, ou du moins différentes, qui se seraient affrontées quelque part entre l'étang des Castors et le petit lac.

– Cela vous surprendra peut-être, mais je ne suis pas loin de partager la certitude qu'ont quelques-uns des plus illustres citoyens de Littletown qu'il existe parmi nous des « présences »...

Promenant au-dessus du fourneau de sa pipe la flamme d'une allumette au soufre qu'il avait grattée sur le manteau de la cheminée, Julian n'avait pas, dans les yeux, cet éclat d'ironie qui brillait, le matin, lorsqu'il savait qu'il faisait attendre son hôte et que cela l'amusait. De même, lui qui semblait avoir toujours une conscience si

aiguë de ce qu'il pouvait dire d'un peu trop solennel qu'il ne parvenait pas à se retenir d'assortir les plus sincères de ses remarques d'un clin d'œil amusé ou d'un simple sourire, parlait-il maintenant, avec une gravité qui pouvait paraître surprenante, de ces forces qui faisaient des Grandes Tempêtes une manière de lieu magique, lourd d'un passé tumultueux.

– Les milliers d'incidents, les dizaines de milliers de crimes qui peuvent survenir dans une grande ville, à Paris, à New York ou même à Boston, n'ont pas le poids de cette poignée de faits historiques parfaitement privés – quelques crimes, quelques meurtres, quelques procès, quelques mystères... – qui constituent l'histoire d'une petite communauté comme la nôtre... Tenez : connaissez-vous l'histoire du juge Carry ?

Le juge Carry avait été le premier magistrat de Littletown, appelé là, lui aussi, parce qu'il fallait bien occuper le beau palais de justice tout neuf qu'on avait construit sur le *green*.

– Il arrivait de Boston, où une vilaine histoire de jeune domestique qu'on avait fait avorter sous son propre toit lui collait aux fesses et l'avait rendu plus dur encore envers les fautes des autres.

Le juge, qui habitait la maison achetée plus tard par Mrs. Hubbs, était, en effet, réputé pour la sévérité de ses jugements. Ainsi avait-il condamné à mort et fait pendre, côte à côte et le même jour, un vieux vagabond qui avait assassiné un paysan de Littletown pour lui voler une paire de bœufs et une pauvre gamine de seize ans, employée chez une dame de la société du village, qui avait dérobé un œuf en argent à sa patronne.

– Peut-être ce sacripant de juge Carry voulait-il jouir du paysage offert par les deux potences garnies d'un chemineau assassin et d'une jeunesse de quinze ans sadiquement entravée ? Ou alors, voulait-il seulement justifier le proverbe français : « Qui vole un œuf... »

Même en proférant ces énormités, Julian ne riait pas. Il ne rit pas davantage pour raconter de quelle manière, haï de ses concitoyens qui redoutaient tous de tomber sous le joug de sa justice – « Pensez donc ! il avait établi une liste de livres immoraux dont la lecture était rigoureusement interdite, parmi lesquels figurait jusqu'à *Moby Dick* ! » –, le juge Carry était subitement tombé très gravement malade. Il avait perdu connaissance l'instant d'après avoir rendu une nouvelle sentence exemplaire et s'était effondré d'un coup, sans couleur. Comme le Dr. Stephens, qui était alors le médecin du village, était en voyage à Boston, on avait fait chercher le médecin de Wycoma Place, un certain Donald Evans, dont la première saignée avait eu l'effet miraculeux de tuer le juge sur-le-champ.

– Cet Evans a été traité en héros et lui qui, du premier coup, avait fait mourir le juge de la ville, a été supplié de remplacer l'infortuné

Dr. Stephens qui, en vingt ans, n'avait pas su y parvenir !

C'est ainsi que l'arrière-grand-père de l'actuel Dr. Evans avait occupé l'unique maison de brique rose à l'angle du *green* et de Main Street.

– Mais ce n'est pas tout..., avait poursuivi Julian qui, la pipe à la main, tenait parfaitement son rôle de conteur local : ce n'est pas tout...

Quelques jours après la mort de Carry, son frère, qu'il avait fait venir de Boston – un unijambiste, qui traînait toute la journée à l'auberge de l'Aigle –, était mort aussi subitement que le juge, mais dans les bras d'une demoiselle, lui. On assurait en outre qu'avant de mourir, il avait, dans une sorte de crise de *delirium tremens*, mordu la fille en question en plusieurs endroits du visage, du cou et de l'épaule. Du coup, le mot « vampire » avait été prononcé. On avait déterré le corps du juge inhumé au cimetière de Woodfarm car il avait une propriété tout près où il passait ses dimanches et on avait pu constater que, mort de congestion, son cœur était encore intact après quatre semaines sous terre et qu'il était rempli – affirma-t-on – de *sang chaud*.

– Je ne vous demande pas de croire aux légendes de ce village. Mais je peux vous assurer que, plus de cent ans après, tout le monde, ici, y croit encore dur comme fer.

Devant l'horreur de ce qu'on avait découvert dans le cimetière, on appela les deux pasteurs qui officiaient à présent au village, tous deux se signèrent et reculèrent. On fit alors venir un vieil Indien qui vivait dans la forêt, entre Wycoma Place et le petit lac. Celui-ci contempla longuement le corps du juge exhumé du cimetière établi sur les lieux mêmes où ceux de sa race avaient péri, puis il ordonna qu'on allume un feu au bord de l'étang. Il fit apporter une marmite qu'on remplit d'eau et, de ses mains, arracha le cœur encore vivant du cadavre, puis le plongea dans la marmite qui bouillit toute la nuit. Aux premières lueurs de l'aube, et devant les habitants des deux villages de Woodfarm et de Littletown, auxquels il avait demandé de s'assembler autour de lui, l'Indien avait précipité le chaudron et son contenu bouillant dans l'étang :

– Je ne vous demande pas de croire à cela non plus, mais tous les témoins ont assuré qu'au moment où la marmite s'engloutissait dans l'eau – et à l'instant précis où un soleil très rouge apparaissait sur l'autre rive – l'étang est devenu de la couleur du sang et s'est mis à bouillonner lui aussi. Puis le soleil a dû disparaître derrière un arbre : d'aucuns ont raconté qu'il s'était recouché.

Julian avait achevé son récit. Sa pipe était éteinte, William venait d'annoncer que le dîner était prêt.

– Je ne vous demande pas d'y croire : je vous dirai seulement que j'y crois moi-même à moitié et que, pour rien au monde, je ne me

baignerais dans l'eau du petit lac.

On était à présent dans la salle à manger. William, toujours en gants blancs, servait un consommé chaud à l'œuf. Étienne a tout de même interrogé :

– Mais c'est pourtant là que se baignait Rose Mary ? Et Millie Turner avant elle ?

Le grand écrivain a, cette fois, esquissé un sourire, comme s'il avait deviné une attaque qu'en ce moment précis son hôte ne pensait en aucune façon à lancer.

– Oui, c'est là. Et l'histoire que je vous ai racontée, comme beaucoup d'autres que je pourrais aussi vous raconter, fascinait la pauvre Millie Turner. Elle avait même recopié certaines d'entre elles dans l'un de ses cahiers.

Le regard subitement surpris d'Étienne :

– Ses cahiers ?

Julian a pris le temps de souffler, à la manière des enfants, sur la cuiller en argent qu'il tenait à la main avant de la porter à sa bouche, pour répondre :

– Oui : Millie écrivait beaucoup. Elle remplissait des cahiers entiers d'idées qui lui passaient par la tête...

– Et sait-on ce que sont devenus ces cahiers ?

Le même air tranquille de l'écrivain.

– Bien sûr : elle en a fait cadeau à l'une de ses amies.

– Et depuis ?

Plus serein que jamais, évasif, l'air à la fois mystérieux mais désolé de qui ne peut répondre :

– Ah ! depuis...

Toute la nuit qui a suivi, dans la demi-veille qu'il ne parvenait ni ne désirait vraiment transformer en sommeil, Étienne a joué avec des images où les visages de Millie Turner et de Rose Mary Muller se mélangeaient tandis que des forces obscures, venues du village ou de la forêt, l'attiraient tour à tour de chaque côté.

– Allons ! tout cela n'est pas sérieux..., a-t-il fini par murmurer à mi-voix avant de se laisser emporter au matin par le sommeil.

15.

Une promenade

LORSQU'À huit heures quinze, il pénétra dans le grand bureau du premier étage, Étienne avait d'autant moins renoncé à mener contre Julian l'attaque à laquelle il s'était préparé que, dès son arrivée et après le cérémonial de l'allumage de la pipe, l'écrivain avait laissé tomber à terre en soupirant le numéro du jour de l'*Informer* qui contenait un nouveau poème de Rose Mary :

– Quand je pense que j'avais promis à la pauvre gosse de l'emmener en Europe...

Étienne s'était aussitôt souvenu du désir de Millie Turner mourante de voir l'Europe. Ainsi avait-il posé sa première question :

– Est-ce que je peux savoir pourquoi vous avez refusé à votre amie Millie Turner le voyage dont elle rêvait tant ?

Julian a encore pris le temps de déposer sa pipe déjà éteinte dans le gros cendrier d'agate à côté avant de répondre :

– Pour de nombreuses raisons. Et la première est sûrement que, déjà malade comme elle l'était, Millie n'aurait sûrement pas supporté le voyage...

Ce sont peut-être ces tête-à-tête que Larrieu passe désormais chaque nuit avec le portrait brisé de Millie Turner qui renforcent sa détermination à se battre : amant jaloux d'une morte, il s'agit pour lui d'acculer un rival.

Ainsi, l'une des photographies les plus douloureuses de Millie Turner qu'il ait retrouvées représente encore la jeune fille aux cheveux rasés, comme sur le portrait du bureau dont l'écrivain ne semble pas avoir remarqué la disparition. Mais sur le petit cliché un peu trop contrasté enfermé seul dans une enveloppe parmi beaucoup d'autres photos plus innocentes, Millie Turner est étendue, la tête sur un oreiller. Elle ferme les yeux et *joue* : elle joue à la morte. Pourtant, les yeux trop consciencieusement fermés, plus enfoncés que jamais sous le front bombé, elle ne peut s'empêcher de sourire. Et c'est ce sourire d'une petite fille en train de s'amuser (après tout, Millie Turner *joue* un tour au photographe, puis lui et elle, ensemble, vont en *jouer* un à

ceux à qui ils montreront la photographie) qui semble soudain plus déchirant, sur ce visage émacié, ravagé par la maladie, que tous les autres clichés que Millie Turner a complaisamment laissé prendre d'elle.

– Est-ce Millie Turner qui demandait qu'on la photographie ainsi, si souvent ? Ou est-ce quelqu'un (vous, par exemple) qui en a eu l'idée et qui, ensuite, l'a fait photgraphier, inlassablement ?

Le jeu de la main de Julian, qui a repris le journal tombé à terre et lissé la feuille de mauvais papier sur laquelle le titre du poème, *Obedience* – « Obéissance » – (lui-même entouré d'une guirlande de motifs imprimés, très 1930), se détache au milieu de l'encadré qui occupe le centre de la page :

– Je croyais que vous l'aviez deviné : c'était Millie qui demandait qu'on la photographie ! Partout, en toute occasion, chaque fois qu'elle voyait un ami avec un appareil de photo, elle avait un petit rire pour demander : « Vous la faites, cette photo de moi ? »...

Bien à plat devant lui, le numéro de *l'Informer* occupe la partie centrale du bureau dont l'écrivain a écarté du revers de la main les objets qui l'encombraient.

– ... Elle savait, disait-elle, que les poèmes qu'elle écrivait n'étaient pas très bons, qu'elle-même ne durerait pas très longtemps – c'était tout à la fin : dès lors, ces photos c'était pour elle la seule manière de durer.

Julian prend son temps. Il a saisi une paire de ciseaux pour découper l'encadré du journal, mais il s'arrête après en avoir coupé deux côtés :

– Et d'ailleurs, elle ne s'est pas tellement trompée que cela, si j'en juge par l'intérêt que vous lui portez depuis que vous avez vu une photo d'elle sur ce bureau...

Julian a désigné, d'un mouvement de la tête, l'emplacement de la photographie de Millie Turner, dont il a lui-même fracassé le cadre : il n'en a pas dit plus, mais Étienne a compris que l'écrivain sait parfaitement où se trouve à présent la photo. Et Étienne n'a pas aimé ce geste, ce clin d'œil, le sourire presque complice qui l'a accompagné. Aussi repart-il à l'attaque.

– Mais, encore une fois, pourquoi avez-vous refusé à Millie Turner ce voyage ? Ce n'était pas seulement sa maladie : vous saviez bien qu'elle allait de toute façon mourir.

La même gravité traverse le visage de Julian que lorsqu'il évoque les forces qui habitent la forêt, le village.

– Parce que Millie était une jeune fille trop pure, trop entière et trop faible en même temps, pour que l'Europe d'alors – et qui n'a, d'ailleurs, guère changé depuis ! – n'ait risqué d'abîmer quelque chose

en elle...

La soif d'une pureté impossible qui traverse l'œuvre de Julian : Roger Diehl, dans l'un des articles qu'il avait consacrés au maître, avant de l'avoir rencontré, a pu même parler d'une sorte de regret de la pureté perdue. D'entrée de jeu, la Maisie du *Lac*, le premier roman, puis la Marnie qui se mourait de consommation à la fin de *La Boucle de cheveux*, portaient ainsi en elles la nostalgie d'une enfance disparue où, petites filles, elles ignoraient tout de ce qu'étaient la violence et la bassesse du monde qu'elles ne pourraient affronter.

« Et vous-même ? avait demandé Diehl à Julian au cours de la seule interview qu'il ait envoyée au journal ; et vous-même n'avez-vous jamais ressenti cette douleur d'une pureté enfermée très loin au fond de vous et que, quoi que vous en ayez, vous ne pouvez faire remonter à la surface ? » Julian s'en était alors tiré d'une pirouette et c'est peut-être la raison pour laquelle il avait laissé paraître ce premier et unique article : « Moi ? Mais pour rien au monde je ne voudrais qu'elle remonte, comme vous dites, cette foutue pureté, si tant est qu'elle ait jamais existé : tout auréolé de blanc avec les belles ailes de confection qui vont avec la panoplie de l'ange, je ne pourrais plus écrire ! Vous savez bien que ce n'est pas l'ange, mais la vieille bête que je suis qui écrit les livres que j'écris aujourd'hui. » « Et ceux d'autrefois, avait alors insisté Diehl : ceux du temps de l'Ange – si tant est que l'Ange ait existé ? » Nouveau rire de Julian qui s'était borné à lancer : « Nous avons tous commis des péchés de jeunesse, jusqu'au péché d'angélisme. Mais avez-vous jamais entendu parler de péché d'Ange ? »

– Et pourtant, remarque Étienne, vous ne semblez pas craindre que notre vieille Europe corrompe la petite Rose Mary, puisque vous lui avez proposé le même voyage ! Est-ce à dire que la pauvre gosse...

Sans même s'en être aperçu sur le moment, il a cette fois outrepassé la frontière invisible entre ce qui est tolérable par Julian, et ce qui ne l'est pas.

Et le grand écrivain explose.

– Dites-moi, mon vieux : est-ce pour parler de moi ou pour parler de Rose Mary Muller que nous sommes là ce matin ? Passe encore que Millie vous intéresse un peu trop, puisqu'elle a, en somme, été mêlée de près à ma jeunesse. Mais la fille du garagiste : non ! Laissez-la ! Laissez-la-moi ! Laissez-la-nous (il a dit *nous* : les Grandes Tempêtes, le village et la forêt) et foutez-moi la paix !

Pour la seconde fois, Henry Julian s'est réellement emporté. Désarmé, le regard de Nancy, qui a cessé de prendre des notes, est allé de l'un à l'autre. La scène n'a duré que quelques secondes puis,

après un bref silence, Julian a conclu sa colère par l'un de ces admirables éclats de rire dont il a le secret.

– Tenez ! C'est moi qui suis idiot de me fâcher ! Ça suffit pour ce matin. Allez, venez avec moi : je vous suggère une promenade !

La neige, tombée toute la nuit, formait une couche fraîche de près de vingt-cinq centimètres que la température, pas assez froide pour la solidifier, avait seulement rendue craquante en sa partie supérieure mais laissée bien molle dessous : Julian savait ce qu'il faisait. Il chaussa une paire de vieilles bottes de trappeur fourrées, Étienne l'imita avec celles qu'il avait achetées à Cambridge et tous deux prirent le chemin de la forêt.

– Je voudrais vous faire voir tout cela d'un peu haut : vous comprendrez mieux dans quel pays de sauvages nous vivons !

Au lieu de se diriger droit vers l'étang, Julian obliquait à droite, en direction d'une petite colline qui, couverte de halliers et de buissons, se dressait au milieu d'un paysage raviné. Le temps était incertain, encore couvert, dont on ne savait s'il se lèverait d'un coup – par moments, à des trouées plus claires, presque jaunes dans le ciel, on devinait que le soleil n'était pas loin – ou si le ciel tout entier n'allait pas, au contraire, capoter d'un coup en une masse cotonneuse identique à la surface neigeuse en dessous, à laquelle elle viendrait se souder, écrasant toute ligne de fuite, tout relief. À peine tracé entre les arbres, le chemin n'avait naturellement pas été dégagé et y avancer dans la neige qui s'enfonçait sous le poids des marcheurs était déjà fatigant pour Étienne. Julian, lui, sifflotait allégrement.

– Nous allons couper par là : c'est un raccourci !

À main droite, l'écrivain indiquait une sorte de trouée à travers les buissons qui grimpaient dru sur la colline. Ils avaient déjà fait un bon kilomètre et Étienne soufflait comme un bœuf, mais à peine se fut-il engagé sur le flanc de la première côte qu'il commença à glisser et à s'enfoncer davantage dans la neige qui se déroba. Parvenu au sommet, pantelant, il fallut ensuite redégringoler sur l'autre versant : la promenade dura deux heures. Quand, exténué, trempé de partout, à la fois glacé et en nage, Étienne, précédé d'un Julian plus fringant que jamais, arriva enfin en haut de la petite éminence qui constituait le but de leur promenade, il ne vit rien qu'une vaste étendue grisâtre, car le ciel s'était finalement refermé sur les collines et rien ne permettait de distinguer vraiment où celles-ci commençaient et où s'achevait celui-là. Le rire de l'écrivain pour constater que leur promenade était inutile fut ce qu'Étienne pouvait prévoir : provocant et ironique.

Le retour s'avéra pire encore. Soufflant, suant, Étienne gravit des monticules de quelques mètres pour débouler sur l'autre flanc dans des ravins à peine plus profonds. En dépit des mille et un accidents du

terrain, le maître des lieux donnait l'impression d'avancer, lui, d'un pas égal tandis que son hôte se traînait. Bientôt, la neige recommença à tomber en gros flocons espacés qui ponctuaient le paysage d'un pointillisme naïf enluminé d'un doigt de merveilleux qu'en toute autre circonstance Larrieu aurait su apprécier. Mais il ne remarqua qu'une chose, que, de haut en bas, il grelottait, à présent que la neige tombait et que, mouillé du bas, il le serait vite du haut.

Lorsqu'à deux heures de l'après-midi, ils se retrouvèrent enfin aux Grandes Tempêtes, Henry avait pris sa revanche. Sans sourire, il demanda à son hôte si celui-ci souhaitait reprendre l'interview interrompue. Sans sourire davantage, Étienne se récusa, gagna sa chambre, prit un bain bouillant et se coucha, persuadé qu'il tremblait de fièvre.

Incapable de dormir, il demeura trois heures allongé dans l'obscurité, se rabâchant les idées qui, depuis son arrivée dans ces lieux, l'obsédaient : l'arrogance de Julian et le talent qu'il ne pouvait lui contester, la distance souriante mais résolue que lui manifestait Nancy, ses propres impuissances et le visage de Millie Turner. Il se surprit à murmurer à nouveau, comme une prière, le nom de la jeune fille morte ; il se surprit à se dire que si, comme l'affirmait Julian, il existait bien des présences dans cette maison, Millie devait être l'une d'elles. Elle ne pouvait dès lors que l'écouter, l'aider. Elle ne l'entendit pas. Il se leva à cinq heures de fort méchante humeur.

16.

Arguties juridico-littéraires

ON a parlé de combat entre deux hommes dans le champ clos d'une maison de bois à présent perdue dans la neige : à deux reprises déjà, Étienne Larrieu avait attaqué ; à deux reprises, il avait été battu. Et quand bien même la seconde victoire d'Henry Julian – cette course dans la neige... – avait été quelque peu déloyale, le grand écrivain, sportif émérite, ne l'avait pas moins emporté aisément sur le polygraphe fatigué qu'on avait payé pour venir l'interroger. Dès le lendemain, pourtant, ce dernier reprit l'offensive.

– Je voudrais que nous en arrivions à ce roman, *Singularités* – singularités au pluriel : vous aviez beaucoup tenu, à l'époque, au s final –, qui a marqué, j'en suis convaincu, un tournant dans votre carrière.

– Un tournant, en effet : jusque-là, j'écrivais tout au plus des bouquins de deux cents pages. Avec *Singularités*, j'ai passé le cap des trois cents. Un point de non-retour, en quelque sorte...

Lors de la parution du livre, l'écrivain, déjà vieillissant et auréolé de sa gloire de solitaire exilé aux Amériques, avait été reçu par l'un de ces bonimenteurs qui font que la télévision française fabrique des idoles de confection, resserre les boulons des statues de papier et, comme toutes les télévisions du monde, répète à l'infini des rengaines éculées. C'était la première fois que Julian acceptait de se prêter à ces enfantillages ; aussi le bonimenteur en question, imbu de soi – même comme on ne peut l'être qu'à travers ces lucarnes-là et célèbre pour une moumoute rousse éclatante, avait-il annoncé sa présence comme un événement majeur de l'histoire littéraire d'une après-guerre qui n'en finissait pas de compter ses géants morts : Henry Julian en était l'un des survivants, on dirait la messe pour lui.

On la dit, en effet. Ou, plus précisément, on la commença. Mais on en resta à l'*Introït*.

– Ainsi, Henry Julian, lança le présentateur, ce roman, qui n'est que le huitième en plus de trente ans de carrière, vient-il vérifier cette règle d'or d'une certaine littérature de qualité, que la rareté fait souvent la valeur de l'écriture...

Julian respecta d'abord les grandes lignes du scénario non écrit qui régit ces pitreries. Il évoqua donc la difficulté qu'avaient les mots à naître en lui, la phrase à s'ordonner, le livre à s'avancer vers un dénouement qu'il pressentait chaque fois, plus qu'il ne le connaissait vraiment. Il fit appel à toute la panoplie des trucs de l'écrivain, parla déjà de ces « présences obscures » qui permettaient à l'œuvre d'éclore. Brumeux à souhait dans son propos, le maître jouait son rôle à la perfection, c'est-à-dire qu'il pontifiait avec l'air convaincu de qui ne prend jamais son interlocuteur que pour ce qu'il est. Mais le loustic qui présidait à l'exercice n'aimait pas qu'on l'oubliât. L'air futé, il interrompit son hôte tout à trac :

– Tout cela, c'est bien beau. Mais le travail, dans tout cela ?

Agacé, Henry Julian ignore la question et poursuit son oraison. Il en arriva ainsi aux héros de ses romans, ces personnages qui, « sans que nous y prenions garde, remontent du plus profond de nous et deviennent nos doubles ». Sur le visage du joker de service, le malaise éprouvé à ne pouvoir placer un mot se manifestait par des yeux ronds qu'une caméra complaisante finissait par montrer aux spectateurs au moins autant que le héros de la fête. Enfin, n'y tenant plus, le téléclown eut un de ces gestes de la main, qui imposent le silence :

– S'il vous plaît, Henry Julian, s'il vous plaît ! Vous parlez de vos personnages comme de doubles : est-ce à dire que vous considérez le personnage de Nathan, dans *Singularités* (je vous rappelle que Nathan est un monsieur pas très catholique, c'est un euphémisme, mal dans sa peau, malheureux dans la vie, incapable de s'adapter à une Amérique qui est pourtant son pays, et homosexuel par-dessus le marché) : est-ce que vous considérez Nathan comme un autre vous-même ?

Julian avait considéré le malotru avec l'air de surprise parfaitement feinte qu'on a face au roquet qui aboie sous la pancarte « Chien méchant » et avait poursuivi sans paraître avoir entendu la question.

– ... Aussi ai-je la conviction qu'au plus profond de nous, quelque part entre la nature et nous, il existe une alliance qui...

Cette fois, la grenouille qui ne s'était que trop trouvé son roi faillit se lever sur son siège : il y allait de sa réputation et sa moumoute rousse en tremblait d'impatience :

– Vous n'avez pas répondu à ma question, Henry Julian : et le travail de l'écrivain, dans tout cela ?

Il était vingt-deux heures quinze. L'émission spéciale, qui devait durer soixante minutes en direct, avait commencé à vingt-deux heures cinq. Coupé une seconde fois dans son élan – il devenait lyrique et s'écoutait parler avec une satisfaction évidente –, le grand écrivain rengaina sa pipe qu'il avait gardée à la main comme un revolver inutile et se leva.

– Le travail ! Vous faites bien de me le rappeler. Si vous le permettez, je vais précisément aller travailler !

L'autre n'avait que failli se lever, Henry Julian, lui, s'était bel et bien levé, et il avait quitté le plateau, laissant éberlué l'histrion qui avait cru qu'on pouvait s'adresser au pape avec la même goujaterie qu'il employait à l'égard de sa clientèle habituelle.

Le geste de l'écrivain avait multiplié par cinq la vente de ses *Singularités* et son jocrisse de faire-valoir avait fait contre mauvaise fortune bon cœur : dans les dix années qui avaient suivi, il avait parlé à qui voulait l'entendre de l'émission avortée comme de ce qu'il est convenu d'appeler, dans le langage de ces jobards-là, « un grand moment de télévision ».

Quant à Julian lui-même, il était revenu aux Grandes Tempêtes plus convaincu que jamais que la France littéraire était un royaume de faiseurs où les faisans étaient rois.

– Je vous pose à mon tour le plus sérieusement du monde la question, reprend Larrieu, mais je vous la pose autrement, si vous préférez : est-ce dans *Singularités* que vous avez, pour la première fois, osé aborder de face la question de l'homosexualité ?

Singularités, c'est le long récit de l'éducation parallèle de deux jeunes gens, Buck et Nathan, qui vivent à quelques rues l'un de l'autre dans une petite ville de l'État de New York. Nathan est riche, Buck ne l'est pas ; le premier fait des études, devient avocat, le second sert des sodas dans un drugstore. Buck joue dans l'équipe de base-ball de la ville ; Nathan n'a jamais tenu une raquette de tennis. Ils se croisent parfois, Buck ignore souverainement Nathan qui l'envie, de loin, pour tout ce qu'il n'a pas : la force, la beauté, ses succès féminins. Lorsque Buck sera accusé de viol sur la personne d'une femme d'âge mûr et assez repoussante, Mrs. Beaver, ce sera Nathan qui le défendra. Peu à peu, des relations ambiguës vont se développer entre l'inculpé emprisonné et l'avocat qui lui rend visite et prépare une impossible défense. Nathan réussira quand même le tour de force de faire acquitter son client, au prix d'une étonnante escroquerie sentimentale auprès de Mrs. Beaver. Les deux hommes reprendront alors leur vie comme avant, Buck continuera à ignorer – ou à se borner à saluer au passage – un Nathan qui n'osera jamais pousser plus loin leur amitié. Et ce sera – chute un peu mélodramatique de l'histoire – Nathan lui-même qui finira par assassiner l'encombrante Mrs. Beaver.

– ... avec *Singularités*, était-ce la première fois, répète Larrieu, que vous osiez parler d'homosexualité ; ou celle-ci n'était-elle pas déjà latente, angoisse, ou du moins obsession, dans vos premiers livres ? Je pense en particulier aux jeunes héros de *La Boucle de cheveux*, qui tournaient autour de la pauvre Marnie sans lui faire de mal.

Le calme d'un Henry Julian qui ne peut pas esquiver la question :

– Je crois que vous avez tout à fait raison : *Singularités* raconte bel et bien une obsession homosexuelle.

Comme si c'était là le seul commentaire qu'il avait à faire, le grand écrivain mâchouille l'embout de sa pipe éteinte et n'ajoute rien. Larrieu esquisse un sourire mal à l'aise :

– Cela, nous en sommes tous convaincus. Ce que je veux vous demander, c'est si...

Le même calme de Julian – pour l'arrêter. Comme il arrêta voilà une dizaine d'années le discours roué du bonimenteur de télévision trop bavard :

– ... Voyez-vous, je ne dirai pas que je suis un écrivain réaliste, bien sûr, mais je parle de ce qui m'intéresse, de ce que je vois, de ce que je rencontre.

Et Julian de se lancer dans une longue digression sur les origines du monde d'aujourd'hui et la sexualité qui alimente ses angoisses :

– ... D'ailleurs, vous l'avez compris, puisque vous avez eu l'amabilité de vous souvenir de *La Boucle de cheveux* : ce qui ronge le personnage de Marnie, et dont elle mourra, c'est de ne jamais vouloir entendre les forces, en elle, qui réclament autre chose que la poésie délicate de ses camarades masculins.

Alors Étienne, brusquement :

– Vous pensez à Millie Turner ?

On sent l'irritation qui envahit le visage de Julian. Il pointe le bout de sa pipe vers le questionneur impudent comme il l'a déjà fait une première fois quand celui-ci s'étendait trop sur la petite Rose Mary :

– Écoutez, mon vieux : est-ce de Millie Turner ou de moi qu'on vous paie pour écrire la biographie ?

Il se ressaisit pourtant aussi vite :

– Nous parlerons de Millie plus tard, si vous le voulez bien. Pour le moment, vous m'avez posé une question, et j'y réponds : l'homosexualité, latente ou exprimée, des deux personnages masculins de *Singularités* ne concerne que Buck et Nathan, qui sont des héros de roman auxquels j'ai décidé de donner ce type d'inquiétude. Dans *Fortune*, j'ai fait de Paul Farroux un ambitieux obsédé par une impossible réussite sociale, et il ne serait venu à personne l'idée de voir des ancêtres de Farroux dans les personnages du *Lac* ou de *La Boucle de cheveux* ; pas plus que de m'accuser moi-même, l'auteur, d'arrivisme. J'ai eu l'occasion d'expliquer tout cela dans une autre enceinte, je crois ?

Henry Julian s'est ressaisi, certes ; mais il est resté sur la défensive.

Bien des années auparavant, un procès retentissant l'avait opposé à la rédaction d'un hebdomadaire américain fameux où, rendant précisément compte de *Singularités*, un critique avait plus que laissé entendre que le grand écrivain français s'était enfin résolu à se mettre à nu : « Ce qui nous touche dans le désir poignant et impossible de Nathan Denmel pour le bien fade Buck Moonprick (dont le patronyme se passe de tout commentaire), avait écrit ce Thomas Fellow, c'est qu'on y sent le désespoir d'un auteur à révéler si tard ce qu'il n'a que balbutié depuis si longtemps. »

La réaction de Julian avait été immédiate. Un bon avocat (de la classe de son Nathan !) avait réussi à découvrir au fond d'un État du Middle West une loi, vieille de cent dix ans, qui punissait sévèrement toute allusion à la vie privée par voie de presse sans l'autorisation expresse de la victime. Or, diffusé sur tout le territoire américain, l'hebdomadaire contenant l'article incriminé l'avait forcément été dans l'État en question, où l'on n'avait pas dénombré moins de dix-sept mille trois cent vingt-trois exemplaires vendus au numéro et deux mille cent trente et un par abonnement. Aussi, au terme d'une joute oratoire qui avait vu s'affronter deux des plus célèbres ténors du barreau américain, Julian avait-il obtenu gain de cause, avec la somme de cent quatre-vingt-dix mille cinq cent quarante dollars dont il avait aussitôt fait don à une association homosexuelle connue sur la côte Ouest pour la défense juridique de ses adhérents.

– Je n'ai rien à faire avec les pédés de San Francisco, eux n'ont rien à faire avec moi : nous sommes quittes ! avait lancé Julian par avocat interposé à la fin du procès.

– Si vous le voulez bien, reprend-il à présent, vous relirez le compte rendu de l'audience du 22 au 27 avril 1978 du tribunal de Jackson City : tout est là.

Puis il rallume sa pipe, pousse un profond soupir et a le bon rire qu'il sait si bien imiter lorsqu'il a le sentiment d'avoir piégé un interlocuteur :

– Vous savez que vous êtes épuisant, mon vieux ? Si cela ne vous ennuie pas, nous en resterons là pour aujourd'hui.

Étienne n'a pas insisté : l'attitude défensive, puis plus nettement agressive, qu'a eue Julian pendant leur conversation du matin suffit à lui montrer ce qu'il savait déjà : le sujet qu'il a abordé est épineux. Comme pour le renforcer dans cette certitude, la réaction de l'écrivain, quelques heures plus tard, à une invitation d'Anthony De Gray, sera aussi nette. Le vieil homme avait fait porter par son chauffeur un pli conviant les trois hôtes des Grandes Tempêtes à un dîner chez lui pour le soir même : « Je ne me sens pas très bien depuis quelques jours, et j'ai peur de ne plus pouvoir recevoir mes amis de longtemps. Ceci

pour me faire pardonner de vous inviter si tardivement... »

– Si vous avez envie d'aller écouter un vieillard gâteux larmoyer sur notre passé à tous, je me garderai de vous en empêcher ! avait lancé Julian. Mais vous irez seul ; ni Nancy ni moi n'avons la moindre envie de sortir par le temps qu'il fait !

Il avait répondu pour la jeune femme sans la consulter. Celle-ci n'avait d'ailleurs manifesté ni mécontentement ni désir particulier de se rendre chez l'ancien camarade des années d'étudiant de Julian. Le chauffeur de De Gray était reparti avec un mot griffonné d'Étienne qui, seul, acceptait son invitation.

17.

Un dîner à la campagne

ON dînait tard à Summer Hill, qui était depuis plus de trois générations la résidence des De Gray : Étienne avait été convié pour neuf heures. « Ne venez pas trop tôt, avait précisé le vieil homme dans sa lettre : ma fatigue est telle, en ce moment, que je m'endors une heure ou deux avant dîner et, souvent, ne me réveille que bien tard. »

En attendant l'heure du dîner, Étienne avait donc fait une promenade autour de l'étang des Castors. Autant son expédition de la veille avec Julian lui avait laissé un mauvais souvenir, autant le tour de l'étang qu'il fit en cette fin d'après-midi, au pas qu'il s'était choisi, raviva la nostalgie qu'il portait depuis son enfance d'une campagne en hiver, comme on n'en voit plus que sur les lithographies d'autrefois, un chemin de neige entre des halliers, le bord d'un étang, des roseaux qui percent la couche blanche et, de loin en loin, la trace d'un animal qui se perd à travers les troncs espacés d'une forêt ouverte.

Il avait besoin de cette heure de solitude pour retrouver un peu de calme. Son attaque, moins qu'à demi réussie, contre Julian avait laissé en lui un goût amer : le diable d'homme savait faire feu de tout bois pour esquiver les coups. Mieux : c'était lui qui était passé à l'attaque en le tançant vertement à propos de son intérêt pour Millie Turner. Qu'il voulût la dissimuler ou non, l'espèce d'obsession grandissante qu'éprouvait Étienne pour la jeune fille morte était apparue à Julian dans toute son évidence. Pour le moment, il avait feint la colère ; bientôt, il s'en servirait contre son invité, celui-ci ne le devinait que trop. Et pourtant, l'inquiétude que suscitait chez Étienne cette perspective s'était peu à peu apaisée au rythme d'une promenade autour d'un étang gelé.

Lorsqu'il avait quitté l'écrivain quelques heures plus tôt, il était presque décidé à rentrer en France. Mais sa marche dans la neige lui avait ouvert les yeux. Il devinait vaguement que sa quête de tout ce qui concernait la jeune fille morte était désormais plus importante pour lui que tout ce qu'il pourrait apprendre sur Julian lui-même. Mais il comprenait aussi que c'était en en sachant davantage sur l'écrivain qu'il en apprendrait plus sur la jeune fille.

Évitant les salons et le bureau, où il aurait pu se trouver face à face avec Julian, voire avec Nancy, il était ensuite remonté dans sa chambre et là, devant la photographie de Millie Turner qu'il avait tirée de son tiroir, il avait commencé à prendre des notes. Sur Millie Turner.

– Nous sommes quelques-uns pour qui, l'espace de deux ou trois ans, Millie s'est trouvée au centre de nos vies...

Assis face à face, de part et d'autre d'une longue table d'acajou anglaise, dans la salle à manger aux boiseries sombres garnies de vieilles faïences florentines, Étienne et son hôte achevaient un consommé à la tortue arrosé d'un verre de vieux xérès.

Dès l'arrivée du Français à Summer Hill, Anthony De Gray, qui l'attendait dans un salon-bibliothèque plus victorien encore que la salle à manger, s'était levé avec la souplesse d'un jeune homme, déployant d'un coup un corps tout en longueur, non pas maigre mais filiforme, au visage orné de grosses moustaches blanches. Un vieux valet de chambre-maître d'hôtel, sorti lui aussi, et comme tout ce qui l'entourait, d'un décor anglais de la fin du siècle dernier se tenait à l'écart, un plateau et du champagne à la main.

– George a pensé que vous aimeriez un petit Krug pour vous remettre du voyage...

Très vite, il avait ensuite prononcé le nom de Millie Turner, puis on était passés à table.

– Un vieillard comme moi doit vous paraître bien ridicule d'aimer, à cinquante ans de distance, une jeune fille qui est, pour ainsi dire, morte dans les bras de quelqu'un d'autre. Mais ce que je ressens encore pour Millie s'appelle bien de l'amour.

Son regard était vide, ses yeux bleus et clairs paraissaient immenses et sans fond, sans lumière : on aurait dit un long fantôme maigre qui évoquait une époque morte depuis bien plus longtemps que la mort de Millie Turner. Et George, le valet de chambre en plastron blanc qui glissait, silencieux, d'un convive à l'autre, participait de ce jeu-là. Dès lors, au milieu des boiseries enfumées par les milliers de bougies qui avaient brûlé dans la pièce, sous le regard des arrière-grands-parents de De Gray figés dans les habits de chasse dans lesquels des peintres bostoniens les avaient fait poser, la soirée qui dura fort tard dans la nuit eut quelque chose d'irréel. Lorsque, à deux ou trois heures du matin, Étienne quitta enfin la pièce, il avait presque la certitude que, touchant l'épaule ou même le bord de l'habit de son hôte ou de son domestique, les deux hommes se seraient effondrés en poussière, comme les fantômes qu'ils étaient, venus de très loin.

Mais l'un de ces fantômes avait parlé. Et beaucoup parlé.

– Il faudra que vous me pardonniez si je suis obligé, à tant d'années de distance, d'observer encore parfois une grande discrétion, avait prévenu d'entrée de jeu le vieil homme, mais je me suis engagé vis-à-vis de moi-même à ce que, moi vivant, certaines choses ne s'ébruient pas...

Son « moi vivant » avait été accompagné d'une mimique un peu lasse pour indiquer que, selon toute vraisemblance, le silence qu'il s'était imposé ne durerait plus très longtemps. Il n'avait plus parlé, ensuite, que de son amour pour Millie Turner et du rôle détestable que Julian avait joué dans la vie de la jeune fille. Il avait prononcé le mot « imposture » :

– Nous ne haïssons vraiment bien que ceux que nous avons aimés, dit-on : je crois aussi que nous ne jugeons avec la sévérité qu'ils méritent que ceux que nous aimons plus encore et, quoi que je dise, quoi que vous puissiez croire, tout imposteur qu'il soit, Henry est mon seul ami.

Puis, sans transition, il avait commencé à décrire par le menu une partie de croquet sur un gazon de Wellesley College, voilà cinquante ans et le mouvement qu'avait Millie Turner pour lever son maillet, lovée puis détendue contre lui qui guidait son geste : on aurait dit qu'il en épelait les phases, comme les images d'un film au ralenti :

– Son bras s'est balancé un instant. J'ai senti ses cheveux qui jouaient contre ma joue dans la lumière du soleil, tout est devenu plus lent encore, plus doux, puis, d'un coup, arc-boutée contre moi, elle a vibré...

Un peu plus tard, le vieux monsieur a murmuré :

– Le corps de Millie Turner, avant qu'elle fût malade, était la chose la plus délicate, à la fois solide et tendre, qui se puisse imaginer...

En dépit de sa raideur et de son admirable élocution, le discours de De Gray restait embrouillé, fait d'images précises (le corps de Millie Turner sur un terrain de croquet) et d'explications embarrassées (sa haine passée pour Henry Julian). On aurait dit que, sentant la mort venir, le vieil homme voulait tout dire à la fois, en même temps que se forcer à garder l'attitude de dignité qui avait dû être la sienne toute sa vie.

– Je vous parle d'elle, car personne ne peut comprendre comment Henry est devenu ce qu'il est sans savoir ce qu'a été Millie pour lui, ce qu'elle a été pour nous... C'était cette santé, cette joie de vivre, de respirer, de sauter, de danser, de plonger, ce besoin de rire qui nous bouleversait tous chez Millie.

Et puis, très brève, l'allusion à Henry Julian qui, davantage que ses camarades, observait, écoutait, épiait...

– Mais pour lui, on aurait dit, pardonnez-moi la trivialité de

l'expression, on aurait juré que Millie était un gâteau succulent dont il voulait être certain d'avoir la meilleure part, pour la dévorer simplement ensuite, comme on mange n'importe quel morceau de pain, simplement pour se donner des forces et mieux recommencer !

L'image de Julian, dont les muscles vont se durcir, la poitrine s'étoffer tandis que doucement, Millie Turner s'étiole : Étienne se souvient de *Succube*, la nouvelle de Julian parue dans la *Transatlantic Review*. Et puis de ces histoires de vampires, le juge Carry à Littletown :

– Pour un peu, on aurait dit qu'elle s'offrait à lui pour qu'il lui en suçât mieux encore son sang.

Cette fois, Étienne a sursauté.

– C'est une image, bien sûr, corrige le vieil homme. Mais je n'ai jamais de ma vie vu une femme aussi amoureuse d'un homme que Millie a pu l'être d'Henry. Et jamais de ma vie je n'ai vu un homme savoir si bien se servir de l'amour d'une femme.

Au moment du dessert, une quinte de toux a secoué De Gray de petits hoquets qui l'ont amené à porter sa serviette à ses lèvres.

– Vous me pardonnez ?

Il s'est levé de table. Le maître d'hôtel n'a pas eu le geste de l'accompagner ni de l'aider, comme si c'était là un incident habituel auquel nul n'est censé attacher trop d'attention. Cependant, profitant de l'absence de son maître, George s'est penché vers Larrieu.

– J'oserai dire à Monsieur que Monsieur tenait tout particulièrement à le voir. Et je dirai encore à Monsieur que Monsieur m'a fait préparer une enveloppe pour lui, pour plus tard.

La voix du vieux maître d'hôtel était un souffle à l'oreille d'Étienne.

– Vous êtes depuis longtemps à son service ?

Un frôlement d'aile, des feuilles qu'on froisse très loin, un chuchotement, comme il se doit chez un domestique qui ne parle pas volontiers de lui.

– Oh ! cela fait près de soixante ans, Monsieur. Monsieur m'a pris avec lui lorsqu'il était encore étudiant à Harvard.

Étienne lève les yeux vers le vieux serviteur : son visage est aussi rond, aussi exempt de rides que celui de son maître est allongé et déformé de profondes crevasses.

– Et vous avez connu, vous aussi, Millie Turner ?

Mais le vieux domestique s'est redressé d'un coup.

– Monsieur me pardonnera de ne pas me souvenir de ce temps-là.

– Il faudrait que vous interrogiez Henry sur ce voyage dans le

Maine...

De Gray est revenu à table. George a seulement tiré la chaise derrière lui, puis l'a ensuite repoussée, pour l'aider à s'asseoir. Dans le verre à bordeaux, le château-yquem a la belle couleur de miel blond de ces sauternes qu'on dirait miellés à point et qui ne sauraient plus attendre. Avec la soirée qui s'avance, Anthony De Gray ressemble de plus en plus à une longue figure de cire échappée de quelque musée du costume qui présenterait un aristocrate de la Nouvelle-Angleterre recevant en veste d'intérieur un ami, au tournant du siècle précédent. Et cependant, l'heure de gloire de De Gray remonte seulement à la veille de la guerre, à la fin de ces années trente où lui, Rolfe-Johnson, Henry Julian et Millie s'inventaient des jeux déjeunes gens sages à l'ombre des érables rougeoyants du Vermont ou du Maine.

– Il y avait aussi O'Keefe, remarque De Gray : nous avons tous un peu tendance à oublier O'Keefe, peut-être parce qu'il était le plus fervent.

Denis O'Keefe qui n'a jamais dit à Étienne, quand celui-ci était son étudiant, qu'il avait connu Julian dans sa jeunesse. Et De Gray est reparti dans des souvenirs où son invité a bien peu de part : la salle à manger victorienne de Summer Hill, bientôt le salon-bibliothèque aux admirables rangées d'incunables ou de grands livres illustrés du XVI^e siècle pourraient être, depuis cinquante ans, le décor d'une comédie qu'il se jouerait sans fin, seul ou devant son public, mais dont le rôle principal, tenu par Millie Turner, écraserait celui des comparses.

– Le voyage dans le Maine, c'était Millie qui l'avait voulu : il faudra qu'Henry vous raconte tout cela.

Le corps de Millie Turner, moulé dans le maillot bleu et blanc de la petite Isabelle des années de Walden, qui glisse dans l'eau glacée, éclabousse, gerbes d'écume, coule à pic, giclées de bulles, touche le fond et remonte d'un coup, éclat de rire.

– Rolfe-Johnson, O'Keefe, Henry lui-même, votre serviteur, et l'autre, enfin, le cinquième larron, qu'il ne faut pas oublier – et Millie au milieu.

À nouveau, Étienne a brusquement relevé la tête : Rolfe-Johnson, O'Keefe, Henry...

– Le cinquième larron ? Parce que vous étiez cinq ?

La voix du vieil homme maigre, enfoncé dans son col dur et sa cravate grise piquée d'un rubis, est une musique très ancienne.

– Le cinquième, oui, notre vieil ennemi à tous : mais là aussi, c'est un nom que j'ai juré, devant Dieu et ce qu'il me reste d'amis morts, de ne jamais prononcer de mon vivant.

La formulation de ce serment dérisoire est elle-même absurde et touchante : on dirait que, comme Julian, mais autrement, le vieil

homme joue lui aussi au chat et à la souris avec Larrieu. Il pose des jalons, avance des pions puis, très vite, fait retraite.

Son teint est brusquement devenu très rose.

Parlant du peu de vie qu'il reste devant lui, le sang lui monte aux joues. Il sourit très loin, en lui-même, puis a fait un signe à George qui, sans avoir besoin d'autre explication, a posé un disque sur le plateau d'une vieille machine à musique. C'est un disque 78-tours, une valse très lente qui emplit la pièce de sa voix éraillée.

– Attendez...

Le silence et la musique : des voix, encore, qui se lèveraient à leur tour. Aux murs, ce sont ici des dames, les épouses, peut-être, des messieurs en costume de chasse de la salle à manger. Peintes à la Reynolds, elles sont longues, pâles, distinguées. Longs corps de jeunes femmes de temps bien révolus, membres délicats, déliés, translucides... La voix d'Anthony De Gray, alors, qui paraît flotter sur la musique :

– Millie, elle, était solide et tendre. Son corps, que je n'ai jamais osé frôler que le temps de cette danse, était ferme dans mes bras. Elles sont toutes mortes : Millie était la vie.

La valse s'éteint.

– Millie était en vie, et on nous l'a tuée...

18.

Des jeunes gens sous une cascade

IL y avait donc eu l'épisode du voyage dans le Maine : tous ces rouges à nouveau, ces ors, ces mordorés et les érables flamboyants qui émergeaient, plus haut encore, des forêts de bouleaux dont le soleil de l'été indien avait seulement fait jaunir les pointes.

– Millie qui avait voulu que nous partions tous les deux...

Un mois, peut-être, avant le premier examen médical : un mois avant que, de jeune fille solide et claire, Millie Turner devînt la jeune fille malade et pâle dont le sourire ambigu flotte sur la jeunesse d'Henry Julian.

– Nous en parlions depuis des semaines ; ou plutôt, elle en parlait.

Millie Turner avait suggéré cette expédition du côté du village de Yacahana où elle séjournait parfois, petite fille, avec son père. Elle disait : « Quand viendra l'automne... » L'automne était venu.

– Et les feuilles... Jamais je n'ai vu les feuilles d'automne en Nouvelle-Angleterre comme je les ai vues cet automne-là...

La neige a recommencé à tomber sur les Grandes Tempêtes : le matin, les heures... De la fenêtre de la bibliothèque qui donne sur la forêt, le paysage se déploie à présent dans toute la sérénité, doucement nostalgique, d'une journée d'hiver pas trop froide, pas trop humide, sans grand vent ni tempête, où la neige tombe, simplement. Les traces d'un renard qui partent de la maison et se perdent à l'entrée du bois...

Nancy, assise à contre-jour devant une fenêtre, est si bien de profil qu'on dirait une figure de papier découpée comme Étienne en a vu, autrefois, dans la maison de Goethe à Weimar. Il pense : si loin de tout cela... Et Julian qui reprend, sa pipe éteinte entre les dents :

– Le voyage dans le Maine : oui... Peut-être que, si je veux être vraiment honnête avec moi-même, j'accepterai de me rendre compte que beaucoup de choses ont commencé là.

L'automne flamboyait.

– Elle voulait que nous partions tous les deux tout de suite, sans rien en dire à personne.

L'écrivain a un sourire presque attendri pour évoquer les manèges de la jeune fille, ses démarches, ses cachotteries. C'était elle qui avait organisé le voyage, loué le chalet près de Yacahana et refusé de mettre qui que ce soit dans la confidence.

– Et moi, j'étais excité comme un gamin, avoue-t-il pour la première fois.

La question qui fuse alors, si soudaine que Julian en est un instant ébranlé :

– Vous n'étiez pourtant pas amoureux d'elle ?

Il se trouble un instant. Larrieu se dira plus tard qu'une ombre a traversé son visage ; puis, comme un homme pris de vertige dans un escalier se raccroche à la rampe, il remarque seulement :

– Puisque vous me posez la question, je me dois de vous faire un aveu. J'en suis certain, aujourd'hui : Millie Turner était vraiment amoureuse de moi.

Il a l'air si calme, si sûr de soi que l'irritation d'Étienne, un temps oubliée, l'envahit à nouveau.

– Mais vous, vous ne l'aimiez pas ? Vous ne l'avez jamais aimée ? Cette fois, Henry Julian ne vacillera plus.

– J'avais vingt ans comme elle, c'était il y a plus de cinquante ans, qui peut dire si c'était de l'amour ?

Ce n'est pas, en tout cas, une réponse.

– Finalement, poursuit l'écrivain, nous sommes partis en compagnie de quelques amis.

Assis à sa table de travail, face à la fenêtre qui donne, elle aussi, du côté de la forêt, Étienne recopie comme chaque soir sa conversation avec Julian, souligne ici un point particulier, recueille là une idée plus précise qui deviendra, peut-être, une idée force.

« Millie Turner était une jeune fille de caractère qui... »

La phrase commence en haut d'une page. Vingt ou trente pages semblables sont déjà couvertes de notes qui racontent, découvrent, réinventent Millie Turner. Parfois, à la tombée du jour et lorsqu'il les écrit, Étienne a presque le sentiment d'une présence à ses côtés et les mots coulent doucement, sans effort. D'autres fois, il devine la force écrasante de Julian qui marche dans la maison, les planchers qui craquent sous le poids du colosse et l'ombre amicale, alors, s'enfuit, et les mots avec elle : ils deviennent secs, nus, vides. Ainsi ce lambeau de phrase : « Millie Turner était une jeune fille de caractère »... Étienne ne déchirera pourtant pas la page, il ne biffera rien puisqu'il lui faut tout garder avec, en creux parmi les lettres mortes qui font les mots les plus inutiles, l'empreinte d'un corps dont il a, certaines nuits, l'impression bienfaisante et douloureuse de le serrer contre le sien.

C'était Julian, Étienne le comprend à présent, qui avait insisté pour que le voyage dans le Maine qu'il devait faire avec Millie Turner « en camarades » – c'était son expression – se transformât en une équipée de garçons et de filles partis ensemble dans les forêts de Nouvelle-Angleterre au cœur rutilant de l'été indien.

De Gray conduisait la grosse Mercedes qu'il affectait de traiter comme n'importe quelle Dodge ou De Soto. Il lui avait donné un nom : c'était sa « Funny Valentine » – ce qui allait fort mal à la solide limousine bien teutonne et bien sombre. Leurs deux amis O'Keefe et Rolfe-Johnson les accompagnaient – et puis cette Gloria dont on murmurait que, fille d'un diplomate mexicain, elle était la maîtresse de l'étudiant en droit.

– C'est que vous aviez peur d'être seul avec elle, n'est-ce pas ?

Julian secoue la tête :

– De Gray, même O'Keefe et Rolfe-Johnson, étaient mes amis.

– Et Gloria ?

Une photographie prise le matin du départ les montre, quatre garçons et deux filles, Julian, De Gray, O'Keefe et Rolfe-Johnson, Millie Turner et Gloria. Ils sont accoudés sur le capot de la Mercedes, l'un d'eux assis sur une aile, un autre sur la roue de secours. Main dans la main, l'air trop sage, Millie Turner et Gloria prennent une pose compliquée entre deux portières ouvertes.

– Millie aimait beaucoup Gloria Taylor.

– Et votre autre camarade, le cinquième larron de la foire ?

La question d'Étienne est partie, insidieuse, dans un silence qui était, lui, fait de calme, de souvenirs : une sorte de coup bas. Mais Julian, qui feuillette l'album de photos, l'a à peine relevée :

– Nous étions déjà six, deux filles puis quatre garçons, vous croyez que nous avons besoin d'un cinquième larron ?

Étienne s'est retourné vers Nancy, comme s'il lui posait à présent à elle la question à laquelle, tour à tour, De Gray, qui a pourtant parlé le premier, puis Henry à l'instant, ont refusé de répondre. Un cinquième larron ? La jeune fille a paru se troubler. Peut-être pour mieux se ressaisir, elle a tout de suite et trop vite lancé une phrase en l'air, commentant la photographie :

– C'est fou ce que vous aviez l'air heureux, tous les six ! On dirait qu'aujourd'hui ce genre de plaisir très simple, une promenade entre amis dans la campagne, n'est plus possible : au mieux, on va aux Seychelles, au pire en Floride !

Le corps de Millie Turner, qui revient, en leitmotiv de tous les songes, toutes les questions d'Étienne, toujours simplement vêtue d'un maillot couleur claire et qui glisse dans l'eau glacée du lac. Blanche, très pâle, la peau de la jeune fille prend des reflets nacrés. Au-dessus

d'elle, le bleu profond du ciel, tous les rouges, l'écarlate des feuilles – et Henry Julian, au-dessus d'elle, qui regarde ce corps gracile de jeune fille, en train de fendre l'eau. Elle criait :

– Vous ne venez pas, Henry ?

Elle s'était redressée, déjà loin, toute frissonnante de gouttes irisées de soleil, de santé :

– Vous ne venez pas ?

Il avait fait un geste d'impuissance de la main :

– Vous savez bien que je suis un piètre nageur !

Il la regardait, simplement. Alors, sur l'autre rive, De Gray avait plongé, puis Rolfe-Johnson. Ils avaient entamé, dans l'eau, une course éperdue : à qui rejoindrait le premier la jeune fille. Et, du ponton, pantalon de flanelle blanche, vester blazer à boutons argentés, Henry Julian regardait de loin ces deux jeunes hommes, forts, solides, qui nageaient vers la jeune fille pour laquelle ils étaient tous venus jusque-là...

C'est à la fragilité d'un Henry Julian de vingt ans qu'Étienne a peut-être le plus de mal à s'habituer. Et pourtant, les faits sont là. Pendant le dîner de Summer Hill, De Gray avait rappelé qu'il était l'aîné de plusieurs années de Julian et de ses amis. Et que, si les autres faisaient du sport – Rolfe-Johnson, ce petit vieillard étriqué pratiquait même la boxe ! –, Henry les regardait toujours, de loin. « Il avait des migraines qui l'obligeaient quelquefois à passer une journée entière dans le noir, étendu sur son lit et, dans ces moments-là, le moindre bruit lui écorchait les oreilles. »

De même, une des rares photographies que l'écrivain ait gardées de lui-même en cette période le montre assis dans un fauteuil en train de lire un volume de ce qui paraît être une grosse encyclopédie. Il a le visage levé, ses yeux fixent l'objectif dans l'attitude exactement inverse de Millie Turner sur la photo du bureau. Il arbore en outre une étonnante paire de besicles, comme devait en porter son grand-père.

– Je ne savais pas que vous aviez porté des lunettes.

Le géant débonnaire caresse sa barbe rouge à peine tachée de gris avec satisfaction.

– J'en ai porté de quinze à dix-neuf ans, oui ; puis, très vite, ma myopie (qui n'était pas importante, je dois le reconnaître) a disparu.

Un soir, dans le Maine, Millie Turner était descendue de la chambre qu'elle partageait avec Gloria, une guitare à la main.

– Je l'ai achetée au village ! avait-elle lancé en guise d'explication.

Puis elle s'était assise dans l'angle de la cheminée dont les flammes faisaient vibrer des taches d'un rouge presque violent sur ses

joues – et, pour la première fois, Henry avait pensé à la fièvre qui habitait la jeune fille. Mais Millie Turner, très pâle, au visage subitement coloré, les joues en feu, avait commencé à jouer une ballade, *Greensleeves*, ou une chanson d'amoureuse déçue, *Go Away From My Window* et Henry Julian, qui ne l'avait pas entendue chanter depuis longtemps, se disait que la voix, si fine, si frêle, transparente, argentine, était lumineuse.

« Go away from my window, go away from my door, go away from my footsteps : don't bother me no more... »

Julian était bouleversé.

En face de lui, à demi enlacée par De Gray, Gloria, avec laquelle il avait à peine échangé quelques phrases depuis le début de leur séjour à Yacahana avait, sur le visage, ce même tremblement qui avait traversé le regard de Millie le soir où Henry l'avait emmenée écouter la sonate de Franck dans la grande salle de concert de Boston.

Et puis, un autre soir, une autre nuit, Henry – il n'avouera cela que plus tard, à regret – s'était réveillé en sursaut. En sueur. Il avait entendu un bruit de pas dans l'escalier. Des craquements.

Il avait attendu un moment : craquements, frôlements, puis la porte qui donnait sur la vérandah et sur le lac qui s'ouvrait avec un drôle de grincement, un couinement de petite bête. Il s'était levé, hagard, parce qu'il en était sûr : Millie venait de sortir avec De Gray. Il n'en doutait pas une seconde : ce ne pouvait être ni Gloria ni un autre garçon – et les deux ombres qu'en se penchant par la fenêtre il devinait au bord de l'eau sous la lune, que des nuages traversaient par instants, ne pouvaient être que les silhouettes enlacées de ses deux amis. Pour la première fois, peut-être, la jalousie...

Il avait enfilé à la hâte un pantalon, passé un pull-over sur sa veste de pyjama et, pieds nus dans des savates, il était sorti – et la porte d'entrée avait à nouveau grincé.

Sous la lune, l'ombre double s'était évanouie, il n'y avait qu'un taillis accoté à un jeune bouleau dont les branches s'agitaient sous le vent comme une robe. Julian s'était alors avancé dans l'obscurité qui grandissait car les nuages, de plus en plus nombreux, voilaient maintenant la lune et, arrivé dans un angle de la clairière où s'élevait le chalet, il s'était accroupi et avait attendu. Mais, d'un coup, le vent avait déchiré les nuages et, dans la nuit brusquement très noire, la tempête s'était levée.

Il était resté jusqu'à l'aube : à attendre. La pluie avait cessé depuis longtemps lorsqu'il était rentré, tremblant, fiévreux. Au bruit qu'il avait fait, une porte s'était ouverte, Millie en peignoir, les cheveux défaits ; puis De Gray, qui était sorti d'une autre chambre.

– Plus tard – l'éclat de rire qui tente de faire oublier cette nuit de

faiblesse : plus tard, j'en ai tiré une nouvelle : *L'Attente*...

Seule Millie Turner avait deviné qu'il s'était passé quelque chose, cette nuit-là : debout derrière son ami, à l'heure du petit déjeuner, elle avait eu un geste très maternel pour lui passer une main dans les cheveux.

– Henry, oh ! Henry...

Elle soupirait : ç'avait été la seule fois.

– Vous voyez, conclut Julian qui est bien redevenu le colosse roux que nous connaissons : voyez-vous, nous avons tous nos faiblesses. Et puis, cela m'a quand même valu une jolie nouvelle, non ?

À la fin de *L'Attente*, et comme incidemment, le narrateur remarquait que la jeune femme qui l'avait tant fait souffrir toute une nuit se révélerait bientôt être une grue.

Au fil des récits recueillis auprès de Rolfe-Johnson, puis de De Gray, de Julian lui-même enfin, les notes que prend Étienne sur Millie Turner s'épaississent, son gros cahier à reliure spirale se nourrit d'une sève qui est celle de cette jeunesse si vite consumée.

« C'est O'Keefe qui savait tout... », a murmuré De Gray, quelque part entre poire et fromage. Du coup, à la première occasion qu'il a eue de se trouver seul avec Nancy, Étienne a interrogé la jeune fille : si Denis O'Keefe a laissé des informations, des papiers à quelqu'un, ce devrait être à elle ! Mais la secrétaire de Julian a seulement secoué la tête.

– Vous devez bien vous douter que, si j'avais appris quelque chose sur Millie Turner qui concernerait Henry, je m'en serais servie dans ma thèse. Vous l'avez lue, non ?

La thèse de Nancy : Étienne en a parcouru le début, oui... Une analyse textuelle et laborieuse des romans, des principales nouvelles de Julian, éclairée çà et là, chichement, par quelques indications biographiques : voilà la thèse que Nancy Barnsley a consacrée au grand homme. Osera-t-on dire qu'Étienne n'a pas eu le courage de lire jusqu'au bout ce qu'elle en a déjà écrit ?

Mais il a pourtant insisté :

– Êtes-vous sûre qu'il n'y a pas eu un moment où Millie Turner et Julian...

Il n'a pas achevé sa phrase ; Nancy Barnsley a déjà secoué vigoureusement la tête :

– Si ce sont des histoires de cul qui vous amusent, je peux vous assurer que ces choses-là n'intéressaient pas, mais pas du tout, Denis O'Keefe.

Puis elle a tourné les talons : l'image, subitement, de la vertu outragée.

Les jeunes gens avaient encore fait une longue randonnée à travers bois, bien au-delà des villages de Yakahana et de Little Bridge. De Gray, Gloria et le jeune Rolfe-Johnson avançaient devant, Millie Turner et Henry fermaient la marche avec O'Keefe.

Après un pique-nique au bord d'une rivière qui devenait cascade quelque cent mètres plus bas, Rolfe-Johnson et De Gray s'étaient jetés du haut d'un rocher dans l'eau écumante. Du bord, Millie, qu'on avait dû retenir de les imiter, les regardait.

– Et moi, je regardais Millie : son souffle un peu court, presque oppressé.

Les deux garçons, nus dans l'eau profonde, s'étaient laissé entraîner par le courant jusqu'à la cascade et là, sous la chute d'eau qui semblait les écraser, ils avaient joué à se battre. À lutter.

– Millie, qui retenait son souffle, les regardait.

Le regard de Millie Turner posé sur ces deux garçons jeunes et nus, solides, qui se battent en riant sous la chute d'eau – et Henry Julian, chemise à carreaux, pantalon de golf, chaussures de marcheur, debout à côté d'elle et qui la regardait.

– Mais c'était tout de même vous, insiste lourdement Larrieu : c'est tout de même vous qui aviez choisi de faire venir vos amis : Millie Turner voulait être seule avec vous, non ?

– Oui. Peut-être qu'elle l'aurait voulu, je ne sais plus. Et c'est moi, oui, qui ai préféré que les autres viennent.

Dans l'éblouissante lumière rouge, orangée, violette, écarlate, de cet été indien quelque part dans les forêts du Maine : le village de Yakahana devait lui aussi son nom à un chef indien mort, écrasé par un sanglier qu'il combattait les mains nues, bien avant que le premier colon venu d'Angleterre n'abordât à ces rivages.

C'est au retour de cette promenade que la jeune fille avait été saisie, pour la première fois, de l'une de ces quintes de toux qui mettraient un peu moins d'un an à la tuer. Et Julian qui l'affirme doucement, si tranquillement, si sérieusement :

– Et moi, jamais je ne m'étais senti mieux !

Deux garçons qui s'étaient battus nus dans de grandes gerbes d'eau.

Cette fois, Étienne ne peut s'empêcher d'interrompre le grand écrivain dans sa réflexion nostalgique :

– Dites-moi la vérité, Henry : qui, de Millie Turner ou de vous, éprouvait le plus de plaisir à voir deux jeunes hommes se battre nus sous une cascade ?

Puis, comme l'autre ne répond pas aussitôt, il reprend, sur un autre ton :

– Est-ce que ce sont des notations comme celle-là que vous avez

voulu empêcher Roger Diehl de publier ?

Mais Julian semble revenir de beaucoup trop loin pour accepter ce matin un nouveau duel, fût-ce à fleuret insidieusement démoucheté.

– Je vais vous dire la vérité. Ou plutôt, puisque vous recherchez je ne sais quelle vérité, je vais vous dire ma part de vérité à moi. C'est vrai que j'éprouvais un plaisir intense pendant que mes deux amis se battaient sous la cascade : un plaisir intense, délirant. Mais ce n'était pas la vue des corps de mes camarades qui me mettait dans cet état de jubilation : c'était le visage de Millie que je scrutais pendant ce temps. Parce que si, moi, je ressentais un tel plaisir, c'est qu'elle avait, elle, cette grimace de jouissance que nous connaissons si bien...

Alors Étienne, qui devine pour la première fois une faiblesse dans la voix de son interlocuteur, essaie de marquer un avantage :

– Pourquoi, dans ce cas, n'avez-vous pas trouvé une méthode plus... disons : plus radicale, de répondre vous-même et par vos propres moyens au plaisir ressenti par Millie Turner face à vos deux camarades en train de se battre comme des imbéciles à vingt mètres de là ?

Mais le sourire de Julian qui, décidément, ne se fâchera pas ce jour-là, s'élargit encore :

– Je vous laisse toute la responsabilité du mot « imbécile » que vous avez prononcé, encore qu'aujourd'hui je ne sois pas loin de partager votre opinion sur ces deux honorables vieillards. Mais je peux vous assurer que j'ai trouvé une méthode radicale, comme vous dites, de répondre au plaisir, à l'attente du plaisir de Millie...

Avec cette même assurance qui exaspère tant Étienne, Julian avouera alors que, le soir même, il a écrit un texte très court où il décrivait la scène et, surtout, où il peignait le visage de Millie Turner en train de l'observer.

– Croyez-moi ou ne me croyez pas : Millie a lu ces quelques pages et c'est le même bonheur que j'ai observé encore une fois sur son visage.

Un peu plus bas, un peu plus tard, Julian a ajouté :

– Pour vous montrer que je ne vous en veux pas, je vais vous avouer autre chose. C'est parce que Millie pouvait aussi facilement vivre au milieu des garçons qui l'entouraient – et dont j'étais – sans perdre la formidable innocence qui l'habitait, qu'elle a été, pour moi, à l'origine de tant de choses.

La voix de l'écrivain s'est embuée de tous les souvenirs qui nous font ce que nous sommes pour poursuivre :

– Tenez, je vais vous faire encore une confidence – et je sais bien que vous me croirez – qui pourra vous servir, si c'est vraiment un livre sur l'écrivain qui est en ce moment en face de vous que vous écrivez :

je suis convaincu que c'est parce qu'à vingt ans j'ai rencontré cette force, cette vie, cette soif d'idéal et de pureté qui vibraient si fort en Millie, que je suis devenu, jour après jour, année après année – et bien après la mort de Millie ! – l'écrivain que je tente encore d'être aujourd'hui.

Il a fermé les yeux. Pour un peu, se dit Étienne qui ne voit plus en lui que l'imposteur, deux grosses larmes de glycérine couleraient sur ses joues.

– Essayez seulement de voir Millie en maillot de bain bleu et blanc qui coule à pic dans l'eau claire..., a-t-il encore murmuré, sans ouvrir les yeux.

Et Étienne la voit, en effet, Millie Turner ; il voit le corps aux formes gracieuses qui s'enfonce d'un coup dans l'eau du lac avec de grandes gerbes d'éclaboussures.

Le soir venu, il a recopié mot pour mot la conversation du matin, s'étonnant encore de la fatuité de son interlocuteur.

Mais à mesure qu'il écrivait lui-même le passage raconté par Julian, où le visage de Millie Turner s'illuminait au spectacle de deux garçons luttant dans l'eau glacée, c'était la découverte progressive du désir et du plaisir chez la jeune fille qui le bouleversait. Alors, d'une main ferme, il a poursuivi de lui-même le texte, au-delà de ce que Julian en avait dit, bien au-delà de toutes les allusions d'un Rolfe-Johnson ou d'un De Gray : d'une main assurée, le regard fixe, il a peu à peu glissé à une autre description de Millie Turner dans le plaisir. Puis, d'un coup, il s'est arrêté : cette fois, il en avait la certitude, une présence était là, toute proche. C'est son désir à lui qui s'est enflammé et, de même que Julian, cinquante ans plus tôt, n'ayant que la plume et le papier pour l'assouvir, d'une main a-t-il poursuivi son récit secret jusqu'à ce qu'à bout de forces, haletant, épuisé, il se laisse tomber sur son lit.

Seul.

19.

Le cahier brûlé

ÉTIENNE s'est réveillé rompu. Brisé : comme après une nuit d'amour. « Ma nuit de noces avec Millie Turner. » Il a la bouche mauvaise, les membres lourds et ses yeux brûlent. Sur la table, le gros cahier à reliure spirale et son écriture qui s'y étale, dans tous les sens. « Ma nuit de noces... » Amer, Étienne ? Le sentiment qui domine en lui, c'est la jalousie, bien plutôt que l'amertume. Une jalousie de malade, se dit-il.

C'est toujours avec des idées de vengeance au cœur qu'il se lève, maintenant. Et que le paysage, blanc sous le soleil, soit idyllique, avec les beaux troncs des ormes dépouillés qu'une fine couche de glace transparente semble faire de cristal, ne peut qu'aviver sa rancœur. De même, lorsqu'il descend prendre son petit déjeuner, le visage trop placide de Nancy l'irrite-t-il encore davantage : l'arrogance de Julian, sa suffisance, sa morgue, son égocentrisme absolu, forcené, laissent donc de marbre ? Mais elle lui sert un verre de jus d'orange fraîchement pressé :

– Vous avez bien dormi ? Vous avez l'air radieux !

Se moquerait-elle de lui ? Après le petit déjeuner, il se lèvera, ira jusqu'à la console la plus proche et se plantera devant le miroir : lui, l'air radieux ? Ces poches sous les yeux, ce teint livide : si Nancy ne s'est pas moquée de lui, c'est qu'elle ne l'a même pas regardé !

Jalousie : s'il y a eu, jadis, Millie Turner, il y a Nancy Barnsley aujourd'hui et, en dépit de sa gentillesse, des promenades au village, des confidences à une ou deux reprises esquissées, Étienne sait bien qu'il est invisible pour elle. Ou plutôt, qu'en présence de Julian, lui-même n'existe pas, n'existe plus. Et, comme la veille au soir, comme ce matin, à son réveil, cette même amertume pétrie de jalousie revient le tarauder. Il pense : « Ma rage, ma vilaine rage. »

Rageusement : le désir. Nancy repasse devant lui dans le salon, elle lui sourit, distraitement ; dans quelques instants, ils vont se retrouver dans le bureau de Julian, elle lui sourira peut-être encore, plus distraitement, et lui, sur l'instant, voudrait la renverser sur l'un des canapés du salon. Il pense : « La tringler », et ça le soulage, et ça

lui fait mal en même temps de penser cela.

Il pense aussi, sans raison, à la rage qu'a dû assouvir sur le corps de la petite Rose Mary l'homme qui l'a assassinée. Il se dit : « Millie Turner, Rose Mary Muller, Nancy Barnsley, une chaîne de trois noms, trois visages, trois femmes, trois corps de femmes. »

– Mais à quoi voulez-vous donc en venir ?

Julian a fini par se cabrer. Des jeunes gens nus dans la cascade d'hier à tel autre souvenir de De Gray, évoqué aujourd'hui, jusqu'à ce silence qui a toujours été celui de l'écrivain devant le corps de Millie Turner, dont il ne nous dira jamais que le visage ou, au mieux, le grain de la peau, Étienne n'a cessé de multiplier les questions vaguement insidieuses, les allusions tièdement perfides. Alors Henry Julian a fini par poser calmement sa pipe à côté de lui, dans le même cendrier d'agate, pour interroger à son tour :

– Soyez honnête avec vous-même, mon vieux, si vous ne pouvez l'être avec moi ; et dites-moi une bonne fois pour toutes : qu'est-ce que vous essayez de me faire dire ? Qu'est-ce que vous voulez démontrer ?

Étienne a pris son souffle, tel le nageur qui va se jeter dans l'étang des Castors pour le traverser en un crawl rapide, violent, dont il serait incapable.

– Eh bien, explique-t-il lentement, posément : eh bien, je veux comprendre pourquoi, en un siècle où plus personne n'attache d'importance à la chose, vous ne voulez pas admettre que, face à Millie Turner, votre conduite a été celle d'un homosexuel qui n'ose pas s'avouer sa passion à lui-même.

Le silence de Julian : un silence, puis un ricanement.

– Mon pauvre ami ! Vous croyez que je n'ai pas compris depuis longtemps le jeu auquel vous jouez tous ? Feu votre ami Diehl l'autre année ; un petit merdeux de critique américain il y a plus longtemps encore ; et puis vous, depuis votre arrivée aux Grandes Tempêtes ! Mais relisez mes livres, bon Dieu ! Tout y est ! La réponse à toutes vos questions.

Blême, Étienne s'est levé :

– La réponse ?

– Oui : la réponse. Et la réponse est que jamais rien n'est dit. Jamais aucune explication trop évidente n'est apportée à la conduite d'aucun de mes personnages, et cela pour la bonne raison que je ne sais rien d'autre que ce que j'en ai écrit. Alors, mon pauvre ami, qui jouez les mouches à merde avec une si belle persévérance, comment voulez-vous que j'en sache plus sur moi, dont je ne sais pas qui m'a fait (le bon Dieu, le diable ou les démons de cette forêt ?), alors que je ne suis même pas capable de connaître les ressorts et les raisons des personnages de papier que j'ai moi-même fabriqués ?

Mouche à merde : plus blême encore, Étienne fait un pas en avant :

– Enfin, vous savez tout de même que vous n’avez pas baisé Millie Turner ; et vous savez aussi bien si, oui ou non, vous avez eu envie de De Gray ou de Rolfe-Johnson nus sous la cascade !

Mouche à merde : Étienne en tremble presque.

– À moins, lance-t-il encore, que ce soit cet autre, ce cinquième larron dont vous n’osez même pas parler, qui vous ait enc... lui-même !

Le mot qu’il a prononcé est dérisoire dans sa vulgarité trop appuyée et Julian ne se donne pas la peine de répondre. Il ouvre simplement un tiroir de son bureau et en tire une chose informe, des feuillets raturés et tire-bouchonnés autour d’un morceau de fil de fer en spirale : le cahier sur lequel Étienne a écrit toute la nuit et tel qu’il l’a laissé sur sa table de travail, face au paysage idyllique du matin.

– Je vous ai dit, mon vieux, que je ne suis certain de rien, et je le répète : de rien ! Mais il y a au moins une chose dont je sois sûr, ce sont des saloperies obscènes que la pauvre Millie vous a inspirées cette nuit ; et une autre chose dont je sois aussi à peu près sûr, c’est que vous n’avez même pas réussi à baiser Nancy qui, pourtant, se laisse faire par tout le monde ; mais qu’en revanche, vous vous êtes branlé cette nuit en barbouillant des saloperies sur une pauvre gosse dont vous ne savez rien !

Julian le regarde avec ce qui ressemble presque à de la pitié :

– Tenez, mon petit ami, reprenez votre œuvre.

Étienne a saisi le cahier puis il est remonté dans sa chambre. Un feu brûlait déjà dans la cheminée, il y a tout jeté. Puis il a porté une main à son côté gauche avant de tomber d’un coup sur le sol.

20.

Le grand dieu Pan

BOSTON sous la neige. Le grand espace nu des Commons ressemble à l'une de ces patinoires improvisées au milieu d'un village flamand où des paysans selon Breughel, fines silhouettes vues de très loin, s'agitent en tous sens selon une logique qui n'est, à coup sûr, pas seulement celle du jeu. Ou c'est encore une photographie classique de Central Park en hiver, voire simplement des Tuileries ou du Luxembourg revisités par Boubat. Des gosses et des luges, un chien qu'on a lâché et qui court en diagonale, des passants emmitouflés, pressés, et d'autres qui flânent peut-être mais n'en sont pas moins enveloppés aussi de foulards et de capes : c'est la neige à la campagne.

Et puis les grandes rues de Back Bay qui se coupent à angle droit, où la neige devient très vite neige des villes, salie de sel et de boue, où les pneus des voitures laissent de longues traînées noirâtres et les pieds des passants des trous irrégulièrement profonds qu'il suffit du fracas d'un autobus pour réduire à une autre ornière.

Et la neige enfin sur Beacon Hill, qui demeure une frise glacée, délicatement accrochée aux encorbellements des balcons, qui dessine le dessus des portes et qui devient, çà et là, Louisbourg Square, les trottoirs pentus de Spruce Street ou de Willow Street, ce tapis épais resté blanc, tassé tout au plus, où la moindre lumière jouera entre les hautes façades dont la brique semble plus rose : une neige, là, de grande ville au tournant du siècle précédent, enfouie loin dans les mémoires enfantines d'enfants qui sont devenus nos parents ou nos grands-parents pour nous raconter les rues sous la neige à Paris, New York, Londres, Boston autrefois.

Avec le jour, l'espèce d'hallucination dans laquelle Étienne a vécu depuis plus de vingt heures s'est estompée pour laisser place à une totale désespérance, tissée de l'absence douloureuse d'une Millie Turner dont, un peu de lucidité revenue, il se rend compte de la vanité des rêves qu'il en fait – mais nourrie aussi du réel sentiment d'impuissance qu'il éprouve devant la stature d'un écrivain tel que Julian. Face à lui, il n'a pas de prise ; face à lui, surtout, il se retrouve

ce qu'il est, le polygraphe besogneux qu'on paie pour en raconter un autre qu'il hait à présent. Qu'il hait ? Si encore c'était vraiment de la haine bien vive, bien pointue, bien rouge ou bien noire – si tant est qu'une haine pétrie de rage se fonde en ces couleurs-là. Mais Étienne devine qu'un Larrieu comme lui ne saura jamais haïr vraiment un Henry Julian : tout au plus le jalousera-t-il, chichement. Et c'est de cette jalousie honteuse qu'il étouffe à présent. Aussi, incapable de demeurer aux Grandes Tempêtes, il a sorti du garage la vieille Dodge et a pris la route de Boston.

Jadis, avec Isabelle, il partait ainsi pour ce qu'ils appelaient leurs aventures bostoniennes. Il se croyait alors un peintre et, des cartons sous le bras, Isabelle et lui parcouraient les rues de Beacon Hill, ou Charles Street au-dessous : là, des marchands de tableaux...

Isabelle et lui au Cape Cod ; Isabelle à Beacon Hill et les tableaux qu'ils tentaient de vendre : combien de fois, déjà, cette image que l'âge fait douceâtre, édulcorée, guimauve ? Pourquoi ne pas dire l'Isabelle qu'il avait fait avorter et qui perdait son sang sur le lit défoncé d'une chambre d'hôtel minable à New York : c'était aussi cela, Isabelle et son année de bonheur aux Amériques. Isabelle qui disait : « Tu es un salaud, un vrai salaud de m'avoir conduite là », et la poignée de dollars qu'il avait volée à son voisin, le Pakistanais triste du dernier étage de la maison aux sept pignons du Pr. Mercer, en haut d'Arlington Street, à Cambridge.

Isabelle qui perdait son sang, et lui qui ne pouvait rien et s'était mis à pleurer. Et la bonne de l'hôtel, une grosse Noire énergique, qui s'était occupée de tout mais avait commencé par lui donner à lui une bonne paire de gifles, pour le faire taire, avant d'appeler un étudiant en médecine de ses amis qui avait pris tous les risques pour réparer les dégâts.

Le bonheur aux Amériques ? C'était cela encore : le retour honteux à Walden et un autre, un John Smith ou un Ted Jones aux allures de gigolo, à la trentaine bronzée, qui avait ramené lui-même Isabelle dans sa voiture de sport tandis qu'Étienne faisait de l'auto-stop au bord de la route. Un camionneur l'avait peloté sans qu'il osât d'abord se fâcher : que s'était-il passé entre ce John ou ce Ted et Isabelle pour qu'ensuite elle parlât de Ted, de John avec, dans la voix, cette reconnaissance ? Isabelle qui l'avait traité, lui, de « petit salaud » : plus que le substantif *salaud*, c'est l'adjectif *petit* qui l'avait blessé si fort. Petit : un gamin de vingt ans désarmé face à un Ted, à un John de trente ans, sûr de soi, au volant d'une MG anglaise. Et, trente ans plus tard, c'est encore une fois le mot *petit* qui lui coupe le souffle. Face au grand écrivain qui lui lance au visage en riant un cahier obscène : « Tenez, mon petit ami... » Trente ans plus tard, il est

resté le petit ami, le petit copain, le petit salaud.

Comme un nuage rouge qui l'aurait aveuglé. Mais il a freiné juste à temps pour éviter un camion devant lui. Il se trouvait déjà sur Commonwealth Avenue, il est arrivé à Boston.

Les rues de Beacon Hill ont gardé le même vieux-rose, souligné encore par la neige, strié des lignes bien claires des boiseries des fenêtres à guillotine et du noir des branches de lierre qui ne parviennent jamais à le recouvrir tout entier. Dans cette maison-là, vivait une vieille dame parmi des chiens qu'elle appelait ses enfants et gavait de sucreries très chères. Ici avait vécu, puis était mort d'ennui, un ancien professeur de Harvard qui avait changé de cap au milieu des années cinquante pour se faire entrepreneur de pompes funèbres et gagner des fortunes en mettant en bière les vieux papas de ses anciens condisciples. Derrière la façade voisine s'abritait un musée. Au-delà de Mount Vernon Street, qui s'élançait vers des sommets fort sages, quelques demeures semblaient avoir gardé toute leur grandeur ancienne, et Louisburg Square, fleuron de cette couronne de briques, ressemblait à un vrai jardin anglais sous la neige. Mais Étienne devinait vaguement que la plupart des nouveaux habitants du quartier n'étaient arrivés que quinze ans plus tôt de Floride ou du Middle West...

À quelques pas de Chestnut Street et du salon de Georgina Lumley, sur Mount Vernon Street, une maison porte le numéro 10 1/2, c'est l'Athenaeum, où règne un inconnu pitoyable et fripé qui s'appelle Augustus Rolfe-Johnson : c'est lui qu'il est venu voir.

Un labyrinthe de livres, univers en abîme de miroirs, de visages peints sur de longues toiles placées haut entre des fenêtres, au-dessus de très vieux messieurs et de jeunes étudiantes penchés sur les idées des autres dont ils feront les leurs : dominant rien moins qu'un cimetière, la bibliothèque aux allures de club, le club à l'image d'un musée dont Augustus Rolfe-Johnson est une sorte de président d'honneur – soliveau figé dans l'attitude du sage reconnu – représente un moment, gravé dans la pierre et le stuc, du passé de la seule ville d'Amérique dont ce sont encore les livres qui font l'histoire.

– Je savais que vous viendriez me voir...

Le petit monsieur à la perruque défraîchie tend à son visiteur une main menue et froissée, tachée du son qui marque la peau des vieux, et lui fait signe de s'asseoir en face de lui.

Puis le président honoraire de l'honorable institution esquisse un sourire, qui est une grimace bien ignoble.

– Comme vous l'avez compris, je n'aime guère votre ami Julian.

Et les mauvais souvenirs de voler de toutes parts, comme les

éclats d'une grenade de haine.

Éclats de haine : en vrac.

– Nous savions tous que Millie Turner était malade, et Henry mieux que personne. Pourtant, aucun de nous, jamais, n'a rien fait pour l'épargner. Seul De Gray, peut-être... Mais seul De Gray l'aimait comme certains savent aimer d'amour...

Les lèvres minces de Rolfe-Johnson sont étirées d'un sourire qui ressemble à du dégoût.

Ou encore, puisqu'on parle d'amour :

– Millie ? Rolfe-Johnson rit tristement : Millie ? Elle n'a jamais aimé qu'un seul homme, et c'était Henry ! Mais Henry était trop occupé à lui arracher tout ce qu'elle pouvait lui donner, pour seulement penser à lui donner, lui, un peu, un tout petit peu, de ce qui aurait pu la sauver.

L'idée, à présent, d'un festin qu'aurait offert une jeune fille qui devait en mourir : les autres, ceux qu'elle appelait ses amis, attablés devant elle en train de lui dévorer, qui le cœur au plus profond du corps ; qui les pensées les plus secrètes très loin derrière les yeux lourds ; et tous, en tout cas, l'âme...

– Et croyez bien que votre imagination est encore loin de la réalité ! lance un Rolfe-Johnson dont il n'est pas un mot, pas une image jetés à la face d'Étienne qui n'aient été choisis pour entraîner un peu plus loin l'imagination de celui qui n'est venu jusque-là que pour aviver sa jalousie et sa haine.

Le front penché sur son livre, les paupières lourdes, Millie Turner a-t-elle jamais versé une larme ?

– Une fois, une seule fois, Millie, qui s'agrippait si fort, a lâché prise. C'était avec O'Keefe : elle n'en pouvait plus de tant d'amour perdu.

Elle s'était retrouvée, par hasard, chez une de ses cousines dans le Connecticut, avec O'Keefe, et c'était elle, alors, qui s'était donnée à lui avec la même folie qu'elle mettait à se refuser à tous, sauf à Henry qui ne voulait pas d'elle : par dépit, par tendresse, par besoin.

Et Denis O'Keefe, qui avait ensuite porté toute une vie le poids de cette faute : O'Keefe qui s'était mis au service de Julian, de la gloire de Julian, de l'orgueil de Julian, pour tenter de se pardonner à lui-même d'avoir dérobé fût-ce seulement les miettes d'un autre festin qui n'était, celui-là, pas pour lui.

Le regard de Rolfe-Johnson ne brille même pas : éteint, il ressasse une si vieille rancœur.

– Il faut comprendre, mon ami, qu'il y avait eu jadis cette blessure dont notre bon ami Henry n'a jamais rien voulu dire : la blessure providentielle, en somme, et qui permettait de refuser le reste.

L'accident très ancien déjà évoqué, protéiforme, incertain, trop certain, chute de cheval ou accident de chasse, le coup de fusil malheureux parti on ne sait comment, la meurtrissure intime, à jamais honnie, mais à jamais, peut-être, bénie.

– ... À croire que notre Henry, un beau matin de ses quinze ans, aurait décidé de se la faire tout seul, sa blessure !

Le vieux petit monsieur à la moumoute sale ricane de si belle humeur : le geste de Klingsor, pourquoi pas ? Klingsor, le prêtre maudit de *Parsifal* qui, pécheur, porte la main sur lui dans l'espoir de trancher à jamais en lui le péché et qui, sacrilège, se perd plus sûrement encore.

Le geste de Klingsor. Une jeune fille trop entourée et meurtrie dans sa chair et trop seule : c'est cela le mélo qui enveloppe à présent Étienne. Un amant impossible et meurtri dans sa chair ou un ami qui, toute une vie, a payé une si brève trahison...

« Je rêve, dites-moi que je rêve... », pense Étienne.

La sueur coule sur son front, ses tempes : cette chaleur soudaine avec, de l'autre côté de la vitre, la neige sur les Commons et un cimetière en bas. Le calme du musée-bibliothèque, le calme de la ville doucement éteinte sous la neige, et ce petit vieux qui vocifère devant lui, qui ricane, qui cligne de l'œil, atrocement complice :

– Vous vouliez en savoir plus sur Henry ? Eh bien, je vous en dirai plus !

En dire plus : Rolfe-Johnson à vingt ans était ce jeune athlète fluet mais aux muscles solides qui se battait avec un camarade sous une cascade, très loin, très haut dans le Maine, dans de grandes éclaboussures d'eau. En dire plus : les muscles tendus du jeune homme et son poing qui frappait avec une précision redoutable. De Gray, le premier, avait fini par s'écrouler dans l'eau claire sous les yeux de Millie Turner et d'Henry. Après lui, O'Keefe, qui les avait rejoints, n'avait guère tenu plus longtemps.

– Alors, ç'avait été le tour du cinquième larron !

La torpeur d'Étienne s'est brusquement dissipée.

– Le cinquième larron ?

Le regard du vieux monsieur à la perruque se vrille sur celui de son interlocuteur :

– Eh oui, le cinquième : celui dont personne n'a jamais voulu parler. Celui qui n'apparaît jamais sur aucune photographie, puisque c'est lui qui les a toutes prises ! Celui qu'on veut à tout prix oublier : notre cher camarade à tous, Justus Brown comme son ancêtre, dit Doc Brown, ci-devant maréchal-ferrant et aujourd'hui propriétaire du *general store* de Littleton, New Hampshire. Une vieille connaissance à vous aussi, je suppose ?

Par bribes, brefs éclats de haine, lambeaux d'aveux

soigneusement calculés, Rolfe-Johnson a, mot après mot, dévoilé un peu plus de la vérité. Doc Brown, le paysan parmi ces jeunes gens des villes, celui qu'on retrouvait aux vacances et qui, comme les autres, aimait Millie Turner. Le colosse de vingt ans dont Rolfe-Johnson affirme à présent qu'il ressemblait à la statue d'un jeune Hercule antique et à qui Henry, bouillonnant de sève, dédiait des poèmes.

– ... Dédiait des poèmes ?

Le ton du conservateur de l'Athenaeum va devenir grave :

– Oui : c'était pour son petit paysan de camarade qu'Henry Julian écrivait ses plus beaux vers ! Bien plus : quand, dans telle ou telle de ses nouvelles, il décrit Millie Turner dans toute la force de sa jeunesse et de sa santé encore intactes – souvenez-vous : le corps de Millie qui fendait l'eau... – c'est à Brown qu'il pense et c'est le corps de Brown qu'il habille du maillot de Millie !

Éclats. Éclats d'une autre vérité ?

Les épaules carrées de Millie Turner sur la photographie faite par un ancien pasteur. Alors Rolfe-Johnson éclate à nouveau de rire :

– Faite par un ancien pasteur ? Vous voulez dire par Doc Brown, qui s'était pris d'une passion de gamin de village pour la fille du seigneur du lieu (car c'est bien, après tout, ce qu'était Millie) et qui n'avait rien trouvé d'autre pour l'assouvir que les photographies !

Les premiers clichés du premier album : Millie Turner aux Grandes Tempêtes, Millie Turner sur le chemin de la forêt – ou Millie Turner, rayonnante et juchée au sommet d'une meule de foin.

Clichés jaunis, clichés sépia, anciennes photos en noir et blanc à demi effacées : éclats ambigus de cette autre vérité-là. Doc Brown, colossal et pervers, qui se gavait jusqu'à plus soif des attentions des gamines qu'il séduisait à coups de gueule et beaux effets de biceps, barbe rousse et pectoraux trapus :

– Un dieu Pan : voilà ce qu'il était, Doc, et non pas l'Hercule à quelques sous que Julian n'osait même pas peindre sous son nom véritable !

Le dieu Pan : nous y revoilà donc. Doc Brown, le jeune paysan aux épaules d'athlète-né aux confins des forces de la forêt et du village et amoureux d'une jeune fille des villes qui n'avait d'yeux que pour un autre : le grand dieu Pan de nos légendes américaines, ou Janus, le dieu double, ombre solide d'un Henry Julian qui mettra cinquante ans à lui ressembler enfin.

– S'il est un homme qu'Henry haïsse aujourd'hui, c'est bien un Doc Brown en qui il ne se reconnaît que trop.

Étienne a laissé le vieillard plongé à présent dans ses souvenirs. Avant de partir, il s'est cependant retourné une dernière fois.

– Et l'autre jeune femme, cette Gloria Taylor qu'on voit souvent avec Millie Turner, vous l'avez connue aussi ?

Le vieil homme a relevé la tête.

– Gloria était peut-être ma seule amie, jeune homme ! Et la seule dont je ne dirai rien.

Comme si l'atmosphère de Littletown et de sa campagne devait le poursuivre jusqu'au cœur de la ville, quittant l'Athenaeum, Étienne a croisé le Dr. Evans venu pour un jour à Boston consulter des documents anciens sur son village.

– Si votre ami Julian est le grand romancier de Littletown, ma seule ambition à moi est d'en être l'humble historiographe.

À la proposition que le médecin lui a faite de dîner le soir avec lui, Étienne a répondu d'un geste évasif : au cœur, à présent, de Littletown et des ombres qui le hantaient, il était bien loin du médecin qui s'amusait à reconstituer une version cohérente, transparente d'un passé où lui-même ne déchiffrait encore, malaisément, qu'un vertigineux jeu de piste.

21.

Dérives

UN jeu de piste : un éclair de lucidité a traversé l'esprit d'Étienne qui parcourt à présent les Commons dans leur plus grande longueur. Il a recommencé à neiger. Des flocons lourds, espacés, tombent lentement et presque verticalement devant lui, qui n'a même pas pensé à se coiffer d'un bonnet ou d'une casquette pour s'en protéger. Après la chaleur moite, malsaine tout à l'heure, du bureau de Rolfe-Johnson, il a besoin de respirer à pleins poumons et c'est l'odeur, le goût de cette neige épaisse qui glisse sur son front et sur son visage comme de grosses larmes qu'il happe et qu'il dévore, la bouche entrouverte.

Un jeu de piste... : l'idée que l'itinéraire qui est le sien depuis son arrivée aux Grandes Tempêtes a été balisé d'avance par un Henry Julian qui aurait répugné à tout avouer lui-même des années ambiguës de sa jeunesse est pourtant trop improbable pour que le biographe du grand écrivain (car c'est ce qu'il est, en somme) puisse vraiment la prendre au sérieux. Et puis il y a les colères de Julian face à ses questions, ses allures de grand lion blessé quand il lui est arrivé de frapper trop juste et son ironie, ensuite, lorsqu'il finit par éviter les pièges maladroitement tendus par son interlocuteur : tout cela serait une comédie par trop parfaite pour qu'on la lui jouât sans accroc depuis trop de semaines.

Reste l'autre hypothèse : si Julian a si longtemps cherché à cacher tant de choses, c'est qu'il n'en voulait rien dire. Dès lors, toutes les conversations qu'a eues Étienne avec tel ou tel ont été purement fortuites. Encore que Julian devait bien se douter que, plongé dans le microcosme de Littletown, ou naviguant parmi ses propres relations, à Cambridge ou à Boston, son biographe ne pourrait pas ne pas porter une oreille complaisante aux propos qu'on ne manquerait pas de tenir sur lui.

« Et si, d'une manière ou d'une autre, il continuait à se foutre de moi ? »

La neige tombe à présent plus serrée, les flocons le frappent au front, lui balaient les yeux et, une fois de plus, Étienne fulmine à

haute voix.

– Et si ce salaud-là continuait à se payer ma tête...

Le corps gracile de Millie Turner qui serait celui d'un colosse barbu : il éclate d'un rire soudain désespéré et se rend compte que la neige a transpercé son manteau trop léger, qu'il aurait dû mettre des bottes de caoutchouc et qu'il a froid.

Dérives...

Boston à présent lugubre sous la neige. Étienne a voulu retrouver ce qu'on appelait autrefois le quartier du port. Car Boston était un port où accostaient de vrais bateaux et où de vrais matelots en bordée se cuitaient dans les bars enfumés de rues étroites qui, toutes, débouchaient sur la mer.

Les rues du port, à Boston, quand Étienne avait vingt ans : il allait y rôder, brûlé par quelle soif de voyeur ?, alors même qu'il venait de quitter Isabelle, fragile et blonde, occupée à lire ses poètes à elle dans les hautes salles de l'Athenaeum. Il se disait : « Je vais me dévoyer... » et il en riait un peu, timidement. Comme il errait, timidement, entre des bars qui portaient des noms d'oiseaux et des boîtes de nuit fermées le jour, qui avaient des noms de fleurs, le « Camélia bleu » ou, là-bas, l'« Ibis rouge ». Des accents d'accordéon montaient des profondeurs obscures des bouges, mêlés au rock déjà à la mode qu'un bastringue en forme de juke-box dispensait à pleine gueule, au « Camélia bleu » le soir et à l'« Ibis rouge » toute la journée.

Sur le trottoir, il y avait des ouvriers, des dockers, des marins et, dans les bars, les filles. Ainsi l'« Ibis rouge » et son long comptoir de bois ciré où les hôtesse s'amusaient parfois à grimper, du haut de leurs talons aiguilles. Lui, Étienne, commandait une bière, et les jupes de la fille lui frôlaient le bout du nez. « De la bière, rien que de la bière ? Il ne voudrait pas autre chose, notre bon jeune homme ? » Elle s'appelait Kathie, ou Kate, ou Kitty, et lorsqu'elle se penchait vers lui, du haut de son perchoir, il découvrait des abîmes infinis de gorges épanouies qui semblaient débouler d'une cascade de dentelle : les poitrines de starlettes de l'ombre ! Un jour, il s'était surpris à penser d'Isabelle qu'en somme, elle était un peu plate ! Il en avait eu honte et, le soir venu, ne l'en avait aimée que mieux.

L'odeur, alors, du port : la mer, bien sûr, la vase et les coques de moules accrochées aux flancs des pontons pourrissants, mais aussi la bière plus aigre de Boston, le tabac hollandais que fumaient encore les marins, et tout le reste : l'aisselle moite des filles, le haut d'une cuisse aperçu, le reste qu'il n'oserait découvrir.

C'est avec ces odeurs au cœur qu'Étienne est revenu errer ce matin dans ce qu'il reste du port.

Dérives...

Le port, dont il ne reste rien. On a creusé des marinas, planté des pavillons au sommet des mâts et transformé les anciens hangars des docks en résidences bourgeoises pour jeunes couples en mal d'exotisme et au compte en banque qui va avec. Un hôtel de luxe domine un bras d'océan, un centre commercial ferme la marina : du port de Boston, il ne reste que ça. Quant à l'odeur des filles...

Alors, sous la neige qui tombe plus épais encore et qui le mouille, à présent, de partout, Étienne va rôder plus loin. Il se souvient d'autres rues équivoques, que sais-je ? d'un quartier chinois. Mais Washington Street elle-même, où glissait également, jadis, l'ombre de ses désirs, ressemble à un quartier d'affaires où s'activent les derniers bulldozers qui la débarrasseront tout à fait de ce qui demeure encore, ici et là, de sa gloire mal famée et passée.

Sur le bord du trottoir, grelottant devant une bouche d'incendie gelée, deux petites putains jaunes s'affairent autour d'un grand Noir aux gros cheveux crépus ramenés sous un passe-montagne : allons ! tout n'est pas tout à fait perdu.

Mais, espoir éteint, lettres au néon mortes : les deux petites putains ont basculé derrière la façade barrée de planches d'un drugstore désaffecté. Il reste, tout au plus, une seringue sur le sol. Quant au « Camélia rouge » ou à l'« Ibis ultraviolet », c'est à la lueur trop maigre de néons pâlis qu'ils n'offrent plus que strip-teases en vidéo ou peep-shows pour solitaires égarés parmi d'autres solitudes : trois ou quatre échoppes, perdues au milieu des rideaux de fer tirés sur les boutiques qu'on a déjà fermées.

Ici, la neige est grise et sale.

Étienne a fini par entrer dans l'un de ces bars déserts qu'animent seulement, dans le fond, près des vécés, des écrans de télé où des filles aux gros seins exhibent, en technicolor et sur quarante centimètres de carré scintillant, une toison en bas et les mamelons du dessus. Il commande une bière qu'il apporte avec lui devant le poste de télévision.

– Alors ? On s'amuse ?

C'est une des deux putains chinoises de tout à l'heure qui l'a rejoint. Drogée à mort, ou presque, elle titube :

– Tu ne me dis pas de m'asseoir sur tes genoux ?

Elle a la jupe courte, les jambes nues sous sa pèlerine de poils de vrai nylon : la peau blême, les genoux cagneux, le sein si plat que les mamelles de la blonde sur la télé d'en face en jailliraient presque du poste de télévision.

– Tu dis rien : tu es pédé, ou quoi ?

Elle veut s'approcher de lui, titube un peu plus, s'accroche à son

bras, il se dégage et la gamine s'écroule à terre, cul pardessus tête.

– On emmerde la clientèle, maintenant ?

Gras et noir, le barman est sorti de son trou et, de la pointe de sa chaussure, redresse les membres épars de la Chinoise en loques.

– Vous avez vu ? Elle ne porte pas de culotte !

L'odeur de la bière est aigre, oui ; celle de la pipe, froide : jadis, les relents de fumée vous brûlaient au creux de l'estomac mais, dans ce qu'il reste de ce Boston-là, le plaisir est plutôt froid.

Entre deux lambeaux de néon, Étienne remonte à la surface. Une idée lui traverse l'esprit : cela fait combien de temps qu'il n'a pas baisé ? Washington Street s'achève en cul-de-sac sur un centre commercial, la dernière putain s'est éteinte à son tour sous son néon trop bleu et Étienne n'a plus, dans la gorge, que la petite angoisse qu'il connaît bien.

Alors, très loin au-delà des docks à la mode, perdue dans la neige qui tombe presque en tempête, apparaît la silhouette de la seule femme qui puisse apaiser cette douleur, tous désirs et attentes mêlés, qui lui noue la gorge et le laisse haletant des nuits entières. De Faneuil Hall dévasté jusqu'à l'Old State House, il en suivra l'ombre mouvante, indistincte parfois dans les brassées de flocons gros comme des pièces d'un quarter qui le séparent d'elle, si proche à d'autres moments qu'il pourrait l'effleurer. Il sait que, se retournerait-elle, il reconnaîtrait aussitôt son visage.

Ainsi et pendant deux heures, trois heures, Étienne a-t-il dérivé sous la neige, jusqu'à ce que ses vêtements, que l'humidité a transformés en tissu éponge, pèsent deux fois leur poids sur ses épaules. Ses bottes fourrées sont devenues des choses informes qu'il traîne à ses pieds et les rues de Boston, peu à peu saturées du gaz des voitures, odeurs d'essence dans la neige, feux de croisement éteints, passants pressés, boue sale au coin des trottoirs, se sont métamorphosées en un univers glauque, bien loin de la lumière familière des hautes maisons d'un Beacon Hill d'autrefois.

Il a traversé la rivière à pied, sur un pont qui semble tendu entre les deux rives incertaines d'un même océan de brume verdâtre, pour se retrouver dans les banlieues les plus grises de Cambridge, là où même les plus audacieux étudiants de Harvard ne s'attardent guère : Massachusetts Avenue, partie sud, dans toute sa longueur explorée. Une à une, les boutiques se ferment, des lumières jaunes s'allument, d'autres s'éteignent. Puis la banlieue s'étire. L'heure ne compte plus. Il a faim. C'est le hasard qui l'a conduit là : il est de retour à Harvard et s'arrête devant le restaurant où, voilà combien de jours ou de semaines ? il s'était découvert un chien qui ne savait pas qu'il était un chien.

D'autres dérives : la serveuse était là. Celle-là même qui l'avait si mornelement ignoré pour lui adresser, le lendemain, d'aussi mornes oeillades.

Trempe jusqu'aux os, Étienne s'est assis, sans prendre la peine de retirer son pardessus, sur la banquette, face à la porte d'entrée. À cette heure de fin d'après-midi, il n'y avait guère de clients et la fille, accoudée au comptoir, bavardait avec un serveur rose et blond.

– Faut pas rester avec ce manteau mouillé : vous allez prendre mal !

La fille est venue vers lui en traînant les pieds. L'avait-elle reconnu ? Elle donnait au moins l'impression de s'intéresser à lui. Il trouva les mots qu'il fallait, ils parlèrent.

Plus tout à fait un chien égaré parmi les hommes : ce n'était pas une question d'argent mais elle ne refusa quand même pas deux billets de cent dollars. Elle dit seulement : « Après. »

Après, ce fut dans une chambre d'hôtel du quartier de South End où ils étaient revenus sur le coup de onze heures du soir : jusque-là, Étienne était resté à attendre qu'elle ait fini son service, en tremblant de froid sur sa banquette, buvant force bières qu'il allait pisser d'heure en heure dans les toilettes marbrées de graffitis homo. Ensuite, de retour à sa table, il regardait la serveuse aller et venir entre les tables en lui adressant, à intervalles presque réguliers, le sourire complice qui voulait dire : après.

– Je m'appelle Minnie, dit-elle seulement après, en tirant sur ses collants de laine.

La chambre n'était même pas la carrée minable de l'hôtel de passe qu'il aurait pu chercher en vain mais, quarante dollars tout compris, les trois mètres sur quatre d'un espace glauque, aseptisé, au sommet d'une tour désolée qui dominait ce qu'il restait de Washington Street.

– Je m'appelle Minnie et je suis crevée, mais puisque tu as tenu à payer, tu en auras pour ton argent.

Dérives solitaires, dérives à deux plus solitaires encore : elle fit bien tout ce qu'il lui demanda et consentit même à s'appeler Millie.

– Tu veux qu'elle t'en dise de belles, de belles saletés, ta Millie ?

Dérives : Étienne retombait parfois sur terre :

– Millie, Minnie, tout ce que tu voudras.

Elle lui chuchotait à l'oreille encore d'autres monstruosité et lui, tenant à pleins bras son corps de petite fille maigre, répondait si crûment à chaque obscénité qu'elle lui semblait peu à peu devenir celle qu'il désirait. Mais il voulait être sûr. Aussi, lorsque vint le moment pour lui de s'abattre, il s'arracha d'un coup aux bras de la

gamine : il voulait voir. Bras et jambes écartés, elle l'interrogeait :

– Tu viens, ou quoi ?

Il ne voyait plus que ce ventre nu qui lui faisait d'un coup horreur : il savait qu'il ne pouvait plus. Il se leva lentement, désespérément : en pénétrant dans cette chambre, il avait pourtant le sentiment que c'était Millie Turner qu'il allait enfin vraiment rencontrer. Mais la fille sur le lit se rhabillait en éructant d'autres horreurs. Étienne le savait bien : Millie Turner n'était pas venue au rendez-vous.

22.

Un voyage d'hiver

LA neige immaculée : on dirait que la voiture du Dr. Evans était la première, à cette heure pourtant avancée de la matinée, à s'avancer dans la neige fraîche baignée de soleil au-delà de Concord. Ce sentiment de sérénité retrouvée, qui gagne alors peu à peu Étienne.

– Savez-vous que je me sens mille fois mieux depuis que je me suis assis à côté de vous dans cette voiture ?

Le médecin de campagne a un bon rire, amusé :

– Qui sait ? Peut-être que j'ai, moi aussi, des pouvoirs, sans le savoir... Ceux d'apaiser les menues angoisses qui font le tous-les-jours de nos grandes terreurs, par exemple.

Il rit. La voiture automatique paraît glisser doucement sur une longue étendue de neige poudrée et neuve qui serait une route. Le ciel est très beau.

La nuit avait été horrible. Après avoir quitté la serveuse, Étienne avait mis un moment à retrouver la vieille Dodge garée il ne savait plus où, entre Back Bay et Beacon Hill. Caparaçonnée d'une couche épaisse de neige, il ne l'avait d'abord pas reconnue. Puis il avait fallu la mettre en marche et le moteur avait longtemps renâclé. C'est au moment où il était convaincu d'en avoir noyé à jamais le carburateur que la grosse voiture grise, aux ailes arrondies d'un autre temps, avait fini par démarrer.

Pour ne pas aller très loin. Les essuie-glaces étaient tombés en panne et la neige tourbillonnait devant lui. Aveuglé, frissonnant à nouveau dans ses vêtements trempés, Étienne avait voulu éviter une voiture qui venait d'une rue transversale et la Dodge avait brutalement obliqué sur la droite, dérapant à travers toute la chaussée, le trottoir voisin, avant de venir s'encaster dans un escalier d'immeuble : hors d'usage.

Plus tard, dans sa chambre d'hôtel du « Charles », où un chauffeur tchèque l'avait conduit sans cesser de lui parler des petites amies qu'il avait laissées dans un faubourg de Pilsen, il avait tout de même eu la présence d'esprit d'appeler le Dr. Evans à son club. Puis il

s'était abattu sur un lit trop large où, toute la nuit, les images des femmes qu'il avait, toute sa vie, si mal aimées, les Brigitte et les Sabine, les Patricia de passage à New York, les Helen ou les Mylène avaient dansé autour de lui une valse folle et triste. Par moments, le regard de Millie Turner semblait lui revenir mais très vite c'étaient les Maisie ou les Marnie du *Lac* ou de *La Boucle de cheveux* qui la remplaçaient, ou telle de ces grandes dames trop admirables et trop fières qui ont hanté après elles les romans de Julian. Et ce tournoiement de visages nus a duré jusqu'au matin.

La neige lumineuse, éclatante d'une glorieuse blancheur.

– Vous voyez que ce pays-là a ses forces à lui, qui agissent sur nous avec plus ou moins de violence. Ces forces auxquelles croit si fort votre ami Julian...

Ils traversent un village avec, de part et d'autre de la route, des boutiques d'antiquités, de brocante, plutôt : on n'y vend que de très vieilles choses qui n'ont pas cent ans, poupées de porcelaine, sièges de pin, meubles à tiroirs, chromos, et des collections de journaux des années cinquante.

– Imaginez un peu tout ce qui peut planer de souvenirs dans un capharnaüm pareil, vous dirait ma vieille amie Emily Hubbs. La petite fille devenue grand-mère à qui appartenait la poupée, le grand-père mort depuis longtemps qui se balançait sur son rocking-chair : Mrs. Hubbs vous expliquerait que, si dans des endroits comme celui-ci ou comme dans sa maison qu'elle dit habitée par les victimes du juge Carry, tout se conjugue pour nous raconter des histoires, pourquoi ne serait-il pas possible que, de temps en temps, cette mémoire morte qui entraîne si aisément notre imagination puisse s'échapper elle-même des objets qui la portent et vivre sa vie à elle, parmi nous ? Certains en ont peur ; d'autres, comme Henry Julian, y puisent la sève qui les fait ce qu'ils sont.

Le Dr. Evans a ralenti. Un grand épouvantail bourré de paille qui semble tout droit sorti des rêves du *Magicien d'Oz* se balance dans un rocking-chair, devant une façade de bois, la pipe de Julian entre les dents.

– Et vous croyez en ces histoires-là ?

– En celle-là, non ; en d'autres, oui.

Souvent, entre deux visites à des malades, le Dr. Evans arrête sa grosse voiture tout-terrain devant le péristyle parfait de la maison de Mrs. Hubbs. Le juge Carry avait fait venir de l'Ontario les longues colonnes élancées, surmontées de feuilles d'acanthé, qui soutiennent l'avancée de la vérandah.

– Vous m'offrirez bien un verre de bière de racines...

Chez Mrs. Hubbs, on ne boit que des thés au pissenlit ou à l'ortie blanche, des bières faites de ces carottes sauvages qui ressemblent à de la ciguë ou du vin de noix de pécan. La vieille dame fait mousser la bière dans le verre aux armes de George V, roi d'Angleterre.

– Je ne doute pas que vous refusiez de me croire, mais ce matin encore, à mon réveil...

C'est une fenêtre fermée qu'on a ouverte pendant la nuit, ou un dictionnaire tombé d'une bibliothèque et ouvert, sur le tapis – au mot : *Gipsy*. Et la vieille dame de s'emporter doucement :

– Vous n'êtes qu'un vieux darwiniste pour qui la plus jolie femme descend du plus horrible des singes. Alors, que les sauvages des temps les plus reculés vous parlent dans la forêt, vous l'acceptez ; mais qu'une pauvre bohémienne, condamnée par le juge Carry à dix ans de prison et morte au bout de quinze jours parce qu'elle ne supportait pas l'air des villes, tente de nous dire quelque chose, vous vous moquez de moi !

Le Dr. Evans buvait sa bière qui n'en était pas en faisant la grimace :

– Que voulez-vous, entre le rat des champs que je suis et la souris des villes que vous êtes, il ne peut y avoir qu'un mur d'incompréhension.

– Mais quelles sont les forces auxquelles il vous arrive de croire : Dieu ? le Diable ?

La route glisse à présent le long d'une rivière saisie par le gel. Sous la glace bleue, on devine le courant violent.

– Dieu ? Sûrement pas ! Mais une forme de bonté, oui... Le Diable ? Peut-être un peu plus aisément. Je crois à des éclats d'un mal très ancien qui retomberaient encore sur nous, peut-être...

– Et Julian : à quoi croit-il, lui ?

Un pont couvert, peint d'un rouge violent, sang-de-bœuf, traverse la rivière. Un instant, Étienne a cru apercevoir une voiture à cheval, ou une sorte de traîneau au milieu du pont.

– Mais vous l'avez déjà compris ! Henry Julian a choisi de s'installer aux Grandes Tempêtes parce qu'il y conjugue les forces obscures de la forêt, le grand dieu Pan auquel il croit peut-être un peu ; et les présences plus naturelles, si j'ose dire, qu'a engendrées Littletown au cours de son histoire : les chers amis de la chère Mrs. Hubbs, si vous voulez. Ajoutez à cela le contenu entier d'une maison de Boston, les livres, les tableaux achetés aux enchères pour introduire dans ce cocktail de fantômes, malgré tout rustiques, le piment artistique et mondain de Beacon Hill ou de Back Bay, et vous comprendrez pourquoi Henry Julian ne peut vivre ailleurs que dans la maison jadis habitée par la famille Turner au bord de l'étang des

Castors, à trois miles de Littletown.

Le Dr. Evans fait partie de cette race de conducteurs qui ralentissent si bien leur véhicule lorsqu'ils parlent, ne fût-ce que pour regarder de temps à autre leur interlocuteur, que la voiture roule à présent au ralenti en lisière d'une forêt.

– Et vous croyez vraiment à ce que vous dites ?

Le bon rire du docteur, dont l'arrière-grand-père a tué un juge dément en lui prescrivant peut-être de la belladone à la place d'une tisane de pavot :

– Pas tout à fait. Mais j'essaie de me dire que cela peut m'aider à expliquer ce que je ne comprends pas.

Millie Turner croyait aussi que des forces naissaient de la forêt. La nuit, lorsqu'elle couchait encore dans sa chambre de jeune fille aux Grandes Tempêtes, elle se levait parfois et, si la lune était pleine, elle demeurait longtemps accoudée à sa fenêtre, même par les plus grands froids. « Peu à peu, elle voyait des choses..., avait expliqué Nancy : la forêt bougeait. Elle sentait, devinait, ressuscitait. »

Quelque part entre Wycoma Place et les Grandes Tempêtes, du côté du petit lac et de Woodfarm, des ombres prenaient naissance...

– Tenez, remarque un peu plus tard le Dr. Evans : ce n'est pas pour rien que ceux que tout le monde, dans le village, appelle les « Fous » se retrouvent fatalement, qu'ils le veuillent ou non, du côté de Woodfarm !

La conversation se poursuit à bâtons rompus au fil des tournants de la route.

– Et la petite Rose Mary Muller croyait aussi à ces présences ?

Le sourire du médecin devient triste.

– On avait persuadé la pauvre Rose Mary que, d'une manière ou d'une autre, elle ressemblait à cette Millie Turner à laquelle, je le sais, vous vous intéressez aussi. Alors, comme Millie Turner...

Étienne ne peut pas ne pas l'interrompre :

– On l'avait persuadée : mais qui ça, on ?

La réponse arrive, comme la chose la plus évidente du monde :

– Oh ! Je ne sais pas : Julian... Ou Doc Brown !

Cette fois non plus, Étienne ne peut pas ne pas poser la question qui lui brûle les lèvres.

– Ainsi, Doc Brown et Henry Julian auraient vraiment été liés, autrefois ?

– Autrefois, oui... Ils ne se quittaient pas. Même lorsqu'ils ont tourné tous les deux autour de Millie Turner, ils sont restés amis.

Encore une fois, le rat des villes et le rat des champs : comme des jumeaux, inséparables, le double l'un de l'autre, en somme.

Pour parler plus aisément, le vieux médecin a arrêté à présent sa voiture au-dessus d'un champ en pente, parfaitement blanc, avec tout en bas une grange rouge, deux chevaux dans la neige, la fumée qui monte du toit d'une bicoque blanche.

– Mais ils se sont disputés un jour, puisqu'ils ne se parlent plus ?

Le petit rire du médecin de campagne :

– Qui saura jamais comment finissent les grandes amitiés ? Comment voulez-vous, d'ailleurs, qu'entre un écrivain français, devenu très vite célèbre et difficile de caractère, et un paysan bourru, aussi difficile que lui, une véritable amitié puisse durer plus que le temps d'une jeunesse ? Et puis, ces derniers temps, tous deux s'étaient pris d'une passion pour cette gamine, Rose Mary, et tout ce qui n'avait jamais été dit entre eux mais qui les séparait depuis longtemps a bien fini par éclater.

Il y avait même eu des coups de feu échangés, Doc Brown qui montait la garde devant le cimetière, au bout de l'étang des Castors.

La voiture est repartie. On n'est plus très loin de Littletown. Déjà, les pancartes annoncent Bethleem, voisine.

– La passion de votre ami écrivain pour la pauvre Rose Mary a d'ailleurs fini par nous faire peur : le petit Geoffrey Rostini, l'employé de Peter Muller, a affirmé que Julian lui avait même proposé de l'épouser ! Mais, à sa manière, le jeune Rostini aimait lui aussi Rose Mary.

– Et les poèmes de Rose Mary ? Qui donc a envoyé les poèmes de Rose Mary à l'*Informateur* ? Julian ? Doc Brown ? Ce Rostini ?

Cette fois, le médecin éclate d'un vrai rire :

– Devinez un peu ? Si je vous le dis, vous me promettez le secret ?

Étienne a promis tout ce qu'on voulait.

– Eh bien, c'est moi. Vous savez, à force de s'entendre dire que Millie Turner revivait en elle, Rose Mary avait fini par le croire. Alors, comme Millie Turner, Rose Mary écrivait des poèmes et en faisait cadeau à tout le monde, si bien que tout le monde (pas seulement Henry, Doc ou Rostini : je dis bien : tout le monde !) possède des poèmes de petite fille écrits par cette pauvre gamine : même moi ! Aussi, peut-être un peu naïvement, ai-je pensé qu'en envoyant un ou deux d'entre eux, comme cela, au journal qui les publierait, je pourrais intéresser à nouveau nos chers concitoyens à une affaire criminelle qui les a tous plongés dans l'affliction, mais dont on dirait aussi qu'ils ont préféré l'oublier le plus vite possible.

La route de Littletown se détache, à gauche, de celle qui conduit vers le nord. On traverse à présent les premiers halliers de ce qui deviendra la forêt. Wycoma Place est à deux miles, un raccourci par le petit lac conduit plus vite encore à Woodfarm.

Devant le lac, trois fous, à genoux dans la neige, se passent l'un à l'autre une Marlboro, comme on le ferait d'un joint authentique. L'un d'eux, qui a entendu une voix, s'est levé.

La cloche de l'église baptiste de Littletown, celle qui annonce l'heure du déjeuner, retentit, toute proche. Alors, comme si cette force venue du village venait déranger ceux qui ont choisi le côté de la forêt, les trois hommes se dispersent très vite. Non sans que celui qui tenait le dernier la cigarette à la main n'en ait enfoui profondément le mégot dans la neige.

23.

La mort d'un ami perdu

ANTHONY DE GRAY était mort. Un coup de téléphone du vieux George en avait annoncé la nouvelle. Le maître d'hôtel du plus ancien compagnon de Julian avait d'ailleurs précisé que lui-même se rendrait dans la journée aux Grandes Tempêtes, porteur de différents papiers destinés à ce dernier.

Julian ne paraissait pas particulièrement ému. C'est tout juste si, au retour d'Étienne, il remarqua que ce « pauvre Anthony était sûrement mieux là où il se trouvait maintenant que dans l'horrible bazar aux souvenirs de Summer Hill ». Il ne fit, en revanche, aucune allusion aux mots un peu vigoureux qu'il avait pu échanger à son propos avec son hôte. Nancy était plus affectée. À mi-voix, elle confia à Étienne que O'Keefe avait gardé beaucoup d'affection pour De Gray et que celui-ci la lui rendait bien. Elle-même avait eu souvent l'occasion de s'entretenir avec le vieillard solitaire dans sa trop vaste maison, et De Gray l'avait beaucoup aidée dans ses recherches.

William lui-même paraissait ému. On devinait que, bien qu'il ne vînt plus depuis longtemps aux Grandes Tempêtes, Anthony De Gray avait trop fait partie de la vie de cette maison pour que sa présence pût s'en effacer aussi aisément.

C'est au moment du café qu'arriva George, au volant de la très vieille Mercedes qui servait à De Gray à épater les filles lorsqu'il avait vingt ans. Il apportait une lettre destinée à Julian et un paquet pour Étienne. Le grand écrivain eut un regard soupçonneux pour ce dernier.

– Qu'est-ce que ce vieux fou a pu vouloir vous envoyer ?

Il ouvrit tout de suite sa lettre, en lut rapidement le contenu puis monta dans sa chambre. Le lendemain, Étienne apprit ce qu'Henry savait depuis longtemps : Anthony De Gray, qui était immensément riche, en avait fait son légataire universel.

Étienne demeura un moment à parler avec le vieux George. Comme il s'étonnait que ni Julian ni même Nancy ne se rendissent à Summer Hill, le maître d'hôtel expliqua que cela faisait des années que son maître avait pris toutes ses dispositions et expressément

demandé que nul ne s'occupât de rien après sa mort. Il souhaitait seulement être enterré, sans cérémonie religieuse et en l'absence de tout témoin, dans le cimetière de Littletown. Étienne savait que c'était là que reposait Millie Turner. Il voulut insister :

– Est-ce que je ne pourrais pas, même seul, assister à l'enterrement ?

Le vieil homme secoua la tête : De Gray voulait être seul. Puis George, manifestement beaucoup plus ému qu'il ne voulait le laisser paraître, accepta le verre de porto que lui offrit Nancy. Il tint pourtant à le boire debout.

– Il vous aimait beaucoup tous les deux..., soupira-t-il.

Embarrassé, Étienne tenait toujours entre ses mains le paquet apporté par cet homme en noir qui murmurait encore :

– Il vous aimait beaucoup, il me l'a dit.

Il allait partir. On lui demanda ce qu'il comptait faire. Il expliqua qu'il avait retenu depuis longtemps une chambre dans une maison de retraite de Chicago, où il était né.

– Mais Mr. De Gray vous a bien laissé quelque chose, de l'argent...

Le vieil homme haussa les épaules :

– De l'argent... Comme si j'avais besoin d'argent !

De Gray avait senti venir sa mort. Peut-être même l'avait-il préparée en doublant la dose de médicament qu'il prenait chaque soir avant de s'endormir.

La veille, il avait en effet rangé des dossiers et brûlé des papiers dans la cheminée. On devait découvrir ainsi les restes d'un cahier recouvert de son écriture. Jeté trop vite dans le feu, celui-ci en avait épargné quelques pages, il semblait que ce fût un roman. Des noms de femmes, Teresa, Clawdia, Sandra, y apparaissaient, dans des bribes de dialogues avec un homme qui s'appelait Andrew. Mais le manuscrit était en trop mauvais état pour qu'on pût en tirer plus que ces indications.

De Gray avait aussi soigneusement préparé le paquet destiné à Étienne. Il était allé chercher pour cela une vieille boîte carrée qui avait dû contenir des disques au temps où ceux-ci étaient de résine dure et que, 78-tours, ils étaient de diamètre inégal : le carton que De Gray avait choisi était de dimension modeste, mais il l'avait bourré jusqu'à devoir presser sur son couvercle pour nouer le ruban mauve qui le fermait.

Puis le vieux monsieur avait appelé George ; il lui avait demandé une tasse de thé et il était monté se coucher seul. Il ne s'était pas réveillé.

– Des lettres et des photographies !

La voix de Nancy tremblait un peu, tandis qu'Étienne ouvrait le coffret à disques.

– Il aurait tout de même pu...

Mais elle n'alla pas plus loin. D'ailleurs, Étienne devinait ce qu'elle voulait dire : De Gray aurait pu lui laisser à elle aussi quelque chose, des lettres, des photos.

Une carte du vieux monsieur était glissée sous le ruban. Adressée à Étienne, elle lui répétait ce qu'avait déjà suggéré son maître d'hôtel : il aurait voulu pouvoir lui en dire davantage. Aussi avait-il choisi « quelques souvenirs à son intention ». Parmi ceux-ci, il y avait une lettre qu'il avait autrefois écrite lui-même à Millie Turner et que celle-ci lui avait fait rendre après sa mort. Pour le reste, c'étaient des poèmes de Millie Turner, d'autres photographies de la jeune fille des coupures de journaux. Ainsi, un numéro du *Littletown Informer*, daté de 1938, qui contenait, au milieu d'une page et encadré d'un filet noir, un poème de Millie Turner.

« Je ne peux, cher monsieur, vous laisser autre chose, car tout ce qui est dans cette maison revient de droit à Henry Julian. J'ai, d'autre part et voilà bien longtemps, déjà fait cadeau à mon ami Denis O'Keefe de beaucoup de lettres anciennes, comme de certains documents que m'avait confiés Millie au moment de sa mort et qui ne concernent pas directement Henry : des lettres, encore, d'autres poèmes, des cahiers qu'elle ne s'était pas résolue à détruire mais qu'elle ne voulait pas qu'on lise : j'avais su tenir ma promesse, je savais que, mieux encore que moi, O'Keefe la tiendrait à son tour... »

C'était tout. Étienne montra la carte à Nancy : O'Keefe lui en avait-il dit plus ? Où se trouvaient les documents qui avaient été en sa possession ? Elle secoua la tête : elle n'en savait rien.

– Mais vous m'avez vous-même parlé de ces cahiers ! Elle secoua à nouveau la tête.

– Je savais qu'ils existaient, O'Keefe n'avait rien à me cacher. Mais, de son vivant, il respectait trop la volonté de Millie Turner : il n'avait aucune raison de me les montrer. Et après sa mort, je ne sais rien de ce qu'il en est advenu.

C'était peu vraisemblable. Après tout, en même temps que l'étudiante préférée du vieux professeur de Walden, Nancy Barnsley avait été son assistante et c'était lui qui lui avait suggéré de faire sa thèse sur Henry Julian.

Elle regarda Étienne, triomphante :

– Justement, oui, c'est sur Henry que je fais ma thèse ! Or, De Gray vous l'a écrit lui-même : il n'a donné à O'Keefe que des papiers qui ne concernaient en rien Henry !

Puis, comme si elle s'en était voulu de sa réaction trop vive, elle avait pris le bras d'Étienne :

– Je vous demande pardon, vous me posez toutes ces questions, et je m'énerve : je crois que la mort de De Gray m'a plus touchée que je ne le pensais.

Julian, lui aussi, devait être plus ému qu'il ne le laissait paraître. C'est pendant le dîner qu'il annonça le legs de De Gray. Il prit toutefois soin d'assortir cette nouvelle d'une remarque qu'Étienne ne voulut pas relever sur le moment.

– ... Il est vrai qu'une bonne partie de ce qui se trouve à Summer Hill est déjà à moi, mais je sais gré à Anthony d'avoir régularisé la situation avec le tact qu'il a toujours eu.

Puis il annonça qu'il allait partir dans quelques jours pour New York, y discuter avec le notaire de De Gray des questions encore à régler.

– Vous ne resterez pas pour les obsèques ?

Le regard sincèrement étonné de Julian.

– Quelles obsèques ? Vous savez comme moi que, cabotin jusqu'après sa mort, De Gray veut qu'on l'enterre tout seul, comme un grand ! Et puis, demain ou après-demain, on mettra dans un trou un paquet d'os et de chairs déjà un peu pourries : vous appelez cela des obsèques ?

Ensuite, comme si un doute le traversait :

– J'ai quand même, moi aussi, une question à vous poser : la question de confiance, en somme. Êtes-vous bien sûr que vous avez encore envie de continuer à jouer au petit jeu auquel nous nous livrons tous les deux, depuis votre arrivée ?

Au tour d'Étienne de ne pas comprendre :

– Le petit jeu ?

– Eh oui, le jeu des questions et des réponses, le chat et la souris, appelez-le comme vous voulez : je parle de nos séances de travail quotidiennes (qui ne le sont, d'ailleurs, guère plus, quotidiennes) dans mon bureau.

Une crainte avait brusquement saisi Étienne :

– Vous voulez dire que vous ne voulez pas que je poursuive mon livre ?

Il avait peur, sans trop savoir pourquoi. Comme si les affrontements du matin dans le bureau du grand écrivain n'étaient plus que le prétexte à une vie souterraine qu'il mènerait à présent avec une délectation angoissée et dont l'interruption brutale aurait été la pire des catastrophes qui pût s'abattre sur lui. Julian éclata de rire :

– Mais c'est à vous que je demande si vous avez envie de continuer : vous savez, moi, je suis à toute épreuve. C'est vous qui me

paraissent parfois, disons... plus fragile...

Une fois de plus, l'autre le défiait. Étienne s'était senti pâlir, il devinait que le sang lui revenait au visage.

– Si je ne voulais pas poursuivre nos entretiens, je ne serais pas revenu de Boston.

Il s'était soudain buté, presque agressif ; il en voulait à Julian d'avoir pu lui faire croire un instant que sa tâche à lui s'arrêtait là. La vie aux Grandes Tempêtes aurait continué sans lui : l'idée lui en était maintenant insupportable. Julian sourit à nouveau et se leva de table. Avant de partir, il lui tendit, à plat, la paume de sa main. On aurait un maquignon paysan qui scelle ainsi un contrat.

– À demain, mon vieux. Et à huit heures et quart, comme d'habitude !

Étienne passa sa nuit à explorer le contenu du carton de disques anciens.

24.

Visages de femmes

HENRY JULIAN ne partit pour New York que trois jours plus tard. Aussi, pendant trois jours, Étienne put-il reprendre avec lui le cours de leurs entretiens matinaux. Il choisit donc, délibérément, d'évoquer les autres visages de femmes qui parsemaient l'œuvre et la vie du grand écrivain. C'est ainsi qu'il parla d'abord d'Agatha.

– Comme tous les personnages féminins de mes romans, Agatha Marchesi m'a bien évidemment été inspirée par une rencontre que j'ai faite...

L'écrivain s'était levé pour chercher une pile de photographies dans un classeur de cuir dont il avait extrait une poignée de clichés pris à Venise dans les années cinquante. On y voyait une femme au milieu d'un groupe de messieurs qu'Étienne reconnut : Stravinsky lui-même, une cantatrice célèbre, un chef d'orchestre... Coiffée d'un chapeau à large bord, la même femme brune semblait aller de photo en photo, comme on se déplace parmi les invités d'un cocktail. À Stravinsky succédait Igor Markevitch ou tel autre chef d'orchestre, compositeur, dont elle prenait le bras avec familiarité.

– J'allais beaucoup plus souvent qu'aujourd'hui en Espagne, à Milan, à Londres surtout, et à Venise. La véritable Agatha s'appelait Christina Giardini. C'était une femme admirable qui s'était prise d'une grande amitié pour moi.

Elle avait loué plusieurs étés de suite la villa Malcontenta, sur la Brenta, et organisait des fêtes pour le seul plaisir de Julian qui pourrait, lui disait-elle, y rencontrer les personnages secondaires de l'intrigue du roman qu'elle savait qu'il était en train d'écrire à son propos.

– Les premiers jours, elle avait amené avec elle je ne sais quel bellâtre en guise de gigolo dont je lui ai conseillé de se débarrasser le plus vite possible. Elle est revenue ensuite avec un vieux comte autrichien, puis avec la belle Bettina von Krull et, grâce à elle, très vite, ce séjour en Vénétie est devenu l'un des moments clefs de ma vie, rempli de héros ambigus, de fantômes d'un autre temps.

De Venise et de ses environs, Julian avait rapporté deux ou trois

nouvelles et un très beau roman, *Les Ailes du temps*, qui avait fait l'objet d'une adaptation cinématographique.

– Et qu'est devenue cette Christina Giardini ?

Julian avait eu un geste indécis :

– Je l'ai perdue de vue. Je suppose qu'elle est morte.

Dans *Les Ailes du temps*, la belle et altière Agatha se tuait en montagne, au cours d'un voyage dans les Dolomites. Le peintre qui l'avait accompagnée là revenait seul à New York où, pendant plus d'un an, il ne peignait rien d'autre que le visage de son amie morte. Ces tableaux – d'un hyperréalisme très orthodoxe et dont on ne pouvait douter qu'ils n'aient été inspirés par la série des *Marilyn* d'Andy Warhol – faisaient la gloire et la fortune du peintre qui, voulant les conserver, finissait malgré tout par les vendre tous, un à un et jusqu'au dernier. La dernière toile vendue, il retournait à Venise et faisait la connaissance d'une certaine Valentina.

– Ma mère..., dit plus tard Henry Julian.

Étienne le regarde : l'écrivain parlait d'une femme, d'une autre, cette comtesse allemande qui avait, dit-on, traversé sa vie et soudain, c'est le nom de sa mère, Marie Vallot, qui lui vient aux lèvres devant la photographie d'une jeune femme solide, les cheveux ramenés en chignon sur la nuque, le regard rassurant.

– ... Marie, qui s'était mariée à dix-huit ans, portait, elle, une amazone noir et blanc lorsqu'il lui arrivait de monter au bois avec des amis de son père...

Il l'a ainsi appelée par son prénom : Marie. Marie Julian, née Vallot, dont la famille possédait ces usines à Angoulême qui permirent à André Julian, le père, d'acheter l'un après l'autre les jardins qui bordaient alors ce qui était devenu l'avenue Henri-Martin.

– ... Serrée dans son amazone noire à parements blancs, la jupe étroite et longue, Marie Vallot avait probablement la taille la plus fine du monde.

Le regard d'Étienne est demeuré fixé sur le visage de l'écrivain qui s'en rend brusquement compte. Il lui rend un large sourire :

– Allons ! Nous parlions de Bettina von Krull, qui couchait avec tout ce que Boston comptait de chasseurs de renards : on a les passions qu'on mérite et les amants qu'on peut !

– Pour reprendre les mots du prière d'insérer de *Demain, la nuit*, toutes vos héroïnes sont « belles et altières », n'est-ce pas ?

Julian tire sur sa pipe éteinte avec une belle application :

– Je suppose que je les vois comme cela, oui...

– Une question encore sur Agatha – comme sur la Jessie de *Demain, la nuit* : John Clown, le peintre, ou lord Revere, l'amant trop

respectueux de Jessie, ont-ils ou n'ont-ils pas réellement couché avec elles ?

L'écrivain prend le temps de rallumer sa pipe avant de répondre :

– Si vous ne l'avez pas expressément compris, c'est peut-être parce que j'ai expressément laissé planer un doute : qu'en pensez-vous ?

Étienne Larrieu pense à un éventail, et une image très précise se dessine devant ses yeux : Henry Julian serait assis sur la vérandah des Grandes Tempêtes ou, mieux, sous la loggia d'une villa palladienne, quelque part entre Vénétie et Frioul, par une belle après-midi d'été. Il tiendrait d'une main un verre de spumante, de l'autre un éventail qu'il agiterait doucement devant lui, caressant peut-être les poils de sa barbe. Et chacune des feuilles de l'éventail porterait à l'endroit un visage de femme qui serait la Christina Giardini, qui a pu servir de modèle au personnage d'Agatha Marchesi ou la Dawn Debrett qui a inspiré celui de Jessie. Les portraits seraient passés, aux couleurs délavées des anciennes photos, alors qu'à l'envers du même éventail, les visages de Jessie, d'Agatha et de beaucoup d'autres auraient la qualité éclatante de miniatures peintes par quelque Bronzino ou même un Winterhalter, qu'importe l'époque.

– Il ne faut tout de même pas exagérer, concède, armé d'une fausse modestie parfaitement feinte, Henry Julian à qui son interlocuteur a fait part de cette vision.

« Toutes, se répète Étienne : toutes sont devenues “admirables” ou “superbes”, sinon “sculpturales” : le temps des Maisie fragiles, des Marnie malades était révolu depuis bien longtemps. »

Et c'est vrai que, de livre en livre, à travers l'Europe et l'Amérique – l'une d'entre elles habitera même Hong Kong le temps d'un roman... – les héroïnes de Julian sont devenues de belles étrangères ou de solides Anglaises qui promènent leur beauté d'un livre à l'autre, chaque fois plus souveraine, à l'aspect d'autant plus lointain qu'elles se révèlent, en fin de compte, vulnérables et sensuelles.

« Alors que les Marnie et les Maisie, se dit encore Étienne, qui se mouraient toutes de consommation, blondes et de constitution fragile, étaient en réalité des Américaines résolues et énergiques qui, dans le cas de Marnie (ou était-ce Maisie ?) réussissaient même le tour de force de vaincre leur maladie, ou de vivre avec elle, et cela par leur seule volonté de vivre. »

Comme si, après la mort de Millie Turner, Henry Julian avait peint, une fois pour toutes, un visage de femme à l'autorité d'épouse, de maîtresse ou de mère, « admirable » en tout cas, dont il se serait

servi, roman après roman, en jouant seulement sur une riche palette de détails secondaires, tandis que l'essentiel demeurerait immuable. De même suffit-il à Étienne de relire les premières pages des principaux romans de Julian pour se rendre compte que, si Marnie ou Maisie étaient blondes, pâles aux yeux bleus, c'est brunes et très sombres, aux lèvres très rouges et sensuelles qu'ont été ensuite toutes les femmes qui se sont succédé dans ses livres.

– Et dans ma vie ! remarque (ou corrige) en riant le grand écrivain : et dans ma vie, ne l'oubliez pas.

Le visage de Marie Julian, née Vallot, qui se penchait vers l'enfant malade dans le grand appartement de l'avenue Henri-Martin. On disait « la nursery » pour parler de la chambre peinte de couleur claire – les animaux qui couraient sur les murs, à mi-hauteur du plafond. La nurse, Miss Barrett – on disait seulement Miss –, dont le père était à l'article de la mort, venait de repartir pour l'Angleterre et, au fond de lui, le petit garçon se réjouissait d'avoir sa mère à lui tout seul.

N'eussent été ses deux frères, dans la pièce voisine, qui jouaient bruyamment aux billes sur le plancher ciré.

Mais le visage de sa mère était penché au-dessus du lit du petit Henry et il se disait que ses imbéciles de frères pouvaient faire les imbéciles tant qu'ils le voulaient, son père se fâcher s'il pleurait le soir, après qu'on avait éteint les lampes, il y avait, à intervalles réguliers, l'ovale de ce visage solide et doux, rassurant, toujours incliné vers lui et qui remplissait si bien tout le champ de son regard qu'il en effaçait le reste.

– Mon petit garçon est malade..., murmurait avec une tendresse infinie la très jeune Mme Julian.

Et Henry Julian, qui avait trois, cinq ans, se disait que c'était un bonheur infini que d'être malade puisque sa mère revenait vers lui.

Ainsi ces moments que la mémoire d'un homme de soixante-dix ans débusque avec une tout autre agilité que celle d'un Larrieu pour qui le présent écrase encore trop de choses : le regard de Marie Julian, qui croise dans la psyché de son cabinet de toilette celui du petit garçon en pyjama venu pieds nus – top top sur le plancher du corridor – la retrouver en cachette. Visite interdite : « Quand ta mère fait sa toilette, Henry, tu lui fous la paix ! » La voix du père qui proclame l'interdit. Et le regard de la mère, nue jusqu'à la taille – un simple jupon de lin très fin serré sur les hanches, chignon relevé en désordre – et qui se débarbouillait (encore un mot d'alors, pense Henry Julian : qui donc aujourd'hui songerait à se débarbouiller ?) : il a croisé celui de l'enfant, stupéfait de la découvrir ainsi. Plus tard,

Henry Julian, qui tentera de tout reconstruire de ce qu'il lui reste de ce souvenir-là, se dira qu'il l'avait peut-être trouvée vulnérable... Mais ce matin d'un printemps envolé, quelque part au milieu des années vingt, lui, le petit garçon, il écarquille les yeux et une sorte d'immense joie l'envahit : on aurait dit que sa mère, surprise là, devant la psyché qui la lui renvoie tout entière, lui appartenait un peu davantage.

L'image, reconstruite avec d'infinies précautions, a pris près de soixante-dix ans à revenir s'inscrire dans sa lumière éclatante, au cœur même de la mémoire d'Henry Julian, écrivain célèbre et déjà un si vieil homme.

... Ou le visage de la tante Étienne, dont l'ovale était perçu semblable à celui de sa mère et qui, aussi doux, se penchait sur le lit du petit garçon. C'était un an, deux ans plus tard. La sœur de la jeune morte ressemblait si fort à la maman du petit garçon qu'il y avait toujours quelque imbécile pour remarquer, en un aparté qu'Henry avait fini par chaque fois deviner que, si on l'osait, on pourrait dire que dans son malheur, ce pauvre gosse avait presque de la chance.

Le père du petit garçon de renchérir alors :

– Et Étienne les aime tous les trois comme cette pauvre Marie !

Mais Henry fermait les yeux pour ne pas voir ce visage dont l'ovale était si bien « presque » celui de sa mère – qu'il en paraissait déformé, difforme. Qu'on osât le réunir avec ses deux frères dans le cœur de la tante Étienne était, lui semblait-il, faire deux fois injure à sa mère morte puisque nul ne pourrait jamais l'aimer comme elle l'avait aimé.

Et puis, la tante Étienne – ce visage incliné vers son lit, lorsqu'il était malade, et qu'il s'était mis à haïr... – qui avait fini par s'installer tout à fait avenue Henri-Martin, occupait une petite pièce qui servait autrefois de bureau à sa mère et communiquait avec son cabinet de toilette. Que le cabinet de toilette donnât lui-même directement sur la chambre qui avait été celle de ses parents et qui n'était plus désormais que celle du père ajoutait encore au malaise du petit garçon.

Et la tante Étienne qui voulait, si désespérément, être gentille avec lui... La tante Étienne qui guettait son réveil pour venir le retrouver, pour lui raconter des histoires au bord de son lit puis – elle était quelquefois encore seulement en chemise de nuit, simplement enveloppée d'un peignoir de soir – le prendre dans ses bras et revenir l'étendre à côté d'elle dans le lit, étroit pourtant, de l'ancien bureau. Elle le couvrait de baisers : « Petit garçon, petit bout d'homme, petit Henry, mon joli chéri... » Elle lui chantonait des couplets qui ne rimaient qu'à moitié et lui, à la fois serré contre elle et qui voulait se

dégager, se laissait quand même bercer par les mots, l'odeur de lavande, la douceur de la peau qu'il ne pouvait pas ne pas effleurer. L'épaule de la tante Étienne était nue ; la naissance de la poitrine ; il avait confusément envie de caresser et de griffer ; c'était tiède et doux, donc, léger et blanc à travers la soie de la chemise dont le ruban bleu se défaisait peu à peu. « Avais-je cinq, six, sept ans ? », se demande encore Henry Julian. Qui se souvient avec un plaisir trouble de la colère de son père qui les avait surpris ainsi, la tante Étienne et lui, presque enlacés alors précisément (il en est sûr aujourd'hui) qu'il voulait s'arracher à cette tendresse molle.

Tendresse molle : un jour, d'un coup, à pleines dents, le petit garçon avait mordu sa tante à l'épaule, le gras de l'épaule. La fureur alors de M. Julian père qui l'arrache du lit de sa belle-sœur. Et la poitrine, très nue à présent, dans le geste qu'a eu le père pour tirer son fils du lit de la sœur de sa femme : la poitrine très nue d'Étienne Vallot, blanche, et la meurtrissure déjà bleue – mordue au sang – à l'épaule gauche, côté cœur.

M. Julian avait battu son fils à la façon dont un homme peut parfois se battre avec un rival dont il est jaloux.

– Vous voyez, conclut Henry Julian, désinvolte, toutes ces femmes qui ont croisé mon chemin, les Christina Giardini, la belle Marchesi : je n'ai jamais tenté rien d'autre que rendre justice à leur beauté, leur grâce, certes, mais surtout à la force qui émanait d'elles...

L'entretien de la matinée a duré plus longtemps que les précédents. Julian paraissait éprouver un plaisir évident à entendre Étienne épeler, l'un après l'autre, les noms de chacune des héroïnes de ses romans à lui, auxquelles il s'empressait de donner un visage, d'accompagner d'une photographie la description qu'il faisait de telle autre femme, également « admirable », qui lui avait inspiré celle-ci ou celle-là.

Puis les deux hommes s'étaient quittés avant le déjeuner et, dans l'après-midi, Étienne était allé se promener.

Il avait pris le sentier qui conduit à travers bois à Woodfarm. Julian lui-même le lui avait d'ailleurs suggéré : « Les après-midi d'hiver sur le chemin des Diables Rouges – c'était le raccourci pour Woodfarm – sont particulièrement beaux. Et lorsqu'on arrive à l'ancien village, le silence qui vous enveloppe ne ressemble à aucun autre. Asseyez-vous donc simplement, sur une souche, et écoutez le silence ! »

Étienne s'était frayé sans trop de difficulté un chemin entre les troncs blancs des bouleaux. La neige, encore fraîche, s'enfonçait parfois sous ses pas, mais il marchait à l'allure qu'il s'était choisie et la

promenade fut, en effet, très belle.

Arrivé à la rive ouest du petit lac, il espéra un moment rencontrer l'un des hommes aux cheveux longs qui traînaient par là. Il lui aurait adressé la parole, pour voir ; ou l'aurait écouté. Mais il ne vit personne. Il suivit la trace fraîche d'un renard qui le conduisit jusqu'à la cabane que Rose Mary s'était édifiée. Quelqu'un en avait enlevé ce qu'il y restait de livres et effacé toute trace de son séjour. Au cimetière même, les fleurs sur sa tombe étaient recouvertes d'une couche épaisse de neige. Ainsi aplanie, la tombe paraissait presque aussi ancienne que celle de cette Charlotte Delacroix, dont les parents avaient voulu s'accrocher là jusqu'à la fin.

Il revint au bord du lac, balaya la neige d'une souche et s'assit, face à l'eau. Il était trois heures et demie de l'après-midi. Le ciel avait le rosé du couchant. Un grand silence semblait monter du lac, comme pour assourdir les rares bruits qui venaient encore de la forêt, déjà bien amortis par la neige : une branche qui craque, le cri insolite d'un oiseau, un autre qui ressemble à un oiseau de nuit.

Bientôt, ainsi que le lui avait dit Julian, le silence du petit lac emplît toute la clairière et fit taire dans la tête d'Étienne jusqu'aux rumeurs qui pouvaient s'y agiter. Une bienheureuse paix l'enveloppait : il n'éprouvait plus le désir ni de bouger ni de penser à quoi que ce soit. Il se disait seulement : « Je suis bien : jamais de ma vie je n'ai été aussi bien... » C'étaient les mêmes mots, ou presque, qu'il avait à vingt ans pour évoquer son séjour à Walden, à quelques dizaines de kilomètres de là. Mais à Walden, il y avait Isabelle. Alors qu'ici... Son esprit se remettait peu à peu en marche : alors qu'ici, se rendait-il compte, il n'y avait personne que lui. Et le lac.

Il pensa : « Et Millie Turner. » Le rosé du ciel virait au violet plus sombre. Il ne bougeait toujours pas, ne sentait pas le froid qui le gagnait : il fixait des yeux le lac où il se disait que Millie Turner, jadis, se baignait. Les mots de Nancy, ou de Julian lui-même, lui revenaient à la mémoire : « Jamais Julian, lui, ne se serait baigné là ! » Il se dit : « Mais moi, quand viendra le printemps, je me baignerai. Et je n'aurai pas peur. D'ailleurs je reste seul, ici, assis sur cette berge : c'est presque comme si j'étais dans l'eau. »

Et il se sentait immergé dans cette eau qui devenait noire avec le soir. Les pensées qui s'étaient un moment agitées en lui s'éteignaient à nouveau. Son cerveau, comme ses membres, s'engourdit peu à peu.

Un cri de Nancy le réveilla. La nuit était presque tombée et il s'était bel et bien endormi sur sa souche au bord du lac, saisi par une sorte de sommeil cataleptique.

La jeune fille était debout, elle le secouait :

– Vous êtes fou ? Vous savez que, si je n'avais pas, par hasard,

suivi vos traces, vous ne vous seriez probablement jamais réveillé ?

Très vite, le sang qui avait disparu des membres d'Étienne revenait irriguer ses vaisseaux. Enfin redressé devant la jeune fille il balbutiait, grelottant :

– Je ne comprends pas... Je ne comprends pas...

Elle l'entraîna.

25.

De l'impuissance, en littérature et ailleurs

LA nuit qui suivit, Étienne eut de la fièvre. William lui fit couler un bain très chaud et l'y massa longtemps avant de lui donner à boire plusieurs bols d'un grog de sa composition. Étienne transpira beaucoup, dormit d'un sommeil lourd et se réveilla au matin dans les plus mauvaises dispositions du monde.

Une fois encore, et tandis qu'il somnolait plus qu'il ne dormait vraiment dans le grand lit de cuivre de la chambre face au chemin de la forêt, des images s'étaient bousculées dans sa tête. Il y avait Millie Turner, bien sûr, dont les nouvelles photos envoyées par De Gray étaient demeurées étalées sur sa table de travail ; il y avait quelques-uns de ces poèmes qu'on avait gardés d'elle – mais s'agitaient sur tout cela les souvenirs de sa promenade de la veille.

Ainsi revivait-il avec une effarante netteté l'heure, ou l'heure et demie, qu'il avait pu passer, immobile, au bord de l'étang glacé. Dans la chambre surchauffée, le froid s'était alors emparé de lui comme à Woodfarm et il lui sembla qu'il n'échappait à son étreinte qu'au prix d'un violent effort qui, endormi, le réveilla tout à fait.

Il se redressa, en sueur, sur son lit.

– Mais ils ont voulu me tuer !

Il avait parlé à haute voix, et ce *ils* collectif, c'était tout à la fois les forces souterraines dont il devinait si bien la présence dans la maison comme dans tout le domaine des Grandes Tempêtes et dans sa campagne ; mais aussi les habitants de la maison eux-mêmes et au premier chef Julian. Que ce soit le grand écrivain qui lui avait suggéré de se rendre au petit lac : « Asseyez-vous donc, simplement sur une souche... », lui en apparaissait soudain comme la preuve irréfutable.

– « Le silence qui vous enveloppe... » : la nuit, oui !

Étienne se laissa alors retomber contre son oreiller, trempé de sueur, répétant en lui-même, et sans d'abord s'en rendre compte, quelques vers de Millie Turner :

Et les mots de la jeune fille morte l'apaisèrent, lui, en vérité.

Étrangement, l'une des photographies de De Gray montrait celle-ci à peu près dans la même attitude que sur la première photo qu'il conservait maintenant dans un tiroir de sa table : le front penché sur un livre, les cheveux rasés, les mêmes yeux lourds. À la différence du cliché possédé par Julian où Millie Turner lisait simplement, ici la jeune fille lisait, certes, mais un léger sourire flottait sur ses lèvres, ironique, qui ressemblait à un signe, à une mise en garde : c'était Millie Turner elle-même qui lui révélait tout ce que Julian, les autres, avaient tramé contre lui.

À huit heures un quart, en dépit du petit mot qu'on lui avait fait passer : « Êtes-vous sûr de vous sentir assez bien ? », Étienne se savait suffisamment rétabli des émotions de la veille pour passer à nouveau à l'attaque.

– Vous ne m'aviez jamais dit que vous aviez si bien connu Doc Brown !

– Vous ne me l'avez jamais demandé ! Le duel avait repris.

– ... Il existe en chacun de nous une part obscure, une manière de double de nous-même qui semble n'être venu au monde que pour nous apporter le doute, l'angoisse, parfois le désespoir.

Si Étienne voulait se battre, on aurait dit que, pour le moment, Julian refusait tout combat. Bien plus : à l'agressivité dont témoignait son interlocuteur, le grand écrivain répondait par un tel calme, une telle précision dans les détails que, loin de « se défiler », comme Étienne, par le passé, avait pu croire qu'il ne le faisait que trop, Henry Julian se racontait à présent posément, longuement, jusqu'à donner l'impression de vouloir mieux s'expliquer à lui-même certains détails de sa jeunesse. Ainsi, Doc Brown :

– C'est vrai que nous avons tous été séduits par ce jeune colosse, barbu déjà, aux allures de faune, qui connaissait tout du passé de son pays et qui nous le racontait avec une fascinante ingénuité !

Julian paraissait ne plus rien vouloir cacher. Lorsque, arrivé à ce point de son récit, Étienne lui demanda si toute la fabuleuse connaissance de Littletown et de ses environs, les forces lointaines dont il faisait hanter ses livres ne lui avaient pas, précisément, été inspirées par les récits de Doc Brown, l'écrivain ne tenta pas de nier :

– Bien sûr que c'est Doc qui m'a tout appris ! Et d'ailleurs, si nous l'avons appelé Doc, ce n'est pas, comme le croient aujourd'hui les gens du pays, parce qu'il était déjà un peu rebouteux, mais parce que, petit paysan qui n'avait pas achevé sa dernière année d'école, il en savait

beaucoup plus que tous les savants et doctes docteurs que nous, jeunes benêts encore au biberon de Harvard, nous nous piquions d'être !

Les questions d'Étienne se font plus précises : savoir pourquoi Doc Brown n'est plus, aujourd'hui, qu'un vieux pantin fatigué, la barbe sale et le fusil à la main.

– Est-ce que Doc Brown était lui aussi amoureux de Millie Turner ?

– ... Mais nous étions tous amoureux de Millie Turner !

Ainsi était-ce auprès de Doc Brown que la jeune fille avait acquis cette science de la forêt, cette maîtrise des lieux et de leur puissance qui la faisait marcher des heures à travers bois ou se baigner, seule, dans l'eau tiède du petit lac où nul autre n'osait s'aventurer.

– Êtes-vous certain qu'entre Doc Brown et Millie Turner, jamais...

Cette fois, et cette fois seulement, Henry Julian va secouer la tête, sa pipe éteinte à la main :

– Non : jamais rien entre Doc Brown et Millie ; jamais rien entre Millie et personne. L'aventure avec O'Keefe avait été un oubli : Millie était l'innocence, la pureté même, c'est cela qui la rendait intouchable.

« Intouchable » : Étienne a retenu l'adjectif ; il s'en servira plus tard.

– Quant à Doc Brown...

Julian expliquera encore que c'est après la mort de Millie Turner que leurs chemins à tous les deux avaient divergé. Brown avait hérité le *general store* de son père, il avait cessé de lire, il était devenu irritable, âpre au gain...

– Comme si c'était la présence de Millie aux Grandes Tempêtes, tout près de lui, qui en avait, l'espace de quelques vacances, fait un autre homme.

Un silence, puis :

– D'ailleurs, moi aussi, après la mort de Millie, je suis devenu un autre. Vous avez vous-même remarqué hier combien les romans que j'ai écrits, les femmes qui les ont traversés, sont devenus différents...

La matinée s'écoule sans que ni Julian ni Étienne ne voient l'heure, bientôt les heures passer.

– Et c'est pour cela que Brown et vous, tous les deux, vous avez eu besoin d'inventer une Rose Mary !

Un sourcil de Julian, broussailleux à souhait, s'est levé :

– « Inventer ? »

– Oui : inventer. Après cinquante ans, Doc Brown et vous, tous les deux en même temps et sans vous en apercevoir, vous avez découvert une gamine qui ressemblait de loin à Millie Turner, et vous avez décidé qu'elle serait pour vous une autre Millie Turner.

Les livres que lisait Rose Mary Muller et que lui avait prêtés Julian, les promenades dans la forêt, les baignades dans le petit lac que Doc Brown évoquait si souvent devant la jeune fille...

– Je me demande où vous allez chercher tout cela !

L'humeur de l'écrivain a imperceptiblement changé. Il a remis sa pipe entre les dents et c'est la mâchoire serrée sur le tuyau qu'il parle à présent, d'une manière presque saccadée.

– Rose Mary Muller était une bonne petite fille que j'aimais bien. Je ne suis pas certain que les sentiments de Brown à son égard aient été aussi limpides...

– On m'a dit que vous lui avez proposé de l'épouser !

Sans retirer sa pipe de ses lèvres, Julian a un petit rire sifflotant. Médusé :

– La pauvre gosse ! L'épouser !

Mais il n'en dit pas plus. Alors Étienne pousse l'avantage qu'il croit tenir :

– Mais Rose Mary préférait le petit Rostini ? Tout le monde me l'a dit au village. Et elle passait des heures avec lui dans sa cabane de Woodfarm.

Un tremblement agite subitement la lèvre supérieure de l'écrivain.

– C'est avec les fous de la forêt que la petite idiote passait des journées entières au petit lac !

Le tremblement dans la voix aussi.

– Vous étiez jaloux ?

Un silence. Puis le rire subitement très calme – trop calme – d'Henry Julian.

– Dans un instant, vous allez m'accuser d'avoir assassiné la pauvre gosse par jalousie !

Puis, comme Étienne ne répond pas, il poursuit sur sa lancée :

– Dans un bon film policier, on apprendrait maintenant que la gamine était enceinte : au risque pourtant de vous décevoir, je vous dirai que la question a été naturellement évoquée et qu'il n'en était rien.

Julian se tait. Son interlocuteur l'observe en train de rallumer sa pipe. Mais après sa lèvre, c'est sa main qui tremble, et Étienne devine que l'écrivain a dû faire un effort sur lui-même pour ne pas s'emporter davantage. « Attends un peu, mon vieux, nous n'en avons pas fini pour ce matin ! »

– Revenons, si vous le voulez bien, à toutes ces femmes, si présentes dans votre œuvre.

Il est plus de midi. Par deux fois, William a apporté du café. Nancy, dont la présence est si discrète que les deux hommes ont le

sentiment de se trouver seuls l'un en face de l'autre, Nancy, donc, note toujours éperdument tout ce qui se dit. Le soleil inonde le grand pré entre la maison et le chemin de la forêt et la neige étincelle : d'or pur.

– Ces visages de femmes, donc...

On en est revenus aux Agatha et aux Jessie, toutes qualifiées d'« admirables » ou « superbes » par leur créateur.

– À propos de Millie Turner, vous avez employé le mot d'*intouchable*, tout à l'heure... Je me pose maintenant la question : avez-vous jamais touché l'une d'elles ? N'importe laquelle ?

La question : précise et brutale. Julian, encore empêtré dans d'outrancières justifications concernant Rose Mary, est pris de court.

– Vous vous posez la question ? Ou bien vous me la posez ?

– Je me la pose et je vous la pose. Parce qu'en somme, que ce soit dans vos livres ou dans votre vie, vous paraissent n'avoir jamais croisé que des femmes admirables, généreuses ou méchantes, diaboliques même (je pense à Dorothea de *Domaines du pire*...). Mais il semble que, chaque fois, le héros – comme vous-même – ne tente jamais le geste qui, précisément, touche, voire, simplement, effleure...

Puis, dans le silence de la pièce qui semble envahie par la beauté silencieuse de la forêt, la question plus précise encore :

– Vos héros – c'est-à-dire vous-même, Henry Julian – ont-ils jamais baisé une femme ?

La main de Nancy s'est crispée sur son crayon.

Et le silence dure.

Le silence :

– Mon vieil Étienne...

On dirait que Julian a repris son souffle avant de se jeter à l'eau.

– Mon vieil Étienne...

L'écrivain commence à esquisser une réponse, mais Larrieu en est arrivé à un point où il n'a plus besoin de réponse. C'est lui qui parle. C'est lui qui pense. C'est lui qui attaque. Il coupe donc aussitôt la parole à son hôte :

– L'autre semaine, vous avez réfuté avec énergie toutes les allusions que je pouvais faire à une éventuelle homosexualité : j'écris sous votre dictée, et je ne l'oublie pas ! Aussi est-ce une autre supposition que je fais ce matin : et si toutes ces jeunes filles, ces femmes admirables, intouchables, vous ne les aviez jamais touchées, précisément parce que vous ne pouviez pas les toucher ?

Il a mis l'accent sur le verbe : « Vous ne pouviez pas... » Julian commence par tergiverser :

– Je crois vous l'avoir dit tout à l'heure et je vous le répéterai, en le soulignant encore si c'est nécessaire : la pureté, l'innocence, la transparence de Millie Turner ont nourri ma vie. C'est l'intransigeance

même de cette clarté qui a été la plus précise de ces forces, de ces présences que je sens toujours autour de moi lorsque je commence à écrire, lorsque j'écris, lorsque j'achève un livre.

La pureté de Millie Turner : Larrieu secoue la tête.

– Je ne parle plus de Millie Turner, Julian. Même plus des héroïnes qui traversent vos romans : je parle des autres. Toutes les femmes qui sont passées dans votre vie : toutes celles que vous avez, ô certes, jugées admirables, splendides, bouleversantes, rayonnantes, que sais-je ? mais que vous avez laissées rayonner toutes seules !

Le mot impuissance lui brûle les lèvres, bien sûr.

– Pourquoi ? C'est la question que je vous pose ? Cette blessure très ancienne, peut-être...

La voix de Julian devient blanche :

– Je me suis blessé, effectivement, dans ma jeunesse. C'était en Angleterre, dans une grange qui a pris feu. J'étais avec une jeune fille, si vous voulez savoir. Nous avons sauté par une lucarne et je suis mal tombé sur une charrue. Si c'est mon frère qui vous a raconté cela, il a dû vous dire aussi que, si je n'ai pas pu marcher de plusieurs mois, c'en a été la seule conséquence...

Raymond Julian : le sénateur furibond dont Étienne avait oublié jusqu'à l'existence. Mais Étienne saisit au vol l'occasion ainsi offerte :

– La seule conséquence ? Qui peut le savoir ? Mais qui peut savoir aussi que cette blessure, vous ne vous l'êtes pas infligée vous-même, ailleurs et autrement, pour éviter autre chose. Pour résister à d'autres tentations, d'autres dangers...

D'autres tentations : d'autres dangers ? Les questions de Larrieu se font haletantes. Julian se lève tout d'une pièce :

– Mais vous m'agacez, à la fin, avec vos insinuations absurdes !

Étienne se dit qu'il triomphe. Il pense : « Millie Turner qui se mourait d'amour pour lui, et lui qui... » Il pense encore : « Allons, nous allons la venger enfin, Millie ! » Pour la première fois, il a prononcé en lui-même le prénom de Millie sans l'assortir de ce nom de Turner, qui a maintenu jusque-là, entre elle et lui, les dernières distances qu'il est en train d'abolir. « Allons, Millie, on va te venger ! » Et il lâche le mot :

– Absurde ? Absurde de penser que, si vous écrivez si admirablement, si tout en vous est concentré sur votre écriture, c'est peut-être parce qu'il n'y a rien (je dis bien : *rien*) ailleurs ? Absurde d'avoir l'intime et parfaite conviction que vous êtes impuissant ?

Face à lui, Julian a levé la main.

– Impuissant ?

– Impuissant, oui.

Nancy a laissé tomber son bloc et son crayon. La main de Julian demeure levée : la jeune fille va s'interposer entre les deux hommes.

– Impuissant, oui. Même Nancy, qui en bave d'envie : je suis sûr que vous n'avez pas commencé la moitié du commencement du début du petit geste de la toucher !

La main de Julian toujours levée :

– Qu'est-ce que vous en savez ?

Alors Étienne éclate de rire :

– Mais ne vous fâchez pas, mon vieux : c'est elle qui me l'a dit.

À toute volée, la main de Julian est retombée. Sur Nancy :

– La salope ! Est-ce qu'elle vous a dit, aussi, qu'elle se les est tous envoyés ? Est-ce qu'elle vous a dit comment elle se laissait baiser par un O'Keefe qui, lui, n'arrivait jamais au bout ?

Puis, se retournant vers Étienne :

– Espèce de salaud !

Étienne ne bronche pas. La jeune fille est partie en courant, laissant la porte entrouverte.

– Espèce de saligaud..., répète Julian, qui regarde la main avec laquelle il a frappé son assistante : espèce de salaud ! Vous ne savez plus quoi raconter pour vous venger de votre propre impuissance. D'abord, que j'ai tué Rose Mary Muller ; ensuite, que je suis moi-même...

Il n'a pas répété le mot. Les deux hommes demeurent figés sur place. Dans le petit cabriolet jaune, sur la route de Littletown, la jeune fille n'était pourtant pas allée jusqu'au bout de sa confession.

En ces circonstances, tout autre qu'Étienne Larrieu aurait quitté la pièce : après tout, il vient de marquer des points. Mais il en veut davantage. Comme dans une mauvaise comédie de boulevard, les scènes s'enchaînent, et ce sera lui, encore une fois, qui perdra la partie. William, le maître d'hôtel en gants blancs, se tient sur le pas de la porte. Ce qu'il a pu entendre de la discussion n'importe guère : c'est ce qu'il a à dire à Julian qui compte :

– Si Monsieur me permet...

Il veut parler, il attendait son tour et sa réplique, il fait un pas dans la pièce :

– Si Monsieur permet, j'aurais quelque chose à apprendre à Monsieur...

Et ce qu'il a à dire amène un immense sourire sur le visage du grand écrivain, bientôt un gigantesque éclat de rire. C'est que la nouvelle est, pour le moins, d'importance : la police vient d'arrêter Doc Brown pour le meurtre de Rose Mary Muller.

D'un geste, Julian a congédié William, puis il s'est retourné vers Étienne :

– Vous voyez, mon vieux, la première de vos suppositions s'effondre. Quant à la seconde...

La scène a encore duré trois minutes : trois minutes seulement, pendant lesquelles Henry Julian s'est engouffré par la brèche aussi brutalement ouverte dans la belle assurance de son interlocuteur, et ces trois minutes lui ont suffi à retourner la situation. Trois minutes pour simplement retourner le mot « impuissance » dont s'était gorgé Larrieu.

– Impuissance ! Ah ! ça, vous n'étiez pas impuissant, vous ! Et pour baiser, vous avez baisé, et toute votre vie, mon vieux ! Mais pendant que vous baisiez si bien, qu'est-ce que vous avez écrit, hein ?

Des merdes : des petites merdes, des romans gros ou courts, étouffants ou maigrelets – Julian ne mâche pas ses mots, cette fois : il les savoure – aussi vite écrits qu'oubliés.

– Votre impuissance à vous, mon vieux, qui vous croyiez écrivain, que vous vouliez si désespérément écrivain, c'est votre écriture : vous n'écrivez rien, et vous le savez bien !

La chute a été, à proprement parler, théâtrale :

– Tenez !

Comme si les mots ne suffisaient pas, Julian a cherché un moment dans sa bibliothèque, puis dans une pile de livres posés à terre, avant d'en extraire deux volumes qu'il a jetés aux pieds de Larrieu.

– Tenez ! Avant votre arrivée, j'ai tout de même essayé de lire quelque chose de vous. Tenez ! Votre *Supplique* ! et vos *Sentiments indiscrets* !

Les deux livres sont tombés, mal ouverts, sur le tapis délavé de la pièce.

– Tenez, je me trompais : même pas de la merde (parce que la merde pue si fort, quelquefois, que ça vous emporte la gueule) : même pas de la merde, mais rien ! Et si plus personne n'est dupe à Paris, je peux vous assurer qu'ici non plus ! Je n'ai même pas pu en lire vingt pages.

L'éclat de rire final :

– Vous accusez les autres de ne pas pouvoir bander ? Mais c'est vous, Larrieu, qui bandez mou et qui écrivez plus mou encore !

Là-dessus, redevenu ce colosse de l'écriture d'une imagerie littéraire bien-pensante et bien parisienne, Julian s'est tourné vers la fenêtre et un pet sonore, improbable, monstrueux, lui a échappé : après l'éclat de rire final, c'était le mot de la fin.

26.

Le silence

LARRIEU se regarda dans la glace et vit son regard parfaitement vide. Il pensa : « Les mains vides. » Le bruit assourdi d'une voiture qui démarrait lui parvint à travers la vitre, puis le silence emplit sa chambre où, bouleversé, il était venu se réfugier.

« Le silence » : des mots résonnaient en lui. Hébété, il se laissa tomber sur son lit, puis revint à la table. Il passa un moment à jouer avec les photographies de Millie Turner (qui, dans son esprit, était bien redevenue Millie Turner, le patronyme accolé au prénom, comme s'il n'osait plus, à présent, penser seulement à Millie) mais, des clichés aimés, ne se dégageait plus rien. Une manière de silence. Alors il répéta : « Le silence... »

Il redescendit vers les quatre heures. Le jour tombait déjà. Henry Julian était parti pour New York un jour plus tôt qu'il ne l'avait d'abord prévu : c'était sa voiture qu'Étienne avait entendue en début d'après-midi.

– Monsieur ne mangera rien ?

C'est vrai, il n'avait même pas pensé à déjeuner. Prévenant comme à l'accoutumée, raide, indispensable, William était revenu de la cuisine avec des sandwiches au poulet froid et au fromage blanc, une large part de gâteau aux noix de pécan, qu'il avait posés sur la table du salon où Étienne, désœuvré, regardait le soleil couchant inonder de ses flamboiements la neige qui sembla brûler d'un coup, avant que de longues traînées violettes ne la transforment en neige de nuit. Le maître d'hôtel avait aussi ouvert une bouteille de bordeaux.

– Monsieur boira bien quelque chose...

Au bout d'un moment, Nancy entra dans la pièce. Elle avait le visage boursoufflé, les yeux rouges. Elle paraissait plus vulnérable, mais la santé éclatante qui l'habitait s'accrochait encore à elle, sous la soudaine pâleur des traits.

Elle ne savait que dire. Puis, comme William vingt minutes auparavant, elle répéta :

– Henry est parti pour New York...

Elle ajouta qu'il passerait au moins trois ou quatre jours là-bas. Pas plus qu'Étienne, elle n'évoqua la possibilité que celui-ci repartît pour la France. Bien mieux, après un sourire triste, elle remarqua :

– Quand il reviendra, il se sera calmé...

Une pensée dut alors traverser son esprit car elle expliqua qu'elle devait se rendre au village. « Il fallait tout de même en savoir un peu plus à propos de l'arrestation de Doc Brown. » Comme elle allait partir, presque timidement, elle se tourna vers Étienne :

– Vous ne voulez pas m'accompagner ?

Toute la superbe de la jeune fille, tout ce qui faisait cette espèce de force sereine qu'on sentait si sûre en elle, l'avait abandonnée. Elle ne paraissait même pas certaine de ses mouvements, maladroite, mal dans sa peau, aussi. Étienne ne se sentait guère mieux : il la suivit avec reconnaissance. Après tout, l'un comme l'autre avaient reçu une formidable gifle.

À Littletown, le Dr. Evans les renseigna. Après la publication d'un troisième poème dans *l'Informer*, Doc Brown était tout simplement venu voir le shérif pour lui annoncer sa culpabilité. Sans un mot de plus, il avait dit être l'assassin de Rose Mary. Puis il avait refusé de répondre aux questions qu'on lui posait. Il était encore enfermé dans une cellule attenante au bureau du shérif mais on devait le transférer dans la soirée à la prison de Lownes.

– Et vous le croyez vraiment coupable ?

Le Dr. Evans avait eu un geste d'incertitude. Puis, la voix rauque, il avait lancé un « oui » étouffé : on l'aurait cru soulagé et Étienne se dit que le vieux docteur avait dû certainement craindre un moment que Julian fût l'assassin.

Henry Julian qui avait dit, parlant de Doc, que chacun de nous possède en lui, quelque part, sa part obscure, son double, en somme... Mais Étienne ne voulait plus penser à Julian. Il haussa seulement les épaules.

– Allez, je vous invite à boire un thé chez Emma Byrd, lui proposa Nancy.

Ni l'un ni l'autre n'avaient rien à se dire. Miss Byrd et sa compagne affichaient elles-mêmes les mines affligées qu'ont les amis de la famille pour les plus proches parents d'un mort. On aurait dit qu'elles savaient l'orage qui avait déferlé sur les Grandes Tempêtes. Pour un peu, elles auraient parlé à voix basse, comme devant des clients en grand deuil.

C'est alors que Nancy évoqua le voyage qu'elle pourrait avoir à faire au Vermont, dans les jours à venir. Elle avait là-bas, expliqua-t-elle vaguement, une amie à qui elle devait depuis longtemps rendre

visite.

– Je vais peut-être profiter de l'absence d'Henry...

Elle regardait fixement sa tasse de thé à la bergamote et Étienne devina qu'elle espérait probablement qu'il l'interrogerait davantage ou, plus précisément encore, qu'il lui proposerait de l'accompagner. Mais il avait déjà hâte de rentrer aux Grandes Tempêtes pour remonter dans sa chambre et y retrouver les poèmes, les photographies, fussent-elles silencieuses, de Millie Turner. L'idée l'avait traversé que la présence de Julian dans la maison avait peut-être, jusque-là, empêché quelque chose de plus précis de se manifester. Il n'osait penser aux mots « puissances », ou « présences » mais, pour tout dire, il espérait pour la nuit à venir ce qui aurait pu être une manière de signe venu des photographies et des lettres. Cette pensée était pourtant si folle que, pour rien au monde, il ne se la serait, fût-ce à lui-même, aussi crûment formulée ; aussi souhaitait-il simplement revenir le plus tôt possible chez Julian.

En quittant le salon de thé, ils remarquèrent un attroupement devant la boutique du barbier, qui était elle aussi un des hauts lieux de la vie du village. Mrs. Hubbs, debout sur le pas de sa porte en dépit du froid qui tombait avec la nuit, leur expliqua que c'était tous les hommes aux cheveux longs et blonds qui erraient, en costume étriqué rapiécé, à travers la campagne, qui venaient, les uns après les autres, se faire raser la tête.

– Ils tiennent tous un billet de cinq dollars à la main..., précisa la vieille dame.

Le dîner fut rapide. Nancy elle-même, et autant qu'Étienne, était à présent pressée d'abrégier leur tête-à-tête. Étienne remonta dans sa chambre. Toute la nuit, il feuilleta les lettres, les photos, à la manière d'un jeu de cartes. Il les disposa autour de lui sur sa table, comme pour une patience. Puis il se coucha, se réveilla, ralluma la lampe, éteignit de nouveau : rien ne se passa. Il s'endormit enfin et dormit d'un trait, d'un sommeil sans rêve : jamais Millie Turner n'avait été aussi loin de lui que cette nuit aux Grandes Tempêtes que Julian avait quittées pour New York.

Au matin, Étienne avait peur.

27.

La fonte des neiges

IL pleuvait, maintenant. Le grand champ de neige, devant la maison et jusqu'au chemin de la forêt, était devenu d'un bleu indécis, qu'on devinait rongé, mité de taches plus sombres qui s'étendirent encore dans la journée. La température était trop douce, c'était un temps de dégel.

Cette fois, Étienne était presque décidé à partir. Le silence de Millie Turner pendant la nuit avait achevé de dissiper ses dernières illusions. « Je n'ai plus rien à faire ici », murmurait-il en achevant sa toilette.

Il descendit. Le petit déjeuner était préparé comme d'habitude. Nancy apparut un moment après, l'air maussade. Ils mangèrent en silence. Le *Boston Globe*, qu'ils se passèrent l'un l'autre, annonçait bien un redoux dans la région.

– Alors ? Vous allez toujours dans le Vermont ?

La jeune fille opina.

– Il y a longtemps que j'ai promis à cette amie de passer la voir : je vais profiter de l'absence d'Henry...

Puis elle prononça le nom de l'amie en question, professeur dans un collège de jeunes filles : il s'agissait d'une nièce de Denis O'Keefe.

– Denis l'a élevée ; c'était un peu comme sa fille...

Le souvenir d'O'Keefe, le sacrifice d'O'Keefe : il n'en fallait pas plus : l'instant d'après, Étienne proposait à Nancy de l'accompagner.

Ils prirent la route du nord. La jeune fille devait s'agripper des deux mains au volant, car les bords de la route enneigée s'étaient transformés en une soupe noirâtre, où les roues avaient du mal à sortir des ornières.

Après les pancartes familières de Wycoma ou de Lownes, ils traversèrent un premier village qui semblait baigner dans la même bouillie. La bibliothèque publique ouvrait sur un *green* aux allures de lac en plein dégel où un kiosque à musique d'aspect presque chinois – Nancy rappela qu'en anglais, ces constructions s'appelaient des *gazebo*s – semblait un esquif en perdition.

En dehors de quelques phrases échangées devant une maison un peu jolie ou ce bureau de poste, à Townsend, qui paraissait tout entier enveloppé dans le gigantesque drapeau américain qui flottait juste au-dessus de sa porte, ils ne parlaient guère. Étienne devinait que la jeune fille était toujours mortifiée de la scène de la veille. Quant à lui, qui l'avait suivie sur un coup de tête parce qu'elle avait parlé d'une nièce d'O'Keefe, il se demandait à présent ce qu'il faisait dans cette voiture, avec elle.

Peu à peu, le paysage changeait. Les collines devenaient de vraies petites montagnes, doucement bosselées et plus hautes, plus loin, de part et d'autre de la route. Sur la droite, encaissée, courait une rivière ; mais à gauche, de grandes prairies remontaient doucement jusqu'aux premiers bois. À leur lisière, de place en place, des granges rouges et des maisons espacées, très blanches, très simples. Mais tout demeurait noyé dans l'eau du sol qui charriait de partout, jusqu'aux talus, les grandes plaques bleuâtres d'une neige pourrie.

– Le Vermont est l'État le plus vert des États-Unis, remarqua Nancy.

Elle n'était même pas ironique, mais ils n'étaient pas encore au Vermont.

– Vous êtes malheureuse ?

Son compagnon l'avait interrogée à brûle-pourpoint.

– Très malheureuse, oui...

C'était la première fois depuis plus de trente ans qu'Étienne se promenait en voiture à travers la Nouvelle-Angleterre. La dernière fois, ç'avait été en compagnie d'Isabelle, bien sûr. Un ami leur avait prêté une voiture et ils avaient d'abord pris la direction de la côte, au nord de Boston. En ce temps-là, les villages côtiers étaient encore de vrais villages de pêcheurs avec, par endroits, de belles demeures construites pour l'été par les habitants de Beacon Hill ou de Back Bay. Ils avaient mangé une soupe aux clams dans un minuscule village qui s'appelait Marblehead. Ruelles en pente, petits pavés, fenêtres aux carreaux minuscules et brusques escaliers, les maisons de bois tarabiscotées – comme enchevêtrées les unes aux autres, avec leurs pignons biscornus et des marches inégales qui menaient à des vérandahs suspendues au-dessus de la cour du voisin – portaient des dates très anciennes. Certaines remontaient au XVII^e siècle.

Dans le port, en contrebas, on voyait des bateaux de pêche et Étienne, qui n'en savait rien, avait répliqué à une question d'Isabelle que c'étaient là des thoniers.

Plus loin, sur une plage au joli nom de Magnolia, une tempête avait tout chamboulé, emportant une partie de digue, soulevant la chaussée qui conduisait à la mer. Longtemps, Étienne s'était souvenu

des couleurs de ce rivage dévasté. Le soleil était bas, tout virait au blanc, à l'argenté, au métallique, au nacré : jeux de la nacre des vagues sur les roches. Et puis, face à eux, cette lumière pâle, pas vraiment éblouissante : un soleil de mercure qu'on peut regarder en face. À leur retour de la pointe de cette presqu'île où ils s'étaient aventurés, des rochers encombraient la route tout à fait effondrée, en une sorte de chaos inégal où tout, enfin, avait tourné à la même couleur.

Ici aussi, la route est étroite, défoncée. À droite et à gauche, des chemins de terre conduisent, plus loin, aux mêmes granges rouges, aux mêmes silos. Quelque part, sur la gauche, une étrange usine rouge à la cheminée bancale, à demi dégringolée.

– Bientôt, nous allons arriver à un lac que j'aime beaucoup, annonça Nancy.

Le bord du lac : à peine entrevu, encore à travers les arbres noirs de la forêt qui s'éclaircit là.

– Une amie à moi – elle est chanteuse – a une maison au bord du lac. Enfin, ses parents possèdent là une maison...

Elle a prononcé le nom d'une soprano célèbre, jeune. Une Américaine pleine de vie et de fougue qu'on imagine aussi bien caracolant à cheval dans cette campagne que chantant sur la scène du Met ou de l'opéra de San Francisco.

– J'ai été très heureuse ici : voulez-vous voir la maison ?

Sans attendre sa réponse, elle a tourné à droite. Ils sont arrivés à la maison des Neville, qui s'élève sur la rive nord du lac, une dizaine de mètres au-dessus de la berge. Après avoir longé un moment l'eau grise, ils ont pris un chemin privé jusqu'à la plate-forme qui domine l'eau. La lumière, alors, de Magnolia retrouvée : superbe, éclat blanc, coup de poignard dans l'eau, coup d'acier, coup de lune. Et puis les terres autour qui viennent mollement mourir dans l'eau.

Devant la maison, deux hangars à bateaux, planches de bois et ce qu'il reste de neige, les dernières stalactites qui s'écoulent et les trous noirs du lac, entre les failles de la glace en débâcle.

– Sammy et moi passions parfois des après-midi entières à regarder le lac qui changeait de couleur...

Sammy, une grande fille rousse un peu garçon manqué.

– Sammy aurait voulu que je chante, moi aussi ; ou du moins, que j'essaie de chanter : nous avions seize ans, et c'était moi, à l'époque, qui avais la plus jolie voix !

Elle s'est mise à rire, d'un rire triste.

– Je l'avais rencontrée à La Nouvelle-Orléans.

Sammy avait quinze ans. Sa mère, comme celle de Nancy, était

née en Louisiane. À Bâton Rouge, elle, où son grand-père avait succédé, l'espace de quelques mois, à un gouverneur assassiné dont on avait fait un demi-dieu.

– Je me suis promenée avec elle dans les grandes salles de ce Capitole absurde, dressé au milieu de rien.

Puis, plus bas :

– À La Nouvelle-Orléans, Sammy avait de drôles d'amies. Des filles louches...

Bribes de souvenirs à la mesure de ce que peut attendre Étienne : la jeune tante de Nancy, qui s'appelait Judith et vivait à l'hôtel, en plein cœur du Vieux Carré. Ou Edwina, la vieille goualeuse du « Rising Sun ».

– C'est une tante de Sammy qui, pour la première fois, m'a parlé d'une jeune fille morte à La Nouvelle-Orléans, juste avant la guerre, et qui s'appelait Millie.

Mais c'est bien plus tard que Nancy avait compris que la jeune fille débarquée du nord avec deux compagnons, De Gray et Gloria Taylor, était Millie Turner.

Dans l'atmosphère surchauffée du café de bord de route où ils se sont arrêtés, les joues de Nancy sont devenues brûlantes.

– Il faudrait que vous reveniez au printemps.

Un autre petit bourg, superbe et désolé sous la neige fondue qui semble l'entraîner tout entier, dégoulinant comme un bonbon à demi sucé, vers la rivière qui coule en contrebas. Ils se sont à nouveau arrêtés dans une boutique de village où une grosse femme, jeune encore, les cheveux coupés en une frange courte sur le front et qui ressemble à Emma Byrd, leur a servi un chocolat à la cannelle. Toute la boutique sent le chocolat, chocolat chaud qu'on leur verse à profusion, gâteaux au chocolat, sucreries de chocolat en plaque épaisse qu'on appelle du *fudge* et qu'on découpe en éclats poisseux.

– C'est comme à La Nouvelle-Orléans au printemps...

Sans qu'Étienne lui ait rien demandé, Nancy en est revenue à La Nouvelle-Orléans et à Millie Turner : au dernier voyage de Millie Turner, à la mort de Millie Turner.

– C'est comme Millie Turner, qui voulait voir le printemps à La Nouvelle-Orléans.

Et peu à peu, par bribes, au fil des haltes de cette journée de grande débâcle, Nancy Barnsley va finir par dire tout ce qu'elle sait vraiment de Millie Turner.

– Ils étaient arrivés de Virginie par le train, De Gray, Gloria et elle.

De Gray, son panama sur le front. Gloria Taylor qui portait un chapeau faussement coquin, voilette et froufrous, et Millie Turner, le

cou serré dans son étroit col d'hermine.

– Ils étaient descendus au même hôtel où a vécu plus tard ma tante Judith. Et je suis certaine que le vieux portier, que je connaissais bien, n'a pas dû les oublier.

La vérité sur Millie Turner. Effaré, mais comme s'il s'en doutait quand même un peu, Étienne écoute avidement une Nancy Barnsley qui, d'une voix monocorde, comme brisée parfois par d'autres émotions, semble se délivrer de l'énorme fardeau d'un secret qu'elle était peut-être la seule à connaître.

La vérité sur Millie Turner : ce que personne n'aurait pu imaginer, dont nul ne s'est jamais douté : la vérité, l'aveu.

– Mais qui a pu vous dire tout cela ? finit par demander Étienne, qui veut tout savoir, et plus encore.

Pour un peu, le silence qui a régné en lui sur ce qu'était vraiment Millie Turner l'étoufferait. Il n'a cependant pas eu besoin de terminer sa phrase, la jeune fille a deviné sa question :

– Qui vouliez-vous que ce soit ? En dehors de De Gray, bien sûr, qui ne pouvait rien dire, et de Gloria Taylor, seul O'Keefe a toujours tout su.

Les lettres ! Les fameux cahiers de Millie Turner que la jeune fille a donnés au professeur de Walden avant sa mort.

– Pas seulement cela, corrige Nancy : il fallait bien que Millie Turner parle à quelqu'un. Aussi a-t-elle parlé au seul homme qui ne l'ait pas considérée comme une statue intouchable.

Un autre visage, à présent, s'impose, dont Nancy a dit le chapeau, la voilette, mais aussi les formes déliées, le corps très sombre, la bouche peinte en rouge, les sourcils dessinés au crayon gras : un visage de femme, un corps de femme auquel, désespérément, Millie Turner s'agrippait. Les mains d'une femme sur le corps de Millie Turner qui en défaille :

– Et cette Gloria ?

Nancy a secoué la tête :

– Gloria Taylor s'est suicidée quelques semaines après la mort de Millie Turner.

On l'avait retrouvée dans une chambre d'hôtel de Boston, dans le quartier du port où Millie Turner, précisément et chaque semaine, avec Gloria, avec d'autres femmes qui lui ressemblaient, ne cherchait peut-être rien d'autre qu'à gagner un peu de temps. Mais celle qui demeure la collaboratrice de Julian a un brusque sursaut.

– Il ne faut pas : il ne faut surtout pas qu'Henry sache !

Étienne Larrieu se souvient seulement de l'« Ibis rouge » et du « Camélia bleu », les filles qui dansaient presque nues au son des juke-boxes et les rires des marins en bordée : les bordels, alors, et les chambres de passe, la serviette mouillée sur le coin du lavabo.

– Il ne faut pas, surtout, répète Nancy Barnsley : surtout pas qu’Henry, jamais...

Ils sont parvenus en fin d’après-midi au collège où enseigne la nièce d’O’Keefe. De briques roses, incongrues dans ce paysage de Suisse raviné par un dégel précoce, les bâtiments de Joy College sont hors de propos : trop vastes, ils paraissent vides. Margareth O’Keefe est une fille sans âge, mal attifée d’une jupe trop longue. Elle porte, en désordre jusqu’aux épaules, des cheveux raides. Étienne, qui croyait que les deux jeunes femmes auraient voulu se parler seule à seule, a proposé de les laisser un moment mais Nancy l’a retenu. Aussi, dans le réfectoire sonore du collège, ont-ils dîné parmi les étudiantes d’un infâme poisson recouvert d’une sauce jaune, d’épinards et d’un flan aux pommes sans goût.

Parce qu’elle croyait opportun de ne pas trop en dire devant Étienne, Miss O’Keefe s’exprimait d’abord à mots couverts, allusions codées. Elle parlait de son oncle. Mais Nancy a eu un rire sans joie.

– Étienne sait très bien que j’ai couché avec Denis. Enfin ! Coucher est un grand mot ! Il était si gentil, le pauvre vieux, qu’il fallait bien qu’on lui fasse nous aussi des gentillesse, non ? Alors, toutes les trois, avec Sammy, on ne s’est pas gênées, non ?

Elle devenait vulgaire, graveleuse, et s’adressait maintenant à Étienne, comme si son amie n’avait été que le prétexte de ce débâlage.

Miss O’Keefe rougissait. À la fin, n’y tenant plus, elle l’a tout de même interrompue :

– Pourquoi es-tu venue ? Tu ne pouvais pas me laisser en paix ?

Elle était en larmes. Mais Nancy avait le visage froid, fermé.

– Et moi, tu crois qu’ils m’ont laissée en paix ?

La voix rauque, elle a pourtant expliqué :

– Pourquoi je suis venue ici ? Pour que tu me rendes ce que je t’ai confié.

Le regard de la nièce d’O’Keefe est devenu très fixe. On aurait dit qu’elle avait subitement peur : non pour elle, mais pour son amie. Alors celle-ci a eu son rire amer :

– Oh, ne crains rien ! Je suis vaccinée contre les accidents en tout genre, à présent. C’est mon ami Étienne qui est curieux comme une vieille fille et qui veut tout savoir.

Le visage de la jeune femme aux cheveux raides s’est détendu.

– Je n’ai jamais ouvert ta valise et je ne veux rien savoir de ce qu’elle contient. Mais ne t’inquiète pas : je te la rendrai.

Il était huit heures du soir quand Étienne et Nancy ont quitté le collège. La jeune fille tenait à la main une petite mallette de cuir,

fermée d'un cadenas à combinaison. Ils ont encore roulé deux heures. On aurait dit que la pluie, le brouillard s'étaient évanouis en quelques minutes, comme un rideau qu'on tire. Un quart de lune illuminait une nuit trop douce, où des prairies entières ruisselaient jusqu'à la route. On devinait encore des granges, des silos. Ils s'arrêtèrent à une station-service qui était aussi un *general store*, où un géant barbu, qui ressemblait à Doc Brown avec vingt ans de moins, vendait de tout dans de gros sacs de papier qui avaient l'air sortis d'un film des années quarante. Nancy voulait retenir des chambres dans un hôtel qu'elle connaissait, plus au nord. Elle téléphona, il y avait un congrès, des notaires. Elle se retourna vers Étienne, entrouvrant la porte de la cabine :

– Il ne reste plus qu'une chambre...

C'était une question, il répondit oui, ils repartirent.

L'Hôtel de l'Aigle, à Woodland, est une grande bâtisse qui remonte aux années trente, construite à l'endroit précis où, depuis le milieu du siècle précédent, s'élevait une auberge qui portait déjà le nom d'Auberge de l'Aigle. D'ailleurs, le même aigle de bois sculpté, jadis peint de couleurs vives, se tient toujours, les griffes accrochées, au porche d'entrée.

Étienne avait eu le temps d'apercevoir le village. Édifié, maison après maison, autour d'un *green* ovale, on aurait dit un double de Littletown. Jusqu'à l'église luthérienne, dont la flèche très fine, élancée, semblait la copie exacte de celle de Littletown. Mais une mauvaise surprise les attendait. Il y avait eu un malentendu, depuis leur coup de téléphone. La dernière chambre avait été louée.

Nancy ne parut pas se démonter :

– J'ai une vieille amie qui habite de l'autre côté du *green*.

On aurait dit qu'elle avait des amies partout. Déjà, sur la route, elle avait montré d'autres maisons, d'autres villages : là aussi, elle connaissait des gens. Aller frapper à la porte d'une vieille dame (car Mrs. Judd était une très vieille dame) à plus de dix heures et demie du soir ne parut pas non plus l'émouvoir.

– Délia ne dort jamais la nuit.

C'est ainsi qu'ils se retrouvèrent, face à l'Hôtel de l'Aigle, dans la maison de Mrs. Judd, veuve de l'ancien directeur du journal local.

La pluie avait repris. Mrs. Judd et Nancy s'étaient enfermées dans la cuisine, pour préparer un souper qu'Étienne n'avait pas osé refuser. Sourde, la vieille dame parlait très fort. Étienne devina que Nancy lui parlait de lui, puis de Julian, d'O'Keefe ; il entendit même le nom de Millie Turner. La jeune fille avait emporté la mallette de cuir avec elle.

Étienne se promena un moment à travers le salon, la salle à

manger, une bibliothèque où on l'avait abandonné. Face à une fenêtre, une grande table de bois, longue et étroite, portait des piles de livres d'ornithologie. Deux paires de jumelles, l'une sortie de son étui, devaient servir à observer les oiseaux. Partout, des peintures d'un nommé Russ, récentes, vaguement et tristement surréalistes, représentaient des adolescents, des adolescentes surtout, sur des plages. Devant l'une d'elles, contre laquelle on avait posé une photographie de jeune fille, brûlaient des bougies. Sur des rayonnages, une série de volumes de la *Naval Chronicle*. Et beaucoup de livres en désordre : Thoreau, Poe, Longfellow, Hawthorne. Des livres sur l'architecture, sur les maisons anciennes de Nouvelle-Angleterre.

Lorsque les deux femmes ressortirent de la cuisine, Mrs. Judd paraissait fort mécontente. Elle fut pourtant d'une extrême amabilité avec Étienne, et celui-ci en conclut qu'il n'était pour rien dans la mauvaise humeur de la vieille dame. D'ailleurs, Nancy jetait à celle-ci des coups d'œil par en dessous, venimeux.

Ils montèrent se coucher. Cette fois, Nancy n'avait rien demandé à Étienne, ils se retrouvèrent dans la même chambre. C'était une petite pièce, au lit surmonté d'un baldaquin de fer peint en blanc. La fenêtre donnait sur une sorte de terrasse fermée par un balcon de bois, puis sur une cour. Au-delà, on devinait la campagne. Grossie par les pluies, la rivière qui coulait en contrebas faisait beaucoup de bruit.

– Délia est une vieille folle ! lança Nancy, qui commença à se déshabiller.

Étienne imagina que la vieille dame avait dû lui faire des remontrances. Comme pour répondre à une question qu'il n'aurait cependant pas pensé à lui poser, Nancy ajouta :

– C'était une amie d'enfance de Millie Turner.

Étienne remarqua qu'elle n'avait pas monté la mallette dans la chambre.

28.

Un incendie

DE la nuit qui suivit, Étienne garda un souvenir confus, et très précis pourtant. Confus, car les événements s'accéléraient, si bien qu'il ne sut pas d'abord exactement ce qui s'était passé ni à quel moment il s'éveilla en sursaut, dans une maison en flammes.

Mais il n'en conserva pas moins des images précises, et surtout des mots très précis car ce que lui dit Nancy Barnsley, cette nuit-là, et la manière dont elle le lui avoua font partie de ce qu'une mémoire d'homme normalement constitué ne peut aisément oublier.

À peine étendue, nue, la jeune femme s'était penchée au-dessus de lui :

– Tout ce que je vous ai dit tout à l'heure, dans la voiture, sur Millie Turner, n'était que le dixième de la vérité.

Alors, ponctuant son récit des mots les plus crus, des expressions les plus obscènes du plaisir qu'elle semblait se donner seule à elle-même, elle acheva de raconter le voyage de Millie Turner à La Nouvelle-Orléans. Bouleversé, mais incapable d'un geste, d'un baiser qui lui aurait peut-être permis d'avoir lui aussi sa part à ce plaisir trouble, Étienne se laissait faire. Il écoutait.

La scène dura deux heures, trois heures peut-être. Haletante, en nage, Nancy en racontait toujours plus, et c'était toujours pire. Sa bouche, ses mains, ses dents s'accrochaient au corps d'Étienne, mêlant les mots qui auraient pu être ceux de Millie Turner à ceux qui étaient bel et bien les siens.

De temps en temps, la jeune femme interrompait son récit. « Mais aime-moi ! Aime-moi donc ! Que l'un d'entre vous, au moins, m'aime ! » Puis, comme pour l'encourager, elle se lançait dans de grands discours pour lui expliquer quelle salope, quelle putain, quelle traînée Millie Turner avait été. Des noms d'hommes qu'il connaissait, d'autres inconnus revenaient sur les lèvres de Nancy Barnsley, mêlés à des prénoms de femmes que Millie Turner avait, comme Gloria Taylor, blessées, humiliées. D'ailleurs, soufflait-elle, elle lui montrerait le contenu de la mallette, et alors il saurait bien qu'elle disait la vérité !

Elle reprenait, du coup, le cours chaotique de son récit et de ses caresses.

Étienne se sentait de glace. Il se disait : « Tout cela est horrible », mais il écoutait, fasciné, toujours incapable du moindre geste. Un moment il pensa : « Je suis un mannequin de chiffon entre ses mains », mais il ne savait plus si les mains auxquelles il pensait, la bouche, les lèvres étaient celles de Nancy Barnsley ou de Millie Turner. Il se souvint de la soirée qu'il avait passée assis sur une souche, près du petit lac de Woodfarm. Ici, à Woodland, écrasé par le corps ruisselant de transpiration d'une fille qui, chuchotant à son oreille les pires obscénités, le dévorait, il se devinait gagné par la même catalepsie. Là-bas, et pour un peu, il serait mort de froid ; ici, dans cette chambre surchauffée, les membres malmenés, écartelés, le torse enfoncé, le corps entier meurtri, griffé, mordu, il sentait le même froid l'envahir, la même immobilité le gagner.

Cela dura encore une heure, deux heures puis, il ne sut comment, il s'endormit.

Lorsqu'il se réveilla, la maison brûlait. Debout en face de lui, nue au pied du lit, Nancy hurlait. Il se leva d'un bond et voulut ouvrir la porte de la chambre, mais les flammes venaient de la cage d'escalier. Nancy cria plus fort encore, affolée. Une lucidité froide l'habitait. Sans un mot, il parvint à soulever la fenêtre à guillotine. Il poussa la jeune fille à l'extérieur, sur une espèce de terrasse. La neige fondue était glacée sous ses pieds. Il saisit encore Nancy à bras-le-corps et sauta avec elle dans la cour, un mètre cinquante plus bas. Ils coururent ensuite du côté de la rivière. Vue de loin, la maison tout entière flambait.

Des silhouettes venaient vers eux avec des couvertures : c'est seulement à ce moment-là qu'Étienne se rendit compte que tous deux étaient nus. Déjà, les pompiers étaient au travail, du côté de la rue comme du côté de la rivière. Étienne interrogea :

– Et la vieille dame ? Et Mrs. Judd ?

On lui expliqua que la vieille dame était sortie de la maison la première, par la porte d'entrée. Un doute saisit Étienne, qui ne dit pourtant rien. Un voisin était médecin et habitait à deux maisons de là sur le green. Il leur offrit l'hospitalité pour la fin de la nuit. Mrs. Judd était déjà là. Enveloppée dans une couverture, elle se réchauffait en buvant du chocolat chaud. Elle ne semblait guère affectée par l'incendie de sa maison, mais le Dr. Braintree, leur hôte, fit signe à Étienne que, depuis quelque temps, la vieille dame n'avait plus sa tête.

Ils repartirent le lendemain matin. Tout l'intérieur de la maison était dévasté, noirci, trempé par les jets d'eau des pompiers. Il ne

restait rien de la bibliothèque et de ses collections de la *Naval Chronicle*, ni des tableaux signés par un certain Russ. Rien non plus de la mallette de cuir que Nancy Barnsley était allée chercher à Joy College.

Étienne comprit qu'il lui faudrait désormais croire la jeune fille sur parole. Le froid, d'un coup était revenu, intense, et le thermomètre avait peut-être chuté de vingt degrés le temps d'un incendie.

29.

Que l'Amérique est belle !

LES Grandes Tempêtes semblaient figées par le retour du froid. Déjà, la grande plaque de neige molle qui menait à la véranda commençait à durcir, avec des reflets sombres, presque noirs, et Étienne, qui conduisait à présent, dérapa sur la glace à l'entrée du garage. Julian n'était pas rentré de New York.

Pendant tout le trajet de retour, tassée, pelotonnée contre la portière, comme si elle avait voulu se tenir le plus loin possible de lui, Nancy n'avait ouvert la bouche que pour lui donner quelques indications de direction. Mais, passé la première déception de ne jamais savoir ce que contenait la mallette, Étienne sentait une étonnante jubilation monter en lui.

Une lettre de Daniel Vicaire l'attendait. L'éditeur commençait par s'étonner de n'avoir reçu aucune nouvelle de lui, puis lui faisait part de son inquiétude : des bruits couraient à Paris selon lesquels, pas plus heureux que Roger Diehl, il rentrerait à son tour les mains vides. Ces nouvelles amusèrent beaucoup Étienne qui acheva la lecture de la lettre de son ami en sifflotant, puis entreprit aussitôt de lui répondre. Dans une épaisse chemise de carton que fermait une sangle de toile, toutes les notes accumulées chaque soir au cours de son séjour aux Grandes Tempêtes étaient là, rassurantes : il savait enfin la vérité sur Henry Julian.

Il ne redescendit au salon qu'à l'heure du thé. Nancy n'avait pas bougé de sa chambre. Pourtant toujours fort discret, William ne put s'empêcher de faire remarquer à Monsieur que Mademoiselle n'avait cessé, depuis son retour, d'ouvrir des tiroirs et de tirer des cartons. Étienne en conclut que la jeune fille préparait son départ et cela le réjouit un peu plus : il serait seul, désormais, pour achever le combat.

Le jour tombait. Il sortit faire quelques pas du côté de la forêt mais le chemin de l'étang des Castors était déjà plongé dans l'obscurité. On n'entendait pas un bruit, pas un craquement : après la débâcle des derniers jours, la neige regelait à présent très fort. Le

silence même de l'hiver qui s'installait pour la seconde fois était une sorte d'euphorisant. Étienne respirait mieux. Il s'engagea un peu sur le chemin, mais la nuit devenait trop noire. Il fit demi-tour.

Comme il revenait vers les Grandes Tempêtes, il aperçut le même quart de lune à peine augmenté qui se levait au-dessus de la maison. Avec le toit pointu de ses quatre ou cinq pignons, le porche arrière qui, vu de là, paraissait se détacher sur le ciel, les gouttières elles-mêmes, subitement disproportionnées, qui donnaient à toute la grande bâtisse des allures hérissées de maison fantôme, les Grandes Tempêtes avaient, en ce début de nuit très froide, l'apparence énigmatique d'une maison habitée par les ombres de Poe ou de Nathaniel Hawthorne.

Étienne commença à écrire avant le dîner. Il rédigea dix pages d'affilée, sans une rature. Il écrivait sur le premier papier qu'il avait trouvé. C'était un bloc de papier à lettres destiné à la correspondance aérienne, très fin, presque transparent. L'encre du gros stylo noir traversait la feuille mince, s'écrasait de partout, il éprouvait une joie dévorante.

Après le dîner, qu'il prit seul dans la grande salle à manger – William lui expliqua que Nancy s'était fait monter un plateau –, il se remit au travail. Par deux fois, par trois fois, il dut remplir d'encre le gros stylo noir : jamais, depuis bien longtemps, il ne s'était senti aussi libre dans son écriture. Il lui semblait que tout ce que lui avait révélé Nancy Barnsley la nuit précédente l'assaillait de partout, et les images, les mots dès lors se multipliaient avec une fluidité rocailleuse, une aisance chaotique et superbe qui lui faisait lire, ça et là, à haute voix, un début de phrase, quelques lignes, comme on garde en bouche un long moment la gorgée de vieux bordeaux qu'on déguste.

Il travailla ainsi une partie de la nuit, dans un état d'excitation extrême. Il savait qu'il le possédait enfin, ce texte qui ne serait ni essai, ni biographie, ni fiction, mais où, parlant de Julian, l'un des plus grands écrivains de son temps, il se dirait aussi lui-même et réinventerait par-dessus le marché le destin d'une petite fille morte voilà plus de cinquante ans qui s'appelait Millie Turner. N'était-ce d'ailleurs pas elle qui, debout quelque part dans la pièce, impalpable et aux chairs si doucement ouvertes pourtant, venait de tout lui dicter.

Dehors, la neige avait recommencé à tomber. Étienne s'endormit.

À son réveil, il entendit des bruits dans la maison et devina que Julian était de retour. Il ouvrit sa fenêtre : la neige, qui n'avait cessé de tomber depuis le début de la soirée, recouvrait tout. Elle venait de s'arrêter : non pas figé, mais enveloppé de blanc, le paysage devant lui était d'une grande beauté. Comme la veille, aucun bruit ne venait du dehors ; même le remue-ménage de Julian, à l'intérieur de la maison,

s'était apaisé.

Étienne mit un long moment à se préparer. Sa décision était prise : il en savait assez, il partirait le jour même. Déjà, l'idée du retour ne lui faisait plus peur, peut-être simplement parce qu'il remportait avec lui tout ce que la pauvre Nancy Barnsley avait pu lui dire en une nuit de délire.

Les feuilles de papier-avion étaient encore sur sa table, mince petit tas de pelures blanches tachées de noir, grosses de tout ce qu'il avait enfin compris.

Il était décidé à affronter Julian sans inquiétude ni véhémence : c'étaient deux écrivains – qui s'étaient disputé avec férocité cette tranche de vie qu'on appelle écriture, mémoire, souvenir, vérité – qui allaient à présent se séparer. Il pensa à la belle poignée de main, noble, presque généreuse, que Julian et lui échangeraient : « En hommes », se dit-il. Et l'expression lui plaisait.

Il avait, de même, quitté l'Amérique trente ans plus tôt, avec cette curieuse allégresse. Et pourtant, il y laissait Isabelle. Les derniers jours, ils étaient retournés au Cape Cod, qui était bien encore une langue de terre vierge entre l'océan et l'océan. Isabelle portait son maillot de bain rayé bleu et blanc, mais ils étaient si seuls sur la plage sans fin que, le dernier soir, elle s'était baignée nue. Dans la journée, ils avaient fait l'amour dans la minuscule cabane de bois du motel, au sommet de la dune. Puis ils étaient allés dîner à Provincetown, dans un restaurant tenu par deux lesbiennes.

Étienne n'était repassé à Cambridge que pour y faire ses bagages. Isabelle l'avait ensuite accompagné à New York, où le *Queen Elizabeth I* partait le 21 du mois. Ils étaient encore restés deux jours ensemble, à l'hôtel Martinique. Isabelle disait à Étienne qu'elle l'aimait, il lui répondait de même et prenait beaucoup de notes.

Le jour du départ, elle l'avait accompagné à bord, ils s'étaient promenés ensemble dans le ventre du grand paquebot, sur les ponts. Puis, lorsqu'on avait fait sortir les visiteurs, il l'avait serrée une dernière fois dans ses bras et c'était la cohue de ceux qu'on refoulait vers la sortie qui les avait ensuite arrachés l'un à l'autre. Un instant, il avait vu la tête blonde d'Isabelle qui dépassait la masse compacte des visiteurs anonymes, une main qui s'agitait comme au-dessus de l'eau, celle du noyé qui va disparaître à jamais, puis Isabelle avait bel et bien disparu. À jamais, ou presque.

Qu'importait, en effet, qu'il apprît très vite, ensuite, qu'elle l'avait trahi, qu'elle s'était mariée presque aussitôt avec un autre qui, depuis des mois, ne faisait qu'attendre son heure ? Qu'importait qu'il ne la revît plus, pendant des années, que de loin en loin, sans plus guère d'amour, puisque, à bord du *Queen Elizabeth I*, il avait commencé à

écrire ce qui allait être son premier roman et où Isabelle, sous le nom de Diana, était présente à toutes les pages, blonde, sable, les yeux si bleus qu'ils en paraissaient noirs ?

Lorsque le paquebot avait quitté le quai, après qu'il eut perdu de vue une petite silhouette dans la foule dont il n'était même plus certain que ce fût bien Isabelle, il s'était tout de suite mis, dans l'euphorie de l'écriture, à réunir ses idées. Et le sentiment qu'il avait alors éprouvé ressemblait à celui de ce dernier matin d'hiver où, jetant un ultime regard de sa fenêtre des Grandes Tempêtes, il trouvait l'Amérique si belle.

30.

Une victoire ?

HENRY Julian paraissait également apaisé. En tout cas, il était de très bonne humeur et, croisant dans le vestibule Étienne qui descendait de sa chambre, ce fut lui qui, pour la première fois, lui proposa de prendre son petit déjeuner en sa compagnie.

– J’ai une faim de loup ! clama-t-il.

William avait préparé des œufs, des crêpes et du sirop d’érable, que Julian engloutit, tout en racontant son voyage à New York. Sans faire allusion à la succession de De Gray qu’il était allé y régler, il parlait d’abondance des gens qu’il avait rencontrés, un éditeur, des femmes :

– C’est bon, quelquefois, de sortir de sa bulle de verre bien immergée sous des mètres d’eau (ou de neige, en l’occurrence) pour respirer un grand coup !

Il avala encore un œuf, pour conclure :

– Mais c’est peut-être meilleur encore de revenir !

Il parla de la beauté de la campagne sous la neige, du calme de la maison. Étienne ne put s’empêcher de penser que le grand écrivain revenait aussi de New York millionnaire.

Ce fut encore Julian qui insista pour qu’Étienne différât son départ. Il parut très excité lorsque son hôte lui dit qu’il avait relu ses notes (ce qui était inexact), qu’il disposait déjà de toute la matière dont il avait besoin (ce qui n’était pas non plus tout à fait exact) et que cela lui paraissait suffisant (ce qui était parfaitement exact). Il n’en protesta pas moins vigoureusement, affirmant que son biographe avait encore des choses à apprendre.

De la dispute qui avait précédé son départ, Julian n’avait pas dit un mot : c’est à peine s’il fit remarquer que Nancy, qui n’avait pas encore apparu, semblait de très mauvaise humeur et voulait, elle aussi, s’en aller.

– Vous n’allez tout de même pas me quitter tous les deux !

En l’absence de Nancy pour prendre en note ce qu’ils disaient,

l'entretien qu'eurent ensuite les deux hommes dans le bureau-bibliothèque fut beaucoup plus détendu, et Étienne s'efforça de chasser de son esprit la pensée que la jovialité de son hôte était peut-être due à la somme plus que confortable qu'il venait de palper à New York : par sa trivialité même, l'expression, le mot « palper » s'imposait à lui.

– Voyez-vous, avait commencé Julian, je suis à présent convaincu qu'écrire n'est en rien un divertissement : c'est un acte difficile, une décision qui, pour la vie et au-delà, bien plus que toutes les noces et toutes les professions de foi, engage à jamais celui qui a résolu de la prendre au sérieux.

Avec une sérénité souriante, le grand écrivain expliqua comment les trois ou quatre jours passés dans l'agitation, au demeurant plaisante et amicale, de New York, lui avaient permis de se rendre compte que le choix qu'il avait fait aux Grandes Tempêtes était la seule décision importante qu'il ait jamais prise :

– Peut-être que le livre après lequel j'ai couru jusqu'ici toute ma vie, le roman dont tous ceux que j'ai écrits jusque-là n'étaient que le brouillon, c'est maintenant que je vais m'y atteler : en sachant ce que je suis et dans la force de l'âge.

Julian avait ri en prononçant sa dernière phrase, comme s'il n'était pas vraiment dupe du langage boursoufflé qu'il employait, mais comme s'il savait aussi que, derrière l'enflure des mots, se dessinait une parcelle de vérité. Étienne le devina, il en fut agacé. Ou jaloux ? L'autre continuait à parler du livre à venir, qu'il commencerait bientôt à écrire.

– Il me manque encore je ne sais quoi : une sorte de détonateur.

Julian en revint ensuite à sa vie aux Grandes Tempêtes. Il parla de la vertu d'exil. Comme il l'avait fait pendant les premières semaines du séjour d'Étienne, il revint aussi sur le rôle qu'avaient joué pour lui l'Amérique et la Nouvelle-Angleterre.

– Ce n'est pas un hasard si je suis ici, répéta-t-il.

Son discours roula enfin sur Littletown, sur la maison qu'il habitait au bord de l'étang, à la source non pas d'une inspiration mais d'une imagination à laquelle il puisait également, du côté du village comme du côté de la forêt. Il évoqua l'équilibre qui régnait ici même, au point de rencontre de tout ce qui s'opposait en lui. Il prononça de nouveau le mot de « puissances », celui de « forces », celui de « présences ».

– Il y a des présences ici que je devine à côté de moi, autour de moi, et qui guident parfois ma main.

Puis il en revint encore à sa force de travail à lui, tendue tout entière vers l'écriture par le choix qu'il avait fait voilà tant d'années.

– Je lui ai sacrifié beaucoup de choses, savez-vous.

Il rit :

– Croyez-vous que je m’amuse tous les jours, ici ? Mais je m’emmerde, mon vieux ! Je m’emmerde si souvent ! C’est d’ailleurs pour ça que je ne suis pas si méchant qu’on veut bien le dire à l’égard des journalistes, qui tentent malgré tout de forcer ma solitude.

Il rit à nouveau, se reprenant :

– Je ne dis pas ça pour vous.

Étienne en fut à nouveau agacé ; irrité, même. Un peu plus.

Insensiblement, Julian en était arrivé à Millie Turner.

– Vous avez eu raison de vous concentrer, dès le début de nos conversations, sur Millie, parce que c’est vrai que tout est venu d’elle.

Il paraissait à présent ému : plus qu’il ne l’avait jamais été. Il parla à nouveau de sacrifice, mais c’était de celui de Millie Turner qu’il s’agissait :

– Peut-être qu’au fond, mon écriture est le terrible résultat d’un sacrifice que nous avons fait tous les deux, elle et moi.

Il dit encore :

– Peut-être que l’amour de Millie était si fort que c’est lui qui m’a donné la force dont j’avais besoin, et qu’elle le savait d’entrée de jeu, bien mieux que moi, bien avant moi...

Tandis que le jeune homme fragile aux côtés de la jeune fille devenait ce colosse, cet écrivain... Julian remarqua aussi :

– Peut-être que je savais que c’était en transformant l’amour que j’avais pour elle en cette écriture, que je lui rendais au mieux ce qu’elle attendait de moi.

Le regard de Julian est devenu rêveur. Et il rêvera une heure encore, deux heures, devant un Étienne qui sent peu à peu renaître en lui toute la hargne qu’il croyait avoir oubliée. Tandis que Julian raconte comment, délibérément, il a peut-être refusé l’amour de Millie Turner, Étienne voit le visage douloureux de la jeune fille incliné sur un livre dont le titre est à jamais perdu de toutes les mémoires.

– ... Et si Millie n’était pas morte...

Le langage du grand écrivain devient à son tour une écriture : celle qui raconte le jaillissement des mots et la mort qui précède inéluctablement chaque naissance, la création des uns qui naît de la douleur des autres. Mais c’est aussi tout le monstrueux égoïsme de ceux qui s’affirment bien haut créateurs qu’Étienne reçoit à présent de plein fouet, comme une insulte à ceux qui souffrent peut-être, comme un crachat au visage des autres, ceux qui ne sauront jamais que souffrir, ou faire souffrir sans transformer en or pur cette souffrance-là, qu’ils infligent à qui les aime. « Plus le langage de ce diable d’homme devient ampoulé, prétentieux, vain, plus je me surprends à traduire son discours à lui en ma langue à moi, aussi vaine, aussi prétentieuse, aussi ampoulée que la sienne, mais nue, seulement

sonore et vide », se dit-il. Et c'est parce qu'Étienne se sent nu, qu'il se sait nu, lui, vide jusqu'au bout de ces misérables tentations qu'il a toute une vie quand même appelées des livres, nu jusqu'au bout de la douleur de celles qui ont souffert par lui, qu'il sait maintenant qu'il n'a rien perdu de la si belle haine qu'il éprouve pour Julian.

– Peut-être que rien n'aurait été possible, poursuit le grand écrivain, si, face au mal que je sais en moi, à mes injustices, aussi à ces désirs inavoués que vous avez tenté de débusquer : peut-être que rien n'aurait été possible si, devant la pourriture que je devine au plus profond de moi, devant mes lâchetés, mes faiblesses, l'ordure qui règne au plus secret de chacun de nous, il n'y avait eu la pureté radieuse de Millie.

Quelques mots encore sur le jeune homme qu'il était et qui, seul, avait compris ce qu'il y avait de force cachée en cette pureté-là :

– Vous vous demandiez pourquoi je me suis séparé, autrefois, de Brown : c'est qu'il refusait de croire en cette force limpide qui habitait Millie.

Un petit rire : à peine ironique, tendre, surtout :

– Pour un peu, il l'aurait souillée, cette pureté qui ne ressemblait à aucune autre. Imaginez qu'un jour, au petit lac, près de Woodfarm...

Le corps de la jeune fille au maillot clair qui, dans un jaillissement d'écume, plongeait dans l'eau tiède et glacée du lac : la gifle qui frappe soudain Étienne, comme une éclaboussure :

– La pureté radieuse de Millie ?

Il a posé la question. L'autre, encore rêveur, ailleurs, répète :

– La pureté radieuse de Millie, oui.

Alors, cinglant, Étienne lance enfin au visage de Julian tout ce qu'il sait depuis que, pendant cette nuit d'horreur et de délire, Nancy lui a parlé : la vraie vie de Millie Turner.

31.

Fin de partie

LE visage de Julian est devenu celui d'un très vieil homme. Sa lèvre supérieure s'est mise à trembler et Étienne s'est dit qu'il le regardait pour la première fois comme ce qu'il était : un vieil homme qui avait été un écrivain adulé.

– Allons, lance-t-il encore : si vous y réfléchissez vraiment, si vous essayez vraiment de vous souvenir, vous reconnaîtrez que tout cela, vous le saviez depuis longtemps.

Millie Turner dans les rues du port, à Boston, le visage à peine caché d'une voilette ; ou Millie Turner et son amie Gloria dans cette chambre d'hôtel de La Nouvelle-Orléans, les musiciens noirs sur le balcon d'en face qui les épiaient en lançant des propos obscènes et Anthony De Gray, effondré dans un fauteuil face au grand lit de cuivre, qui ne perdait pas un de leurs gestes, pas un de leurs baisers. Puis, le dernier jour, la mort atroce de la jeune fille dans les bras de son amie : le coup de pied de l'âne. Étienne avait été cruel, il devient méchant :

– Ne vous en faites pas : je suis certain que vous l'écrierez quand même un jour, ce livre qui ne ressemblera à aucun autre ! Après tout, vous avez encore quelques personnages à votre disposition : pensez à Rose Mary Muller ! Pensez à votre excellent ami Doc Brown !

Lorsque, des mois après, Larrieu se souviendra de la scène, il en sera encore à se demander si, à ce moment précis, il avait réellement prononcé les noms de Rose Mary et de celui qu'on avait arrêté pour son assassinat.

Tout se passa, en vérité, si vite... Étienne, vainqueur, allait enfin quitter la place, lorsqu'il y eut une rumeur en bas, dans le vestibule. Puis on entendit des pas dans l'escalier. C'était le Dr. Evans, que précédait William.

– Doc Brown..., commença le médecin.

Il était à bout de souffle, mais un sourire illuminait son visage. Julian s'était levé. Chancelant, il avait dû s'appuyer au grand bureau de chêne sur lequel trônaient jusqu'à ces derniers jours les photographies de Millie Turner.

– Eh bien quoi, Doc Brown ?

Le sourire heureux du médecin pour l'annoncer : Doc Brown venait d'être libéré. On avait découvert le véritable assassin de Rose Mary, c'était l'un des fous qu'elle rencontrait le plus souvent dans le village en ruine de Woodfarm. L'homme avait avoué sans difficulté. On avait d'ailleurs découvert sur lui un livre qui avait appartenu à la jeune fille.

– *Moby Dick* : vous vous rappelez ? C'est vous qui le lui aviez donné.

Il était triomphant de bonheur, le bon docteur. D'ailleurs, tout le monde, et lui le premier, avait, dès le début, soupçonné ces hommes maigres qui marchaient à pas lents, les cheveux longs jusqu'aux épaules, dans la campagne. Étienne se souvint que, la veille de son départ, les fous avaient fait la queue chez le barbier du village.

– Oui, c'est moi qui le lui avais donné...

Julian a fait encore un pas dans la pièce, répétant, balbutiant, comme un vieillard qui a du mal à trouver ses mots :

– Oui, c'est vrai : *Moby Dick*... C'était moi.

Puis il est tombé d'un coup, raide, sur le sol, tandis que Nancy Barnsley, que personne n'avait vue entrer, se précipitait vers lui, puis sur Étienne qu'elle frappait de coups de poing en criant. Elle savait bien qu'il avait parlé, tout cela était de sa faute. C'était lui le salaud. Elle cria encore à deux ou trois reprises : « Salaud ! Impuissant ! Impuissant ! » puis se laisser tomber à terre.

Il est minuit. Cela fait plusieurs heures qu'Étienne est remonté dans sa chambre. « Ainsi, se dit-il, j'ai gagné... » Mais il n'est pas vraiment heureux. Il a triomphé, oui ; et Julian s'est écroulé devant lui : c'était ce qu'il appelait de ses vœux. Il a pensé : « Briser la fausse idole » et elle est, certes, brisée, l'idole, mais il se souvient du *Lac* et de *La Boucle de cheveux*, et il sait bien que, dès ses premiers livres, l'idole en question était d'un métal très pur.

Mais il n'est peut-être pas si brisé que cela, Julian. Son évanouissement n'a duré que quelques minutes. Aussitôt qu'il a repris conscience, il a ordonné au Dr. Evans de décommander l'ambulance que le vieux médecin avait appelée pour le faire conduire à l'hôpital de Lownes, presque en face de la prison d'où l'on avait sorti Doc Brown le matin même.

– Je vous demande de me foutre la paix...

Sa voix était encore rauque, voilée, mais il avait retrouvé assez d'énergie pour malmenier ceux qui s'inquiétaient de sa santé.

– Je vous dis que ce n'est rien... Je me sens très bien...

On l'avait aidé à se rasseoir dans un fauteuil, il s'en était relevé de lui-même.

– Si vous voulez me laisser tranquille, je vais aller me reposer dans ma chambre.

Il a tout juste accepté l'épaule de Nancy pour s'y appuyer et quitter lourdement la pièce. Avant de s'en aller, il s'est encore retourné pour demander à William de lui monter un peu plus tard un plateau.

Le triomphe d'Étienne, dès lors, cette crise ? Il est minuit, cela fait des heures qu'Étienne marche de long en large dans la pièce.

Au début, il s'est dit qu'il allait reprendre son texte sur Millie Turner : l'achever, y ajouter des détails qui lui revenaient à l'esprit. Il s'est donc assis devant sa table et a rassemblé les feuillets de papier-avion épars devant lui en une mince poignée de pages, pas plus épaisse que le journal local, ce *Littlewood Informer* qui, avant les poèmes de Rose Mary morte, avait publié ceux d'une Millie Turner vivante, heureuse. Puis Étienne a tiré d'un tiroir un nouveau bloc de papier, et a écrit deux lignes, trois, qu'il a biffées d'un gros trait à l'encre noire qui, traversant toute la feuille, l'a presque déchirée. Il a fait une boulette du feuillet et en a pris un autre. Et là, la plume en l'air, il est devenu muet.

Son silence a duré un moment. En lui, il répétait, comme pour l'appriivoiser, le nom de Millie Turner qui ressemblait autant à une invocation qu'à un appel au secours : il la savait là, attentive, quelque part dans la maison. Il devinait un souffle, des frôlements. Millie : il répétait son nom, espérant tout d'elle.

Mais nul ne lui a répondu. Tout était devenu silencieux autour de lui : la pièce, la nuit, la campagne. Seuls, montant des profondeurs de la maison, il lui semblait reconnaître les pas de Julian qui se déplaçait dans sa chambre, qui tirait un fauteuil, une chaise : la chaise, à son tour, craquait.

Dehors, la neige tombait. Il pensa encore une fois que ce devait être très beau.

Un peu avant minuit, il lui fallut s'en convaincre : l'ombre de Millie Turner n'était pas près de lui. Alors il eut un haussement d'épaules pour se rassurer : « L'ombre de Millie Turner ! » Comme si on pouvait croire à ces sornettes ! D'ailleurs, et pour le rassurer encore davantage, il avait devant lui la même poignée de feuillets tachés d'encre. Il se dit : « Autant de gagné sur l'ennemi ! » Il se demanda si l'ennemi c'était Julian – ou lui-même. C'est alors qu'il a commencé à relire les feuillets écrits la nuit précédente.

Des mots. Des mots obscènes, des ratures, des taches d'encre, les noms de Millie Turner et de Nancy Barnsley qui alternent avec des

adjectifs très crus, des lambeaux de phrases et encore des mots : obscènes, monstrueux, sales, vocabulaire pour magazines et revues spécialisés. La pornographie serait l'érotisme des autres ? Et les mots que j'ai multipliés ? Les mots de Nancy, la veille, ceux de la putain Minnie dans une chambre d'hôtel au-dessus de Washington Street. Le nom encore de De Gray, celui de Gloria Taylor, surtout, bacchante échevelée, qui souffle des mots, encore des mots à ses oreilles. Une haleine brûlante et des jurons honteux : rien. Comme le cahier à reliure spirale qui a fini par le feu, le récit qu'il a cru écrire, la veille au soir (dans l'ombre, a-t-il imaginé, de Millie Turner retrouvée), n'est qu'un fatras d'images fracassées où l'obscénité, assortie au nom de la jeune fille, se résume à une dizaine de mots très courts, très crus, qui reviennent sans fin comme dans la bouche d'un gamin vicieux qui n'en aurait jamais su d'autres. Pendant toutes ces semaines passées aux Grandes Tempêtes, Étienne n'a accouché que de ce petit tas d'immondices. Quelle victoire, dès lors ?

Il est huit heures du matin, et c'est la fin.

Étienne Larrieu a préparé ses valises. Le temps de prendre un petit déjeuner rapide, et William le ramènera à Boston. Dehors, une couche de neige profonde, beaucoup plus épaisse que les jours précédents, recouvre toutes choses. Bientôt, le soleil va se lever, on le sait, on le devine à travers les arbres du côté de la forêt où le ciel est déjà rose.

Mais Étienne ne regarde rien. Ne voit rien. Sans qu'il l'ait demandé à William, le maître d'hôtel a voulu le rassurer : Monsieur va bien, il n'a pas dormi de la nuit, mais c'est parce qu'il écrivait. À présent, il dort. Étienne se tait. Pas un instant il ne doute que, si Millie Turner n'a pas répondu à ses appels cette nuit, c'est qu'elle était occupée ailleurs. Tout à côté : dans la chambre de Julian qui, sans relâche, écrivait.

Un moment, Étienne a cru que Julian pousserait son triomphe jusqu'au bout : qu'il lui montrerait la poignée de feuillets qu'il a écrits, lui, en lui jetant au visage que les voilà enfin, les premières pages du livre qu'il attendait depuis toujours. Parce qu'Étienne le sait : ce matin, cette nuit, Julian a commencé un nouveau roman où il dira enfin tout ce qu'il n'a jamais, jusque-là, osé dire sur Millie Turner. C'est-à-dire sur lui-même : le livre vrai, nu. Le seul livre. Et cela aussi, Étienne le devine bien : depuis le début, Julian savait tout de Millie Turner et lui avait tout pardonné, comme elle lui avait elle-même pardonné.

Ce serait mal connaître Henry Julian mais, pour avoir passé tant de semaines auprès de lui, Larrieu ne le connaît guère mieux qu'à son arrivée : un Henry Julian en train d'écrire – ou qui se repose après

avoir écrit – ne se dérange pas pour un Larrieu qui va quitter sa maison comme un voleur. Pourtant, Larrieu aurait presque aimé que le grand écrivain se moquât de lui une dernière fois, qu'il lui lançât par exemple, comme une boutade, que faute d'écrire la biographie définitive qu'il n'écrira pas – Étienne tâte d'autres choses : « Un roman policier, pourquoi pas ? » Après tout, Vicaire lui-même l'avait suggéré et, entre Doc Brown, les fous qui marchent dans la campagne et la pauvre Rose Mary assassinée, il y a là une intrigue toute faite sur laquelle il ne lui resterait plus qu'à broder ! Mais il n'est jusqu'à cette ultime satisfaction – une remarque ironique de plus de Julian – qu'Étienne ne connaîtra pas.

Étienne Larrieu quittera donc seul les Grandes Tempêtes. Sur la table de sa chambre, avant de s'en aller, il a laissé la photographie de Millie Turner. Il a laissé aussi le carton à disques rempli de lettres, de photos, de poèmes de Millie Turner donné par De Gray après sa mort : de cela non plus il n'a rien à faire, puisque, il l'a deviné d'abord, il le sait à présent, il n'écrira jamais la biographie d'Henry Julian.

Dans l'avion qui le ramènera en France (assis, peut-être à gauche d'une femme jeune, peut-être même jolie qui, l'ayant vu écrire, prendre des notes comme il le fait chaque fois qu'il voyage, lui demandera s'il est écrivain), il parcourra probablement les quelques pages rédigées, soir après soir, dans la maison des Grandes Tempêtes. Il n'y trouvera que des remarques banales, des jugements sans conséquence, à peine les traces de ses conversations avec le grand écrivain : des propos d'une affligeante médiocrité. Alors, pour se consoler, il pensera sûrement : « À quoi bon élever une statue à cette idole crevée ? » Et il renoncera définitivement à la biographie qu'on lui a déjà payée : puisque Julian va écrire le grand livre de sa vie, lui-même pourra bien l'écrire, son roman policier ! Daniel Vicaire sera tout de même content et sa voisine de gauche finira peut-être par s'intéresser à lui.

Là-bas, aux Grandes Tempêtes, Henry Julian noircit, une à une, les pages demeurées blanches, tous ces mois, devant lui. Face à lui, le chemin conduit au lac et la forêt autour, le côté du village et la forêt, encore. La campagne, des champs, la forêt défrichée, les dunes, bientôt la côte : la mer et, imperceptible et pâle, la ligne d'horizon. Et puis des nuages, des nuées, rien. Le vide.

Du même auteur

Aux Éditions Albin Michel

ORIENT-EXPRESS, I
ORIENT-EXPRESS, II
DON GIOVANNI, MOZART-LOSEY, *essai*
PANDORA
DON JUAN
MATA-HARI
LA VIE D'UN HÉROS
UNE VILLE IMMORTELLE
Grand prix du roman de l'Académie française, 1986
ANNETTE OU L'ÉDUCATION DES FILLES
TOSCANES
CHINE
DE LA PHOTOGRAPHIE CONSIDÉRÉE COMME UN ASSASSINAT
ALGÉRIE, BORDS DE SEINE
QUI TROP EMBRASSE

Chez d'autres Éditeurs

LE SAC DU PALAIS D'ÉTÉ, *Gallimard*
Prix Renaudot 1971
URBANISME, *Gallimard*
UNE MORT SALE, *Gallimard*
AVA, *Gallimard*
MÉMOIRES SECRETS POUR SERVIR À L'HISTOIRE DE CE SIÈCLE, *Gallimard*
RÊVER LA VIE, *Gallimard*
LA FIGURE DANS LA PIERRE, *Gallimard*
LES ENFANTS DU PARC, *Gallimard*
LES NOUVELLES AVENTURES DU CHEVALIER DE LA BARRE, *Gallimard*
CORDELIA OU DE L'ANGLETERRE, *Gallimard*
SALUE POUR MOI LE MONDE, *Gallimard*
UN VOYAGE D'HIVER, *Gallimard*
ET GULLIVER MOURUT DE SOMMEIL, *Julliard*
MIDI OU L'ATTENTAT, *Julliard*
LA VIE D'ADRIAN PUTNEY, POÈTE, *La Table Ronde*
LA MORT DE FLORIA TOSCA, *Mercure de France*
LE VICOMTE ÉPINGLE, *Mercure de France*
CHINE, UN ITINÉRAIRE, *Olivier Orban*
LA PETITE COMTESSE, *Le Signe*
CALLAS, UNE VIE, *Ramsay*

SI J'ÉTAIS ROMANCIER, *Garnier*

LE DERNIER ÉTÉ, *Flammarion*

COMÉDIES ITALIENNES, *Flammarion*

DES CHÂTEAUX EN ALLEMAGNE, *Flammarion*

BASTILLE : RÊVER UN OPÉRA, *Plon*

COVENT GARDEN, *Sand-Tchou*

PAYS D'ÂGE, *Maeght*

L'AUTRE ÉDUCATION SENTIMENTALE, *Odile Jacob*

LONDRES : UN ABC ROMANESQUE ET SENTIMENTAL, *Lattès*